Gustave BARDY

EN LISANT LES PERES

Nouvelle édition, revue et augmentée

LIBRAIRIE BLOUD ET GAY
3, RUE GARANCIÈRE, PARIS
1933

NIHIL OBSTAT
Divione, die 3ª Aprilis 1933
Ch. Sauvestre.

IMPRIMATUR
Divione, die 11ª Aprilis 1933
† Petrus Petit de Julleville
episc. divion.

IN MEMORIAM

ANDREAE BARDY
ANDREAE KROELL
ANDREAE LASMEZAS

qui
eadem die 25ª Septembris 1915
pro aris et focis
ceciderunt.

AVANT-PROPOS

Ceci n'est pas un livre de science, mais un livre de reconnaissance et de tendresse.

Il va sans dire que l'amour n'exclut pas la science. On espère n'avoir rien dit ici qui ne soit vrai. On s'est efforcé surtout de laisser aux chrétiens des vieux âges leur figure originale, et de ne pas leur prêter un langage ou des idées qui n'étaient pas les leurs. Les paroles qu'on a voulu rappeler sont seulement celles des Pères.

Parmi tant d'admirables choses, qu'on trouve dans les plus anciens écrits chrétiens, il a fallu choisir. On ne pouvait songer à tout dire, ni à tout citer. Bien des pages n'ont pas été rappelées qui auraient pu ou dû l'être, qui remplaceraient même parfois d'une manière avantageuse d'autres fragments cités sans raison décisive.

L'idée qui a présidé à la composition de ces pages a été celle de fournir une vue d'ensemble de la vie chrétienne aux premiers siècles de son histoire. Peut-être y avait-il quelque présomption même à croire qu'une telle idée était réalisable. Le plus grand des dangers qu'il y avait à courir était celui des blocs, je veux dire des synthèses hâtives, des généralisations prématurées, des affirmations mal fondées. Le christianisme, surtout à l'époque de ses origines, est si

plein de vie, d'enthousiasme, de générosité, que chacun l'exprime à sa manière, et qu'un examen méthodique des faits, une scrupuleuse analyse des textes, une étude minutieuse des caractères devraient précéder tout essai de reconstruction.

Il y a cependant, dans le christianisme, un principe d'unité. Sous la conduite du pape et des évêques, que le Sauveur a chargés de gouverner l'Eglise, un esprit unique anime tous les penseurs chrétiens, tous les fidèles chrétiens. Nulle part, la force de l'Eglise n'a été mieux exprimée que dans ces simples paroles de saint Paul : « Un seul corps et un seul esprit, comme vous avez été appelés dans une seule espérance de votre vocation. Un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême, un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tous et par tout et en nous tous. » C'est l'âme commune du christianisme qu'on a voulu mettre en relief dans ce petit livre.

Ce qui était vrai du temps des Pères l'est encore de nos jours. Nous sommes les enfants des saints et nous attendons, comme eux, la vie que Dieu doit donner à ceux qui lui gardent leur foi. Aussi espère-t-on que les chrétiens du XX^e^ siècle pourront mieux comprendre et davantage aimer le don de Dieu, après avoir appris comment leurs Pères dans la foi l'aimaient et le comprenaient.

I

Les vieux saints

La force de l'Eglise catholique lui vient en grande partie de son attachement à la tradition. Avant la fin de l'âge apostolique, saint Paul recommandait déjà à son disciple Timothée de garder le dépôt; et, en parlant ainsi, il se faisait l'écho des derniers enseignements du Sauveur Jésus qui, avant de monter au Ciel, avait laissé à ses apôtres cette règle de conduite : « Allez, enseignez toutes les nations, apprenez-leur à conserver tout ce que je vous ai ordonné ». A ce précepte du Maître, l'Eglise est restée fidèle : orientée vers l'avenir qu'elle prépare et dont l'attente demeure sa suprême raison d'être, elle s'appuie sur le passé qu'elle poursuit, qu'elle continue, qu'elle achève; elle trouve dans la méditation, et mieux encore dans l'imitation des paroles et des exemples que lui ont laissés les vieux saints, la règle de conduite qui lui permet de s'adapter aux circonstances les plus diverses et d'amener ses enfants jusqu'au seuil de la vie éternelle.

Les vieux saints. Nous employons pour les désigner un bien beau nom, bien familier et bien touchant.

Nous les appelons les Pères. Et par là, nous ne voulons pas seulement marquer leur antiquité. Nous entendons surtout témoigner du lien étroit qui nous rattache à eux, et fait véritablement de nous, à travers les siècles, leurs enfants, les fils de leur esprit et de leur cœur. L'Eglise est pour chacun de nous une maison, disons mieux : la maison, avec tout ce que ce mot emporte de chaude intimité : en elle, par elle, nous avons appris à connaître Dieu et à l'aimer, nous avons été initiés au mystère du corps et du sang du Seigneur; nous avons reçu en sa plénitude l'effusion de l'Esprit Saint; nous avons compris le sens de la vie et l'incomparable prix des âmes; nous avons pratiqué l'amour vis-à-vis du plus humble de nos frères. Dans cette maison, naissent, grandissent et meurent les générations : encore avons-nous à peine le droit de parler de mort, tant le souvenir des disparus reste vivant et agissant, tant la tradition qu'ils nous ont léguée, garde le long des âges sa puissante fécondité.

Ce qui nous attire d'abord vers les Pères, surtout vers les plus anciens d'entre eux, c'est qu'ils sont les témoins d'une tradition qui remonte directement au Christ. S'ils n'ont pas vu eux-mêmes le Sauveur ressuscité, du moins ont-ils connu, ont-ils fréquenté les bienheureux apôtres et les disciples qui ont vécu avec lui. Dès les temps les plus anciens se manifeste cette préoccupation de rejoindre le Maître : vers le milieu du second siècle, Papias d'Hierapolis s'attachait déjà à recueillir les souvenirs des apôtres et des presbytres qui les avaient fréquentés; c'était, écrit Eusèbe, un esprit fort médiocre ainsi qu'on peut le conjecturer d'après ses ouvrages; les rares fragments que nous avons de lui ne sont pas faits pour modifier sensiblement cette impression, mais il importe peu, car, à nos yeux, le vieil évêque reste surtout le disciple des presbytres, et le moindre mot sorti de son calame a pour nous une valeur considérable, parce qu'il constitue un témoignage des plus anciens sur Jésus et les compagnons de sa vie mortelle.

A la fin du même siècle, saint Irénée de Lyon a

les mêmes soucis que Papias: il avait été dans son enfance, le disciple de saint Polycarpe de Smyrne, et celui-ci avait reçu l'enseignement de saint Jean. Aussi est-ce avec une tendre piété qu'Irénée rappelle, dans une lettre à Florinus, les souvenirs de ses premières années chrétiennes : « Je pourrais encore te dire, écrit-il, le lieu où était assis le bienheureux Polycarpe, lorsqu'il prêchait la parole de Dieu; je le vois entrer et sortir; sa démarche, son extérieur, son genre de vie, les discours qu'il adressait au peuple, tout est gravé dans mon cœur. Il me semble encore l'entendre nous raconter de quelle manière il avait conversé avec Jean et les autres qui avaient vu le Seigneur, nous rapporter leurs paroles, et tout ce qu'il avait appris touchant Jésus-Christ, ses miracles et sa doctrine. »

Clément d'Alexandrie est le contemporain de saint Irénée; il a reçu de Pantène la doctrine du salut, et ce sont aussi les presbytres qui, dans son œuvre, transmettent leur témoignage. Mais déjà l'écho des voix anciennes nous parvient plus affaibli. Papias nommait des disciples de saint Pierre, de saint André, de saint Matthieu; Irénée en appelait à un auditeur de saint Jean. Clément ne cite plus que des presbytres anonymes. La génération des apôtres a depuis longtemps disparu, celle de leurs disciples immédiats les a suivis dans la tombe; et voici que, l'un après l'autre, les disciples des disciples s'en vont à leur tour.

L'Eglise, il est vrai, a réservé d'une manière spéciale le nom de martyrs à ceux qui ont rendu au Christ le témoignage suprême, celui de la mort librement acceptée et joyeusement consentie. Même ainsi, presque tous les vieux saints sont des martyrs, parce qu'ils ont donné leur vie pour leur foi : non seulement les apôtres, saint Pierre, saint Paul, saint André, et tous les autres, mais aussi leurs successeurs, les héritiers de leur esprit et les continuateurs de leur mission : saint Clément de Rome, saint Ignace d'Antioche, saint Polycarpe de Smyrne, saint Irénée de Lyon, saint Cyprien de Carthage, saint Denys d'Alexandrie. Il fau-

drait les citer tous ou la plupart d'entre eux: il n'a pas dépendu d'Origène de ne pas mourir au milieu des supplices qu'il subit dans la persécution de Dèce; et Tertullien qui ne donna sans doute pas sa vie pour la foi, avait depuis longtemps abandonné l'unique bergerie du Christ, lorsqu'il quitta ce monde au terme d'une longue vieillesse.

Au reste, ni Tertullien, ni Origène, ni Clément ne portent dans l'Eglise le nom de saints. Il a pu suffire à Lucien d'Antioche de mourir pour le Christ pour réparer en un instant un long séjour dans le schisme sinon dans l'hérésie; et le martyrologe associe dans une même mention saint Pontien et saint Hippolyte, le pape légitime et l'antipape, réconciliés par la communauté de leurs souffrances. Pendant les trois premiers siècles, il semble que le martyre ait été le témoignage le plus accrédité et que la parole humaine n'avait pas toute son autorité avant d'avoir été signée dans le sang. Même plus tard, lorsque l'ère des persécutions fut définitivement close, la mort pour la foi garda son unique privilège : les vieilles légendes s'étonnent, avec quelque naïveté, de ce qu'un grand évêque comme saint Athanase soit simplement mort dans son lit; on sent passer dans cet étonnement un souffle de regret; et, sans nul doute, le témoignage rendu par le vaillant adversaire des Ariens aurait semblé plus parfait s'il avait pu être scellé en une passion sanglante.

Les Pères, cependant, n'attendent pas l'heure du martyre pour commencer leur témoignage. Toutes leurs actions, toutes leurs paroles sont autant de documents de leurs croyances. Aujourd'hui, c'est dans leurs livres surtout que nous pouvons les atteindre, mais leurs livres conservent une intimité, une chaleur, une vie incomparables: on sent si bien qu'ils n'ont pas été écrits pour le plaisir, par dilettantisme ou par amour de la vaine gloire, mais qu'ils sont, au sens le plus riche de ce mot, des œuvres, et que chacun d'entre eux pourrait avoir comme épilogue, la formule qui sert de conclusion à l'Evangile selon saint Jean : « Tout cela a été écrit pour que

vous croyiez que Jésus est le Christ, le Fils de Dieu et qu'en croyant vous ayez la vie en son nom. »

C'est par de simples lettres que le christianisme entre dans la littérature. Encore aurait-on bien étonné saint Paul, saint Pierre, saint Clément de Rome, saint Ignace d'Antioche, en leur parlant de littérature. Ils n'écrivaient pas comme Horace afin d'élever un monument plus durable que l'airain, et de passer, par le moyen de leurs épîtres, à la postérité. Que pouvait bien importer à l'apôtre des nations l'approbation d'un lointain avenir? ce qui l'intéressait, c'était la vie quotidienne de ses chères communautés : les schismes s'introduisant dans l'Eglise de Corinthe, les Galates troublés dans l'ardente simplicité de leur foi par des prédicateurs sans mission, les Thessaloniciens arrêtés dans l'accomplissement de leur tâche quotidienne par l'attente anxieuse et vaine de la fin du monde. Lorsque, de loin, il apprenait toutes ces choses, bien vite il dictait à l'un de ses fidèles disciples une lettre enflammée à la fin de laquelle, en gros caractères, il mettait avec sa signature quelques recommandations plus pressantes; puis il reprenait l'âpre travail de la prédication qu'interrompaient seuls la nécessité de gagner le pain de chaque jour et l'exercice de l'humble métier de faiseur de tentes. Nous nous laissons quelquefois illusionner par ce nom d'épîtres sous lequel nous sont connues les plus anciennes lettres chrétiennes; instinctivement, nous les comparons aux productions littéraires qui portent le même nom; nous y recherchons les formules de style protocolaire et les arguments habituels de la rhétorique; et lorsque la suite des idées nous échappe, lorsque l'ardeur de la pensée brise les cadres trop étroits du plan que nous avions cru deviner, nous faisons appel à de savantes hypothèses; nous parlons de documents, d'interpolations, de surtravail. En réalité, si nous devions chercher un terme de comparaison aux lettres apostoliques, nous le trouverions bien plutôt dans les lettres de Cicéron à Atticus, dans celles de Sénèque à Lucilius, ou même dans ces milliers de billets familiers que nous révèlent les papyrus

d'Egypte : ici encore ce sont les soucis quotidiens de l'existence qui préoccupent les auteurs inconnus de ces lettres, qui inspirent leurs demandes ou leurs actions de grâces. Paul ne diffère d'eux, mais ceci est capital, que parce que ses soucis à lui sont causés par la sollicitude de toutes les églises au lieu d'être bornés à la conquête du pain matériel.

Comme les lettres du Nouveau Testament, les Evangiles sont des témoignages vivants : saint Matthieu et saint Jean racontent ce qu'ils ont vu; saint Marc et saint Luc, ce qu'ils ont entendu des disciples immédiats du Seigneur. Ni les uns, ni les autres ne se préoccupent de synthèses théologiques. Ils racontent simplement Jésus-Christ, sa doctrine, ses miracles, sa mort et sa résurrection; et ils enseignent en même temps que le prophète de Nazareth est le Christ, le Fils de Dieu, venu en ce monde pour donner sa vie comme rédemption des péchés. Souvent on a essayé de les imiter : dès le deuxième siècle, circulent, aussi bien dans les sectes gnostiques que chez les orthodoxes, des évangiles apocryphes; les païens eux-mêmes publient et répandent largement la vie d'Apollonius de Tyane; autant d'essais malheureux qui ne parviennent pas à donner le change. Les quatre évangiles canoniques restent des livres incomparables, car ils ne rentrent dans aucune des catégories trop étroites qu'énumèrent avec complaisance les traités de rhétorique : c'est assez les définir de dire qu'ils sont un message, et qu'ils apportent au monde la bonne nouvelle de Jésus-Christ, Fils de Dieu.

Les écrits des Pères apostoliques continuent, bien que leur autorité soit toute différente et d'un ordre très inférieur, les Evangiles et les lettres des Apôtres. Lorsqu'on quitte le Nouveau Testament, une insensible transition amène à la Doctrine des Apôtres, à la lettre de Barnabé, à l'Epître de saint Clément de Rome aux Corinthiens. On y retrouve les mêmes noms : la tradition fait de saint Clément le disciple et le troisième successeur de saint Pierre, et peut-être est-ce lui qui est signalé par saint Paul dans la lettre aux Philippiens. Saint Barnabé a été longtemps le

compagnon de l'apôtre des gentils, et ses premières missions nous sont connues par le livre des Actes. On y retrouve aussi le même style sans apprêt, la même simplicité, le même témoignage. Si grande est la ressemblance, si pareil est l'accent que quelques-uns ont pu s'y tromper, et qu'en de nombreuses églises, sinon en toutes, ces premiers monuments de la pensée chrétienne furent rangés au nombre des livres saints.

Déjà pourtant se remarquent dans les ouvrages des Pères apostoliques quelques traits nouveaux. On sent, à les lire, que l'on s'éloigne définitivement de la période qui a vu et entendu le Christ dans la chair. Ni Clément de Rome, ni Ignace d'Antioche ne parlent avec l'assurance de saint Paul ou de saint Jean; ils ne sont pas des témoins immédiats; aussi croient-ils nécessaire d'appuyer leur témoignage sur l'autorité de ceux qui ont accompagné le Seigneur dans les jours de son incarnation. L'un et l'autre font appel au souvenir de saint Pierre et de saint Paul, sur qui reposent en définitive leur foi et leur confiance. Il en sera de même désormais dans tous les âges à venir. Les chrétiens qui n'auront pas connu Jésus, invoqueront les paroles de leurs maîtres et de leurs pères, que garantissent à leur tour les paroles des apôtres et des disciples : la chaîne se poursuit ininterrompue; chaque génération y ajoute un nouvel anneau, tandis que l'objet du témoignage demeure identique, étant constitué par la personne et l'enseignement de Jésus-Christ. « C'est donc aux prêtres qui sont dans l'Eglise qu'il faut obéir, écrit par exemple saint Irénée vers 180; à ceux qui sont les successeurs des apôtres... et qui, avec la succession épiscopale, ont reçu un charisme assuré de vérité, suivant la volonté du Père. Quant aux autres, qui s'écartent des successeurs des apôtres, et qui se réunissent en quelque endroit, il faut les tenir pour suspects ou pour hérétiques, pour des hommes de mauvaise doctrine ou pour des hommes qui déchirent (l'unité), des orgueilleux qui se complaisent en soi, ou pour des hypocrites, poussés par l'amour du gain ou d'une vaine gloire. »

Bien qu'on s'éloigne des temps qui ont vu naître le Christ, on n'a pas l'impression de s'éloigner de Lui. On le retrouve toujours présent dans son Eglise où il poursuit mystérieusement son œuvre; et c'est en elle qu'on aime à le contempler. Au début du second siècle, saint Ignace d'Antioche est, de ce point de vue, l'un de ceux qui nous attachent et nous retiennent le plus. On pourrait dire de lui qu'il est le témoin de l'Eglise et de son unité, à la condition d'ajouter que, pour lui, l'Eglise c'est encore le Christ. Si l'on veut connaître l'état d'esprit qui est le sien et permet de comprendre pleinement sa foi, il faut relire et méditer les pages célèbres de la lettre à l'Eglise de Rome : « Je ne vous demande qu'une chose, c'est de laisser offrir à Dieu la libation de mon sang tandis que l'autel est encore prêt : alors réunis tous en chœur par la charité, vous pourrez chanter dans le Christ Jésus un hymne à Dieu le Père, pour avoir daigné faire venir l'évêque de Syrie du levant au couchant. Il est bon, en effet, de me coucher du monde en Dieu pour me lever en Lui!...

« Je vous en conjure, épargnez-moi une bienveillance intempestive. Laissez-moi devenir la pâture des bêtes, par qui je pourrai arriver à Dieu. Je suis le froment de Dieu : par la dent des bêtes, je suis moulu afin d'être trouvé le pain immaculé du Christ. Flattez plutôt les bêtes afin qu'elles soient mon tombeau et qu'elles ne laissent rien subsister de mon corps. Ainsi mes funérailles ne seront à charge à personne. Alors je serai véritablement disciple de Jésus-Christ lorsque le monde ne verra même plus mon corps. Priez le Christ pour moi, afin que je sois un sacrifice à Dieu par la dent des bêtes. Je ne vous donne pas des ordres comme Pierre et Paul. Eux étaient libres et moi, jusqu'à présent, je suis esclave. Mais si je souffre, je deviendrai affranchi de Jésus-Christ, et je ressusciterai en Lui, libre. Maintenant, dans les liens, j'apprends à ne rien désirer.

« Depuis la Syrie jusqu'à Rome, sur terre et sur mer, de nuit et de jour, je combats contre les bêtes, enchaîné à dix léopards, je veux dire une escouade de

soldats qui sont d'autant plus mauvais qu'on leur fait plus de bien. Je suis formé par leurs mauvais traitements, mais je ne suis pas pour cela justifié... De grâce, laissez-moi faire, je sais bien ce qui m'est utile. Maintenant je commence à être un disciple. Qu'aucune créature visible ou invisible ne cherche à m'empêcher d'atteindre Jésus-Christ. Feu, croix, corps à corps avec les bêtes, lacération, écartèlement, dislocation des os, mutilation des membres, broiement du corps entier, que les plus cruels supplices du diable tombent sur moi pourvu que je possède Jésus-Christ...

« ...C'est en pleine vie que je vous écris, demandant à mourir. Mon amour terrestre a été crucifié et il n'existe plus en moi de feu pour la matière, mais une eau vive qui murmure en dedans de moi et me dit : Viens vers le Père. Je ne prends plus plaisir à une nourriture corruptible, ni aux jouissances de cette vie. Je veux le pain de Dieu, qui est la chair de Jésus-Christ, le Fils de David; je veux comme boisson son sang, qui est l'amour incorruptible. »

Ce qui émeut surtout dans ces pages, vieilles aujourd'hui de dix-huit siècles, c'est l'intense courant de vie qui les traverse. Elles n'ont aucune valeur littéraire; une traduction ne saurait en rendre l'âpreté haletante, les constructions détournées, les néologismes audacieux; mais on y sent une âme qui se découvre à nu, et cela est plus beau que tout. L'évêque d'Antioche n'avait pas connu Jésus-Christ : il éprouve cependant pour Lui l'amour le plus profond, jusqu'à désirer mourir pour Lui. Peut-être, nous étonnerions-nous davantage d'un si grand amour et d'un si passionné désir, si dans toutes les générations chrétiennes le Sauveur n'avait rencontré de semblables témoins, et si, parmi les vieux saints, Ignace était autre chose que le représentant d'une grande multitude.

A mesure que l'Eglise grandit, de nouveaux besoins se font jour, auxquels elle pourvoit d'une manière efficace. Le deuxième siècle, qui est le siècle de la gnose, est aussi celui des apologistes qui la combattent, et qui luttent en même temps contre le paganisme. Difficile combat. Les Grecs cherchent la

sagesse, avait dit saint Paul : à ces philosophes, l'Eglise n'a rien à proposer que la folie de la croix tandis que les gnostiques des différentes écoles cherchent à concilier l'enseignement de Jésus avec les doctrines de la sagesse humaine et prétendent gagner ainsi la faveur des esprits éclairés. Les vieilles religions d'ailleurs s'étonnent et s'inquiètent à la vue de leurs temples vides, de leurs sacrifices désertés; les empereurs, fidèles à défendre les traditions nationales, interdisent partout le nom chrétien et font de la persécution une arme constamment suspendue sur la tête des fidèles.

Le Pasteur d'Hermas, qui date peut-être de la première moitié du second siècle, pour ses parties les plus anciennes, décrit assez exactement l'état d'esprit de la communauté de Rome en présence du double danger : sans doute la majorité des chrétiens reste fidèle; un grand nombre d'entre eux s'élèvent à l'héroïsme et rendent au Maître le témoignage de la souffrance et de la mort. Mais déjà, à côté de ces bons serviteurs, il y a une multitude de pécheurs : des indifférents, des tièdes, des mondains, qui ne savent ni renoncer au monde, ni s'attacher au Christ, âmes doubles et pusillanimes, dont la lâcheté s'accommode de toutes les compromissions. Jusque dans le clergé, il n'est pas rare de trouver des prévaricateurs : diacres enrichis, presbytres ambitieux qui se disputent la présidence des assemblées chrétiennes. Hermas flagelle, comme il convient, tous ces vices et toutes ces faiblesses; il laisse cependant une porte ouverte au repentir, et annonce le pardon à tous ceux qui se convertiront d'un cœur sincère. On sent d'ailleurs, on devine, sous les silences calculés de ce livre étrange, quelque chose de la gravité des circonstances où il a été écrit. Destiné uniquement à l'édification des fidèles, il ne contient pas une seule fois les noms de Jésus et du Christ; et lorsqu'il parle du Fils de Dieu, il le fait en termes incertains et imprécis où nous nous plaisons à voir le signe d'une grande prudence: depuis Trajan, le seul titre de chrétien était un crime capital; n'était-il pas sage de l'éviter en un

écrit fait pour relever les faibles et amener les pécheurs à la pénitence?

Au reste, le simple et modeste Hermas n'avait-il sans doute pas une âme de héros. Elevé dans l'esclavage, adonné ensuite à l'agriculture et à un commerce lucratif, il était venu assez tard à la pratique de la perfection chrétienne; et ce qu'il prêche aux autres, c'est ce qu'il réalise lui-même dans son existence journalière : une vie humble, pieuse, dévouée, fidèle, mais cachée et sans éclat. Plus vastes et plus généreuses sont les ambitions des apologistes, dont les témoignages remplissent et illustrent le second siècle : Quadratus, Ariston de Pella, Miltiade, Apollinaire d'Hiérapolis, Méliton de Sardes, Aristide, Justin, Tatien, Athénagore, Théophile d'Antioche, bien d'autres encore, dont les noms ont péri en même temps que les œuvres. Ceux-ci s'adressent au monde entier, aux païens et aux juifs qu'ils rêvent de convertir, aux hérétiques dont ils dénoncent les erreurs, aux très pieux empereurs et au sacré sénat, aux philosophes, aux peuples. Aux juifs ils prouvent par les prophéties que Jésus de Nazareth est bien le Messie attendu; aux foules ignorantes ils expliquent que les chrétiens sont innocents des crimes dont on les accuse; aux sages selon la chair ils prêchent le Christ, Sagesse de Dieu. Ils ne craignent même pas, et ceci est une grande nouveauté, de faire appel au témoignage des philosophes païens, et d'enseigner que le meilleur de leurs doctrines et de leurs vertus leur a été communiqué par le Verbe divin. Tous les arguments leur servent pour établir d'abord un contact entre le christianisme et le monde, puis pour amener les âmes de bonne foi, s'il s'en trouve de telles, à renoncer à leurs préjugés et à embrasser la religion du Christ.

Ce ne sont pas des écrivains de profession que ces apologistes du second siècle, et leurs livres sont seulement la suite de leur enseignement. Ils écrivent, lorsqu'ils ne peuvent plus parler, lorsque les auditeurs leur manquent, lorsqu'ils veulent atteindre un milieu plus élevé que celui de leur humble école. Sans doute,

saint Justin a-t-il vraiment discuté quelque jour avec le juif Tryphon; et, s'il a consigné par écrit le thème de cette discussion, c'est pour élargir son action et gagner un plus grand nombre d'âmes à Jésus-Christ. Il ne sait pas composer selon les règles de la rhétorique humaine; il se répète, il passe sans lien d'une idée à une autre, il emploie des termes impropres, il laisse passer des constructions incorrectes. Tout cela n'est rien. Pour lui et pour les autres défenseurs du christianisme au second siècle, écrire c'est encore agir. Après avoir vaillamment lutté par la parole et par la plume, saint Justin, un jour, est dénoncé, peut-être par le cynique Crescens, qui avait été l'un de ses plus acharnés adversaires; il est appelé à rendre devant les magistrats le témoignage suprême. Son martyre est l'achèvement naturel des apologies et du dialogue avec Tryphon. On passe sans heurt des écrits à la mort : ceux-là ont préparé celle-ci; et celle-ci à son tour confirme et garantit la valeur de ceux-là.

Quelques traits que possèdent en commun les vieux Pères achèvent de nous éclairer sur leur physionomie morale et sur la nature du témoignage qu'ils rendent à la vérité chrétienne. Nous remarquerons d'abord que du moins la plupart d'entre eux ne sont pas des thaumaturges. Leur vie vaut par elle-même, et leur mort. Si Dieu se plaît à confirmer leurs enseignements par des signes, ils lui en rendent grâces; mais ils ne pensent pas que les miracles soient absolument indispensables. Déjà saint Paul avait mis en garde ses disciples de Corinthe et d'ailleurs contre une admiration exagérée des prodiges : « Les Juifs demandent des signes, avait-il écrit, et les Grecs recherchent la sagesse. Pour nous, nous prêchons le Christ crucifié, scandale pour les Juifs, folie pour les gentils, mais pour les élus, qu'ils soient Juifs ou Grecs, le Christ, force de Dieu et sagesse de Dieu. »

Et de même ailleurs : « Si je parle les langues des hommes et des anges et que je n'aie pas la charité, je suis comme un airain sonnant ou une cymbale retentissante. Et si j'ai la prophétie et que je connaisse tous les mystères et toute la science, et si j'ai toute la foi de manière à transporter les montagnes, et que je n'aie pas la charité, je ne suis rien. »

La primitive Eglise reçoit cette leçon de l'Apôtre et elle la conserve fidèlement. Lorsqu'elle écrit les actes de ses martyrs, elle le fait simplement, sans formule et sans phrase, sans embellissement et sans légende. Les plus anciens récits, les plus authentiques aussi, que nous ayons de la mort des vieux saints, sont tout unis, comme l'a été cette mort même. On sent, en les lisant, que la mort des saints se suffit; elle est, à elle seule, le grand témoignage que toute addition ne pourrait qu'affaiblir. Les Actes de saint Cyprien, par exemple, ne sont qu'un procès-verbal officiel:

« Galerius Maximus, proconsul, dit à Cyprien, évêque :

Tu es Thascius Cyprien?

Cyprien, évêque, répondit :

Je le suis.

Galerius Maximus, proconsul, dit :

Tu t'es présenté comme un chef à ces hommes d'esprit sacrilège?

Cyprien, évêque, répondit :

Oui.

Galerius Maximus, proconsul, dit :

Les très saints empereurs t'ont ordonné de participer au culte.

Cyprien, évêque, répondit :

Je ne le ferai pas.

Galerius Maximus, proconsul, dit :

Réfléchis.

Cyprien, évêque, répondit :

Fais ce qui t'est ordonné; en une chose si juste, il n'est pas besoin de réflexion.

Galerius Maximus, en ayant conféré avec son conseil, prononça la sentence suivante:

Tu as depuis longtemps vécu en sacrilège; tu t'es associé un grand nombre de gens du même détestable esprit; tu t'es posé en ennemi des dieux romains et des cérémonies sacrées de leur culte; les pieux et très sacrés empereurs Valérien et Gallien, Augustes, et le très noble César Valérien n'ont pu te ramener à accomplir ces cérémonies. Aussi, comme tu es l'instigateur et le porte-drapeau de crimes très iniques, tu seras toi-même un exemple à ceux que tu as associés à ton crime : l'ordre public sera sanctionné par ton sang.

Cela dit, il lut à haute voix le décret sur la tablette :

Thascius Cyprianus subira la peine du glaive.

Cyprien, évêque, dit :

Grâces à Dieu. »

Le récit de l'exécution est aussi simple que celui de la condamnation : la tête de l'évêque tombe, et les fidèles présents trempent des linges dans son sang afin de s'en faire des reliques. Que pourraient ajouter à un si courageux témoignage des faits extraordinaires?

Sans doute, il y a dans l'Eglise ancienne, tout comme dans celle d'aujourd'hui, des miracles et des thaumaturges. Saint Grégoire de Néocésarée au III^e^ siècle, saint Nicolas de Myre et saint Martin de Tours au IV^e^ siècle, sont justement fameux. Mais ils restent des exceptions; on les admire, on remercie Dieu de les avoir manifestés au monde, et on ne cherche pas à les envier. Dans l'ensemble, la vie chrétienne s'accomplit en toute simplicité, et ceux qui veulent y trouver des choses extraordinaires vont à une déception. Les principes qui la dirigent ne sont nulle part mieux exprimés que dans une page célèbre de l'Epître à Diognète, qui ne sera jamais assez relue et méditée :

« Les chrétiens ne se distinguent des autres hommes ni par le territoire, ni par la langue, ni par un genre de vie spécial. Car il n'y a pas de villes qui leur soient réservées, ni de langue qu'ils parleraient seuls, et leur vie n'a rien d'excentrique... Ils habitent des villes grecques ou barbares, comme le sort l'a décidé pour

chacun d'eux, et, tout en suivant les habitudes du pays où ils sont, soit pour les vêtements, soit pour les autres usages, ils mènent un genre de vie admirable et qui passe aux yeux de tous pour un prodige. Ils résident chacun dans sa patrie, mais comme des étrangers; ils participent à tout comme citoyens et ils endurent tout comme s'ils n'étaient pas du pays. Toute terre étrangère est leur patrie, et toute patrie leur est étrangère. Ils sont dans la chair, mais ils ne vivent pas selon la chair. Ils habitent sur la terre mais leur cité est dans le ciel. Ils obéissent aux lois, mais par leur genre de vie, ils surpassent les lois. Ils aiment tout le monde, et tout le monde les persécute. On les ignore et on les condamne; on les met à mort et il y a toujours des chrétiens. Ils sont pauvres, et ils enrichissent les autres; ils manquent de tout, et cependant les biens leur arrivent... On les maudit et ils bénissent; on les outrage et eux respectent les autres. Alors qu'ils font le bien, on les punit comme des scélérats, et tandis qu'on les met à mort ils se réjouissent, car dans la mort ils trouvent la vie... Bref, ce que l'âme est dans le corps, les chrétiens le sont dans le monde. L'âme pénètre tous les membres du corps et les chrétiens sont dans toutes les villes du monde. L'âme habite dans le corps, mais elle n'est pas tirée du corps; les chrétiens de même habitent dans le monde, mais ils ne sont pas du monde ».

On ne saurait mieux marquer ce sens profond de la mesure, qui caractérise les saints des anciens âges. Il semble qu'ils s'appliquent à réaliser en sa perfection la devise de la sagesse antique: « Rien de trop. » Mais cette modération même est un prodige. Il faut une vertu fortement trempée, pour ne jamais dépasser les bornes, pour se garder de tous les excès; cela est encore vrai de nos jours, et combien cela n'était-il pas plus exact dans les premiers siècles chrétiens?

Il fallait vivre alors dans un monde hostile; s'adapter tant bien que mal à des lois ou à des coutumes, qui non seulement n'étaient pas faites à la mesure du christianisme, mais encore s'opposaient à lui. Les

moindres actes de la vie journalière créaient autant de cas de conscience devant lesquels hésitaient les esprits timorés, et que les plus vaillants ou les plus sages ne savaient toujours résoudre du premier coup. Pouvait-on, au marché, acheter des viandes qui avaient été offertes aux idoles? En entrant dans une maison amie, avait-on le droit de saluer les lares domestiques? Etait-il permis de confier à des pédagogues païens l'éducation de ses enfants? Etait-on autorisé à épouser une païenne; et si, après le mariage, l'un des deux conjoints se convertissait au christianisme, ne devait-il pas rompre tous les liens qui l'attachaient à l'époux infidèle? Autant de problèmes, pris au hasard parmi bien d'autres. Dès les premiers jours de l'Eglise, saint Paul avait été amené à s'en occuper et il avait posé les principes qui devaient servir à régler la conduite des fidèles : tout ce qui ne se fait pas de bonne foi est péché; à chacun donc de s'éprouver soi-même, de former sa conscience, et d'agir en conséquence, pourvu que la charité soit toujours gardée et que les forts évitent avec soin le scandale des faibles.

Ces principes sont fidèlement observés dans les âges suivants. Sans doute, on trouve de temps à autre quelques exagérés, qui s'attachent à la lettre plutôt qu'à l'esprit des enseignements du Sauveur et condamnent avec une ardeur farouche toute compromission, ou seulement toute apparence dangereuse. Le type de ces âmes ardentes est Tertullien à la fin du second siècle et dans les premières années du troisième. Le rêve poursuivi par le fier africain, c'est la constitution d'une société purement chrétienne et la rupture complète entre les fidèles de la religion du Christ et les adeptes du culte des idoles. Coupable, selon lui, est le soldat qui accepte de mettre sur sa tête la couronne de lauriers; coupable celui qui fabrique des idoles; coupable celui qui enseigne les lettres et la philosophie des païens; coupables encore la vierge non voilée, le chrétien qui assiste aux spectacles, la femme qui se remarie. C'est une existence d'ascète que Tertullien voudrait imposer aux fidèles;

et lorsque, dans l'Apologétique, il menace les autorités impériales du départ des chrétiens dans un pays écarté très loin de tout contact avec les serviteurs des idoles, on sent bien qu'il caresse avec tendresse cette chimère, et ne souhaite rien tant que d'en voir un jour la réalisation.

Encore faut-il ajouter qu'il y a dans les idées de Tertullien une évolution sensible. Aussi longtemps qu'il reste attaché à la grande Eglise, il garde quelque modération et accepte les nécessaires accommodements; sans doute se fait-il violence à lui-même et son caractère absolu souffre-t-il des adaptations indispensables; du moins ne se laisse-t-il pas entraîner à imposer aux autres d'impossibles préceptes : les traités *Ad uxorem* acceptent les secondes noces. Le *De poenitentia* expose la pratique de l'exhomologèse, de la pénitence ecclésiastique. C'est lorsqu'il a définitivement rompu avec le catholicisme et que la prophétie montaniste a conquis son adhésion, que Tertullien abandonne toute mesure et toute retenue. Le *De pudicitia* condamne sans réserve le pardon que le *De poenitentia* laissait espérer aux pécheurs; le livre *De monogamia* interdit sans restriction les secondes noces qui étaient autorisées dans les livres *Ad uxorem* et qui n'étaient même pas entièrement proscrites par le *De exhortatione castitatis*. A mesure que l'auteur vieillit et qu'il sent croître contre lui la défiance ou l'hostilité de ses anciens frères, il augmente ses exigences morales de façon extraordinaire.

Mais il n'est pas suivi par l'Eglise. Les chefs de la communauté de Carthage n'hésitent pas à condamner le soldat imprudent qui a refusé la couronne du *donativum*; ils autorisent la fuite en cas de persécution, si bien que, quelque quarante ans après les violentes invectives de Tertullien, c'est un de ses admirateurs et l'évêque même de l'Eglise de Carthage, le glorieux saint Cyprien, qui se soustraira par la fuite aux recherches de ses ennemis; ils développent la pratique de la pénitence, et c'est encore saint Cyprien qui se montrera partisan de mesures bienveillantes à l'égard des *lapsi*, c'est-à-dire de ces chrétiens trop

faibles qui ont apostasié par crainte de la mort, mais qui se repentent sincèrement d'un instant de pusillanimité. En toutes circonstances, l'Eglise fait ainsi preuve de modération et de retenue. Lorsque à Alexandrie, Origène prend à la lettre les conseils de l'Evangile sur la pratique de la chasteté et inflige à son corps une téméraire mutilation, il trouve sans doute des admirateurs, mais l'évêque blâme son zèle intempestif et lui rappelle qu'il s'est, par son acte, rendu impropre au sacerdoce chrétien.

La sainteté des vieux Pères est toute unie : sans éclat, ce qui ne veut pas dire sans efforts, car la juste mesure est habituellement plus difficile à trouver que les excès, aussi bien dans la vie intellectuelle que dans la vie morale. Les hérétiques sont justement caractérisés par leurs abus mêmes. L'exemple de Tertullien que nous venons de rappeler n'est pas isolé. Les sectes gnostiques du second siècle passent sans transition d'un extrême à l'autre : les unes impitoyables pour toutes les faiblesses de la chair qu'elles condamnent sans rémission; les autres tolérantes à tous les vices qu'elles pardonnent pourvu que l'esprit reste attaché aux subtiles combinaisons de la gnose. Entre ces deux extrêmes, c'est la voie droite de la sainteté catholique. L'Eglise admire les vierges qui sont sa joie et sa couronne, mais elle se garde bien de condamner le mariage et les joies de la famille : elle se plaît au spectacle des jeûnes que s'imposent les meilleurs de ses enfants, mais elle refuse d'en faire une loi générale, dût-elle s'attirer, de la part d'un Tertullien et de quelques autres, le reproche immérité de relâchement. Dès les premiers siècles, il y a des ascètes chrétiens, qui conforment leur existence aux conseils évangéliques; mais ces ascètes ne sont pas toute l'Eglise; ils ne sont même pas la majorité dans l'Eglise et l'on peut sans doute ajouter qu'ils ne sont pas tous les saints dans l'Eglise.

Jusqu'à l'édit de Milan du moins, la marque la plus commune de la véritable sainteté c'est le martyre. Ceux dont on conserve le souvenir et dont on honore la mémoire sont ceux qui ont rendu au Christ le

témoignage suprême. Les autres peuvent fournir des exemples pendant leur vie : ils ne semblent pas dignes après leur mort d'être encore proposés en modèle aux générations qui montent. Et les vieux saints que l'Eglise, à travers les âges, continue à vénérer comme ses Pères dans la foi, ce sont avant tout les âmes droites et loyales qui ont su répondre au grand appel du Maître : saint Ignace, saint Polycarpe, saint Irénée; et à côté des évêques martyrs, dans une même admiration et dans un même hommage, des vierges martyres comme sainte Agnès, sainte Cécile et sainte Agathe; des soldats comme les quarante martyrs de Sébaste; des enfants comme les sept fils de sainte Félicité, ou comme les saints Donatien et Rogatien. Voilà comment est composée la foule immense de ceux qui, vêtus de robes blanches et tenant des palmes en leurs mains, suivent l'Agneau partout où il va : ils sont venus de la grande tribulation; aussi ont-ils été jugés dignes de la récompense suprême.

N'est-ce pas à la même simplicité, au même éloignement de l'extraordinaire, qu'il faut attribuer l'instinctive horreur de l'Eglise, et déjà de ses plus anciens docteurs, pour toutes les doctrines compliquées que prêchent les hérétiques? La lutte du christianisme orthodoxe contre la gnose commence dès l'âge apostolique. Saint Paul, écrivant aux Colossiens, les met en garde contre les duperies d'une vaine philosophie qui ne repose que sur les traditions humaines et enseigne les éléments du monde, en même temps qu'elle impose de dures obligations relatives à la boisson ou à la nourriture, aux fêtes, aux néoménies et aux sabbats, au culte des anges. A Timothée, il recommande de conserver intact le dépôt de la foi qu'il a reçue, d'éviter les profanes nouveautés de mots qui ne sont que des souffles d'air, de fuir les docteurs de fausse science qui enseignent que la résurrection est déjà faite et pénètrent dans les maisons pour y tromper la crédulité des femmes. Saint Jean, suivant une tradition rapportée par saint Irénée, déclare net à Cérinthe qu'il reconnaît en lui le premier-né de Satan.

C'est surtout au second siècle que la gnose se fait

subtile et conquérante. Elle a pour elle l'attrait du mystère; la richesse des systèmes importés d'Orient, qui, à cette même époque, envahissent de plus en plus Rome et le monde latin; le prestige des artifices miraculeux qui déconcertent les simples et attirent la curiosité des fidèles; les promesses de purification et de résurrection qui excitent le désir des pécheurs; que sais-je encore? Cérinthe, Ménandre et Satornil viennent de Syrie; Basilide, Valentin et Carpocrate arrivent d'Egypte. Les uns et les autres confluent à Rome, qui est le rendez-vous de toutes les idées, comme de tous les courants commerciaux. Aux religions de l'Asie Mineure, de la Phénicie, de l'Egypte, ils ajoutent des éléments empruntés au judaïsme et au christianisme; ils prêchent une morale tantôt austère, tantôt relâchée, mais dont le terme aboutit toujours, suivant eux, à la délivrance de l'âme et à son éternel bonheur.

En face d'un tel dévergondage de l'intelligence, d'une telle profusion d'arguments empruntés à toutes les philosophies et à toutes les religions, que fait l'Eglise? que font nos vieux saints? Vont-ils, à leur tour, demander à Platon et à Aristote les ressources de leur dialectique ou de leur logique pour construire de toutes pièces un système plus cohérent que celui de leurs adversaires? Plus tard, lorsque tout danger de corruption aura disparu pour le dépôt révélé, les grands théologiens auront le droit et le devoir d'utiliser les trésors de la sagesse humaine. Mais au début les vieux saints enseignent tout simplement à garder la tradition et à rester fidèles à la doctrine des livres saints. Comme saint Paul et comme saint Jean, ils prêchent le Christ. Sans doute, ils connaissent, du moins certains d'entre eux, les ressources de la philosophie. Dans la première lettre de saint Clément de Rome aux Corinthiens, le magnifique éloge de la Providence fait penser à certains textes du stoïcisme. Saint Justin a suivi successivement les leçons d'un stoïcien, d'un péripatéticien, d'un pythagoricien et d'un platonicien, avant d'arriver à la connaissance de la vérité chrétienne, et il conserve pour Platon et sa doctrine une profonde sympathie; Athénagore

démontre aux païens la résurrection des corps sans faire appel à d'autres arguments qu'à ceux que lui fournissent la raison et la philosophie; Clément d'Alexandrie se plaît à citer dans ses écrits une innombrable multitude d'auteurs profanes, qu'il a lus, soit dans leur texte complet, soit plutôt dans des recueils d'extraits. Mais si vaste et si profonde qu'ait pu être leur éducation hellénique, les Pères se gardent bien de la confondre avec le christianisme.

Au plus, les Alexandrins, Clément et Origène en particulier, ont-ils une tendance très prononcée à ramener la religion à une gnose supérieure. Pour eux, le parfait chrétien est celui qui a la parfaite connaissance des mystères; et plus grande est la science acquise des vérités sacrées, plus élevée aussi est la valeur morale de la vie pratique. Au-dessus de l'interprétation littérale des saintes lettres, il faut placer l'explication allégorique, qui seule est capable de donner la vraie science de Dieu et de ses mystères. Encore, faut-il remarquer que, même pour les docteurs d'Alexandrie, la gnose n'est pas indispensable au salut; elle est un achèvement, un perfectionnement. Mais à côté des parfaits, il y a place pour les simples, qui, tout en ne sachant rien des mystères de l'allégorie, n'en sont pas moins des enfants de l'Eglise et ont part, eux aussi, à la rédemption opérée par le Christ. Le prologue, placé par Origène au début du *De principiis*, est à cet égard tout à fait significatif. Origène, dans l'exposé qu'il donne de l'enseignement ecclésiastique, a soin de distinguer entre les dogmes définis, d'une part, ceux dont la croyance s'impose à tous parce qu'ils sont enseignés par la tradition, et d'autre part, les questions librement discutées, que les plus savants examineront dans leurs écoles et auxquelles ils apporteront des solutions diverses suivant la tournure de leur esprit et le sens de leurs arguments.

Il est bon d'ajouter que Clément et Origène ne représentent pas à eux seuls l'Eglise catholique d'Alexandrie au début du III[e] siècle. Ils sont pour nous les plus célèbres de ses enfants, à cause des œuvres qu'ils nous ont laissées, et de l'influence qu'ils

ont exercée par ces œuvres au cours de l'histoire. Quelle qu'ait été leur réputation parmi leurs contemporains, d'autres, comme les martyrs de la persécution de Septime Sévère, ont sans doute excité d'abord plus d'admiration. Ce qu'il y a de sûr, c'est que ni Clément, ni Origène ne figurent aujourd'hui sur la liste des saints honorés par l'Eglise. Origène n'y a même jamais figuré. De son vivant, il fut excommunié par son évêque pour une raison d'ordre disciplinaire, et d'autres causes peut-être d'ordre doctrinal achèvent d'expliquer cette dure sentence.

Même dans ce milieu qui, de loin, nous apparaît comme une vaste école, curieuse de philosophie et de science, appliquée à combiner des systèmes cohérents et à fonder une théologie savante, le christianisme reste ce qu'il est partout ailleurs, une vie et un témoignage, disons mieux, une Eglise. Plus représentatif de la chrétienté alexandrine que Clément et Origène est l'évêque saint Denys, le disciple d'Origène, qui, plus heureux que son maître, couronna par le martyre une existence féconde et dévouée. Par tempérament, Denys aimait, lui aussi, les recherches spéculatives, les discussions sur des problèmes obscurs; il lui arriva même un jour de s'y fourvoyer, et il dut envoyer à saint Denys de Rome un long mémoire d'explications doctrinales. Mais, par nécessité et par devoir, il se montra surtout un homme d'action, intervenant dans la catholicité tout entière pour défendre la vérité chrétienne. Eusèbe nous a conservé de nombreux et importants fragments de ses lettres: nulle collection de documents ne saurait mieux nous faire connaître, dans la multiplicité de son action, la vie d'un évêque du troisième siècle, et la nature avant tout pratique des problèmes qui, jusqu'à Alexandrie, sollicitent la curiosité d'un didascale.

Ce n'est pourtant pas en Egypte que nous trouvons le type le plus achevé du maître chrétien. Il faut, semble-t-il, le chercher en Gaule, dans les dernières années du second siècle. Par une heureuse et bienfaisante rencontre, saint Irénée de Lyon unissait en sa personne les qualités de l'Orient où il était né, et les

vertus de l'Occident où il vivait : disciple de saint Polycarpe et d'autres presbytres dont il ne cite pas les noms, il avait du moins quelque teinture de la sagesse antique, tandis que les circonstances au milieu desquelles il avait à exercer son activité l'obligeaient avant tout à défendre l'intégrité de la foi chrétienne. Aussi son traité *Contre les Hérésies* marque-t-il le point de contact de la spéculation asiatique et de la sagesse romaine. Plus que tout autre, saint Irénée est l'homme de la tradition. Aux gnostiques de toutes les écoles qu'il démasque et qu'il réfute, il n'a guère qu'un argument décisif à opposer : l'enseignement constant de l'Eglise, fondé sur la parole de Jésus-Christ et des Apôtres, et transmis de génération en génération par la succession légitime des évêques. Il raisonne aussi, montrant l'absurdité des conceptions et l'inanité des arguments de ses adversaires, car ce traditionaliste croit à la puissance de la dialectique et à la valeur de la raison; mais il sait toute la différence qui sépare la philosophie de la religion, et s'il consent, peut-être, à prendre celle-là pour point de départ, il ne se résigne jamais à lui donner la première place.

On ne sera pas étonné si nous opposons à la prudence tranquille et confiante du vieil évêque de Lyon la fougue orageuse de Tertullien. Tandis qu'à Alexandrie, Clément fait grand accueil à la philosophie grecque et s'inspire de ses méthodes pour enseigner la sagesse chrétienne, Tertullien de Carthage n'a pas de sarcasme assez violent contre les prétentions de la raison humaine. Les apologistes du second siècle, et saint Justin plus que les autres, avaient aimé montrer l'accord de Platon et du Christ et s'étaient plu à parler d'une sorte de révélation intérieure par où le Verbe se serait manifesté à Socrate et à Platon; ils s'étaient volontiers adressés à la philosophie des empereurs pour chercher à les convaincre par les raisons persuasives de leur argumentation. Tertullien, lui, ne peut même pas supporter la pensée d'une telle méthode. « Misérable Aristote, s'écrie-t-il, qui a enseigné aux hommes la dialectique habile à construire et à

détruire, changeante dans ses opinions, forcée dans ses conjectures, dure dans ses arguments, créatrice de disputes, pénible à elle-même, reprenant sans cesse toutes les questions faute de pouvoir en traiter une à fond. » Et avec plus d'âpreté encore, il développe sa pensée à propos de l'Incarnation : « Rappelle-toi donc, Marcion, cette parole de l'Apôtre, si tu ne l'as pas biffée de ses Ecritures : Dieu a choisi ce qui est folie aux yeux du monde pour confondre les sages. Quelle est la folie visée par l'Apôtre? Est-ce la conversion des hommes au culte du vrai Dieu? Est-ce l'abandon de l'erreur? Est-ce la mise en pratique de la justice, de la chasteté, de la patience, de la miséricorde, de la sainteté? Il n'y a, à coup sûr, pas trace de folie dans ces vertus. Cherche donc ce qu'a voulu dire l'Apôtre. Tu pourras te vanter d'avoir trouvé quand tu auras compris que la folie c'est de croire à un Dieu qui est né, j'ajoute à un Dieu né d'une vierge; j'ajoute enfin à un Dieu qui s'est fait chair et qui s'est vautré dans toutes les bassesses de notre nature.

« Et puis, il y a encore une autre folie, qui porte, celle-ci, sur les avanies auxquelles notre Dieu a été en butte, sur les souffrances qu'il a endurées. A moins que la doctrine d'un Dieu crucifié ne te paraisse marquée au coin de la prudence! Fais donc disparaître ce scandale, ô Marcion! C'est même par lui que tu aurais dû commencer. Car enfin, qu'y a-t-il de plus inconvenant, de plus honteux pour Dieu? Est-ce de naître, de prendre une chair, de se faire circoncire, de recevoir une éducation, d'être déposé dans une crèche? N'est-ce pas plutôt de mourir, d'être chargé d'une croix, d'être crucifié, d'être enseveli, d'être mis dans un tombeau? Si tu veux être parfaitement sage, il te faut donc rejeter cela. Mais réponds-moi, assassin de la vérité. Est-ce que Dieu n'a pas été vraiment crucifié? Est-ce que sa mort n'a pas été aussi vraie que son crucifiement? Est-ce que sa résurrection n'a pas été aussi vraie que sa mort? Est-ce à faux que Paul a déclaré ne rien savoir sinon Jésus crucifié? Respecte l'unique espoir de l'univers. Pourquoi

t'acharner contre ce déshonneur de notre foi, puisqu'il est nécessaire. Ce qui est inconvenant pour Dieu m'est avantageux à moi. Mon salut consiste à ne pas rougir de mon Dieu... Le Fils de Dieu est né: c'est honteux, et voilà pourquoi je n'en ai point honte. Le Fils de Dieu est mort : c'est invraisemblable, et voilà pourquoi c'est croyable. Il a été enseveli et il est ressuscité: c'est impossible et voilà pourquoi c'est certain. »

Il fallait citer ce texte tout au long pour bien laisser voir la manière dont la conclusion découle des principes posés au début du raisonnement. Emporté par son élan, Tertullien n'est plus maître de l'arrêter; il va jusqu'au bout, et, bien qu'il ne l'ait jamais prononcé lui-même, le *credo quia absurdum*, tant de fois reproché au christianisme, ne paraît pas l'effrayer; bien au contraire, la transcendante invraisemblance des dogmes chrétiens lui semble une preuve de leur origine et de leur valeur divines. Entre le Christ et les docteurs humains, que pourrait-il désormais y avoir de commun?

Mais ici encore Tertullien est un isolé; sa voix, si puissante qu'elle soit, ne réussit pas à dominer le murmure de la foule et sa sagesse un peu simple. Les vieux saints, et l'Eglise entière avec eux, se défient du rationalisme : ils savent que le christianisme est une doctrine mystérieuse et que le Sauveur réclame de ses disciples une foi absolue à son enseignement et à sa personne; ils ne veulent pas admettre qu'un Platon, malgré tout son génie, ait connu la vérité aussi bien que le plus petit de ceux qui croient au Christ; mais ils condamnent tout aussi sévèrement le fidéisme d'un Tertullien : ils savent, sans le dire d'une manière aussi claire que le Concile du Vatican, qu'un même Dieu est l'auteur de la raison et de la foi, et que la raison ne saurait contredire essentiellement la foi. Ils gardent, dans la vie intellectuelle, une position moyenne, qui correspond à celle qu'ils avaient prise dans la vie morale : de même qu'ils font confiance à la volonté humaine malgré ses défaillances, ils font confiance à la raison humaine malgré ses erreurs, et comptent sur le secours de Dieu pour réparer égale-

ment les défaillances de la volonté et les erreurs de la raison.

Il faut préciser encore plus le sens et la portée de cette modération qui nous paraît si excellemment caractériser la sainteté des Pères. Les trois premiers siècles du christianisme doivent aborder parmi les pires obstacles les problèmes théologiques qui se posent devant les esprits. Il faut d'abord vivre, et la vie est difficile au milieu du monde païen. Au danger qui vient de la persécution s'ajoute celui qui vient de l'hérésie, et celui-ci n'est pas le moins redoutable. C'est chose merveilleuse que la prudence avec laquelle l'Eglise triomphe de tous les obstacles et garde fidèlement la doctrine enseignée par le Sauveur et transmise par les apôtres. Elle n'a d'abord à sa disposition d'autres formules que celles des Livres Saints : les plus claires, les plus simples, mais incomplètes souvent et impuissantes à résoudre les difficultés nouvelles que posent les hérétiques. Lorsqu'il s'agit d'adapter les mots du vocabulaire profane aux définitions de la doctrine, elle semble parfois hésiter et se troubler : les termes humains expriment-ils jamais exactement les profondeurs de la sagesse et de la science divines? De bonne heure, dès le début du IIe siècle, sinon dès la fin du premier, les principales vérités de la foi chrétienne sont résumées en une brève formule, en un symbole, ou mieux en une règle, qui fait partie, à Rome, de la liturgie du baptême, et qui, de Rome, se transmet peu à peu dans tout le monde chrétien. Mais cette règle même est bien courte; elle appelle sinon des compléments, du moins des explications et des commentaires. Les apologistes qui exposent aux princes, au sacré sénat et aux peuples la doctrine chrétienne; plus tard, les théologiens comme saint Irénée, Tertullien, Clément ou Origène, s'essaient à fournir ces explications et ces commentaires. Pourquoi ne pas avouer que ces premières tentatives ont souvent un médiocre succès? Tertullien qui introduit dans le vocabulaire théologique de l'Occident un si grand nombre de termes heureux; qui, par exemple, emploie le premier pour parler de la Trinité

les mots de *substantia* et de *persona*, et leur donne du premier coup leur sens définitif, aboutit cependant à des formules peu satisfaisantes : sa théologie est subordinatienne; sa christologie, imprécise, peut être tirée en des sens contraires par tous ceux qui y trouveraient intérêt. Ce qui est vrai de Tertullien l'est aussi, à des degrés divers, de tous ceux qui veulent donner un exposé systématique de leurs croyances : saint Justin, saint Irénée, saint Hippolyte, Novatien, saint Denys d'Alexandrie, et les autres. En des milieux différents, les mêmes termes varient de sens et sont canonisés par les uns, anathématisés par les autres. Saint Denys d'Alexandrie doit s'expliquer auprès de saint Denys de Rome pour n'avoir pas employé le mot consubstantiel à propos du Fils de Dieu, mais quelques années plus tard, les Pères du Concile d'Antioche condamnent ce mot, pour autant qu'il faisait partie du vocabulaire de Paul de Samosate.

Ce qui est merveilleux cependant, c'est que la pure doctrine de l'Evangile reste intacte au milieu de tant de vicissitudes. Il pouvait être relativement facile de démasquer le gnosticisme des différentes sectes, dans lequel trop d'éléments étrangers avaient trouvé place. Mais à la fin du second siècle et durant toute la première partie du troisième siècle, l'Eglise de Rome est troublée par les controverses trinitaires qui mettent aux prises adoptianistes et patripassiens et les opposent les uns et les autres à la vérité catholique. Les divers incidents de la controverse nous sont très mal connus; ce qu'il y a de sûr, c'est que les adoptianistes et les patripassiens finissent par être renvoyés dos à dos, et qu'entre les deux erreurs triomphe la vérité moyenne, celle qui affirme à la fois l'existence de trois personnes en Dieu et la divinité propre du Christ Fils de Dieu. Telle était la tradition, clairement manifestée par les formules de l'Evangile, et conservée en particulier dans la liturgie du baptême. Telle était aussi la sagesse, voie moyenne entre deux extrêmes, condamnation des tentatives opposées pour substituer un rationalisme stérile à la fécondité de l'enseignement du Christ.

La même modération qui préside à l'élaboration des synthèses doctrinales se trouve dans l'usage et dans l'appréciation des charismes. L'Eglise primitive avait été favorisée des dons de l'Esprit Saint : au jour de la Pentecôte, c'est dans un magnifique épanouissement de grâces surnaturelles qu'elle s'était d'abord manifestée au monde. Mais tout de suite, saint Paul, encore qu'il ait été lui-même l'objet de tant d'extases et de visions depuis la manifestation du chemin de Damas jusqu'à la révélation du troisième ciel, où il avait entendu d'ineffables secrets, met en garde ses communautés contre les excès : à la glossolalie qui n'est comprise par personne et ne saurait profiter à l'édification mutuelle lorsqu'elle n'est pas interprétée, le chrétien doit préférer la prophétie, si du moins il plaît à l'Esprit Saint de se communiquer à lui; et l'exercice des charismes reste subordonné au bon ordre des assemblées, au contrôle des presbytres, à tout un ensemble de règles qui nous paraîtraient étranges si la pratique n'en avait montré la haute sagesse.

On le vit en particulier à la fin du second siècle, lorsque le montanisme fit explosion dans les montagnes de Phrygie, et se répandit en Occident jusqu'à Carthage, peut-être même jusqu'à Lyon. Montan et les deux prophétesses Maximilla et Priscilla prétendaient annoncer la révélation définitive et le règne du Paraclet; ils rejetaient l'autorité de l'Eglise hiérarchique pour ne se soumettre qu'à leurs visions et à leurs extases. Il n'est pas difficile d'imaginer ce qui serait advenu du christianisme, s'il avait été livré à ce déchaînement d'individualisme. Aussi l'Eglise entière éleva-t-elle ses protestations contre la fausse prophétie : aux extases de Montan, elle opposa la prophétie véritable des écrivains de l'Ancien et du Nouveau Testament; elle rappela les enseignements formels de saint Paul et la prédominance de l'élément hiérarchique sur les fantaisies du sens individuel. Ces conclusions modérées ne pouvaient plaire à tout le monde : nous ne sommes pas étonnés de trouver, ici encore, le nom de Tertullien; ce caractère intransi-

geant et outrancier, incapable de se plier à aucune règle ou de supporter aucune contrainte, crut rencontrer dans le montanisme la religion de ses rêves. Encore semble-t-il s'être fait là-dessus quelque illusion, car, à la fin de sa vie, il devait devenir le chef d'une petite communauté de Tertullianistes : remarquable exemple de l'esprit absolu d'intransigeance, opposé à la sage modération, à la tranquillité largement humaine qui caractérise si bien nos vieux saints et en fait pour nous de si admirables modèles.

⁂

Avec l'édit de Milan commence pour l'histoire de l'Eglise, pour l'histoire de sa vie intérieure comme de sa vie extérieure, une nouvelle phase. Désormais, l'empire est devenu chrétien : ce qui paraissait à Tertullien un invraisemblable rêve est une réalité; et l'empereur lui-même prend part à des conciles, poursuit les hérétiques, — ou ceux qu'il juge tels, — combat le paganisme à son déclin. L'âge des persécutions est fini, ou presque. Les vieux saints, à partir du quatrième siècle, ne sont plus habituellement des martyrs, mais des évêques ou des moines, et souvent unissent-ils cette double qualité : car le monachisme, surtout en Orient, est la grande pépinière des saints, et la plupart des évêques orientaux ont commencé à s'éprouver eux-mêmes dans la pratique de l'ascétisme le plus rigoureux. Cependant, les caractères essentiels de la sainteté chrétienne restent les mêmes; après comme avant Constantin, les Pères sont d'abord pour nous des témoins.

Ceux qui écrivent, et ils sont de plus en plus nombreux, ne sont pas des rhéteurs de profession. Leurs livres ne sont pas des ouvrages littéraires écrits pour le plaisir. Ils restent des actes, parfois courageux, héroïques même, toujours utiles et féconds. Une grande partie de la littérature chrétienne des quatrième et cinquième siècles est constituée par des lettres : ce sont de grands épistoliers que saint Basile, saint Gré-

goire de Nazianze, saint Cyrille d'Alexandrie, et en Occident, saint Ambroise, saint Jérôme, saint Augustin. Les uns et les autres s'intéressent à tout, ont des correspondants partout, s'occupent des affaires les plus diverses, si bien qu'en lisant leurs lettres, c'est la vie entière de l'Eglise qui revit sous nos yeux : tantôt en de courts billets, tantôt en de longues dissertations dogmatiques ou morales, il n'est pas une question qui ne soit abordée et plus ou moins résolue. Chacun se présente à nous avec son tempérament particulier, avec son caractère original, sans affectation et sans recherche, si bien que nous pouvons connaître nos vieux saints dans toute la sincérité de leurs âmes claires.

De saint Athanase, un des plus grands parmi les saints du quatrième siècle, nous n'avons pas de lettres intimes, et les épîtres festales, adressées chaque année à l'Eglise d'Alexandrie pour annoncer la date de la fête de Pâques, ne sont guère que des homélies; mais nous avons des apologies, et sous ce nom, nous ne comprenons pas seulement le *De fuga*, ou l'*Apologia ad Constantium*, mais le *De Synodis* l'histoire des Ariens aux moines, l'Apologie contre les Ariens, tous ces livres de feu, remplis de documents et de faits au point d'être la plus précieuse de nos sources historiques pour connaître certains aspects de la controverse arienne, qui sont en même temps des défenses et des témoignages: défense de la personne et de l'action d'Athanase lui-même, témoignage en faveur de la vérité chrétienne méconnue, de la tradition bafouée, de l'Eglise foulée aux pieds.

Les homélies, celles de saint Grégoire de Nazianze, de saint Grégoire de Nysse, de saint Jean Chrysostôme, et des autres, sont aussi des témoignages. Sans doute, leur composition est de plus en plus régulière; les Cappadociens ne pouvaient oublier qu'ils avaient été formés aux écoles des Grecs, et les discours funèbres de saint Grégoire de Nazianze sont écrits selon les formes de la rhétorique ancienne; mais tous les sermons de nos grands saints visent un but précis et cherchent à corriger des maux réels : c'est le monde

de la fin du quatrième siècle ou des premières années du cinquième qu'ils nous font connaître, avec ses vices, sa légéreté, son amour désordonné des spectacles, son goût pour le luxe, son insouciance des principes chrétiens et parfois son ignorance des vérités les plus essentielles du dogme. De moines devenus évêques, ces prédicateurs gardent dans la chaire l'ascétisme de leur première vocation; en s'efforçant d'éveiller dans leurs auditeurs le sens de la perfection, ils se souviennent de leurs austérités passées, des renoncements consentis chaque jour par tant d'âmes vertueuses et ils s'attristent de voir que le monde ne comprend rien à de tels exemples.

Même, les grands traités dogmatiques que composent les saints du quatrième et du cinquième siècles, les trois discours de saint Athanase contre les Ariens, l'ouvrage de Didyme l'Aveugle sur la Trinité, les livres de saint Basile et de saint Grégoire de Nysse contre Eunomius, les écrits de saint Hilaire de Poitiers, de saint Ambroise, de saint Augustin surtout, présentent ce caractère de chaude intimité qui est le signe des hommes d'action. En lisant ces œuvres, par où les plus grands docteurs de l'Eglise ont marqué leur passage dans l'histoire de la pensée chrétienne, on retrouve leur âme frémissante et sensible, la susceptibilité de Basile, l'éloignement instinctif de Grégoire de Nazianze pour les besognes administratives, ces pauvres défauts humains qui souilleraient de moins grandes âmes, et qui nous rendent seulement celles-ci plus accessibles parce qu'elles les rapprochent de nos faiblesses.

Sans doute, parce qu'à partir du quatrième siècle, nous connaissons un plus grand nombre de saints, il est plus difficile de ramener à une unique formule tant de caractères divers. La modération, la crainte des erreurs captieuses, que nous nous sommes plu à signaler dans la période précédente, restent toujours une des grandes préoccupations de l'Eglise. Mais comment empêcher la vivacité des sentiments individuels de se manifester sous des formes parfois déconcertantes? Nous sommes étonnés en même temps qu'édifiés lorsque, dans l'Histoire Lausiaque de Palladius,

dans la vie de saint Antoine par saint Athanase, dans les vies de Paul, de Malchus, d'Hilarion, écrites par saint Jérôme, dans bien d'autres ouvrages encore où se complaisait la piété de naguère, nous lisons le récit de tant d'austérités et de tant de prodiges qui marquent l'existence des Pères du désert. Nous nous demandons à la fois comment la nature humaine a pu résister à de telles privations et comment la grâce divine a pu aider de pareils excès. Il ne faut pas oublier cependant que les solitaires d'Egypte ou d'ailleurs n'ont jamais été que l'exception dans la masse du peuple chrétien, ni surtout que les plus grands d'entre eux se sont soigneusement gardés d'imposer à leurs disciples les rigoureuses austérités qu'ils pratiquaient pour eux-mêmes. Saint Antoine ne cesse pas de donner à ceux qui s'adressent à lui des conseils marqués au coin de la plus sage prudence. La règle de saint Pachôme paraît étrangement modérée lorsqu'on la compare à la vie personnelle du fondateur du cénobitisme; et la règle de saint Basile tient plus grand compte encore des faiblesses humaines. L'Occident, lorsqu'il pratiquera à son tour l'existence monastique, retrouvera sans efforts les nécessaires ménagements et reviendra d'instinct à la sagesse, faite de modération et de prudence, qui l'a toujours caractérisé : la communauté groupée à Hippone autour de saint Augustin reste un modèle dont s'inspirera souvent le grand législateur du monachisme occidental, saint Benoît de Nursie.

Si l'œuvre capitale des trois premiers siècles avait été l'affermissement de l'Eglise en face du paganisme toujours menaçant, il semble bien qu'après l'édit de Milan, sa tâche soit surtout de préciser son dogme : les apologistes cèdent la place aux théologiens; les plus illustres des vieux saints au quatrième et au cinquième siècles sont des docteurs. Au début de l'histoire chrétienne, les ennemis de l'Eglise étaient restés en dehors d'elle : les païens et les juifs. Ceux-ci sont maintenant vaincus. Le danger le plus redoutable pour le christianisme vient du dedans, car l'hérésie tend à transformer le sens de la tradition en se

substituant à elle. L'arianisme n'est autre chose que l'esprit du siècle, le vieil esprit païen qui essaie une fois de plus de prendre sa revanche sur le réalisme chrétien. De là son succès et la rapidité de sa diffusion. Arius commence par enseigner à Alexandrie, mais c'est Antioche qui devient tout de suite le centre de la nouvelle doctrine. Ni Antioche, ni Alexandrie ne sont, à proprement parler, la patrie de l'arianisme, car celui-ci se retrouve en germe dans le subordinatianisme de Tertullien ou d'Origène, dans le monarchianisme de Paul de Samosate, dans la théologie païenne du *Summus Deus*, dans le culte officiellement rendu depuis Aurélien au *Sol invictus*, partout où la raison lutte contre le mystère, où la philosophie repousse le Christ et sa doctrine.

Contre un pareil assaut, l'argument décisif était l'appel à la tradition. Cet argument n'était pas nouveau, puisque dès les origines l'Eglise, bâtie sur le Christ, n'avait rien voulu faire autre chose que rendre témoignage de Lui.

En s'éloignant de son berceau, elle insiste davantage sur la continuité de la chaîne qui l'unit à son fondateur. Pour montrer avec une décisive clarté que son témoignage n'a jamais été interrompu, elle cite non plus seulement l'Ecriture, mais les textes des anciens maîtres qui sont déjà les Pères; et en employant ce mot pour désigner les membres du concile de Nicée, saint Athanase ne veut pas seulement marquer son respect pour les évêques présents au grand synode; il indique encore le lien familial qui le rattache à eux, et, par eux, aux anciens siècles chrétiens. Pour montrer que le Christ est Dieu, il ne paraît plus suffisant aux adversaires de l'arianisme d'avoir recours aux textes de l'Ecriture ou aux arguments rationnels. Ils tiennent à faire voir que telle a toujours été la foi de l'Eglise. Le consubstantiel qu'ils introduisent dans le symbole de Nicée n'est pas un terme scripturaire? Qu'importe, du moment qu'au siècle précédent saint Denys de Rome en a préconisé l'emploi et a blâmé saint Denys d'Alexandrie qui le redoutait. Après le grand concile, la formule souscrite

par les trois cent dix-huit Pères est la marque de l'orthodoxie. Les Ariens de toutes nuances s'épuisent à créer à chaque conciliabule de nouveaux symboles : rien ne saurait désormais prévaloir contre la règle de foi que garantit l'irréfragable autorité de la tradition.

La tradition chrétienne est d'ailleurs une force vivante, car elle ne consiste pas à répéter machinalement des formules toutes faites; elle est faite de toute la richesse du passé, mais aussi de toutes les promesses fécondes de l'avenir. Ceux qui la représentent regardent en arrière pour savoir comment ont pensé, parlé, agi les anciens; ils regardent encore en avant pour adapter leur attitude aux besoins actuels des esprits et des cœurs. Ils sont les témoins d'une croyance qui se développe, tout en demeurant identique à elle-même. Ils utilisent dans le présent la force qui leur vient du passé. Hommes de gouvernement, ils tendent moins à répéter machinalement des gestes ou des paroles d'autrefois, qu'à trouver dans ces gestes ou dans ces paroles de nouveaux motifs de foi. Lorsque, dans leurs écrits, ils font appel au témoignage des Pères, ce n'est pas pour montrer leur érudition ni pour rabâcher des textes périmés; c'est parce qu'ils savent d'expérience la force invincible que donne le passé lorsque le présent consent à s'appuyer sur lui.

La grande figure de saint Athanase résume presque à elle seule tout le quatrième siècle. Cet homme est un géant. A certains moments de sa vie, il est ou paraît être l'unique témoin de la foi traditionnelle et de l'orthodoxie catholique. Sans doute, à côté de lui, au-dessous de lui, il y a la foule immense et anonyme, les simples fidèles ignorants, les évêques trop souvent apeurés et hésitants. Lui est la tête qui pense tout autant que le bras qui agit. Il puise sa force dans la conscience de son accord avec les Pères de Nicée. Il reste fidèle à leurs enseignements, comme eux-mêmes l'avaient été aux leçons du Sauveur. Parmi les membres du grand concile se trouvaient de nombreux confesseurs échappés à la persécution de Maximin. Au sens strict du mot, saint Athanase n'est pas

un martyr, ce qui n'empêche pas que toute son existence est un magnifique témoignage rendu au Christ toujours vivant dans son Eglise.

A côté de lui, après lui, sont les grands Cappadociens, saint Basile de Césarée, saint Grégoire de Nazianze, saint Grégoire de Nysse, saint Amphiloque d'Iconium, et bien d'autres encore. A l'œuvre collective, chacun d'eux apporte son originalité : saint Grégoire de Nysse plus philosophe, saint Grégoire de Nazianze plus orateur et plus poète, saint Basile plus homme de gouvernement. Tous sont animés par le même esprit qui est celui du Christ. Leur tâche est celle de toute l'Eglise : quand ils paraissent, il faut achever la déroute de l'hérésie et la systématisation du dogme trinitaire. Ils s'épuisent à la tâche : Basile meurt avant d'en voir l'achèvement; Grégoire de Nazianze renonce au siège de Constantinople tout de suite après le concile de 381. Du moins, lorsqu'il reprend le chemin de sa bourgade cappadocienne, l'arianisme a-t-il cessé d'être dangereux pour la foi catholique.

Mais l'arianisme est à peine vaincu qu'on doit se préparer à lutter contre de nouveaux dangers. Chose étrange et pénible : les ennemis, un Apollinaire, ajoutons même un Diodore de Tarse sortent cette fois du camp qui a fourni les plus intrépides champions de l'orthodoxie contre les partisans d'Arius. Nous avons quelque peine à comprendre ces choses. De bonne heure on s'en inquiéta; mais on n'éprouva pas la moindre hésitation. Apollinaire fut condamné dès 377; et si Diodore ne fut pas anathématisé par d'autres que par les monophysites en 499, sa mémoire resta discréditée auprès des orthodoxes. C'est le propre de la vérité, comme de la vertu, d'être un juste équilibre entre deux extrêmes : le mystère consiste à ne pas savoir comment se réalise cet équilibre. Il y a trois personnes en Dieu et il n'y a qu'un seul Dieu. Le Christ est parfaitement homme et parfaitement Dieu, et il n'y a qu'une personne dans le Christ. Toutes ces affirmations trouvent leur fondement dans l'Ecriture; l'autorité de l'Eglise les confirme chaque jour, et la

vie chrétienne consiste à en éprouver la valeur. Tandis que les hérétiques poussent sans hésiter aux conclusions extrêmes et se préoccupent peu de sauvegarder la tradition, l'Eglise cherche avant tout à maintenir dans son intégrité l'héritage qu'elle a reçu : si elle n'a pas le culte du mystère, elle ne recule pas non plus devant lui, et à la plus belle philosophie des hommes elle sait toujours préférer la sagesse de Dieu.

C'est cette sagesse qui, en Orient, lui fait, dès la fin du quatrième siècle, condamner les erreurs d'Apollinaire et qui, en Occident, anime le clair génie de saint Augustin pendant les trente premières années du cinquième siècle. De saint Augustin, encore plus que de saint Athanase, il faut dire qu'il est le représentant le plus achevé de la pensée chrétienne, de la sainteté chrétienne. Avant de parvenir à la vérité, il a parcouru toutes les étapes, il a fait toutes les expériences; rien de ce qui est humain, du meilleur comme du pire, ne lui est étranger, et s'il n'apporte pas au Christ l'éclatante pureté d'une âme neuve, il lui donne, ce qui est peut-être plus rare, l'ardeur d'un unique amour que rien ne démentira jamais. Ce qui, aujourd'hui encore, nous attire vers saint Augustin, c'est la facilité avec laquelle notre âme entre en contact avec la sienne. Par les *Confessions*, nous sommes tout près de lui. Il n'est personne qui, en lisant ce livre, n'ait parcouru avec lui les étapes par lesquelles il s'est acheminé du manichéisme au néoplatonisme, du néoplatonisme au christianisme et qui, arrivé au terme de tant d'efforts, n'ait chanté avec lui l'hymne d'actions de grâces : « O Seigneur, je suis votre serviteur et le fils de votre servante. Vous avez rompu mes liens, je vous offrirai un sacrifice de louange. Que mon cœur et que ma langue vous louent et que tous mes os disent: Seigneur qui est semblable à vous? Qu'ils le disent; et vous, Seigneur, répondez-moi et dites à mon âme : je suis ton salut. Qu'étais-je avant ma conversion et dans quel état étais-je? Qu'est-ce qui n'était mauvais en moi? Si ce n'étaient mes actes, c'étaient mes paroles, si ce n'étaient mes paroles, c'était ma volonté. Mais vous,

Seigneur, bon et miséricordieux, vous avez regardé le gouffre de mort où j'étais, et votre droite a fait disparaître du fond de mon cœur un abîme de corruption. Et cela a consisté pour moi à ne plus vouloir du tout ce que je voulais auparavant et à vouloir ce que vous vouliez. Mais où donc était mon libre arbitre pendant cette longue période de désordres, et de quelle retraite profonde et cachée est-il sorti tout à coup pour me faire courber la tête sous votre joug si doux et les épaules sous votre fardeau si léger, ô Christ Jésus, mon aide et mon rédempteur? Qu'il me devient vite agréable d'être privé de la douceur des vains amusements! Ce que j'avais tant redouté de perdre, c'était désormais pour moi une joie de le quitter. »

Qu'y a-t-il d'étonnant à ce qu'après tant d'expériences fécondes, saint Augustin soit surtout le théologien de la grâce. Les circonstances ont voulu que le pélagianisme naquît et se développât à son époque, en face de lui. Même sans cela, pour nous dire les merveilles du travail de Dieu en une âme, il lui suffisait de laisser parler ses propres souvenirs, de nous raconter comment le Seigneur l'avait pris par la main, au milieu de son péché et de son indifférence, pour le conduire pas à pas jusqu'à la pleine lumière de la sainteté. Sans doute, toutes ces expériences, tous ces témoignages personnels ne pouvaient être qu'un point de départ. Augustin, après sa conversion, était trop attaché à l'Eglise qu'il défendit contre les Donatistes, pour ignorer l'importance de sa tradition. C'est la tradition aussi qui lui permettait d'interpréter sa propre vie et d'en découvrir le sens. A la lumière de l'Evangile, à la lumière de l'Eglise, il comprenait enfin ce que ni le manichéisme ni le néoplatonisme n'avaient pu lui expliquer : la déchéance et la grandeur de l'homme, la faute et la Rédemption, la masse du péché et la surabondance de la grâce. Saint Paul, interprété, sous la conduite de la hiérarchie, par toutes les générations chrétiennes, lui révélait en quelque sorte le mystère de l'existence, de la sienne et de celle des autres. Saint Augustin devenait ainsi pour les

siècles à venir, le témoin privilégié de la vie intime du chrétien : c'est à lui désormais que vont s'adresser tous ceux qui chercheront à deviner l'énigme de la vie, et qui, au terme de leur chemin, trouveront enfin le Christ vivant en son Eglise, pour lui adresser l'hommage de leur adoration et de leur foi.

Dans une page des *Confessions* qui est restée célèbre entre toutes, saint Augustin se plaît à décrire la marche ascensionnelle de l'âme à la poursuite de Dieu: « Peu de temps avant le jour où votre servante (Monique) devait quitter ce monde, jour que vous connaissiez, Seigneur, mais que nous ignorions, il arriva, par une secrète disposition de votre part, comme j'en ai la conviction, qu'elle et moi nous nous trouvâmes seuls, appuyés sur une fenêtre d'où nous avions vue sur le jardin de la maison que nous habitions à Ostie, et où, loin de la foule après les fatigues d'un long voyage, nous nous préparions à traverser la mer. Nous goûtions d'ineffables douceurs dans nos entretiens seul à seul, et oubliant le passé pour nous porter de tout nous-mêmes vers ce qui est en avant, nous cherchions auprès de la vérité de cette vie présente qui est vous-même, Seigneur, ce que devait être la vie éternelle des saints que l'œil de l'homme n'a pas vue, ni son oreille entendue, ni son cœur compris. Nous ouvrions tout grands nos cœurs pour aspirer les eaux de votre source céleste, de cette source de vie qui est en vous, afin que nous en étant remplis selon notre capacité, nous puissions avoir quelque idée de cette vie sublime.

« Comme notre entretien nous avait conduits à cette conclusion : que les plaisirs des sens du corps, si intenses et si séduisants qu'ils soient en face des délices de l'autre vie, non seulement ne sauraient leur être comparés, mais ne sont pas même dignes d'être mentionnés; nous élevant alors par des désirs de plus en plus enflammés, nous parcourions la hiérarchie de tous les êtres corporels, jusqu'au ciel lui-même, d'où le soleil, la lune et les étoiles envoient leur lumière sur la terre. Puis, nous montions encore plus haut, en pensant intérieurement à vous, en parlant de vous

et en admirant vos œuvres, et nous arrivâmes à nos âmes, et nous les dépassâmes pour atteindre cette région d'inépuisable abondance où vous repaissez éternellement Israël de l'aliment de la vérité, où la vie est la sagesse même par qui a été fait tout ce qui est, tout ce qui a été et tout ce qui sera, tandis qu'elle-même n'a pas été faite, mais elle est actuellement telle qu'elle a été et telle qu'elle sera, ou pour parler plus correctement, non pas telle qu'elle a été ni telle qu'elle sera, mais telle qu'elle est, car elle est éternelle; ce qui a été et ce qui sera, en effet, n'est pas éternel. Et tandis que nous parlions et que nous désirions vivement atteindre cette souveraine Sagesse, nous la touchâmes un peu de tout un battement de notre cœur. Puis, ayant poussé un soupir, nous laissâmes au ciel ces prémices de notre esprit, et nous revînmes aux accents de notre bouche, à la parole qui commence et qui finit... »

Tous nos vieux saints n'ont pas fait de telles expériences; bien peu surtout ont rappelé en un si admirable langage leurs tentatives pour monter à Dieu et pour s'unir au Christ. Il serait injuste cependant d'oublier que, pour tous, la vie extérieure n'a été que le cadre, souvent trop étroit, de leur existence intime. Nous nous plaisons à les considérer d'abord comme des hommes d'action, et c'est ainsi, en effet, qu'il nous est le plus facile de les atteindre. Ce que nous connaissons le mieux de leur existence, ce sont les livres qu'ils ont écrits, les souffrances qu'ils ont endurées, les combats qu'ils ont livrés contre le paganisme ou l'hérésie, la mort qu'ils ont subie. Tout cela constitue leur témoignage envisagé dans son aspect extérieur. Mais ce témoignage serait incompréhensible s'il n'avait son explication dans la flamme intérieure qui l'éclaire et qui l'échauffe. Les vieux saints prêchent le Christ, souffrent avec le Christ, meurent pour le Christ, parce que le Christ vit et agit en eux : telle est la confidence que nous livrait saint Ignace d'Antioche dans les premières années du second siècle; tel est l'aveu que nous confie saint Augustin au début du cinquième siècle. L'un et l'autre, en ce cas, sont les échos de

saint Paul et de saint Jean, et de l'un à l'autre le courant est ininterrompu. La vie chrétienne des premiers siècles s'alimente à la source de sang et d'eau jaillissante qui s'échappe du flanc percé du Sauveur et qui, grâce à l'Eglise, se transmet à travers les générations. La continuité des fortes et simples vertus qui la caractérisent, la puissante assurance de son témoignage ininterrompu n'ont pas d'autre explication.

C'est pour cela aussi que nous aimons les vieux saints et que nous nous sentons si près d'eux malgré le long intervalle de temps qui nous en sépare. Sans doute, leur physionomie, leur costume, les circonstances extérieures de leur activité, tout cela les distingue de nous. Ils ont été des hommes de leur pays et de leur époque. Jésus lui-même, l'homme parfait, le représentant de toute notre race, a été le fils d'une patrie passagère, l'enfant d'un âge disparu. Il a parlé la langue de ses contemporains et de ses compatriotes; il a pleuré sur les malheurs de Jérusalem; il a aimé d'une spéciale tendresse le lac de Génésareth, les maisons blanches de Capharnaüm, de Bethsaïda, de Nazareth, de Cana. Les apôtres, même après la merveilleuse effusion de l'Esprit Saint le jour de la Pentecôte, ont conservé quelque chose de ce qu'ils étaient au moment de leur premier appel; et l'horizon de saint Paul a, sans peine, dépassé les limites étroites de la Palestine, parce que, dès avant sa conversion, le docteur des gentils était citoyen romain et originaire de Tarse, en Cilicie. Tous nos vieux saints ont ainsi participé des faiblesses de la nature humaine qui ne peut agir qu'entre les limites étroites d'un pays ou d'une ville, et durant les courtes années d'une vie mortelle. Il n'est pas indifférent qu'Origène soit né à Alexandrie d'une famille chrétienne et que son activité se soit étendue à l'Arabie, à la Palestine, à l'Achaïe, et jusqu'à Rome même. On connaîtrait mal

saint Ambroise si l'on ne savait qu'avant sa conversion il était chargé d'une importante magistrature romaine, et saint Augustin, si l'on ne suivait de Thagaste à Carthage, à Rome, à Milan, à Hippone, les étapes de sa vie agitée et les progrès de son esprit dans la poursuite de la vérité. Le même travail qui s'impose à qui veut connaître les événements et les hommes de l'histoire profane, travail d'érudition, de recherche patiente et méthodique, est aussi nécessaire lorsqu'il s'agit d'étudier la vie et les œuvres des Pères.

Nul ne paraît moins classique qu'eux au sens largement humain que nous donnons à ce mot. Les héros de Homère ou de Virgile, de Corneille, de Racine ou de Molière sont des hommes de tous les pays et de tous les temps; les épîtres d'Horace ou de Boileau ne s'adressent que pour la forme à un correspondant déterminé, et en réalité elles ont l'humanité entière pour destinataire principal. Les écrits des Pères, nous l'avons déjà noté, sont tout de circonstance: si l'on met à part quelques écrivains, formés aux lettres classiques et particulièrement soucieux de la perfection de la forme, un Minucius Felix ou un Lactance par exemple, les autres, tout au moins jusque vers la fin du quatrième siècle, font bon marché du style, voire des synthèses humaines qui leur assureraient l'admiration de la postérité. Ils écrivent comme ils parlent, comme ils agissent, pour remplir une fonction actuelle de leur charge. Saint Ignace d'Antioche combat les docètes; saint Irénée de Lyon démasque et réfute la fausse gnose; saint Cyprien de Carthage s'occupe de la réconciliation des *lapsi*, du baptême administré par les hérétiques, du schisme de Novat; saint Athanase d'Alexandrie est l'adversaire des Ariens et de tous ceux qui les soutiennent; saint Jean Chrysostome, avec une inlassable ardeur, condamne les jeux du cirque, les spectacles immoraux, l'élégante toilette des femmes. Il n'y a plus aujourd'hui ni docètes, ni gnostiques, ni ariens; les problèmes posés par le baptême des hérétiques ont depuis longtemps reçu une solution définitive qu'exposent tous les manuels de théologie morale; les jeux du cirque ont

cessé de passionner les foules et de diviser les villes en deux camps rivaux.

Que l'on y prenne garde cependant. Sous des apparences diverses, la nature humaine reste semblable à elle-même; ce sont, de siècle en siècle, les mêmes erreurs et les mêmes fautes qu'elle répète sans se corriger jamais. Il n'y a plus de docètes, mais certains rationalistes enseignent que Jésus n'a jamais existé, et que toute son histoire se ramène à un mythe astral. Les Ariens ont pour héritiers authentiques de leur pensée ceux qui ne voient en Jésus qu'un pur homme, et lui refusent la dignité de Fils de Dieu. Les jeux du cirque sont remplacés par les courses d'automobiles ou les matches de boxe, et l'humanité n'a pas besoin d'être excitée par des cochers bleus ou verts pour se diviser en factions rivales. En ce sens, les vieux Pères sont aussi des classiques. Même dans leurs lettres intimes, ils n'écrivent pas pour se raconter eux-mêmes, mais pour instruire et pour corriger. Les erreurs et les vices qu'ils condamnent, les vérités et les devoirs qu'ils prêchent, sont de tous les temps. On est surpris, en lisant les fragments qui nous restent de Celse et de Porphyre, de trouver sous leur plume des objections que nous croyions très modernes, fondées sur les apparentes contradictions des Evangiles ou sur le caractère apocryphe des livres de saint Jean, et l'on n'est pas moins étonné de rencontrer dans les réponses d'Origène et de Macarius Magnes des arguments que rappellent ceux de nos plus récents apologistes : la méthode qui s'appuie sur les convenances entre l'âme humaine et le surnaturel est esquissée par Tertullien dans le *De Testimonio animae*; on la retrouve dans le *Contra Celsum* d'Origène, et encore un peu partout dans les œuvres des vieux défenseurs du christianisme. Les formules décisives de la divinité du Sauveur ont été données par saint Athanase, qui s'inspire de saint Paul et de saint Jean : n'est-ce pas une expression définitive que celle-ci : « Il est devenu homme afin que nous devenions Dieux. »

Il faut aller plus loin encore, car il n'est pas suffi-

sant de parler du classicisme des Pères. Ils partagent cette qualité avec tous les grands hommes de tous les temps : c'est la vertu du génie de savoir s'élever au-dessus des contingences temporelles ou locales pour exprimer les idées et les sentiments communs à l'humanité tout entière. Au-dessus de la foule qui rampe, absorbée par les soucis de la vie quotidienne, les esprits lumineux découvrent l'éternel sous les apparences passagères et le proclament bien haut, tout en étant forcés de le recouvrir de vêtements d'emprunt. Nos vieux saints ont fait plus et mieux que cela. L'esprit qui les animait, est toujours vivant et agissant; et cette formule n'est pas une simple métaphore, car il s'agit de l'Esprit de Dieu.

L'humanité, disait Auguste Comte, se compose de morts autant et plus que de vivants. Dans l'Eglise, de tels mots ont une signification particulièrement riche. Car nos morts vivent. Ils parlent en nous; ils agissent en nous. Notre symbole de foi est celui qu'ils nous ont légué; nous prions avec les mêmes paroles et les mêmes gestes qu'eux, mais la répétition séculaire de ces paroles et de ces gestes, bien loin d'en épuiser la fécondité, les révèle chaque jour remplis de signification religieuse et morale. Les mots purement humains s'usent et s'épuisent; les rites purement humains se vident de leur contenu spirituel : les moulins à prières remplacent avantageusement, aux yeux des lamas du Thibet, l'incessant renouvellement des attitudes stéréotypées et des mots machinaux. Dans le christianisme, au contraire, circule sans cesse un intense courant de vie. A deux reprises, au Canon de la Messe, avant et après l'Elévation, le prêtre rappelle devant Dieu le souvenir de ceux qui lui sont chers : *Memento, Domine...*, et chaque fois il fait suivre la liste de ses amis personnels d'une autre liste, la même dans toute l'Eglise, formée d'une série de noms toujours pareils : « Entrant en communion et vénérant la mémoire de la Bienheureuse Vierge Marie, mère de notre Dieu et Seigneur Jésus-Christ, puis celles des bienheureux apôtres et martyrs Pierre, Paul, André, Jacques, Jean, Thomas, Philippe, Barthélemy,

Matthieu, Simon et Thaddée, Lin, Clet, Clément, Xyste, Corneille et Cyprien, Laurent et Chrysogone, Jean et Paul, Cosme et Damien et de tous les saints. » « ... Donne-nous part et société avec les saints apôtres et martyrs, Jean, Etienne, Matthias, Barnabé, Ignace, Alexandre, Marcellin et Pierre, Félicité, Perpétue, Agathe, Lucie, Agnès, Cécile et Anastasie. » Qui sont donc ceux-là, dont le nom revient chaque jour sur les lèvres de tous les prêtres catholiques? Des morts ou des vivants, des amis ou des inconnus? On peut, semble-t-il, leur appliquer à tous sans témérité l'admirable réponse que l'Eglise nous fait chanter à l'office des Apôtres. « Ce sont ceux qui, vivant dans la chair, ont planté l'Eglise par leur sang; ils ont bu le calice du Seigneur et sont devenus les amis de Dieu. Dans toute la terre s'est répandu leur bruit, et jusqu'aux extrémités de la terre leurs paroles. »

Sous leur forme actuelle les deux listes du canon de la messe romaine remontent vraisemblablement au pape Symmaque, c'est-à-dire aux premières années du sixième siècle. A la date où elles furent arrêtées, elles ne contenaient déjà que des noms anciens, choisis parmi ceux des martyrs que l'on vénérait à Rome, et pour lesquels Symmaque avait une spéciale dévotion. Aujourd'hui cependant, elles nous semblent encore toutes neuves, tant est grande la familiarité avec laquelle nous rappelons la mémoire des vieux saints, tant intime est le rapprochement dans lequel nous les tenons de nos frères d'aujourd'hui et de nos amis d'hier. Où commence le passé? Où s'arrête le présent? On le sent à peine : c'est la même piété, c'est la même intimité qui nous amène à parler devant Dieu des vivants et des morts, des combattants et des triomphants, des pécheurs et des saints.

La partie centrale du canon de la Messe romaine est plus ancienne encore que Symmaque. Pour ne rien dire de la *Tradition apostolique* qui remonte à saint Hippolyte, nous la trouvons substantiellement citée dans le *De Sacramentis*, ouvrage que l'on a pendant longtemps attribué à saint Ambroise et qui provient tout au moins d'un de ses disciples, de l'évêque d'une

Eglise de l'Italie septentrionale, peut-être Ravenne, aux environs de l'an 400. Entre le texte actuel et le texte du *De Sacramentis*, il y a des différences de détail; mais ce n'est pas seulement la suite des idées ou la succession des prières qui est la même; ce sont aussi les mots caractéristiques. Dès cette époque, la formule du sacrifice eucharistique était regardée comme à peu près intangible, témoin le soin avec lequel le *Liber Pontificalis* mentionne les insignifiantes additions introduites par saint Léon et par saint Grégoire, témoin surtout les recommandations adressées en 416 par Innocent I à Décentius, évêque de Gubbio : « Si les *sacerdotes Dei*, les évêques, voulaient conserver intactes les institutions ecclésiastiques telles qu'elles (nous) ont été remises par les bienheureux apôtres, nulle contradiction, nulle variation ne se rencontrerait dans les ordres et dans les consécrations... Qui ne sait ou qui ne se convaincrait que ce qui a été remis par Pierre, le prince des apôtres, à l'Eglise romaine et s'y conserve persévéramment, doit être observé par tous (les évêques), et qu'il n'y faut rien ajouter ou introduire qui soit sans autorité, ou qui soit emprunté ailleurs (qu'à Rome)? » Ainsi, ce n'est pas seulement par le souvenir des vieux saints que nous entrons en communion avec eux durant la Messe, mais par la répétition des paroles qu'ils ont dites avant nous, qu'ils ont sanctifiées et consacrées, et qui conservent, après tant de siècles, leur inépuisable fécondité.

Aussi bien cette fécondité trouve-t-elle en dernière analyse sa source dans le Christ lui-même. Les mots qui, à la Messe, sont véritablement efficaces, sont ceux du Sauveur « qui, la veille du jour où il souffrit, prit en ses mains saintes et vénérables le pain, et les yeux levés au ciel vers toi, Dieu le Père Tout-Puissant, te rendant grâces, le bénit, le rompit, le donna à ses disciples, en disant : Prenez et mangez-en tous, car ceci est mon corps ». Pour un instant, le prêtre s'identifie avec le Maître; insensiblement, par un progrès continu et sans effort, il passe du récit à l'action; il commence par raconter, puis il reproduit,

et l'on saurait dire à peine le moment exact où il cesse en quelque manière d'être lui pour devenir le porte-parole du Christ. Nulle part, autant que dans la prière eucharistique, n'est plus sensible la continuité de la pensée et de la vie qui anime l'Eglise, n'est plus clairement manifestée l'unité de l'Esprit qui la dirige. Nous ne nous contentons pas seulement de répéter, selon l'ordre de Jésus, l'oraison dominicale et de redire, après tous les siècles chrétiens : Notre Père, qui es aux cieux; nous empruntons la physionomie même du Christ, ses gestes, son attitude, son regard, et jusqu'à son âme pour le faire revenir sur terre et renouveler la mémoire du sacrifice du Calvaire.

Ce qui est vrai de la prière liturgique, du canon de la Messe en particulier, l'est en un certain sens de tout ce qu'ont dit ou accompli les vieux saints. S'ils pouvaient revenir sur la terre, ils ne se sentiraient pas dépaysés dans une Eglise catholique; ils s'y retrouveraient chez eux, car ils y entendraient chanter les mêmes hymnes, prêcher les mêmes vérités, adorer le même Christ. Inversement, lorsque nous abordons les ouvrages des vieux saints, nous les reconnaissons; ce sont des choses déjà lues, déjà apprises qu'ils nous disent, les mêmes choses que nous a enseignées le catéchisme de notre enfance, si bien que nous avons quelque peine à nous les représenter différents de nous par quelque détail que ce soit. Volontiers, nous nous imaginerions que saint Pierre a eu un confessionnal, que saint Paul avait en tête une mitre d'évêque; et ces figures un peu enfantines, un peu naïves, nous sembleraient à peine des anachronismes. Nous savons bien la différence qui sépare nos soldats des guerriers d'Homère, notre vie matérielle et notre civilisation de celles de l'Orient antique et même d'Athènes et de Rome. Nous ne pouvons guère nous empêcher, lorsque nous lisons les œuvres des écrivains classiques, de les replacer par la pensée dans le milieu historique et géographique où elles ont été écrites : leur beauté est en partie faite de mystère, d'éloignement, d'exotisme. En lisant les vieux saints,

nous sommes chez nous. Leur vie est notre vie. Leur esprit est notre esprit. Ils ont pensé comme nous pensons; prié, cru et aimé, comme nous prions, croyons et aimons. Saint Ignace d'Antioche a été un véritable évêque, le chef idéal d'une Eglise, et les accents généreux avec lesquels il nous parle de la dignité et des devoirs de l'épiscopat ne nous sembleraient pas déplacés sous la plume d'un évêque du XX^e^ siècle. Saint Athanase a combattu sans trêve pour défendre la formule adoptée à Nicée par les trois cent dix-huit Pères, c'est en grande partie à ses efforts que nous devons de pouvoir aujourd'hui encore chanter cette vieille formule, à peine modifiée, sous les voûtes de nos cathédrales, et dans ses mots un peu obscurs, un peu mystérieux, nous faisons passer toute notre foi. Saint Augustin a trouvé les mots définitifs pour parler du péché originel, de la grâce, des rapports de l'âme avec Dieu, de l'Eglise : notre pensée vit de la sienne. Si ses *Confessions* nous font connaître les lentes étapes d'une âme pour la conquête de la vérité, ses traités dogmatiques, ses homélies, ses commentaires restent la source où s'alimente notre croyance, où notre piété même trouve à puiser de fécondes et ardentes prières.

Et c'est ainsi que nous devons aimer les vieux saints. Dans l'Eglise qui est la maison de Dieu et qui est aussi notre maison, ils sont venus les premiers. Notre œuvre n'est pas différente de la leur; comme eux nous avons à rendre témoignage de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Nous sommes les fils des Saints, héritiers de leur esprit, de leur tradition, de leur vie. Et eux puissent-ils, pour chacun d'entre nous, en toute vérité, rester seulement des Pères!

II

L'esprit catholique

Aux environs de l'an 200, Tertullien ramassait en une brève et saisissante formule les caractères généraux du christianisme. « *Corpus sumus*, écrivait-il, *de conscientia religionis et disciplinae unitate et spei foedere* : Nous sommes un corps, par la conscience des liens religieux qui nous unissent, par l'unité de notre discipline, par la fidélité de notre espérance. » Cette définition n'a rien d'*a priori*. A l'orateur africain qui, dans son Apologétique, la proposait fièrement aux méditations des païens, elle était fournie d'abord par les faits, par les expériences de la vie quotidienne. Telle la religion du Christ se présentait à lui qui en vivait alors les réalités profondes, qui en était le prêtre et le héraut; telle elle apparaissait aussi aux proconsuls qui la persécutaient en vertu des lois existantes, aux multitudes demeurées fidèles aux anciennes croyances, aux esprits réfléchis qui la raillaient parfois, et peut-être aussi jalousaient secrètement la force de sa cohésion intime et la puissance de son développement.

Aussi bien, Tertullien n'entendait-il pas exprimer

une nouveauté en définissant le christianisme comme un corps : et ce mot a ici toute la plénitude et toute la force de sa signification juridique : c'est du christianisme des premiers temps, tout autant que de celui dont il était le témoin, que l'apologie de la fin du second siècle disait qu'il était une association religieuse fondée sur l'unité de la discipline et de la croyance. Il n'est pas un parmi les vieux saints qui n'ait traduit d'une manière ou d'une autre la même idée, et qui se soit représenté la religion de Jésus autrement que sous la forme de l'Eglise. « Là où est le Christ, disent-ils, là est l'Eglise. » Et encore : « Celui-là ne peut pas avoir Dieu pour père qui n'a l'Eglise pour mère. » L'Eglise est née avec le christianisme et a grandi avec lui : ce sont là deux réalités inséparables l'une de l'autre; et rien ne saurait nous émouvoir ou nous fortifier davantage dans notre foi que la puissance du témoignage rendu par les Pères à l'Eglise catholique.

*
**

Dès ses plus lointaines origines, le christianisme est une institution sociale. Dans l'Evangile, à côté de la multitude qui regarde curieusement les miracles de Jésus, ou qui entend d'une oreille distraite les enseignements du royaume de Dieu, et qui passe, apparaissent les disciples fidèles. Le Maître lui-même indique les conditions à remplir par ceux qui veulent entrer dans sa société. « Si quelqu'un, dit-il, veut venir avec moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive. » L'abnégation, le renoncement sont exigés de tous les candidats au royaume. La plupart ne peuvent accepter un tel programme et s'en vont. Quelques-uns demeurent, à qui Jésus donne des enseignements plus précis et plus complets, qu'il envoie parfois devant lui, pour lui préparer la voie, qui prennent habituellement part à sa vie quotidienne et s'attachent à lui par les liens d'un indissoluble amour.

Dans la société de Jésus les Douze ont été, de la part du Seigneur, l'objet d'un choix particulier : c'est à leur formation spirituelle que le Maître consacre le meilleur de son temps et de ses forces : « A vous, leur dit-il un jour, il a été donné de connaître les mystères du royaume. » Parmi les Douze eux-mêmes Pierre occupe une place unique, qui est la première; et cette place, que le divin Maître lui avait assignée de son vivant, les autres apôtres la lui reconnaissent après son ascension.

Le terme d'Eglise, *ekklesia*, apparaît à deux reprises dans l'Evangile de saint Matthieu. Ce mot était courant dans la langue classique, où il servait d'abord à désigner l'assemblée du peuple et où il avait fini par exprimer toute sorte d'assemblée, de réunion, aussi bien religieuse que politique. Lorsque le Sauveur indique à ses apôtres la conduite à tenir vis-à-vis des frères insoumis et récalcitrants, il les renvoie à l'Eglise : « Dites-le à l'Eglise; et s'ils n'écoutent pas l'Eglise, qu'ils soient pour vous comme des païens et des publicains. » L'Eglise ici est l'assemblée des croyants; ceux qui en font partie sont les frères; les autres, les étrangers, sont des païens et des publicains : rien de plus tranché que cette division de l'humanité en deux classes : les fidèles d'un côté; et de l'autre, la masse des incroyants avec qui tous les rapports sont interrompus. Une autre fois encore, le mot d'Eglise est placé par l'évangéliste sur les lèvres du Seigneur : c'est après la confession de saint Pierre, quand Jésus impose à Simon son nom nouveau et lui promet d'édifier sur cette pierre, qu'est désormais l'apôtre, de construire son Eglise, contre laquelle ne prévaudront pas les portes de l'enfer. On saisit sans aucune peine la richesse de ce texte contre lequel se sont vainement escrimés les critiques rationalistes : l'Eglise qu'annonce le Maître, n'étant plus seulement l'assemblée en acte, mais la société permanente des fidèles, constituée comme un tout organique et comparée à une demeure solidement construite pour résister à tous les assauts des puissances infernales.

S'il est intéressant de rappeler ce premier emploi du

mot d'Eglise, destiné à une si haute fortune dans le vocabulaire chrétien, il l'est bien plus encore de constater l'existence agissante et féconde de l'Eglise elle-même, aussitôt que le christianisme sort de ses langes. Or, les Actes des Apôtres, qui nous rappellent les premières prédications des Douze, sont aussi les actes de l'Eglise. On trouverait difficilement livre plus catholique que celui-là, car de la première page à la dernière, la religion du Christ nous y apparaît sous la forme d'une société organisée,

C'est à Jérusalem que l'Eglise prend naissance. Les Douze sont les chefs incontestés de la petite société qui se constitue le jour de la Pentecôte, et parmi eux Pierre tient la première place : il est à ce titre le porte-parole de ses frères et c'est à ce titre aussi que les Juifs le poursuivent d'une haine particulière. Lorsque la communauté devient trop nombreuse, les apôtres se font assister par les sept diacres, qui sont spécialement chargés du service des pauvres, du soin des tables et de la distribution des aumônes. Ainsi sont constitués, suivant les besoins et d'après les inspirations de l'Esprit Saint, tous les organes de la hiérarchie : au-dessus des simples fidèles, les sept; au-dessus des sept, les Douze; au-dessus des Douze, Pierre, qui joue le premier rôle, et exerce en fait une autorité reconnue de tous.

Dans la communauté chrétienne, on entre par le baptême : cette initiation est indispensable. Les premiers convertis du jour de la Pentecôte sont baptisés au nom de Jésus; tous ceux qui, après eux, reçoivent la bonne nouvelle et croient à l'Evangile, sont baptisés de la même manière. Le baptême est complété par l'imposition des mains, grâce à laquelle est communiqué le don du Saint Esprit. Encore est-il à remarquer que les deux choses sont distinctes l'une de l'autre; les Samaritains, que baptisent les frères, partis de Jérusalem à la suite de la persécution, ne reçoivent l'Esprit Saint que lorsque Pierre et Jean sont allés en personne leur imposer les mains. Rien n'est plus caractéristique que le double rite de l'initiation chrétienne. Il ne suffit pas de croire pour obtenir le

pardon de ses péchés et pour entrer dans le royaume de Dieu. Il faut encore être agrégé, par une cérémonie particulière, à une société visible. On est dans l'Eglise, ou l'on est en dehors d'elle. Les croyants, les frères, sont ceux qui, par le baptême, sont entrés dans la communauté.

Les persécutions déchaînées contre l'Eglise naissante par les Juifs de Jérusalem favorisèrent le développement de la foi nouvelle. Les chrétiens, obligés de s'enfuir de la ville sainte, prêchèrent le Christ partout où ils allaient. La Samarie s'ouvrit d'abord à la bonne nouvelle. D'autres frères allèrent jusqu'en Phénicie, à Chypre, à Antioche. Partout leur zèle les poussa à annoncer le royaume de Dieu, et partout de nombreux adhérents furent conquis à l'Evangile. Les nouveaux venus s'organisèrent en sociétés, en communautés distinctes, sur le modèle de l'Eglise mère de Jérusalem. Il était nécessaire qu'il en fût ainsi. La nature des choses l'exigeait; et plus précisément encore l'enseignement du Maître demandait que les disciples fussent réunis en un seul corps, animé d'un unique esprit. Un chrétien sans Eglise ne pouvait se concevoir en ces premières démarches de la prédication chrétienne pour la conquête du monde. Partout où il y avait des frères, ceux-ci formaient un corps : entre eux, le baptême et la fraction du pain créaient des liens indissolubles, que fortifiait davantage, s'il est possible, sous la conduite des apôtres et de leurs représentants, l'unité de la croyance et de l'amour.

Car ceci est essentiel à remarquer. La foi en Jésus se présente, dès les premiers jours, comme une tradition. Les apôtres ne sont pas des novateurs; ils sont des témoins; ils disent simplement ce qu'ils ont vu et ce qu'ils ont entendu. Ils rapportent les paroles du Christ aux jours de sa vie mortelle; d'une manière toute spéciale, ils racontent sa résurrection, car ce miracle est le signe décisif de la mission de Jésus. Ils n'inventent rien, comme pourraient le faire des chefs d'école. Le respect des traditions, qu'ils ont puisé dans le judaïsme, leur est imposé d'une façon particulière par les doctrines qui font l'objet de leur ensei-

gnement : ces doctrines ne sont pas les leurs, mais celles de Jésus; et comme Jésus lui-même est objet de foi, force est bien à ses prédicateurs de rappeler avec exactitude ce qu'ils ont appris de lui. Ainsi se maintient nécessairement l'unité de l'esprit entre tous les fidèles.

Si, pendant les premières années qui suivirent la Pentecôte, la communauté de Jérusalem fut seule à avoir son organisation complète, et à présenter le spectacle d'une société régulière, il n'en fut plus de même une fois que saint Paul et les autres apôtres eurent commencé leurs grands voyages de mission, et inauguré en quelque sorte l'évangélisation du monde. A ce moment, les païens d'Antioche avaient déjà reçu la bonne nouvelle; un grand nombre d'entre eux avaient été baptisés; et les adeptes de Jésus avaient reçu des Grecs le nom qui devait les faire reconnaître au milieu des hommes, celui de chrétiens.

Partout où passent les apôtres, ils organisent des communautés, ou, pour employer le mot exact, des Eglises. Ils sont amenés à cette organisation par leur désir de faire une œuvre durable, mais encore par l'exemple de la première Eglise de Jérusalem et par la volonté d'obéir aux ordres du Christ. Nous les voyons ainsi installer dans chaque cité des presbytres, dont la fonction est caractérisée par le vocable *episkopos*, et qui sont les chefs spirituels des nouveaux convertis. Sans doute aussi, bien que cela ne soit pas évident, chaque église possède-t-elle un certain nombre de diacres, spécialement chargés du ministère de la charité. Ce qui est certain, c'est que partout, où il y a des chrétiens, ces chrétiens sont groupés en églises. Saint Paul ne connaît pas de fidèles qui n'appartiennent pas à une communauté déterminée, ou du moins qui ne soient pas rattachés à une communauté par des liens tels que la participation à la fraction du pain.

Le grand principe qui sert de point de départ à la création des églises locales est celui de l'unité de l'église dans la cité. Alors que les disciples des philosophes se groupent en écoles distinctes, sinon rivales,

alors que les Juifs eux-mêmes possèdent dans la même ville plusieurs synagogues dont chacune réunit par exemple les membres d'une même classe sociale, ou les pérégrins venus du même pays étranger, les chrétiens ont une église unique dont ils sont tous les membres. Ce n'est pas là seulement le résultat des circonstances : le nombre des chrétiens a beau se multiplier : l'unité de leur groupement reste plus forte que tout, parce qu'elle est exigée par l'unité de leur foi.

L'Eglise locale forme un tout complet mais qui ne se suffit pourtant pas à lui-même. Voilà pourquoi l'horizon de chaque église dépasse infiniment les limites étroites de la cité. Il n'est pas un chrétien qui ne se sente et ne se sache le frère de tous les fidèles répandus dans le monde entier. Entre les diverses communautés, se créent et se développent mille liens, de l'ordre spirituel, qui manifestent leur appartenance à un corps unique. La plupart d'entre elles se glorifient d'avoir eu saint Paul pour fondateur. Aussi longtemps que l'apôtre continue son ministère, il sert en quelque sorte de trait d'union entre les Eglises qu'il a fondées. Il va de l'une à l'autre, sans trêve; il écrit aux unes et aux autres pour donner de ses nouvelles, pour résoudre les questions que posent chaque jour la vie et ses exigences; en cas de nécessité, il envoie l'un de ses plus fidèles disciples, Tite ou Timothée, ou quelque autre, pour fortifier les faibles dans la foi et rappeler la nécessité de l'indéfectible unité. Son action s'étend même à des communautés qu'il n'a pas créées, à des Eglises qu'il n'a pas encore visitées; et il tient à rappeler sans cesse que les regards du chrétien doivent embrasser tout ce monde créé. Aux Thessaloniciens il écrit par exemple que leur foi sert de modèle à tous les croyants de Macédoine et d'Achaïe. Aux Colossiens, qu'il n'a pas évangélisés personnellement, il recommande d'envoyer à Laodicée la lettre qu'ils auront reçue, et de se procurer auprès des Laodicéens la missive dont ceux-ci ont été les destinataires. Aux Romains, il adresse une épître très longue et très importante, avant même de les connaître, cer-

tain qu'il est de tirer un profit spirituel des relations ainsi créées avec une église illustre entre toutes.

D'ailleurs, ce n'est pas seulement saint Paul qui voyage ou qui écrit, et qui travaille ainsi à réaliser l'unité de l'Eglise universelle. De ville à ville, les relations sont nombreuses, surtout dans le bassin oriental de la Méditerranée. Bien vite se transmettent les nouvelles des uns et des autres. On se connaît et l'on s'aime sans s'être jamais vu, parce qu'on sait que l'on appartient à une seule famille. Priscus, Aquila, Apollos, Phoebè, Epaphrodite, bien d'autres encore, dont les Actes ou les épîtres de saint Paul nous ont gardé les noms, pour ne rien dire de la multitude innombrable des frères inconnus, parcourent le monde romain, de Corinthe à Ephèse, d'Antioche à Thessalonique, de Rome à Athènes, et partout sont joyeux d'y retrouver des frères, participant au même baptême, à la même foi, à la même espérance.

Pendant une grande partie de la période apostolique, l'Eglise de Jérusalem garde une situation privilégiée. Lorsque se pose, pour le christianisme, le problème décisif : être ou ne pas être, c'est à Jérusalem qu'est donnée la solution, et qu'on décide de ne pas imposer aux païens convertis le joug intolérable de la loi de Moïse. Et c'est un symbole de l'honneur rendu aux saints de Jérusalem que ces collectes faites régulièrement dans toutes les communautés du monde païen, et qui sont autant destinées à témoigner d'une respectueuse reconnaissance à l'Eglise mère qu'à secourir ses pauvres plus nombreux et plus dignes de pitié. C'est pourtant à Rome qu'était réservée la gloire de devenir la véritable métropole du monde chrétien. Jérusalem n'a jamais obtenu qu'une prépondérance relative et transitoire, qu'on ne saurait comparer avec la primauté de la ville éternelle, dont saint Pierre a été le premier évêque et où il est mort.

L'unité et la catholicité de l'Eglise ne sont pas restées dans les théories. Dès le début, elles ont été visibles dans les faits. Saint Paul, qui est le grand prédicateur de la bonne nouvelle, en est aussi le grand docteur. Il enseigne en même temps qu'il agit. Les épîtres,

qui sont des actes de gouvernement, sont chargées de doctrines et expriment avec une force incomparable les marques dans lesquelles notre Eglise se reconnaît encore aujourd'hui.

Et d'abord, l'Eglise est catholique. Dès le premier jour de sa naissance, elle a été universelle dans son esprit. A plusieurs reprises, Jésus, tout en limitant son action immédiate et celle de ses compagnons aux brebis perdues de la maison d'Israël, avait annoncé que beaucoup viendraient d'Orient et d'Occident et prendraient dans le royaume de Dieu la place des enfants prévaricateurs. Dans la parabole du festin, il avait montré que les invités, après leur refus de prendre part aux noces, seraient sans peine remplacés par la foule appelée des rues, des carrefours, de partout. La parabole des vignerons n'était pas moins expressive : le maître de la vigne, y est-il dit, perdra les mauvais serviteurs, et louera sa vigne à d'autres. Au lendemain de la résurrection, l'horizon s'élargit s'il est possible, et se découvre plus clairement. « Vous serez mes témoins, ordonne le Sauveur à ses apôtres, en Judée, en Samarie, en Galilée, et jusqu'aux extrémités du monde. » « Allez, leur dit-il encore, enseignez toutes les nations; baptisez-les au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit et apprenez-leur à garder tout ce que je vous ai commis. » Le jour de la Pentecôte, des représentants de toutes les races et de tous les peuples assistent au discours de saint Pierre : « Parthes, Mèdes, Elamites, habitants de la Mésopotamie, de la Judée, de la Cappadoce, du Pont et de l'Asie, de la Phrygie et de la Pamphilie, de l'Egypte, des parties de la Libye qui est autour de Cyrène, pérégrins de Rome, Juifs et prosélytes, Crétois et Arabes » entendent les merveilles de Dieu et sont ainsi les premiers témoins du Christ ressuscité et de l'Eglise catholique.

De fait, la religion de Jésus ne tarde pas à réaliser cette universalité que le livre des Actes exprime si magnifiquement. Lorsque, trente-cinq ans environ après la Pentecôte, saint Paul achève sa carrière, le christianisme a été prêché dans toutes les parties de

l'empire romain. A côté du grand apôtre, des missionnaires inconnus ont annoncé la bonne nouvelle et fait connaître le nom de Jésus-Christ. La *Prima Petri*, qui est sans doute de peu postérieure à l'an 60, s'adresse aux élus de la dispersion du Pont, de la Galatie, de la Cappadoce, de l'Asie, de la Bithynie; et elle n'a pas la prétention d'énumérer tous les pays dans lesquels se rencontrent des frères. Le monde est encore très loin d'être converti, et ce serait une illusion de s'imaginer que dès lors le christianisme n'a plus de progrès à faire. Les vieilles religions païennes tiennent bon; leurs adeptes restent la majorité dans les cités mêmes où la bonne nouvelle a pénétré le plus profondément, à Antioche, à Ephèse, à Corinthe. Lorsqu'on s'éloigne des côtes, lorsqu'on quitte les grandes routes fréquentées par les voyageurs, le nombre des frères diminue rapidement. Au delà des limites de l'empire, la multitude des peuples barbares a entendu à peine le nom du Christ. Cependant, le catholicisme est déjà une réalité : la petite semence est devenue un grand arbre à l'ombre duquel viennent s'abriter, les uns après les autres, tous les oiseaux du ciel.

Nous trouvons aujourd'hui cela tout naturel, et nous avons quelque peine à comprendre l'étonnement de saint Paul devant cette merveille de « l'homme nouveau, renouvelé pour la connaissance selon l'image de celui qui l'a créé, là où il n'y a ni gentil, ni juif, ni circoncision, ni prépuce, ni Barbare, ni Scythe, ni esclave, ni homme libre, mais tout et en tous le Christ. » Rappelons-nous pourtant qu'au temps où prêchait l'apôtre, aucune religion n'avait encore réussi à renverser les barrières des nationalismes intransigeants, ni même n'avait cherché à le faire. Le caractère dominant des cultes païens, celui du moins qui nous cause le plus de surprise, n'est-il pas la facilité avec laquelle ils s'accouplent l'un à l'autre? Le même individu peut être à la fois un dévot d'Isis et un fidèle adorateur de Jupiter Capitolin. L'initiation aux mystères de la grande déesse n'exige pas le renoncement aux cérémonies en l'honneur de Mars ou de la déesse Rome. A l'usage des esprits cultivés, les philosophes expli-

quent ce libéralisme, en enseignant que des noms divers cachent, en réalité, une même divinité; ils ont recours à toutes les fantaisies d'un allégorisme échevelé pour sauvegarder les apparences. Mais ni le peuple ni le pouvoir ne s'intéressent beaucoup à ces subterfuges. Les âmes simples se contentent de penser que plus on adore de dieux, plus on est sûr d'obtenir la protection des puissances supérieures. Les autorités exigent seulement que chacun se soumette aux exigences du culte national, et, puisque la religion est une affaire d'état, que les rites officiels soient accomplis strictement par tout le monde.

Seuls, les Juifs se tiennent en dehors de ces règles. Leur religion est exclusive de toutes les autres. Jahveh est un Dieu jaloux, qui ne souffre pas de rival. Et, d'autre part, il y a des Juifs dans toutes les villes importantes de l'empire romain, en particulier dans tous les ports de la Méditerranée et de la Mer Noire, où ils accaparent le commerce. Mais il ne faut pas se méprendre sur les caractères de cette expansion du judaïsme. En réalité, les Juifs forment une race à part; quoique dispersés, ils restent une nation; s'ils ont partout des privilèges religieux, c'est qu'ils ont aussi des privilèges politiques; ceux-ci recouvrent ceux-là et les justifient. Un païen ne peut pas se convertir à la religion de Jahveh, sans être incorporé en même temps à la nation d'Israël. La circoncision est le signe matériel de cette entrée dans la race des fils d'Abraham. Et les prosélytes, nombreux, qui reculent devant cette mutilation, ne sont pas de véritables Juifs : restant en dehors de la nation, ils restent aussi en dehors de la religion; ce sont des hommes pieux, des hommes craignant Dieu, mais un véritable Juif ne saurait même avoir de contact avec eux.

Dans le christianisme naissant, un jour, une grave question s'était posée : la religion nouvelle ne serait-elle pas autre chose qu'une secte juive? Bornerait-elle ses ambitions à multiplier dans le monde le nombre des fidèles observateurs de la loi mosaïque. L'irrésistible entraînement des païens d'Antioche et d'ailleurs vers la foi au Christ Jésus n'aurait pas suffi,

peut-être, à convaincre les hésitants que retenait un étroit attachement aux pratiques traditionnelles; et il avait fallu la force de la révélation chrétienne au service de laquelle saint Paul mit une autorité indomptable pour briser les dernières résistances. Du concile de Jérusalem date véritablement la plus ancienne théorie du catholicisme. Désormais, il y a dans le monde une religion libre, un culte en esprit et en vérité, une adoration pure, débarrassée de toutes les entraves accumulées par les circonstances locales, les exigences nationales, les traditions séculaires. Et cela marque pour l'humanité le commencement d'une ère nouvelle.

Antérieurement à la première prédication des apôtres, quelques philosophes avaient bien essayé de se faire les docteurs de la fraternité humaine et les maîtres de la raison universelle. Dans les traités de morale stoïcienne, se trouvent à profusion développés les thèmes du citoyen du monde mis en opposition avec le citoyen d'Athènes; de la parfaite liberté du sage et de l'esclavage du méchant qui subit de la part de ses passions la plus intolérable des tyrannies; de l'égalité du maître et du serviteur en face des lois incoercibles de la vie et de la mort. Mais c'étaient là surtout des dissertations scolaires. Dans les toutes premières années de notre ère, un Juif, Philon d'Alexandrie, avait vainement multiplié les commentaires allégoriques des saintes lois pour essayer de montrer à ses compatriotes, aussi bien qu'aux Grecs, l'identité profonde de la sagesse stoïcienne et de la révélation mosaïque. Aux jours où saint Paul prêchait l'évangile aux Gentils, Sénèque avait vainement annoncé à Rome les consolations de la philosophie. Malgré leur talent, ni l'un ni l'autre de ces prédicateurs, ni aucun de ceux qui suivaient leur exemple, n'avait réussi à entraîner les foules, ou même à convaincre un groupe compact de disciples fidèles. La parole des apôtres cependant soulevait les âmes. C'est que le catholicisme, dont ils étaient les hérauts, était bien autre chose que la raisonneuse sagesse des écoles philosophiques. « Tous ceux qui sont conduits par

l'Esprit de Dieu, écrit saint Paul aux Romains, ceux-là sont fils de Dieu. Car vous n'avez pas reçu un esprit de servitude de nouveau pour la crainte, mais vous avez reçu un esprit d'adoption, dans lequel nous crions : Abba, le Père. C'est l'Esprit lui-même qui témoigne à notre esprit que nous sommes enfants de Dieu, cohéritiers du Christ, si nous souffrons avec lui afin d'être glorifiés avec lui. »

« En ce temps-là, dit-il aux Ephésiens, vous étiez sans Christ, écartés de la cité d'Israël, étrangers aux alliances de la promesse, n'ayant pas d'espérance et sans Dieu dans le monde. Maintenant, dans le Christ Jésus, vous, qui autrefois étiez loin, vous êtes devenus près dans le sang du Christ. Car c'est lui qui est notre paix, lui qui a fait des deux (peuples) un seul, qui a brisé le mur de clôture, qui a aboli l'inimitié dans sa chair, la loi des commandements dans les décrets, afin qu'en soi-même il fasse des deux un seul homme nouveau, établissant la paix, et qu'il les réconcilie les deux en un seul corps à Dieu par la croix, tuant l'inimitié en lui : en venant, il a évangélisé la paix à vous qui étiez loin et la paix à ceux qui étaient près, parce que par lui nous avons tous deux accès en un seul esprit auprès du Père. Aussi n'êtes-vous plus étrangers et pérégrins. Mais vous êtes concitoyens des saints, membres de la maison de Dieu, étant construits sur le fondement des apôtres et des prophètes, la pierre angulaire étant le Christ Jésus lui-même, en qui toute construction bien adaptée croîtra en temple saint dans le Seigneur, en qui vous aussi êtes construits pour l'habitation de Dieu dans l'Esprit. » Quelle richesse et quelle plénitude dans ces phrases toutes nouvelles, à la traduction desquelles on s'essaie vainement. Les mots, sous le calame de l'apôtre, semblent se presser pour rendre avec plus de force la sublime originalité de la doctrine. Sur les ruines de toutes les barrières détruites, des vieilles religions disparues, des nationalités oubliées, l'édifice qui se construit dans la paix et dans la joie, est celui du peuple nouveau, du peuple saint des frères, qui sont tous enfants de Dieu.

C'est sur la filiation divine qu'est fondée la catholicité de l'Eglise : tous les hommes sont appelés au salut parce que tous, en vertu des mérites de Jésus-Christ, ont le droit, en s'adressant à Dieu, de l'appeler : Mon Père. La même raison exige que l'Eglise soit une. Sans doute, chaque cité possède son église, et dans celle-ci s'établit une hiérarchie des fonctions et des grâces : à chacun des fidèles est donnée la manifestation de l'Esprit pour l'utilité. La diversité des opérations n'empêche pas l'unité du corps, qui agit au moyen d'organes et de membres différents. Mais au-dessus de l'Eglise locale s'édifie l'Eglise unique de Jésus-Christ. « Il n'y a qu'un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême. Il n'y a qu'un seul Dieu et père de tous, qui est au-dessus de tous et par tous, et en vous tous ». De la même manière, « il n'y a qu'un seul corps et un seul Esprit, comme vous avez été appelés dans une seule espérance de votre appel. » A chacun des fidèles, il appartient de collaborer à l'édification du corps du Christ, — et c'est l'Eglise — « jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'homme parfait, à la mesure d'âge de la plénitude du Christ. »

Saint Paul se plaît visiblement en ces considérations mystiques. Il aime l'Eglise « comme le Christ l'a aimée et s'est livré lui-même pour elle afin de la sanctifier, la purifiant par l'immersion de l'eau dans la parole, afin de se présenter à soi-même l'Eglise glorieuse sans tache, sans souillure ni rien de tel, mais sainte et immaculée. » Il connaît cependant trop bien la faiblesse humaine pour ignorer que l'unité des esprits et des cœurs est difficile à maintenir dans son intégrité et qu'il faut prendre des précautions spéciales pour la protéger. De là l'insistance de l'apôtre sur la nécessité de garder intact le dépôt de la foi et de lutter contre les hérésies.

Pour saint Paul, comme pour les premiers apôtres, la foi est essentiellement une tradition. « Je vous ai transmis, ce que j'ai moi-même appris, écrit-il aux Corinthiens, à savoir que le Christ est mort pour nos

péchés selon les Ecritures, qu'il a été enseveli, qu'il est ressuscité le troisième jour selon les Ecritures, qu'il est apparu à Céphas, puis aux Douze. » Telle est la plus ancienne forme du symbole, celle qui constitue la trame de toute la prédication chrétienne. Malheur à celui qui s'en écarte : celui-là, serait-il un ange du ciel, doit être impitoyablement retranché du nombre des fidèles, car la vérité n'est pas en lui.

Plusieurs, dès les temps les plus anciens, se montrent sans doute infidèles à la tradition, et préfèrent les subtilités de la sagesse humaine à la folie divine de la croix. Partout on les éloigne : ils ne sont pas dignes de demeurer dans l'Eglise unique. Rien peut-être n'est plus émouvant, dans l'histoire du christianisme naissant, que cet effort inlassable pour garder la pureté de la foi et de la discipline. La hiérarchie vient seulement d'être organisée par les apôtres; entre les différentes communautés locales, souvent très éloignées les unes des autres, n'existent que des liens incertains et précaires, qui se créent et se défont au hasard des voyages, des relations épistolaires, de l'arrivée des missionnaires apostoliques. Il n'y a pas de texte imposé pour traduire, dans les mêmes termes, la foi de tous; malgré des essais, dont les lettres de saint Paul nous offrent les plus anciens exemples, et qui aboutiront sans tarder à une rédaction assurée, la formule baptismale est peut-être le seul symbole commun à toutes les chrétientés qui pérégrinent dans le monde. Et pourtant, on se tient et on lutte. Combat sans trêve, contre la sagesse païenne, contre la loi juive, contre les faux frères qui se réclament d'un nouvel évangile; combat à armes inégales, car on est d'hier et encore peu nombreux. Le catholicisme pourtant sort fortifié de la lutte. A la fin de sa carrière, saint Paul se glorifiait d'avoir gardé la foi. Tel est aussi le témoignage qu'au terme de l'époque apostolique, l'Eglise peut se rendre à elle-même. Elle a conservé la foi traditionnelle. Elle s'est organisée pour lutter contre les hérésies aussi bien que pour transmettre aux générations à venir la doctrine de Jésus. Sans doute, au cours des siècles, bien des progrès res-

teront à accomplir. Il faudra poursuivre la conquête du monde, pour obéir à l'ordre du Sauveur; il faudra poursuivre l'organisation de la hiérarchie ecclésiastique, préciser les pouvoirs des chefs dans les communautés locales, et surtout faire reconnaître l'autorité suprême d'un juge des controverses. Telle sera l'œuvre des âges à venir. Au moment où saint Paul lègue à ses disciples la charge de ses chères églises, l'Eglise est déjà née, une et catholique : c'est ainsi que l'apôtre l'a connue et aimée; c'est ainsi que les vieux Pères achèveront de la construire.

***

La prière eucharistique de la *Didachè*, qui est assez vraisemblablement le plus ancien des écrits chrétiens après les Epîtres des Apôtres, les Evangiles synoptiques et les Actes, s'achève en une pressante invocation pour l'Eglise :

« Comme ce pain rompu, épars sur les montagnes, a été ramassé et est devenu un,

Qu'ainsi soit ramassée ton Eglise, des extrémités de la terre dans ton royaume...

Souviens-toi, Seigneur, de ton Eglise, de la délivrer de tout mal et de la parfaire dans ton amour; et rassemble-la des quatre vents, la sanctifiée, dans ton royaume que tu lui as préparé. »

Cette prière sera d'une manière spéciale celle du second siècle, qui est entre tous la période féconde d'organisation et d'affermissement. L'œuvre à faire était difficile et pleine de périls. Depuis Néron, la religion du Christ, qu'il était désormais impossible de confondre avec le judaïsme, était en butte aux tracasseries ou aux persécutions de l'autorité civile. La vaine sagesse des Grecs se moquait de ces nouveau venus qui adoraient un Dieu crucifié et prétendaient conquérir le monde à la folie de la croix. Un certain nombre de chrétiens issus du judaïsme n'avaient pas renoncé à imposer à leurs frères, du moins certaines observances légales, des jeûnes, des sabbats, des néoménies,

tandis que d'autres, païens récemment convertis et mal transformés par l'ablution baptismale, essayaient de mélanger aux mystères du Christ toutes sortes de fables, de généalogies interminables, de doctrines sur les anges et les éons. A l'intérieur des communautés se glissaient même de faux frères qui troublaient l'harmonie en prêchant la désobéissance aux chefs légitimes, ou qui ne craignaient pas de placer sous l'autorité du Saint-Esprit leurs appels, prétendument inspirés, à la révolte.

Période de troubles confus, d'agitations profondes, que ce deuxième siècle chrétien. Les détails de son histoire nous sont mal connus. La plupart des œuvres littéraires qu'il a vues naître ont péri, ou ne nous sont accessibles que par de trop rares fragments. La curiosité qu'éveille en nous le seul nom de la gnose ne peut obtenir sa légitime satisfaction, et nous sommes presque réduits à répéter les noms de Marcion, de Basilide, de Valentin, de Carpocrate, d'Héracléon, de Théodote, sans savoir au juste quel était l'enseignement précis de ces hommes. Des historiens modernes, les uns, sur la foi de certains récits ecclésiastiques, font des maîtres de la gnose des individus méprisables, esprits faux et cœurs dévoyés; les autres essaient, au contraire, de les réhabiliter, pour voir en eux les précurseurs d'une religion d'esprit pur. La vérité est probablement entre les extrêmes. Si les gnostiques n'avaient eu aucune valeur, ils n'auraient sans doute pas fait courir à l'Eglise tant de risques et les apologistes ne se seraient pas crus obligés de réfuter inlassablement l'erreur dualiste de Marcion ou les généalogies de Basilide et de Valentin.

Ce qui plaisait surtout dans l'enseignement des nouveaux docteurs, c'est l'aspect familier, le vêtement en apparence commode dont il habillait le dogme de la rédemption. Au mystère du christianisme, la gnose substituait une sagesse humaine, facile, agréable, familière, dans lequel le paganisme se reconnaissait sans trop de peine; grâce à une simple transposition des termes, elle donnait à la pensée hellénique une allure chrétienne, et au christianisme une physiono-

mie hellénique. D'où son succès, dans les milieux avides de vie religieuse en même temps que de sagesse profane : tous ceux, et ils étaient nombreux alors, qui cherchaient le salut, trouvaient sans peine la satisfaction de leurs besoins dans cet assemblage étrange de doctrines mal amalgamées, de raisonnements subtils et de mots mystérieux. La gnose, sous ses formes attrayantes et multiples, est pour l'Eglise du second siècle un adversaire redoutable. A cet adversaire que va opposer l'Eglise?

Elle se contentera d'opposer l'enseignement qu'elle a reçu de son Maître et qu'elle a fidèlement conservé. Sa doctrine fournira le signe infaillible de la vérité. En face du tourbillonnement incessant des opinions étrangères, rien n'est plus caractéristique que la calme sérénité avec laquelle les vieux Pères opposent l'Eglise et sa tradition aux nouveautés menaçantes. Saint Ignace d'Antioche est le contemporain des premières manifestations de la gnose hellénistique. Nous connaissons très mal les enseignements précis de ses adversaires, mais nous savons du moins qu'un peu partout, en Asie Mineure, ils essayaient de répandre l'erreur et de semer la division dans les communautés. L'évêque ne discute pas avec eux; il ne cherche pas à répondre à leurs arguments; il se contente de leur rappeler l'unité de l'Eglise vivante : aux Smyrniotes, il écrit par exemple : « Ne regardez comme valide que l'Eucharistie célébrée sous la présidence de l'évêque ou de son délégué. Partout où paraît l'évêque, que là soit la foule, de même que là où est le Christ Jésus, là est l'Eglise universelle. Il n'est permis ni de baptiser ni de célébrer l'agape sans l'évêque. » De même enseigne-t-il aux Philadelphiens : « Ayez donc soin de ne participer qu'à une seule Eucharistie : il n'y a en effet qu'une seule chair de Notre-Seigneur, une seule coupe pour nous unir dans son sang, un seul autel, comme il n'y a qu'un seul évêque entouré du presbyterium et des diacres, les associés de son ministère. » Plus précisément encore, il rappelle aux Tralliens l'essentiel de foi qu'ils doivent fidèlement tenir : « Fermez l'oreille aux discours de ceux qui ne

vous parlent pas de Jésus-Christ, descendant de David, et fils de Marie; de Jésus-Christ qui est né réellement, qui a réellement mangé et bu, qui a réellement souffert sous Ponce Pilate, qui est réellement mort sur une croix à la face du ciel, de la terre et des enfers, et qui est réellement aussi ressuscité d'entre les morts : c'est son Père qui l'a ressuscité et qui à sa ressemblance nous ressuscitera aussi, nous les croyants en lui, par Jésus-Christ, sans qui nous n'avons pas la véritable vie. » Ce symbole est-il nouveau? Non, mais dans son essence, aussi ancien que le christianisme lui-même, car c'est l'histoire évangélique qu'il rappelle et résume en forme de dogmes de la foi. Et Ignace ne se croit pas obligé de le démontrer : y a-t-il un argument qui pourrait valoir l'autorité de l'Eglise universelle?

Ignace cependant est un mystique; il écrit aux Romains en termes enflammés d'amour surnaturel. Les adresses de ses lettres multiplient les épithètes solennelles en l'honneur des Eglises auxquelles il écrit. Mais lorsqu'il parle de l'évêque, du presbytérium et des diacres, de l'unité de l'esprit, de la tradition, de la foi, il est simplement un évêque, et son langage traduit les mêmes idées que, près de soixante-dix ans plus tard, exprimera celui de saint Irénée.

Ignace et Irénée, Antioche et Lyon; quel contraste, entre le témoin ému des premiers essais de la gnose au début du second siècle et le calme apologiste des années 180, qui réfute méthodiquement toutes les erreurs de la sagesse menteuse! Pourtant de l'un à l'autre c'est bien le même esprit. Irénée est évêque comme Ignace; il a la même conscience de son rôle épiscopal, de l'autorité avec laquelle il enseigne, de la tradition dont il est le représentant. Sans doute il parle une langue plus précise, ce qui tient à la différence des temps, et aussi à la différence des caractères. Mais le fond des arguments est identique.

Ignace avait dit qu'il n'y a pas de véritable Eucharistie sans l'évêque. Irénée reprend : « Il faut que notre Créateur éprouve en tout notre reconnaissance par la pureté de notre doctrine, la sincérité de notre

foi, la fermeté de notre espérance, la ferveur de notre charité, lorsque nous lui offrons les prémisses de ses créatures. Cette offrande pure, l'Eglise seule l'offre au Créateur : elle la tire de la création, elle la présente en lui rendant grâces. Les Juifs ne peuvent pas l'offrir : leurs mains sont pleines de sang et ils n'ont pas reçu le Verbe qui est notre offrande à Dieu. Les hérétiques de toute secte ne peuvent pas davantage l'offrir : les uns, distinguant le Père du Créateur, ne peuvent lui faire une offrande appartenant au monde créé qu'en dévoilant qu'il désire le bien d'autrui. Les autres, pour qui notre univers est le fruit d'une chute... pécheraient contre le Père : leur sacrifice ressemblerait à un outrage plutôt qu'à une action de grâces. Comment pourront-ils admettre que le pain sur lequel on rend grâces est le corps du Seigneur, et que le calice est son sang, s'ils ne veulent pas que le Créateur du monde soit identique au Fils, c'est-à-dire au Verbe, par lequel les arbres fructifient, les sources coulent, la terre donne l'herbe, les épis et puis le grain du froment? »

Ignace avait dit qu'il faut se tenir fermement attaché à l'évêque et à son presbytérium, comme aux dépositaires de la tradition. Irénée écrit à son tour : « C'est donc aux prêtres qui sont dans l'Eglise qu'il faut obéir, à ceux qui sont les successeurs des apôtres, et qui, avec la succession épiscopale, ont reçu un charisme assuré de vérité, suivant la volonté du Père. Quant aux autres, qui s'écartent des successeurs des apôtres, et qui se réunissent en quelque endroit, il faut les tenir pour suspects ou pour hérétiques, pour des hommes de mauvaise doctrine ou pour des hommes qui déchirent l'unité, pour des orgueilleux qui se complaisent en soi ou pour des hypocrites poussés par l'amour du gain ou d'une vaine gloire. »

Entre Ignace et Irénée, bien des années se sont passées, et bien des événements se sont produits. Le christianisme pourtant n'a pas changé, et l'on chercherait vainement, dans l'histoire de cette période complexe et féconde, le moment où la religion de Jésus a pris une forme nouvelle. L'élément organique,

la cellule primitive reste toujours, comme au temps des Apôtres, l'Eglise locale. Le fidèle ne vit que dans l'Eglise et par l'Eglise; il est impossible d'adhérer au Christ sans le baptême et sans l'Eucharistie dont l'Eglise seule est dépositaire. L'évêque est le chef de la communauté; il tient son autorité de la succession apostolique, et tous lui doivent obéissance et fidélité.

Mais la sollicitude de l'évêque, qui s'applique avant tout à l'Eglise dont il est le propre pasteur, peut à l'occasion s'étendre à d'autres croyants, à d'autres Eglises : saint Ignace d'Antioche écrit aux communautés d'Ephèse, de Magnésie, de Tralles, de Philadelphie, de Smyrne, de Rome. Plus tard l'Eglise de Smyrne adresse à l'Eglise de Philomélium, et à toutes les églises pérégrinantes en tout lieu de la sainte et catholique Eglise, une relation détaillée du martyre de son évêque, Polycarpe. Vers le même temps, saint Denys, qui est évêque de Corinthe aux environs de 160 et dans les années suivantes, exerce par ses lettres une sorte de patronage sur la catholicité presque entière : il écrit aux Lacédémoniens pour les exhorter à la paix et à l'unité, aux Athéniens pour combattre leur relâchement dans la foi, aux chrétiens de Nicomédie pour les prémunir contre le marcionisme, à l'Eglise qui pérégrine à Gortyne et aux autres Eglises de Crète pour les mettre en garde contre les hérétiques, à l'Eglise qui pérégrine à Amastris et à celles du Pont, aux chrétiens de Cnossos, à l'Eglise de Rome enfin, ou plutôt à Soter qui en est alors l'évêque pour le remercier de la lettre qu'il a adressée à ses propres diocésains. Plus tard encore l'Eglise de Lyon et Vienne écrit aux Eglises d'Asie pour leur annoncer le martyre de son évêque Pothin, du diacre Sanctus et de plusieurs fidèles de la communauté.

On ne se contente pas de s'écrire d'église à église : on se visite. S'il n'y a plus guère au second siècle de prédicateurs itinérants, qui parcourent les cités en annonçant la bonne nouvelle — déjà la *Didachè* se défie de ces étrangers qui risquent de semer le trouble dans les communautés organisées — les évêques, ou les prêtres, ou les simples fidèles, voyagent beaucoup,

et contribuent pour leur part à entretenir dans le monde entier l'union de la foi et de la charité : Ignace d'Antioche est conduit jusqu'à Rome pour y subir le martyre; aux temps du pape Anicet, Polycarpe de Smyrne vient également à Rome. Plus tard saint Irénée, saint Abercius d'Hiérapolis font le même pèlerinage, car on a presque le droit d'employer ce terme pour exprimer ces démarches qu'inspirent à la fois la piété, le respect, la reconnaissance. Abercius ne se borne pas à visiter Rome : « Je suis, écrit-il dans son épitaphe, si curieuse et si révélatrice de la vie chrétienne aux environs de l'an 200, je suis disciple d'un pasteur pur, qui paît ses troupeaux de brebis par monts et plaines, qui a des yeux très grands, qui voient tout. C'est lui qui m'enseigna les lettres fidèles; c'est lui qui m'envoya à Rome contempler la souveraine et voir la reine aux vêtements d'or, aux chaussures d'or. Je vis là un peuple qui porte un sceau brillant. J'ai vu aussi la plaine de Syrie et toutes les villes, et Nisibe par delà l'Euphrate. Partout, j'ai eu des confrères... et la foi partout me conduisait. Partout elle me servit un poisson de source très grand, pur, qu'a pêché une vierge pure. Elle le donnait sans cesse à manger aux amis; elle a un vin délicieux, elle le donne avec du pain. « Peut-on désirer un témoignage plus catholique que ces quelques lignes? Partout où ses voyages ont conduit le vieil évêque, et jusqu'au delà de l'Euphrate, ce sont des frères qu'il a rencontrés, marqués du même sceau brillant qui est le baptême, nourris du même poisson mystique, qui est le Christ dans son Eucharistie. D'une extrémité du monde à l'autre, de Rome à Nisibe, circule en ces dernières années du second siècle un immense courant de vie commune. Les Eglises se connaissent mutuellement, elles s'écrivent, elles se visitent, elles se conseillent et parfois s'adressent l'une à l'autre de fraternels reproches; elles prennent mutuellement soin de leurs voyageurs, de leurs étrangers, se félicitent de leurs martyrs, s'envoient des aumônes pour leurs pauvres. L'Evangile de la charité et de l'amour réalise l'unité des esprits et des cœurs.

Déjà même en de nombreux ouvrages, nous retrouvons avec joie la théorie de cette admirable unité que le Christ a voulue et qu'il a fondée sur saint Pierre. Vers le milieu du second siècle, Papias d'Hiérapolis recueille soigneusement les traditions des presbytres; Hégésippe parcourt les églises à la recherche des listes épiscopales et se préoccupe d'établir la succession apostolique des chefs des communautés. Lorsque paraît saint Irénée, qui est le plus puissant théoricien de l'Eglise ancienne, il lui suffit de reprendre, pour la coordonner, la pensée de ses prédécesseurs ou de ses contemporains. Irénée n'est pas un créateur : homme de gouvernement prudent et avisé, il n'a rien du philosophe qui se plaît aux vastes spéculations; il se contente d'exprimer ce qui est, ce qu'il a vu et entendu. Ce qui fait pour nous le prix du livre contre les hérésies, c'est que ce grand ouvrage rassemble en lui toute la pensée et toute la vie du second siècle; il est la tradition même et le témoignage de l'Eglise.

Car véritablement, il n'y a qu'une seule Eglise. En vain les communautés sont-elles éloignées l'une de l'autre et ne participent-elles à une vie commune que par les relations intermittentes des voyageurs ou des épistoliers; en vain l'esprit d'hérésie et de discorde cherche-t-il à diviser les frères et à semer la zizanie dans le champ du père de famille. Du début à la fin du second siècle retentit le témoignage des vieux Pères en faveur de l'Eglise unique, disons mieux, s'il est possible : de l'Eglise catholique. Car ce mot se trouve déjà chez saint Ignace d'Antioche; et ce nous est une joie de saluer, sous le calame du vénérable martyre, la première apparition, en une œuvre chrétienne, du terme qui désormais jusqu'à la fin du monde servira à caractériser notre Eglise : l'Eglise universelle, celle de tous les temps, de tous les lieux, de tous les climats; l'Eglise unique et sainte, qui ne fait pas acception des personnes, et reçoit en sa communion toutes les âmes de bonne volonté. Comme on comprend l'enthousiasme avec lequel un Hermas, ou l'auteur inconnu de la seconde épître de saint Clément, célèbrent cette Eglise, en qui ils se plaisent l'un et l'autre

à saluer la première-née de toutes les créatures, préexistante à tout ce qui a été fait et éternellement aimée de Dieu ! Ces considérations mystiques sont rares chez les écrivains du second siècle, qui sont surtout des hommes de gouvernement et d'action.

L'ironie avec laquelle saint Justin et Clément d'Alexandrie dénoncent les hérétiques qui ne savent quel nom donner à leurs conventicules, n'est pas moins expressive. La grande Eglise, remarque saint Justin, n'a pas d'autre nom que celui du Christ. Quant à ceux « qui ont enseigné à dire et à faire des choses athées et blasphématoires, et qui se présentaient pourtant au nom de Jésus, nous leur avons donné le nom des hommes à qui leur enseignement, leur opinion doit son origine. Les uns sont appelés Marcionites, les autres Valentiniens, ceux-ci Basilidiens, ceux-là Saturniliens, les autres d'un autre nom, tous du nom du créateur de l'opinion particulière qu'ils ont embrassée, à la manière dont ceux qui s'estiment philosophes portent le nom du père de la philosophie qu'ils suivent. »

Au début du troisième siècle, Clément d'Alexandrie n'emploie pas un autre argument pour faire valoir les droits du catholicisme : « Que leurs conventicules humains soient puînés de l'Eglise catholique, pas n'est besoin de longs discours pour le prouver. L'enseignement du Seigneur, au temps de sa présence sur terre, a commencé sous Auguste et a pris fin au milieu du règne de Tibère; l'enseignement des apôtres du Seigneur, y compris le ministère de Paul, prend fin sous Néron. C'est, au plus tôt, au temps du règne d'Hadrien que les inventeurs d'hérésies se produisent; ils continuent jusqu'au temps d'Antonin l'Ancien. Ainsi Basilide, bien qu'il se donne pour maître Glaukias, prétendu interprète de Pierre, comme ces hérétiques s'en vantent; ainsi Valentin, qui aurait été disciple de Théodas, soi-disant disciple de Paul... Des hérésies, les unes portent un nom d'homme, ainsi celles de Valentin, de Marcion, de Basilide, alors même qu'elles se vantent de posséder l'enseignement de Matthias : car, comme un est l'enseignement de tous les apôtres, une est la tradition (de cet enseignement). Les autres por-

tent un nom de lieu, les Pératiques, ou un nom de race, les Phrygiens, ou un nom de vertu, les Encratites, ou le nom de leurs opinions caractéristiques, les Docètes... » Seuls ont le droit de s'appeler chrétiens les enfants de l'Eglise catholique.

Qui ne s'étonnerait d'une telle unité, maintenue à travers tant de dangers, et pourtant si évidente que les païens eux-mêmes ne peuvent s'empêcher de lui rendre témoignage? Vers 170, Celse dans son Discours Véritable raille sans doute les chrétiens de leurs discordes, de leurs divisions en sectes rivales, mais il sait qu'au-dessus des sectes se dresse l'Eglise, et il trouve pour la désigner une expression forte, que nous ne pouvons relire sans émotion : il l'appelle la grande Eglise. Que si, même dans la grande Eglise, il y a des divergences de détail, sur tel ou tel usage liturgique, par exemple sur la date de la célébration de la fête de Pâques, ou sur les manières de baptiser, ces différences ne nuisent pas à l'harmonie et ne rompent pas l'unité. On essaie de se mettre d'accord et si l'on ne peut pas aboutir à réaliser l'unité des coutumes et des pratiques, l'union des cœurs reste sauve dans l'unité de la foi.

Peut-être cependant l'union des cœurs et des esprits aurait-elle pu difficilement se maintenir à travers les orages du second siècle, si dès lors l'Eglise n'avait eu un centre, vers lequel d'instinct tous se soient spontanément tournés aux heures pénibles. La communauté de Rome avait été consacrée, sous le règne de Néron, par le martyre des apôtres Pierre et Paul. Bien plus encore, elle avait eu pour premier chef, pour premier pasteur, Pierre, à qui le Sauveur avait naguère promis les clés du royaume des cieux. Avant la fin du premier siècle, elle avait pris conscience des droits et des devoirs que lui vaudrait cet honneur. La lettre de saint Clément, qui peut dater des années 96-98, marque ce que l'on a appelé d'un mot heureux l'épiphanie de la primauté romaine. Pour la première fois, à notre connaissance, l'Eglise de Rome intervient dans les affaires d'une communauté étrangère, et elle le fait avec une affectueuse autorité qui n'enlève rien

à la fermeté : l'Eglise de Corinthe a été troublée par de faux docteurs qui conseillent la désobéissance au presbytérium; il faut que la discorde cesse, que l'unanimité soit rétablie, que la discipline soit respectée. Clément parle au nom de son Eglise, et l'on sent passer, à travers sa lettre, si charitable d'ailleurs, un grand souffle de puissance.

A l'inverse, lorsque des étrangers écrivent à l'Eglise de Rome, ils multiplient à son égard les marques de respect. Rien n'égale la prodigieuse magnificence verbale qui est celle du prologue de l'épître d'Ignace aux Romains : « Ignace, qui est aussi Théophore, à l'Eglise, objet de la miséricorde et de la magnificence du Père Très Haut et de Jésus-Christ, son Fils unique; à l'Eglise bien-aimée et illuminée par la volonté de celui qui veut tout ce qui est, selon la charité de Jésus-Christ notre Dieu; (à l'Eglise) aussi qui préside dans le lieu de la région des Romains; digne de Dieu, digne d'honneur, digne de bénédiction, digne de louange, digne de succès; digne et chaste, et présidente de l'amour, en possession de la loi du Christ, portant le nom du Père; aux (fidèles) attachés de corps et d'esprit à tous ses commandements, remplis inséparablement de la grâce de Dieu, et purs de toute couleur étrangère, pleine et sainte allégresse en Jésus-Christ notre Dieu. » On comprend qu'après avoir lu ce splendide éloge, des critiques se soient trouvés, pour en refuser la paternité au vieil évêque d'Antioche : n'est-ce pas, au début du second siècle, faire trop d'honneur à la communauté de Rome que de saluer en elle la présidente de la charité? Nous ne le croyons pourtant pas, et joyeusement, nous nous associons aux éloges du vieil évêque. Des siècles s'écouleront encore avant que tous les pouvoirs du pontife romain soient explicitement définis par le concile du Vatican; et déjà pourtant l'Eglise catholique a trouvé son orientation : sans aucune hésitation, c'est vers Rome que l'on regarde, c'est à Rome que l'on va; c'est Rome que l'on salue, que l'on respecte, que l'on écoute.

A-t-on besoin, au second siècle, de s'assurer de la

succession épiscopale et de la pureté des traditions? on interroge les listes romaines : ainsi fait Hégésippe, et fait après lui saint Irénée. Veut-on vérifier l'intégrité de la foi? on se rend à Rome, où l'on rencontre des Palestiniens comme Hégésippe et saint Justin, des Phrygiens comme Abercius, des Syriaques comme Tatien, des Asiates comme Polycarpe et Irénée, des Alexandrins comme Origène. Le monde entier s'oriente vers Rome qui est le rendez-vous des plus illustres parmi les croyants et le centre du mouvement catholique, où s'alimente la vie de l'unique Eglise.

Les hérétiques eux-mêmes reconnaissent à leur façon l'autorité unique de l'Eglise romaine. Les uns après les autres. ils arrivent à Rome et essaient de s'y établir solidement : Valentin, Cerdon, Marcion, Apelles, Rhodon, Politus, Basiliscus, Syneros, Blastus, Prépon, Pithon, Marcellina, Florinus, Alcibiade d'Apamée, Théodote de Byzance, Théodote le Corroyeur, Praxéas, les uns illustres, d'autres restés presque inconnus, quittent l'Orient pour Rome; les uns, comme Marcion, dressent leur église en face de la grande Eglise; d'autres, comme Praxéas, se croient plus habiles en essayant seulement de circonvenir l'évêque légitime et de le gagner à leurs doctrines, afin d'avoir pour eux le bénéfice de la succession apostolique et d'établir leur erreur sur le fondement d'une tradition authentique. Tous ces efforts restent infructueux, et l'Eglise de Rome, donnant l'exemple à toutes les autres communautés du monde catholique, se montre inexorable à l'erreur.

Lorsque se termine le second siècle, la grande Eglise a définitivement vaincu les hérésies gnostiques; et elle vient encore d'affirmer sa puissance en triomphant du montanisme. Quelques-uns aujourd'hui, je veux dire parmi les protestants, s'attristent de ces triomphes, dans lesquels ils voient une douloureuse revanche de la lettre contre l'esprit. A l'autorité, d'après eux trop étroite, un peu tatillonne et scrupuleuse de saint Irénée, le plus représentatif pour nous des évêques aux dernières années du second siècle, ils se plaisent à

opposer le libre dévergondage intellectuel des maîtres gnostiques, la richesse de pensée indépendante qui caractérise un Valentin ou un Carpocrate, et plus encore peut-être l'individualisme mystique des Phrygiens, dont ils font volontiers d'authentiques disciples de saint Paul, l'effusion merveilleuse des charismes par où l'âme entre sans intermédiaire en contact avec l'Esprit divin, les droits imprescriptibles de l'inspiration et de la prophétie revendiqués par Tertullien contre la sagesse prudente et réglée des évêques qui s'attachent aux dogmes et aux rites traditionnels. De pareils regrets sont stériles.

Le christianisme est la religion de Jésus. Garder et transmettre à travers les âges l'enseignement de Jésus, telle est sa mission; telle est aussi sa raison d'être. C'est la force des Pères de l'avoir compris. Quels périls ne courait pas, lorsque mourut le dernier des apôtres, la petite semence de l'Evangile? Jetée à tous vents du monde, en quelle terre allait-elle tomber? et trouverait-elle jamais un sol favorable à son développement? les épines ne l'étoufferaient-elles pas? les oiseaux du ciel ne la dévoreraient-ils pas? La petite semence, pourtant, a grandi. Par l'effort tenace des vieux saints, elle a été préservée des ennemis du dehors aussi bien que des adversaires du dedans. Elle s'est développée dans le champ clos de l'Eglise. Parfois, les vents qui soufflent du large ont entraîné au dehors quelques graines : hélas! graines bientôt perdues, gâtées par le rationalisme, par les vaines spéculations ou par les effusions désordonnées d'un esprit de mensonge. Que resterait-il aujourd'hui du christianisme si l'Eglise n'avait tenu tête contre la gnose, si l'Eglise ne s'était opposée à l'envahissement du montanisme?

On a dit, méchamment, que dans l'Eglise la médiocrité fonda l'autorité. Il n'est pas juste de dire qu'un saint Clément de Rome, un saint Ignace d'Antioche, ou un saint Irénée de Lyon, aient été des hommes médiocres. Ils ne sont pas des philosophes avides de nouveautés, cela est bien vrai; ils ne sont pas des faiseurs de systèmes ou des chefs d'écoles, mais ils sont des croyants avertis, des hommes de gouverne-

ment, et ils savent comment doivent s'organiser les sociétés pour vivre. Cela est l'essentiel, car la religion de Jésus n'a jamais été présentée comme une philosophie, mais comme une tradition et comme une société.

Le christianisme, sans doute, a connu ses philosophes. Dès le milieu du second siècle, les apologistes ont essayé de montrer que l'Evangile est le couronnement de toute la sagesse antique, et que le Verbe, pleinement manifesté en Jésus-Christ, est celui-là même qui a inspiré Socrate et Platon, comme Moïse et Isaïe. Un saint Justin, un Athénagore, un Miltiade, pouvaient sans grand danger recourir à de pareils arguments. Les apologies de saint Justin sont des œuvres catholiques, et la mort vaillante du grand docteur n'est qu'un dernier témoignage rendu à l'autorité de l'Eglise. Mais à Alexandrie, l'introduction des méthodes philosophiques dans l'enseignement chrétien a eu peut-être plus d'inconvénients que d'avantages. Clément et Origène ont parfois couru le risque de défigurer l'enseignement authentique de Jésus, en voulant l'exprimer par des termes d'école. Encore faut-il reconnaître en Clément et en Origène des catholiques authentiques. En s'appuyant sur certains passages détachés de l'ensemble de leurs œuvres, on est quelquefois tenté de se faire du christianisme alexandrin une représentation idyllique, de le décrire sous la forme d'une église spirituelle, gouvernée par la seule autorité du Logos, ignorante des fonctions de la hiérarchie, largement accueillante à la pensée grecque, dédaigneuse des distinctions subtiles entre l'orthodoxie et l'hérésie, quelque chose comme le paradis des penseurs libres et des admirateurs d'un christianisme sans dogme et sans autorité.

Rien n'est plus contraire à la réalité qu'un tel tableau. Même à Alexandrie, tout comme ailleurs, il y a des évêques qui commandent; ce sont eux en particulier qui établissent les maîtres du didiscalée, et ceux-ci enseignent sous leur responsabilité. Aussi longtemps qu'Origène n'a pas été ordonné prêtre, il n'a pas le droit de prendre la parole à l'Eglise, et il

se fait sévèrement réprimander par son évêque Démétrius pour avoir manqué à cette règle lors d'un voyage en Palestine. Un peu plus tard, il doit abandonner définitivement l'école catéchétique, et quitter Alexandrie même, à la suite de démêlés avec Démétrius : c'est donc bien celui-ci qui gouverne; et Origène, tout gnostique, c'est-à-dire ici, au sens alexandrin du mot, tout rempli de la véritable et parfaite sagesse qu'il puisse être, est obligé d'obéir à ses ordres. Au reste, dans ses ouvrages, Origène rend, lui aussi, témoignage à l'Eglise et au catholicisme. Que l'on se contente de relire par exemple le prologue du *De principiis* : en cet endroit, le maître alexandrin expose son plan et sa méthode, et il commence par déclarer les dogmes qu'atteste avec certitude la prédication ecclésiastique. Ceux-là sont hors de discussion et presque d'examen : nul ne saurait être chrétien s'il n'admet d'abord les vérités enseignées par l'Eglise. Il est vrai que les parfaits ont le droit de discuter les questions douteuses, d'interpréter au sens allégorique des formules que les simples entendent d'une manière purement littérale. Cela n'empêche pas les parfaits d'être tenus comme les simples à adhérer aux dogmes proposés par l'Eglise. Ceux qui s'écartent d'un seul de ces dogmes sont hérétiques, et Origène n'est pas plus indulgent que saint Irénée aux hérétiques, de quelque côté qu'ils viennent.

Ce qui est exact, c'est qu'à Alexandrie se rencontraient plus de chrétiens instruits qu'ailleurs et que la science grecque y était davantage tenue en honneur. Il pouvait être bon qu'il en fût ainsi, et que Clément par exemple rappelât les droits légitimes de l'intelligence au temps même où Tertullien se vantait à Carthage de condamner toute sagesse humaine. Encore faut-il ajouter que, jusqu'à Alexandrie, beaucoup parmi les simples fidèles redoutaient la philosophie, comme les enfants ont peur des masques suivant la pittoresque expression de Clément et que celui-ci avait fort affaire de défendre devant certains de ses concitoyens l'usage le plus naturel de la raison. L'Eglise, dans son développement, a toujours su gar-

der la voie moyenne entre les affirmations excessives, c'est-à-dire fausses. Le catholicisme des Pères du second siècle et de la première moitié du troisième siècle comporte beaucoup de modération et de prudence. Les charismes, pensent-ils, et les manifestations miraculeuses de l'Esprit Saint sont des dons de Dieu qu'Il distribue librement, mais ils doivent être soumis à l'approbation de l'Eglise : et ceci est la condamnation du montanisme. De même l'intelligence humaine a le droit de chercher à comprendre sa foi, mais elle doit être soumise à la tradition de l'enseignement apostolique : et ceci est la condamnation de la fausse gnose sous ses différentes formes. De même encore les évêques gouvernent souverainement les communautés particulières dont ils sont les chefs; mais ils doivent conformer leur conduite et leur enseignement à celui de l'évêque de Rome, et ceci vers le milieu du troisième siècle sera la lacune du système exposé par saint Cyprien de Carthage.

***

Curieuse et captivante figure que celle de Cæcilius Cyprianus, rhéteur païen assez tard venu au christianisme, et promu en 249 à l'évêché de Carthage. Il reste pour nous le type le plus achevé, le plus complet de l'évêque. Avec une sagesse consommée, il administre son Eglise et dirige le troupeau confié à ses soins; exilé dès 250, il ne cesse, par ses lettres, d'entretenir la foi et la constance de ses fidèles; revenu à Carthage en 251, il résout, malgré les difficultés, la délicate question des *lapsi*; il consacre les années suivantes à l'évangélisation et au perfectionnement de sa communauté. Ses qualités dominantes sont la modération et le bon sens. Homme de gouvernement, il est habile à manier les hommes, et ne refuse pas les transactions nécessaires, pourvu qu'elles lui semblent légitimes.

Sur un seul point, il reste intransigeant. Rome et Carthage n'avaient pas alors la même pratique relativement à la valeur du baptême administré par des

hérétiques. Les deux églises s'appuyaient sur des traditions vénérables. Comment dirimer le conflit?

A s'en tenir à la formule donnée vers 180 par saint Irénée, il fallait se conformer à l'usage romain, car « c'est avec cette Eglise (celle de Rome) qu'il est nécessaire que s'accorde toute Eglise, c'est-à-dire les fidèles qui sont de partout, toute Eglise dans laquelle s'est conservée depuis toujours par ceux qui (en sont les chefs?) la tradition qui remonte aux apôtres, à cause de l'autorité supérieure qu'elle possède (*propter potentiorem principalitatem*). » Mais saint Cyprien ne paraissait pas l'entendre ainsi. Fort de ses droits d'évêque, fort des anciennes coutumes de son Eglise, il croyait pouvoir trouver à Carthage même la solution du conflit. « Personne d'entre nous, disait-il au Concile d'Afrique de 256, ne se pose en évêque des évêques. »

Certes l'évêque de Carthage tient, autant que qui que ce soit, à l'unité de l'Eglise; et cette expression même, *De unitate Ecclesiae* sert de titre à l'un de ses plus précieux traités. Il l'emploie dans son sens le plus général, non pas seulement pour marquer l'unité intérieure de chaque communauté locale qui doit obéir à son évêque, mais pour signifier l'unité de l'Eglise catholique tout entière, animée du même Esprit et attachée à une même foi. Il comprend que l'unité de l'Eglise ne peut pas être exclusivement spirituelle, mais qu'elle doit encore se manifester d'une manière sensible par une correspondance suivie entre les chefs des communautés, et mieux, par des conciles qui groupent tous les évêques d'une même province et affirment ainsi l'union de leurs cœurs et de leurs âmes. Cyprien aime à rassembler autour de lui, conformément à une habitude déjà traditionnelle, tous les évêques de la province d'Afrique; c'est d'accord avec eux qu'il prend ses décisions, et les actes des synodes de Carthage, signés par tous les membres présents, engagent toutes les communautés auxquelles ceux-ci président. L'horizon de Cyprien s'étend même bien au delà de Carthage et des Eglises de la province d'Afrique; il est aussi vaste que la catholicité elle-même. Firmi-

lien, évêque de Césarée en Cappadoce, reçoit un jour une lettre de l'évêque de Carthage au sujet de la question baptismale; et lorsqu'il lui a répondu, Cyprien se réjouit de constater que l'usage africain est en tout conforme aux coutumes de la vieille Eglise de Césarée, et de toutes les Eglises de Cappadoce, de Cilicie et de Galatie.

En tout cela, Cyprien se montre pleinement catholique. C'est même, en un certain sens, sa foi à l'Eglise universelle, qui lui inspire ses erreurs sur la valeur du baptême des hérétiques. Selon lui, on ne peut être baptisé que dans l'unique Eglise du Christ, qui est seule l'arche du salut et la colonne de vérité. « Celui qui n'a pas l'Eglise pour mère ne peut avoir Dieu pour Père. » « Hors de l'Eglise, point de salut. » Ces formules si pleines, si riches, si expressives, bien d'autres encore qui sont devenues classiques, ont saint Cyprien pour auteur. Nul peut-être, depuis saint Paul, n'a trouvé pour traduire l'importance de l'Eglise dans l'économie du salut des mots d'une frappe plus nette et plus puissante. Les hérétiques ne baptisent pas véritablement · parce qu'ils n'appartiennent pas à l'Eglise; ils n'agrègent pas les catéchumènes au corps du Christ parce qu'ils sont étrangers à ce corps. Erreurs, sans doute, que de telles doctrines, mais nous ajouterions volontiers ici : bienheureuses erreurs, puisqu'elles ne nous empêchent pas de voir en saint Cyprien un incomparable prédicateur de l'Eglise.

Il est vrai que l'évêque de Carthage n'accepte pas les décisions romaines. Cette résistance même n'est pas dommageable à l'Eglise. En d'autres circonstances, saint Cyprien se portera spontanément vers Rome, il sollicitera par exemple du pape saint Etienne le jugement et la condamnation de l'évêque Marcien d'Arles, suspect de pactiser avec l'hérésie novatienne. Mais au point culminant de la controverse baptismale, c'est Rome qui se porte vers lui. Rome ne peut pas accepter l'attitude imprudente de l'évêque de Carthage; elle le menace d'excommunication, et peut-être cette grave sentence aurait-elle été exécutée, si saint Etienne n'était pas mort avant saint Cyprien et n'avait

été remplacé par un successeur plus souple et plus habile.

Les communautés provinciales peuvent encore se tromper : toute cette histoire le montre. Rome ne se trompe pas. Elle n'écrit guère, elle n'aime pas à formuler des théories abstraites, mais, toujours sûre d'elle-même, elle agit. Son influence s'étend partout, et c'est une influence souveraine. L'évêque de Rome se conduit exactement en évêque des évêques. Tertullien et saint Cyprien le lui reprochent. Mais c'est au fond grand bonheur pour l'Eglise et pour la religion de Jésus. Après s'être fortifiée contre la gnose durant le second siècle, l'Eglise manifeste d'une manière éclatante son unité au milieu du troisième siècle. Ainsi va se développant, d'une période à l'autre, l'esprit catholique qui anime tous nos vieux saints; comme ses prédécesseurs, peut-être plus qu'eux à sa façon, saint Cyprien est un témoin de l'Eglise : nul n'a comme lui exalté la dignité de la charge épiscopale; nul n'a trouvé de plus émouvants accents pour chanter l'unité catholique de la Mère Eglise.

Voici venir maintenant le quatrième siècle et la paix de Milan. Le catholicisme va courir de nouveaux dangers, plus grands peut-être que ceux qu'il a jamais connus, et les vieux saints achèveront, dans leurs luttes contre les emprises du pouvoir impérial, le témoignage rendu à l'Eglise dès les origines du christianisme.

Jusqu'à l'édit de Milan, c'est-à-dire pendant près de trois siècles, la religion de Jésus avait été persécutée; sous des prétextes divers, avec des alternatives de sévérité et de relâchement; parfois momentanément reconnue et obtenant le droit légal à l'existence, parfois tenue dans une indifférence simulée, souvent aussi maltraitée et poursuivie par des empereurs qui voyaient dans les chrétiens les ennemis du genre humain. Les persécutions n'avaient pas empêché l'Eglise de grandir : le sang des martyrs n'était-il pas une semence, au dire de Tertullien? Dieu avait-il pu ne pas exaucer des prières comme celle de Fructuosus,

évêque de Tarragone, qui, au moment de monter sur le bûcher durant la persécution de Valérien, disait : « Il faut que je pense à l'Eglise catholique répandue de l'Orient à l'Occident », ou encore celle de Paul de Gaza qui, sous Dioclétien, demande au bourreau la permission de prier une dernière fois avant d'être décapité, et prie alors à haute voix pour les chrétiens, ses frères, souhaitant que Dieu leur assure bientôt la liberté, pour les Juifs, pour les Samaritains, pour les païens qui l'entourent afin qu'ils viennent à la foi, pour le juge qui l'a condamné, pour le bourreau qui va l'exécuter, pour les princes qui règnent? Prières catholiques s'il en fût jamais. Et l'on peut bien dire des martyrs qu'ils avaient planté l'Eglise dans leur sang.

Au moment où cessent les persécutions, et où Constantin promulgue l'édit de Milan, c'est grande joie pour le catholicisme. L'Eglise se manifeste à la pleine lumière, d'autant plus puissante que l'empereur commence par lui prêter secours dans la lutte contre les hérésies. Parmi les sectes qui se recommandaient du Christ et entre lesquelles depuis longtemps les païens avaient appris à reconnaître la grande Eglise, l'Eglise catholique, Constantin n'accorde sa protection qu'à celle-ci seulement. Les Donatistes ne tardent pas à en faire l'expérience, qui, convoqués devant le tribunal impérial, sont condamnés par lui aussi bien que par le concile d'Arles. Dès les premiers jours de la paix de Milan, et plus encore après les définitives victoires sur Licinius, Constantin se considère comme l'évêque du dehors : de la même manière qu'il n'y a qu'un empire dans le monde, ainsi ne doit-il y avoir qu'une seule Eglise. Ceux qui combattent l'unité de l'Eglise combattent aussi par là même l'unité de l'empire et doivent être considérés comme ses ennemis.

Ces maximes valaient peut-être aux temps du paganisme, lorsque l'empereur exerçait les fonctions de *souverain pontife* des vieilles religions. A l'égard du christianisme, elles étaient destinées trop souvent à demeurer inapplicables dans la pratique. On le vit bien aux temps de l'arianisme, lorsque Constantin d'abord,

puis Constance entreprirent de régenter l'Eglise, et trouvèrent un certain nombre d'évêques assez dociles pour leur obéir et se contenter du rôle d'officiers impériaux. Ce n'est plus contre les ennemis du dehors que l'Eglise doit alors revendiquer ses droits; ce n'est même plus, comme au temps de saint Cyprien, à propos des controverses théologiques qu'elle est amenée à préciser son rôle et la nature de son autorité; mais elle trouve en face d'elle les tout-puissants empereurs, et ceux-ci, chose nouvelle, prétendent parler à l'Eglise au nom de l'Eglise même, dressant concile contre concile, donnant à leurs décrets la force des canons, nommant les évêques au lieu de se contenter de les exiler comme les princes persécuteurs.

L'esprit catholique sort grandi de cette lutte acharnée contre les emprises du pouvoir civil. Il faut entendre avec quelle vigueur les évêques fidèles, et le pape, dont l'autorité s'affirme de plus en plus, revendiquent les droits imprescriptibles de l'Eglise, et rappellent que s'il faut rendre à César ce qui appartient à César, il est juste aussi de rendre à Dieu ce qui appartient à Dieu. Le premier de tous, et le plus grand peut-être, est Athanase d'Alexandrie. Dès 335, il est déposé par le concile de Tyr et exilé sur l'ordre de Constantin. « Quel synode d'évêques était-ce là, écrivent en 338 les membres du concile d'Egypte?... Ne les avons-nous pas constamment dénoncés comme ayant les mêmes sentiments qu'Arius? Est-ce qu'Eusèbe, évêque de Césarée de Palestine, n'était pas accusé d'avoir sacrifié, par les confesseurs qui étaient avec nous?... et ces gens-là se sont assemblés contre nous? et ils osent appeler synode une assemblée que présidait un comte?... Le comte parlait, les assistants ne disaient mot, ou plutôt approuvaient le comte. Ou encore les évêques émettaient un vote, et le comte leur opposait son veto. Il donnait un ordre, et nous étions jetés dehors par les soldats. Davantage, les Eusébiens ordonnaient, et le comte faisait exécuter leur bon plaisir. Au total, quel synode était-ce là, qui finissait par une sentence d'exil, qui aurait fini par une sentence de mort, si c'eût été l'arrêt du basileus? »

L'année suivante, en 339, Athanase est pour la seconde fois exilé, au mépris de toutes les promesses, à l'encontre de toutes les règles. Quelle ardeur indignée n'éclate-t-elle pas dans la protestation qu'il adresse alors à l'univers catholique pour réclamer la justice que l'empereur lui refuse : « Ce qui vient de se passer chez nous, dit-il, dépasse en amertume toutes les persécutions. L'Eglise entière a été violentée, le sacerdoce insulté; et pis encore, la piété est persécutée par l'impiété... Que chacun nous secoure, comme si chacun était atteint, de peur de voir bafouer et les canons ecclésiastiques et la foi de l'Eglise... Si, après tout, on avait quelque reproche à nous faire, il fallait procéder conformément aux canons ecclésiastiques, et, comme dit Paul, réunir le peuple, et, assemblés par l'Esprit, avec la puissance de Notre-Seigneur Jésus-Christ, enquêter, procéder canoniquement en présence du peuple et des clercs (d'Alexandrie), au lieu d'amener du dehors... et d'imposer un prétendu évêque à (une Eglise) qui ne l'avait ni demandé, ni accepté..., à qui on l'imposait par la violence des magistrats séculiers. Tout cela est contraire aux canons ecclésiastiques, tout cela fait blasphémer les païens, et les persuade que les ordinations, loin d'être réglées par une loi divine, sont affaires de vénalité et de violence des magistrats séculiers. »

Plus tard, en 355, Constance oblige les évêques occidentaux, réunis en synode à Milan, à souscrire à la condamnation d'Athanase. Les plus vaillants, qui résistent, sont exilés, tandis que la plupart, faibles et pusillanimes, obéissent aux ordres du très pieux empereur. De nouveau, Athanase prend la parole, pour venger la loi catholique violée et proclamer les droits de l'Eglise : « On n'annonce pas, s'écrie-t-il, dans son *Historia Arianorum*, la vérité avec des glaives, des javelots, des soldats, on la prêche par la persuasion et le conseil. Quelle persuasion y avait-il là où intervenait la crainte de l'empereur? Quel conseil, là où celui qui ne se rendait pas était menacé d'exil et de mort?... L'empereur, ayant convoqué les évêques, leur a ordonné de souscrire à la condamnation d'Athanase

et de communier avec les hérétiques. Et comme ils se récriaient devant cette discipline nouvelle, et comme ils disaient que ce n'était pas la règle ecclésiastique, incontinent l'empereur leur répliqua : Ma volonté à moi est un canon. Les évêques de Syrie ne font pas tant de façons quand je parle : obéissez ou l'exil. En entendant ce langage, les évêques, au comble de l'étonnement et levant les mains vers Dieu, mais avec une grande assurance, remontrèrent à l'empereur que l'autorité n'était pas à lui, que Dieu la lui avait donnée, et qu'il devait craindre Dieu qui pouvait la lui retirer à l'improviste. Ils lui rappelèrent le jour du jugement. Ils lui conseillèrent de ne pas introduire la confusion dans les choses de l'Eglise, de ne pas introduire le pouvoir civil dans la constitution de l'Eglise, de ne pas ouvrir l'Eglise de Dieu à l'hérésie arienne. »

Celui qui parle ainsi est, durant la plus grande partie de cette période de luttes, qui va du concile de Nicée au concile de Constantinople, le plus héroïque champion du catholicisme. Il défend le Christ contre les Ariens, et il défend l'Eglise contre l'empereur. Mais c'est là tout un, car les adversaires du Christ sont aussi ceux de l'Eglise. Et les défenseurs d'Athanase emploient le même langage que lui. Voici, par exemple, le vieil évêque de Cordoue, Ossius, le vénérable président du concile de Nicée. Constance essaie de profiter de son âge, de sa faiblesse, de son isolement, pour l'amener à souscrire la condamnation d'Athanase. Quel triomphe pour les Ariens, si le Père des conciles abandonne l'intraitable évêque d'Alexandrie! Mais Ossius ne se laisse pas faire. En une lettre admirable, il témoigne de son attachement à l'Eglise et aux principes catholiques : « J'ai confessé Jésus-Christ dans la persécution que Maximien, votre aïeul, excita contre l'Eglise. Si vous voulez la renouveler, vous me trouverez disposé à tout souffrir plutôt que de trahir la vérité et de répandre le sang de l'innocence. Je ne suis ébranlé ni par vos lettres ni par vos menaces. Il est inutile de les continuer... Dieu vous a donné le gouvernement de l'empire, et à nous celui de l'Eglise. Quiconque ose attenter à votre autorité s'oppose à l'ordre de Dieu.

Prenez garde, de même, de vous rendre coupable d'un grand crime en usurpant l'autorité de l'Eglise. Il nous est ordonné de rendre à César ce qui appartient à César, et à Dieu ce qui appartient à Dieu. Il ne nous est pas permis de nous attribuer l'autorité impériale. Vous n'avez aussi aucun pouvoir dans le ministère des choses saintes. Voilà ce que j'ai cru devoir vous écrire, dans le désir que j'ai de votre salut. C'est toute la réponse que j'ai à faire à vos lettres. Je ne communiquerai point avec les Ariens. Au contraire, j'anathématise leur hérésie. Je ne souscrirai point à la condamnation d'Athanase, dont nous avons reconnu l'innocence avec l'Eglise de Rome et avec tout un concile. »

Ainsi parlent, au quatrième siècle, des évêques catholiques. Ainsi parlent encore les papes, car il faut aussi recevoir leur témoignage. Le siège de Rome, dès les origines, a été le premier. Après l'édit de Milan, après le concile de Nicée, son importance croît encore s'il est possible, ou plutôt se précise en formules plus explicites et plus nettes. Dans la lettre qu'il écrit aux Orientaux en 340, pour leur notifier les décisions du concile de Rome, Jules prend avec une tranquille fermeté la défense d'Athanase : « Vous arguez que Marcel et Athanase ont été déposés : soit; mais que dire de tant d'autres évêques ou prêtres, qui sont venus de tant d'autres lieux à Rome, attester qu'ils avaient souffert de pareilles violences? O très chers, ce n'est pas selon l'Evangile que les sentences de l'Eglise soient des sentences d'exil ou de mort. Si, comme vous l'avancez, on avait quelque faute à reprocher à ces évêques, il fallait observer le canon ecclésiastique... il fallait nous écrire à nous tous et qu'ainsi justice fût rendue par tous. Car c'était à des évêques que vous en aviez, et à des Eglises non ordinaires, puisque les apôtres en personne les avaient gouvernées. Pourquoi surtout ne nous avez-vous pas écrit dans la cause de l'Eglise d'Alexandrie? Ignorez-vous que l'usage est qu'on nous écrive d'abord, et qu'ainsi la justice soit rendue d'ici... Au contraire, ceux qui ne nous ont pas saisis, ceux qui ont procédé eux-mêmes arbitraire-

ment, voudraient que maintenant nous approuvions ce dont nous n'avons rien connu? Ce n'est pas conforme aux préceptes de Paul, ni aux traditions des Pères : tout est ici étranger et nouveau. Je vous en prie, souffrez que je parle de la sorte : j'écris ce que j'écris dans l'intérêt commun; et ce que je vous mande est ce que nous avons reçu du bienheureux apôtre Pierre. »

Le ton de cette lettre, calme et modérée, contraste curieusement avec les invectives violentes de saint Athanase : celui-ci était une victime, le pape est un juge. L'un et l'autre ne peuvent envisager les choses sous le même aspect. Les arguments employés par Jules diffèrent aussi de ceux d'Athanase : l'évêque d'Alexandrie s'attaque directement à l'empereur, comme au vrai coupable, qui a fait manœuvrer les membres du concile de Tyr, et n'a pas respecté l'indépendance des consciences épiscopales; Jules, au contraire, ne nomme pas l'empereur, et s'adressant aux évêques d'Orient ne leur répond que par des preuves empruntées à l'ancien droit ecclésiastique : la tradition, le témoignage des Pères, la règle de l'Eglise, tout cela est mis en avant, sans emportement, sans colère, avec la tranquille dignité d'une autorité sûre d'elle-même. Mais la conclusion est pareille dans les deux cas : il s'agit de la liberté de l'Eglise, du respect de ses constitutions ou de ses coutumes. Nul n'a le droit d'y toucher, ni empereur, ni évêque; et Jules insiste avec une force particulière sur les droits de l'Eglise de Rome. « Ignorez-vous, dit-il, que l'usage est qu'on nous écrive d'abord, et qu'ainsi toute justice soit rendue d'ici? » Graves paroles, qui rappellent celles de saint Etienne à saint Cyprien, celles du pape saint Victor aux évêques d'Asie. Jules a pleine conscience de l'autorité unique de son siège : pas n'est besoin pour lui de la légitimer par des preuves multiples ou des arguments compliqués : c'est l'usage, et cela suffit. C'est l'usage que l'Eglise soit libre; c'est l'usage que Rome commande aux autres sièges épiscopaux. Mais l'usage à son tour peut être facilement justifié : reçu du bienheureux apôtre Pierre, il tire

toute sa raison d'être d'une loi ou d'un droit, dont il n'est que l'expression pratique.

Libère lui-même ne parle pas autrement que Jules. Lorsque Constance lui fait demander par l'eunuque Eusèbe de signer la condamnation d'Athanase et de faire la paix avec les Ariens, le pape se contente de répondre : « Ce n'est pas là la règle ecclésiastique; nous n'avons jamais reçu pareille tradition des Pères qui eux-mêmes ont reçu (ce qu'ils nous ont transmis) du bienheureux et grand apôtre Pierre. Mais si l'empereur a quelque souci de la paix ecclésiastique..., qu'un concile ecclésiastique se réunisse loin du palais et auquel ne paraisse ni empereur, ni comte, ni juge menaçant, car la crainte de Dieu suffit et l'enseignement des apôtres, afin que (dans ce concile) on sauve la foi ecclésiastique telle que les Pères la définirent dans le concile de Nicée... Il faut avant tout couper court à tout dissentiment sur la foi; on passera ensuite aux autres questions. » Un peu plus tard, c'est devant Constance lui-même que Libère défend la liberté de l'Eglise, avec la même vaillance : « Prince, les sentences ecclésiastiques doivent être prononcées avec une grande justice : si donc il plaît à Ta Piété, ordonne qu'on juge; et si Athanase mérite d'être condamné, on portera une sentence contre lui dans les formes de la procédure ecclésiastique qui est de règle. Mais nous ne pouvons pas condamner un homme que nous n'avons pas jugé. »

Ne sont-elles pas émouvantes, ces déclarations des évêques et des papes du quatrième siècle? Pour en apprécier toute la valeur, il faut se rappeler les circonstances précises où elles ont été faites; l'empereur, qu'il s'appelât Constantin ou Constance, se considérant comme le souverain Pontife de la religion chrétienne aussi bien que des cultes païens; les Ariens prêts à toutes les bassesses et à toutes les compromissions pour obtenir les faveurs de l'autorité; la foule, ignorante des subtilités théologiques et suivant aveuglément ses pasteurs, les bons ou les mauvais. Et se dressant en face du pouvoir impérial, en face des factions jalouses et haineuses, de la coterie croassante des

évêques de la cour, des menaces et des persécutions, au-dessus de l'exil, de la déposition, de la mort, un saint Athanase, un saint Hilaire, un saint Basile; un Jules ou un Libère, invincibles champions des droits de l'Eglise catholique.

Intolérants? sans aucun doute. La vérité n'est-elle pas souvent intolérante? Des évêques de cour, d'un Eusèbe de Césarée, d'un Eusèbe de Nicomédie, d'un Grégoire ou d'un Georges d'Alexandrie, d'un Léonce d'Antioche, d'un Ursace ou d'un Valens, — ou des intransigeants défenseurs de la liberté ecclésiastique, lesquels représentent le mieux la tradition, et gardent avec le plus de fidélité la religion du Sauveur? D'un côté, ce sont les Eusébiens, intrigants et ambitieux, les confectionneurs de symboles à la douzaine, les chasseurs d'évêchés, qui n'arrivent en place et ne se maintiennent au pouvoir qu'avec l'appui de l'autorité séculière; les ducs, les comtes, les gouverneurs de province, les cohortes et les légions se mettent en mouvement pour installer des évêques, pour présider des conciles, pour faire appliquer les canons; et l'empereur couvre tout cela de son autorité suprême, prétendant bien que l'Eglise lui appartient et que la religion n'est qu'une province du pouvoir impérial. De l'autre côté, les vieux saints, défenseurs de l'Eglise et de ses droits, qui, de toutes leurs forces, crient au monde l'inviolable liberté des enfants de Dieu.

Un jour, il put sembler que dans cette lutte inégale le catholicisme allait sombrer et que les ennemis du Christ, les Ariens, resteraient les maîtres du champ de bataille qui était l'empire entier. Au double concile de Riminie et de Séleucie, presque tout l'épiscopat finit par consentir à signer le *Credo* daté, cette formule dont le début, consacré à l'indication des consuls et des calendes, selon le protocole des actes impériaux, excitait les sarcasmes de saint Athanase : une telle soumission consacrait le triomphe de l'hérésie. Mais au moment même où elle était acquise, l'Occident échappait à l'autorité de Constance, et, retrouvant sa liberté de penser et d'agir, déchirait sans tarder le symbole de Rimini.

⁂

Il n'est pas nécessaire de poursuivre cette histoire pour entendre d'autres voix qui se borneraient à faire écho à celles des plus vieux saints. Dès ses origines, la religion de Jésus est ecclésiastique. Les croyants viennent de toutes les races, de tous les peuples, de toutes les tribus, de toutes les langues; mais par le baptême, ils sont incorporés au Christ, et en même temps à l'Eglise : ils prient ensemble; ils croient ensemble; ils agissent ensemble. Aussi bien cela n'est-il pas une grande nouveauté : toutes les religions du monde sont des sociétés. La nouveauté eût été que Jésus et ses disciples fissent de la religion quelque chose d'exclusivement individuel, personnel, intime. Mais si le royaume de Dieu ne vient pas de manière à frapper les regards, car il est en nous; si l'heure est arrivée où les vrais adorateurs adoreront le Père en Esprit et en vérité; si, quand nous prions, nous ne devons pas nous installer sur les places publiques, mais rentrer dans notre chambre, et, la porte fermée sur nous, nous adresser à Dieu, en lui disant : Notre Père, qui êtes aux cieux; tout cela n'empêche pas que les frères doivent se réunir, pour que Jésus soit au milieu d'eux; que la fraction du pain ordonnée par le Sauveur est un repas pris en commun par l'assemblée des fidèles; que le baptême est le signe visible de l'agrégation à une société nouvelle.

Le Seigneur insiste sur l'élément spirituel de la religion; saint Paul et saint Jean et tous nos vieux saints font de même. Aux religions païennes, qui placent dans l'accomplissement exact du rite, dans la répétition rigoureuse de la formule, l'essentiel de la vie religieuse; au judaïsme lui-même qui s'embarrasse de plus en plus des observances légales, multipliées à l'infini par les traditions des anciens, Jésus vient rappeler que Dieu est Esprit; et saint Paul ajoute que la lettre tue mais que l'Esprit vivifie, que les chrétiens ne sont pas les esclaves de la loi mais

les hommes libres de la liberté à laquelle les a rachetés le Christ. Mais il ne s'ensuit pas que le croyant est isolé dans le monde, et qu'il vive, seul en face de Dieu, comme Moïse sur le mont Sinaï. Bien au contraire. Chacun trouve sa force dans la compagnie de ses frères. Jésus ne demande pas à ses disciples de se retirer au désert. Il les envoie deux à deux, à travers les villes et les villages, pour qu'ils prêchent la bonne nouvelle; il veut que les siens vivent dans le monde, car on ne place pas la lumière sous le boisseau, mais sur le chandelier, afin qu'elle brille et qu'elle éclaire. Saint Paul rappelle que les prophètes sont plus utiles que les glossolales et que la charité est au-dessus de tous les charismes. Le chrétien, dès le Nouveau Testament, est l'homme universel, celui qui se fait tout à tous; celui qui a pleine conscience d'être l'enfant de Dieu, et en même temps le frère de toutes les créatures également rachetées par Jésus-Christ. L'Eglise est la communauté des fidèles, large comme le monde, embrassant dans une unité tous les rachetés, et par delà les limites des choses visibles, s'étendant jusqu'au ciel où est la véritable cité des âmes.

L'originalité du christianisme consiste précisément en cette étroite compénétration du corps et de l'esprit, qui participent également au salut. Le message chrétien peut se ramener à la formule de saint Jean : Le Verbe s'est fait chair, c'est-à-dire, l'invisible est devenu visible; l'immatériel transparaît dans la matière; l'esprit s'unit au corps qu'il compénètre et qu'il anime. L'Eglise, c'est l'Incarnation continuée du Fils de Dieu. Elle est un corps, c'est-à-dire d'abord un élément visible : ses enfants sont les baptisés; ses fidèles sont ceux qui participent à son Eucharistie. Du corps, elle connaît les infirmités et les faiblesses : la matière lutte contre l'esprit; la chair est faible et l'esprit est prompt; la lettre cherche à prendre sa revanche contre l'esprit. L'homme, qui ne vit pas seulement de pain, a pourtant besoin de pain pour vivre. Aussi les chrétiens sont-ils soumis à toutes les défaillances de la nature humaine. Le cri de joie poussé par saint

Paul, lorsqu'après avoir rappelé à ses fidèles de Corinthe la bassesse de leur condition antérieure, et tous les vices de leur vie avant le baptême, il s'exclame en un élan de triomphe : « Vous avez été tout cela, du moins quelques-uns d'entre vous. Mais vous avez été lavés, mais vous avez été justifiés, mais vous avez été sanctifiés, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu », — ce cri retombe trop souvent sans écho, car les chrétiens, justifiés et sanctifiés, ne sont pas soustraits aux tentations, pas plus qu'aux maladies et à la mort.

L'Eglise pourtant est l'épouse immaculée du Christ, sans tache ni souillure, ni rien de telle sorte. Elle est sainte, et la société des saints, parce que l'Esprit de Dieu habite en elle et la vivifie. De même que le Verbe incarné connaît de la chair toutes les faiblesses, bien que sa divinité reste impassible, ainsi l'Eglise qui est son corps peut-elle souffrir, sans que l'Esprit qui anime l'Eglise perde rien de sa sainteté et de sa pureté. On trouve déjà dans saint Paul ces admirables considérations mystiques sur l'Eglise. Plusieurs, parmi les vieux saints, les ont reprises, sans qu'aucun d'eux peut-être atteigne la sublimité du langage de l'apôtre. Tous du moins, chacun selon son tempérament, son éducation, son originalité intellectuelle ou morale, ont aimé l'Eglise, comme on aime une personne vivante, et se la sont représentée d'une manière concrète, sous la forme d'un être réel, doué d'une personnalité et d'une conscience. Il n'est pas jusqu'à certaines sectes gnostiques qui n'aient fait de l'Eglise un éon et ne lui aient donné une place de choix dans leurs syzygies. Sans aller aussi loin, des orthodoxes comme Hermas voyaient dans l'Eglise la première-née de toutes les créatures.

Tout cela est bien remarquable, car pour les païens qui regardaient du dehors le développement du christianisme, il était difficile de connaître autre chose que des communautés locales, indépendantes l'une de l'autre, et rattachées l'une à l'autre par les seuls liens d'une foi et d'une espérance communes. Dans chaque cité, les chrétiens se groupaient autour d'un chef qui

était l'évêque et qu'assistait un conseil d'anciens. Ils se réunissaient pour prier, pour chanter des cantiques au Christ comme à un Dieu, pour manger ensemble une nourriture innocente. Ces expressions sont celles de la lettre de Pline à Trajan, et jettent une lumière précieuse sur ce qu'un païen éclairé des premières années du second siècle connaissait du christianisme. Pour Pline, comme pour Trajan, comme pour leurs contemporains, la religion du Christ est une religion communautaire : ses membres appartiennent à des associations, ils manifestent leur foi en se réunissant. D'ailleurs chaque groupe local est semblable à tous les autres; ce qui se fait en une cité se renouvelle ailleurs : au dire de Pline, c'est dans toute la province de Bithynie que les chrétiens se réunissent par cités, et que les cérémonies de leur culte témoignent de leur organisation.

A côté des églises locales, les païens pouvaient encore constater l'élan de charité qui unissait dans le monde entier tous les croyants. Les frères se connaissaient d'une église à l'autre; les chefs de communautés surtout entretenaient les uns avec les autres un fréquent commerce : on s'écrivait, on se visitait, on se soutenait dans les tentations et les épreuves, on se félicitait de son zèle; on s'envoyait des aumônes pour les pauvres; on échangeait une hospitalité simple et cordiale. D'une extrémité à l'autre de l'empire, le christianisme prenait partout le même aspect de résistance aux cultes païens et de société religieuse fondée sur la foi du Christ : aussi les édits de persécution revêtaient-ils un caractère général, comme plus tard les édits de tolérance. La formule de Trajan : « Vous n'avez pas le droit d'exister » trouve sa réplique dans celle d'Alexandre Sévère qui permit aux chrétiens d'exister.

Mais, déjà aux origines de la prédication chrétienne, le paganisme pouvait faire parade d'un certain nombre de cultes semblablement répandus dans l'univers entier. La religion de Rome et d'Auguste a ses fidèles dans toutes les parties de l'empire romain; et son unité se manifeste d'autant mieux qu'elle est célébrée

non seulement par cités, mais par provinces : c'est la province qui est l'unité du culte officiel rendu à la divinité impériale, comme le prêtre provincial est le chef reconnu de la liturgie qui unit en un même sacrifice tous les habitants de la province. Les cultes orientaux d'autre part, ceux de la déesse syrienne, d'Isis, de Mithra, se répandent les uns après les autres dans toutes les parties du monde romain, et se superposent aux vieilles religions locales. De plus en plus, au lieu des religions à base territoriale, se développent des religions personnelles : la juridiction des divinités païennes s'étend bien au delà des limites étroites de la cité qui leur a donné naissance, et embrasse tous les fidèles qui, en quelque lieu que ce soit, leur rendent l'hommage de leur culte.

Le christianisme ne se distingue pas seulement des cultes païens par l'objet de sa foi. Ce qui constitue sa grande nouveauté, c'est qu'il est une Eglise, c'est-à-dire un corps hiérarchiquement ordonné et animé vers sa fin par l'Esprit de Dieu. Les *membra disiecta*, que constituent les églises locales, ne sont qu'en apparence isolés : unis par les liens communs d'une même croyance, soumis à une même autorité, ils sont encore unis les uns aux autres dans le lien même qui unit le Père et le Fils, c'est-à-dire dans le Saint-Esprit, et cette unité est plus profonde que des spectateurs inattentifs ne peuvent la soupçonner. On reste confondu par exemple, en pensant à la résistance que partout le christianisme naissant, à la fin du premier siècle et durant tout le second siècle, opposa à l'hérésie. Nul spectacle peut-être n'est plus révélateur de la vie spirituelle qui souffle dans l'Eglise d'une extrémité du monde à l'autre. Hérésies insinuantes, s'il en fut, essais de conciliation entre la sagesse païenne et l'enseignement du Christ, compromis entre l'austère morale du Seigneur et la vie facile des passions; prédications du salut acheté au prix de la connaissance des mystérieuses révélations ou des sacrifices passagers de la chair; liberté spirituelle de l'individu qu'inspire la prophétie; tout cela et bien d'autres choses encore sont tour à tour prêchées dans toutes les

parties du monde romain. Saint Paul dénonce déjà l'hérésie naissante à Colosses; dans l'Apocalypse, saint Jean la condamne à Pergame et à Thyatire. Plus tard, l'Egypte, la Grèce, Rome, la Phrygie sont tour à tour envahies. Mais le christianisme résiste à tous les assauts. Partout les mêmes doctrines sont condamnées au nom des mêmes principes. Partout la foi orthodoxe conserve ses traditions et manifeste la même répugnance pour la nouveauté. Tandis que les religions païennes, tolérantes par nature, se mélangent les unes aux autres et aboutissent au syncrétisme où elles perdent leur originalité primitive, le christianisme fait face de toutes ses forces à l'erreur et triomphe d'elle en effet. Comment cette lutte et cette victoire auraient-elles été possibles si toutes les communautés éparses aux quatre coins du monde n'avaient été les membres d'un même corps?

L'historien, qui, aujourd'hui, étudierait les origines chrétiennes sans tenir compte de l'immense nouveauté de l'Eglise, corps parfaitement agrégé du dehors et profondément uni du dedans, risquerait fort de ne pas comprendre comment les communautés locales se sont groupées, jusqu'à ce que, même aux yeux des moins perspicaces, l'unité de l'Eglise s'affirme dans la soumission au siège de Rome. Les circonstances politiques ou sociales ont pu faciliter la manifestation de ces groupements, et l'expression de cette soumission. Elles ne les ont pas créées. En aucun moment, les chrétiens n'ont perdu de vue l'Eglise unique à laquelle ils appartenaient; ils ont prié pour elle dès les temps les plus reculés, comme en témoignent la *Didachè*, le Martyre de saint Polycarpe, les Actes de saint Fructuosus de Tarragone. Saint Cyprien, dont le témoignage est particulièrement significatif, a parlé en termes magnifiques de l'unité de l'Eglise, aussi bien que de « l'Eglise principale d'où est issue l'unité sacerdotale ».

L'Eglise, dont les vieux saints rendent bon témoignage, n'est pas celle de leur cité particulière, mais l'Eglise universelle qui est le corps du Christ. Les canons qui plus tard serviront à saint Augustin ou à

saint Vincent de Lérins pour opposer la véritable doctrine à l'hérésie : « *Securus iudicat orbis terrarum*; L'univers est un juge assuré des controverses » ou encore : « *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus,* Ce qui est cru partout, toujours, unanimement » sont, dans leur esprit aussi anciens que le christianisme lui-même. Partout et toujours, c'est la formule même de l'Eglise, dont l'âme a modelé le corps, dont le corps a préservé l'âme, au cours des siècles, sans qu'il soit possible de séparer l'un de l'autre.

Ces idées trouvent une magnifique expression dans une page célèbre de saint Augustin qu'on ne se lasse jamais de relire : « O Eglise catholique, Mère très véritable des chrétiens, tu as le mérite non seulement de nous enseigner le culte très pur et très chaste que nous devons à Dieu, et qui devient la meilleure joie de notre vie, mais de faire tellement tiennes la dilection et la charité envers le prochain que nous trouvons chez toi, souverainement efficaces, tous les remèdes aux maux nombreux dont souffrent les âmes à cause du péché. Tu exerces et tu instruis l'enfance avec simplicité, la jeunesse avec force, la vieillesse avec délicatesse, tenant compte des besoins du corps comme de ceux de l'âme. C'est par toi que le fils se soumet à ses parents pour ainsi dire dans une libre servitude, et que les parents commandent à leur fils avec l'autorité de l'amour. C'est toi qui, par un lien religieux, plus fort et plus étroit que le lien du sang, unit le frère au frère; c'est toi qui, par un lien non seulement de vie commune mais d'une certaine fraternité, unis les citoyens aux citoyens, les races aux races, en un mot tous les hommes entre eux, en leur rappelant leur commune origine. Tu enseignes aux rois le dévouement envers leurs peuples, aux peuples l'obéissance envers leurs rois. Avec quel soin tu nous apprends à qui se doit l'honneur, à qui l'affection, à qui le respect, à qui la crainte, à qui l'encouragement, à qui l'avertissement, à qui l'exhortation, à qui la correction, à qui le reproche, à qui le châtiment; montrant que si tout ne se doit pas également à tous,

la charité pourtant doit être pour tous, et l'injustice pour personne. »

Aujourd'hui, comme au temps des Pères, l'Eglise catholique continue son œuvre à travers le monde. Elle garde, sur la terre, l'Esprit de Jésus-Christ, dont elle est le corps. Tandis que des chrétiens sans église s'efforcent vainement de faire ce qui n'a jamais été fait aux siècles passés, de conserver l'Esprit du Christ, tout en l'isolant de son corps mystique, tandis que les plus clairvoyants d'entre eux reconnaissent à la médiocrité des résultats obtenus, l'inanité de leur tâche, les catholiques, restés fidèles à la tradition et aux exemples des vieux saints, s'adressent à l'Eglise pour conduire leurs démarches vers le Seigneur; et empruntant les anciennes paroles de la liturgie, dans la préface de la messe de la Dédicace, ils aiment à redire ce qu'est pour eux cette sainte et catholique Eglise : « C'est elle, en effet, qui est la véritable maison de prière dont les édifices visibles ne sont que l'image; le temple dans lequel habite votre gloire, le siège immuable de la vérité, le sanctuaire de l'éternelle charité. C'est elle qui est l'arche, grâce à laquelle nous sommes arrachés aux flots du déluge et conduits au port du salut. C'est elle qui est l'épouse unique et bien-aimée que le Christ a acquise de son sang, qu'il vivifie de son Esprit, dans le sein de laquelle nous sommes nés à nouveau par votre grâce, où nous sommes nourris du lait de la parole, fortifiés du pain de la vie, réchauffés par les secours de votre miséricorde. C'est elle qui, avec le secours de son époux, combat fidèlement sur la terre et qui, couronnée par lui, triomphe éternellement dans les cieux. » Telle est apparue l'Eglise des origines aux regards émus des premiers chrétiens; telle elle reste pour nous après tant de siècles, l'épouse immaculée du Christ, et notre mère.

III

La Trinité

De toutes les vérités que l'Eglise catholique propose à notre croyance, la première est le mystère de la sainte Trinité. Vers la fin de l'âge patristique, l'auteur inconnu du symbole de saint Athanase exprime ce mystère en des termes précis, que leur clarté d'ailleurs ne rend pas lumineux. « La foi catholique, dit-il, consiste à vénérer un seul Dieu dans la Trinité, et la Trinité dans l'unité, sans confondre les personnes, et sans séparer la substance. Car autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit. Mais le Père, le Fils et le Saint-Esprit possèdent une seule divinité, une gloire égale, une majesté coéternelle. Tel est le Père, tel est le Fils, tel est le Saint-Esprit. Incréé est le Père, incréé le Fils, incréé le Saint-Esprit. Immense est le Père, immense le Fils, immense le Saint-Esprit. Eternel est le Père, éternel le Fils, éternel le Saint-Esprit. Et pourtant, il n'y a pas trois éternels, mais un seul éternel, comme il n'y a pas trois incréés ni trois immenses, mais un seul incréé et un seul immense. De même tout-puissant est le Père, tout-puissant le Fils, tout-puissant le Saint-

Esprit. Et pourtant, il n'y a pas trois tout-puissants, mais un seul tout-puissant. Ainsi le Père est Dieu, le Fils est Dieu, le Saint-Esprit est Dieu. Et pourtant il n'y a pas trois Dieux, mais un seul Dieu. Ainsi le Père est Seigneur, le Fils est Seigneur, le Saint-Esprit est Seigneur. Et pourtant il n'y a pas trois Seigneurs, mais un seul Seigneur. Car, do même que la vérité chrétienne nous oblige à confesser séparément chaque personne comme Dieu et Seigneur, ainsi la religion catholique nous défend de dire trois Dieux ou trois Seigneurs. Le Père n'a été fait par personne, ni créé, ni engendré. Le Fils est du Père seul, ni fait, ni créé, mais engendré. Le Saint-Esprit est du Père et du Fils, ni fait, ni créé, ni engendré, mais procédant. Il n'y a donc qu'un seul Père et non trois Pères; un seul Fils et non trois Fils, un seul Esprit Saint et non trois Esprits Saints. Et dans cette Trinité, il n'y a rien de premier ou de dernier, de plus grand ou de plus petit, mais toutes les trois personnes sont coéternelles et coégales entre elles. De sorte qu'en tout, comme il a déjà été dit, il faut vénérer dans la Trinité l'unité, et dans l'unité la Trinité. Que celui donc qui veut être sauvé pense ainsi de la Trinité. »

N'est-il pas étrange que ces formules lapidaires, ces paroles sèches dans lesquelles ne passe aucun souffle de poésie, ces mots techniques que l'on sent choisis à dessein, au terme d'un grand effort de précision, soient devenus un cantique, et que l'Eglise les chante en ses cérémonies avec la même dévotion, sinon avec le même enthousiasme, que les strophes vibrantes du *Te Deum*? Nous serions en effet portés à nous étonner, si nous ne nous rappelions que le symbole athanasien résume et conclut un immense effort de foi, tout le travail de plusieurs siècles, qui a cherché à s'exprimer de manière plus exacte, pour rendre Dieu accessible à la pensée humaine; qu'il signifie la lutte acharnée contre des hérésies subtiles; la victoire chèrement achetée au prix de beaucoup de souffrances et de sang; l'amour de l'Eglise pour son Créateur; la vie intime des fidèles qui trouvent dans la foi à la Trinité un moyen de perfection. C'est tout cela et bien autre

chose encore, qui passe à travers les mots du symbole, et nous les rend non seulement vénérables, mais aimables. Ils marquent le triomphe de la vérité sur l'erreur, et sont un chant joyeux; ils affirment la continuité traditionnelle de l'enseignement de l'Eglise et de l'enseignement du Seigneur : chacun d'entre eux a coûté des peines et des labeurs sans nombre, et c'est, au delà des formules, derrière les voiles qui ne peuvent entièrement les dissimuler, les âmes des Pères que nous retrouvons sans peine, toutes proches de nous.

⁂

Lorsque le Sauveur, avant de monter au ciel, confia aux disciples leur mission il ne leur donna pas d'autre mot d'ordre que celui-ci : « Allez, enseignez toutes les nations; baptisez-les, au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit. »

Les disciples obéirent à cet ordre. Sans doute, jusqu'à la descente du Saint-Esprit, ne comprenaient-ils pas dans le détail la richesse de la formule employée par le Maître. Ils savaient bien que Jésus leur avait maintes fois parlé du Père céleste, de ce Père miséricordieux qui fait pleuvoir sur les bons et sur les méchants, qui fait luire son soleil sur tous ses enfants avec une égale libéralité, qui vêt les lis des champs et nourrit les oiseaux du ciel, et à qui dans la prière quotidienne nous parlons en disant : « Notre Père. » Ils savaient encore que Jésus avait avec ce Père commun des hommes des relations uniques. Le Maître ne leur disait-il pas en parlant de Dieu : Mon Père et votre Père? N'ajoutait-il pas ces paroles un peu mystérieuses : Personne ne connaît le Fils sinon le Père et personne ne connaît le Père sinon le Fils, et celui à qui il lui aura plu de le révéler? Au reste, quelques-uns d'entre les Apôtres n'avaient-ils pas entendu sur la montagne de la transfiguration la voix céleste qui glorifiait Jésus : Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui je me suis complu : écoutez-le? Ne se rappelaient-ils pas tous que, dans la nuit où il fut livré, le Sei-

gneur, interrogé par le grand prêtre sur ses origines et sa mission, lui avait fait cette simple réponse : « Je suis le Christ, le fils du Béni. Et je vous le dis, vous verrez le Fils de l'Homme venir dans les nuées du ciel »? Les Apôtres savaient enfin qu'avec le Père et le Fils règne dans le ciel l'Esprit. L'Esprit de Dieu! Même avant d'avoir reçu l'enseignement du Sauveur, ils en avaient entendu l'éloge dans les synagogues des villages galiléens : c'est cet Esprit qui était sur les eaux aux premiers jours du monde, alors que tout était encore chaos dans l'univers et que la lumière n'était pas sortie des ténèbres. Ils en avaient pu lire les bienfaits dans les livres des prophètes, et la promesse que cet Esprit viendrait sur le Messie aux jours de son avènement : esprit de sagesse et de science, esprit de conseil et de force, esprit de prudence et de piété, esprit de crainte de Dieu. Lorsque Jésus avait été baptisé par Jean, ils savaient que la colombe avait plané au-dessus de sa tête, c'est-à-dire l'Esprit de Dieu qui le consacrait ainsi de son onction. Plus tard le Sauveur leur avait enseigné que l'Esprit divin parlerait par leurs bouches, lorsqu'ils seraient interrogés devant les tribunaux des hommes; et, avant de les quitter, il leur avait promis de leur envoyer un autre Paraclet, l'Esprit de vérité, qui les ferait se souvenir de tout ce qu'il leur avait enseigné.

Au moment du départ du Seigneur, telle était dans ses grandes lignes la foi des apôtres et des disciples. Ils croyaient certes en un seul Dieu : le monothéisme était le fondement de toute leur vie religieuse. Combien de fois n'avaient-ils pas, à la synagogue de Capharnaüm ou à celle de Tibériade, ou encore dans le recueillement de leurs maisons familiales et de leurs barques solitaires, répété la traditionnelle prière du Deutéronome: Ecoute, Israël; Jahveh ton Dieu est le seul Dieu? Jésus n'avait fait que confirmer en eux, s'il eût été besoin, cette foi profonde. Avec lui, les apôtres avaient appris de nouveau que Dieu est esprit et veut être adoré en esprit et en vérité. Seulement ils avaient tempéré ce que leur croyance pouvait avoir de rude et d'austère, l'âpreté de la religion du Sinaï :

à l'école du Maître, Dieu, petit à petit, s'était rapproché de leurs âmes; tout en continuant à l'adorer comme le Créateur tout-puissant du ciel et de la terre, ils avaient commencé à aimer en lui le Père plein de tendresse et de sollicitude.

Comment se conciliaient, en leurs esprits, la croyance ancienne avec l'enseignement nouveau, le monothéisme rigide des vieux prophètes, celui plus étroit encore des pharisiens, aux pieds de qui ils avaient été formés, et la certitude absolue où ils vivaient désormais que Jésus était le Fils du Dieu vivant? La parole du Maître et sa grâce avaient accompli en eux cette grande œuvre. L'Esprit Saint, le jour de la Pentecôte, y avait mis la dernière perfection. Les apôtres croyaient en un Dieu unique, Père, Fils et Saint-Esprit, et cette croyance était pour eux la suprême certitude, celle qu'ils avaient mission de transmettre au monde, et dont ils devaient faire eux-mêmes le principe de leur vie spirituelle.

Que les apôtres, fidèles à leur vocation, furent les hérauts de la Trinité, c'est ce dont nous témoigne le Livre des Actes. C'est ce que nous prouve plus encore ce que nous savons de l'Eglise du premier siècle. Les disciples choisis par Jésus n'eurent guère le temps d'écrire. Ils étaient par vocation des prédicateurs : ils enseignèrent et ils vécurent. Ceux d'entre eux qui furent amenés à prendre le calame se bornèrent à rappeler les paroles du Seigneur, ou à marquer, selon les circonstances, quelques-unes de leurs conséquences pratiques : Saint Matthieu et saint Jean dans leurs Evangiles, saint Pierre, saint Jacques, saint Jude, et encore saint Jean, dans les Epîtres qui portent leurs noms.

Le premier qui essaya de développer explicitement sa croyance fut saint Paul. Celui-ci n'avait pas été le témoin de la vie quotidienne du Christ en Galilée. Converti après la résurrection du Maître, il apportait au christianisme naissant toute l'ardeur de sa foi et toute la vigueur de son esprit. Ses formules portent la frappe de sa personnalité puissante, que Jésus sur le chemin de Damas avait pu terrasser, mais qu'il

s'était réservé de faire servir pour le bien des âmes. Saint Paul n'est donc pas un novateur : il transmet ce qu'il a reçu; il ne propose même pas d'explications originales : il lui suffit d'affirmer sa foi qui n'est pas une philosophie. Il n'y a qu'un Dieu, dit-il, et il n'y a qu'un seul Seigneur. Le Seigneur est Dieu. Etant en forme de Dieu, il a pris la forme d'esclave; étant riche, il s'est appauvri pour nous; il est Dieu au-dessus de tout, béni dans les siècles. Il n'y a enfin qu'un seul Esprit qui prie en nous et avec nous, et en qui nous crions vers Dieu, en l'appelant notre Père.

La doctrine trinitaire de saint Paul est plus riche cependant que celle des Synoptiques. Dans ses Epîtres, l'apôtre insiste sur la nature et sur le rôle de l'Esprit de Dieu, dont les premiers évangélistes avaient à peine parlé; il met dans un relief plus saisissant la divinité du Sauveur, dont il se plaît surtout à décrire l'action spirituelle depuis les jours de son retour au ciel. Mais, si l'on peut trouver chez lui les éléments d'une synthèse théologique, on n'y rencontre pas cette synthèse elle-même. En de rares circonstances, l'apôtre est amené à joindre dans une formule unique les trois personnes de la Sainte Trinité, à la fin de la seconde Epître aux Corinthiens par exemple : « La grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et la charité de Dieu, et la communion du Saint-Esprit soient avec vous tous »; ou encore, dans la première aux Corinthiens, ce retour joyeux sur l'état présent des fidèles après la lamentable évocation des fautes passées : « Vous avez été tout cela, du moins quelques-uns d'entre vous. Mais vous avez été lavés, mais vous avez été justifiés, mais vous avez été sanctifiés au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ et dans l'Esprit de notre Dieu. » Ce sont là des cris spontanés d'adoration et d'amour. Pour l'apôtre comme pour les fidèles, qu'il a engendrés au Christ, la Trinité est une vie en même temps qu'elle est une croyance et une doctrine. Le chrétien vit d'elle et par elle. Même lorsque saint Paul ne prononce pas les noms des trois personnes divines, il les a dans l'esprit et dans le cœur; le rythme ternaire s'impose à lui, avec l'intention évidente de ramener la pensée

des croyants pour qui il écrit, vers ce Dieu avec qui, en qui, par qui ils vivent, vers ce Dieu que le Christ leur a appris à connaître et que l'Esprit fait habiter en eux.

Pas plus que les épîtres de saint Paul, le quatrième Evangile n'est un livre de théologie. Il se présente comme un récit où les actions et les enseignements du Christ sont rappelés avec un accent personnel. A l'apôtre qui avait reposé sur la poitrine du Maître et qui, pendant de longues années, avait gardé en son cœur de si précieux souvenirs, l'Esprit Saint avait donné un amour incomparable, qui devait devenir, sous son inspiration, un instrument singulièrement approprié. Le Christ de saint Jean est ainsi doublement historique : ce n'est pas seulement, si l'on ose ainsi s'exprimer, le Christ des autres; c'est en même temps le sien. Le disciple bien aimé, sur le point de quitter ce monde, rend un témoignage véritable de ce qu'il a vu et entendu touchant le Verbe de vie. Le prologue du quatrième Evangile sert naturellement d'introduction au récit qui le suit et qui le commente. Il n'est pas un emprunt arbitraire à la philosophie des Grecs : le Verbe chrétien n'est ni une abstraction, ni un Dieu secondaire et subordonné : c'est d'abord Jésus-Christ, Vie et Lumière des hommes. Parce qu'il est lumière, le Christ nous fait connaître Dieu; parce qu'il est vie, il nous donne d'être renouvelés en Lui. La vie divine qui va du Père au Fils et de l'un à l'autre à l'Esprit est pour le chrétien un modèle. « Qu'ils soient un comme vous et moi nous sommes un. » Tout autant, elle est un principe d'action : « Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera, et nous viendrons en lui et nous ferons en lui notre habitation. » On ne saurait imaginer de livre plus fécond que le quatrième Evangile : dix-neuf siècles chrétiens ont passé sans en épuiser le contenu. C'est à saint Jean surtout que l'Eglise doit d'avoir connu et goûté les profondeurs de la vie divine révélée par le Christ.

Et lorsqu'on quitte les Apôtres, pour arriver aux écrits des Pères apostoliques, on est d'abord surpris

de trouver chez eux une doctrine beaucoup moins riche, et souvent beaucoup moins exacte que chez les écrivains du Nouveau Testament. Il faut cependant prendre garde que nous n'avons pas le droit de juger de l'Eglise de la fin du premier siècle et du commencement du second par la Doctrine des Apôtres, la première lettre de saint Clément, les sept épîtres de saint Ignace d'Antioche, le Pasteur d'Hermas et la lettre de Barnabé, qui sont peut-être avec les odes de Salomon, les seuls témoins conservés de cette lointaine époque. Ces pauvres petits livres ne sont, peut-on croire, que des fragments d'une littérature sans doute beaucoup plus riche; et la littérature elle-même était le dernier des soucis des chrétiens, recrutés surtout dans les classes pauvres et ignorantes de la société et préoccupés de vivre bien plus que de penser. Lorsque, chez saint Ignace, nous trouvons les noms du Père, du Fils unique, de l'Esprit Saint, nous avons à essayer de nous représenter quelle richesse de vie spirituelle apportaient ces noms à l'évêque d'Antioche. Celui-ci nous apparaît tout pénétré de l'esprit de saint Jean qu'il a peut-être connu; dans les phrases heurtées des sept lettres écrites sur le chemin du martyre, nous retrouvons la pensée du disciple bien-aimé, adaptée déjà à des circonstances nouvelles, longuement méditée, passionnément vécue par le saint évêque dont le seul désir est d'être désormais uni indissolublement au Christ.

Les simples chrétiens de la grande Eglise ne spéculent guère sur le dogme trinitaire, mais ils y croient et ils en vivent. Je ne sais guère, dans l'ancienne littérature chrétienne, de chose plus émouvante que la prière prononcée par saint Polycarpe de Smyrne au moment de monter sur le bûcher pour y rendre le témoignage suprême : « Seigneur Dieu tout-puissant, Père de Jésus-Christ, ton Fils bien-aimé et béni, qui nous a appris à te connaître, Dieu des anges, des puissances et de toute la Création, Dieu de toute la race des justes qui vivent en ta présence, je te bénis pour m'avoir jugé digne de ce jour et de cette heure, digne d'être compté au nombre de tes martyrs et d'avoir part au calice de ton Christ pour la résurrection de

la vie éternelle de l'âme et du corps, dans l'incorruptibilité de l'Esprit Saint. Puissé-je aujourd'hui être reçu parmi eux en ta présence, comme une victime grasse et agréable; de même que le sort que tu m'avais préparé, que tu m'avais fait voir d'avance, tu le réalises maintenant, Dieu de vérité, Dieu exempt de mensonge. Pour cette grâce, et pour toutes choses, je te loue, je te bénis, je te glorifie par l'éternel grand prêtre du ciel, Jésus-Christ, ton serviteur bien-aimé, par qui gloire soit à toi avec Lui et le Saint-Esprit maintenant et dans les siècles à venir. Amen. » Cette antique prière, du milieu du second siècle, a déjà le dessin classique : elle s'adresse à Dieu le Père, mais le Fils en est le médiateur et le Saint Esprit lui est associé. Les trois personnes de la Sainte Trinité sont unies dans la dévotion des fidèles comme elles le sont dans leur foi; on croit en elles; on les adore, on les prie avant même d'avoir défini leurs relations précises dans l'unité de la substance divine.

Le premier peut-être qui essaie d'expliquer le mystère de la Trinité, ou du moins d'éclaircir les relations des personnes divines, est Hermas dans le Pasteur. Hermas est un laïque et il ne semble pas avoir reçu une instruction très poussée. Aussi n'est-il pas étonnant que ses formules soient embarrassées. Il est remarquable déjà que, dans tout son écrit, il ne rappelle jamais le nom du Christ ou de Jésus : mesure de prudence sans doute, en ce temps où c'était un crime punissable de mort d'être reconnu chrétien, et où le nom seul était poursuivi par les lois. Mais Hermas parle du Fils de Dieu et aussi du Saint-Esprit. Ne serions-nous pas tentés de croire qu'il les confond même l'un et l'autre? Il écrit en effet : « L'Esprit Saint qui préexistait, qui a créé toute la création, Dieu l'a fait habiter dans une chair de son choix. Cette chair dans laquelle l'Esprit Saint avait fixé sa demeure le servit admirablement, marchant dans les voies de la sainteté et de la pureté sans jamais lui causer la moindre souillure. Pour cette noble et chaste vie, pour la part qu'elle avait prise aux labeurs de l'Esprit et le concours qu'elle lui avait prêté en

toute circonstance, pour sa courageuse et virile conduite, Dieu a voulu faire de cette chair l'associée de l'Esprit Saint, car il avait eu pour agréable la manière d'agir de cette chair, qui sur la terre, pendant qu'elle portait le Saint-Esprit, ne s'était jamais souillée. Il prit donc conseil du Fils et des anges glorieux, pour donner à cette chair qui avait servi l'Esprit avec une irréprochable fidélité un lieu de repos, ne voulant pas qu'elle eût l'air d'avoir perdu la récompense de ses services. » Il semblerait, à lire ce passage, que c'est le Saint-Esprit qui s'est incarné; mais ailleurs Hermas écrit : « Je veux te faire voir tout ce que t'a déjà montré l'Esprit Saint qui s'est entretenu avec toi sous la figure de l'Eglise. Cet Esprit est le Fils de Dieu. » Et pour achever de compliquer la situation, il paraît identifier en un autre passage le Fils de Dieu avec l'archange Michel. Des théologiens scrupuleux ont cherché parfois à débrouiller cet écheveau, et à donner un sens orthodoxe à toutes les formules du vieil Hermas. Peut-être est-ce là un inutile effort? Tout plein de ses visions, de ses constructions apocalyptiques, le simple auteur du Pasteur s'embrouille lui-même au milieu de ses paraboles; il ne faut pas vouloir serrer de trop près son symbolisme compliqué, pas plus que sa théologie rudimentaire. Hermas croit au Père, au Fils, et au Saint-Esprit; du moins, de la tradition a-t-il retenu ces noms déjà enseignés par le Nouveau Testament, et qu'il cherche à rapprocher l'un de l'autre dans la clarté d'une explication définitive. Ne lui reprochons pas trop de ne pas avoir réussi. Combien de nos fidèles, aujourd'hui, seraient embarrassés autant qu'Hermas s'ils avaient à exprimer correctement le mystère de la Trinité, bien qu'ils eussent derrière eux toute la série des témoignages chrétiens qui manquaient au bon vieil écrivain.

Hermas d'ailleurs n'est pas le seul qui soit impuissant à parler correctement de la Trinité. Auprès de lui, après lui, sont à ranger beaucoup de ceux qui s'essaient à définir les relations entre les personnes divines, non pas seulement les hérétiques, mais les apologistes mêmes de la grande Eglise, ceux qui

assument la tâche d'exposer et de défendre ses dogmes en face des païens, et de combattre les hérésies : un saint Justin, un saint Théophile d'Antioche, un saint Irénée, un Tertullien, un Origène; les uns davantage, les autres moins. Il était difficile d'ailleurs de synthétiser en une formule un dogme aussi riche, aussi complexe, que le dogme trinitaire. La langue de la théologie n'était pas créée, et l'on ne savait pas toujours comment faire pour maintenir l'unité divine, tout en confessant que Jésus-Christ et le Saint Esprit étaient aussi Dieu, comme le Père lui-même.

Il faut entendre comment, dans les premières années du troisième siècle, Tertullien parle de ces chrétiens qui méconnaissent le dogme trinitaire, sous prétexte de sauvegarder l'unité divine : « Les esprits simples, écrit-il, pour ne pas dire ignorants ou grossiers — ce sont eux qui constituent le gros de l'armée des fidèles — ne voient qu'une chose dans la règle de foi : c'est qu'à la place des dieux du siècle, elle leur présente le Dieu unique et vrai. Ne comprenant pas que l'unité de Dieu n'exclut pas l'économie, ils tremblent à ce seul mot d'économie. Pour eux, qui dit existence et déploiement d'une trinité dit déchirement de l'unité; tandis qu'en réalité l'unité qui tire d'elle-même la trinité n'est pas déchirée par elle-même, mais organisée. Ils crient donc que nous prêchons deux et trois Dieux, mais ils se posent comme les partisans du Dieu unique. Ils oublient que l'unité ramassée en elle-même outre mesure constitue une hérésie, et que la trinité raisonnablement déployée est la vérité. Nous sommes pour la monarchie, disent-ils; et à la façon dont ces artistes écorchent ce mot, on voit qu'ils le comprennent aussi bien qu'ils le prononcent. »

On aura remarqué que Tertullien accuse de monarchianisme la plupart des fidèles. Un peu plus tard, Hippolyte paraît faire la même constatation dans l'Eglise de Rome, et qu'y a-t-il à cela d'étonnant? Le mystère de la Trinité est si difficile à exprimer clairement. Ne semble-t-il pas plus simple de dire que le Père, le Fils et le Saint Esprit ne sont qu'un, et que derrière ces noms différents c'est toujours du même

Dieu qu'il s'agit? Le dogme de l'unité divine étant le fondement de tout le christianisme, la tâche importante est, peut-on croire, de le sauvegarder contre toutes les compromissions : de là la faveur que rencontrent durant le troisième siècle les hérésies monarchiennes : le patripassianisme en Occident, le sabellianisme et l'adoptianisme en Orient.

Les théologiens cependant entrent en jeu. Leur rôle devient prépondérant lorsque la vérité est menacée par l'erreur. Aussi longtemps que l'hérésie ne se manifeste pas au grand jour, le besoin ne se fait pas sentir d'exprimer en formules précises la croyance commune. Les chrétiens des deux premiers siècles avaient surtout vécu de leur foi à l'ineffable Trinité. Ils avaient affirmé qu'ils croyaient au Père, au Fils et au Saint-Esprit, au nom de qui ils avaient été baptisés. Avec une égale certitude, ils avaient prié Dieu le Père Tout-Puissant de toutes choses, adoré son Fils unique Jésus-Christ, imploré l'assistance du Saint-Esprit. Les fantaisies du gnosticisme n'avaient pu troubler sur ce point la grande Eglise dans la paisible possession de sa foi. Mais lorqu'aux mystérieuses généalogies d'éons succèdent les systèmes rationalistes de Théodote de Byzance, de Théodote le Corroyeur, d'Artémon, de Praxéas, alors le danger est pressant. Il faut rassurer les esprits qui tiennent également à l'unité divine, et à la divinité du Christ Jésus. En Occident, Tertullien s'emploie à cette tâche qui est poursuivie en Orient par Origène.

Ni l'un ni l'autre d'ailleurs ne réussissent pleinement. Tertullien a le mérite de définir les termes de personne et de substance, et de découvrir la formule classique : « Une seule substance, trois personnes. » Mais il est africain. Il parle et écrit surtout en latin; et ce sont les pays de langue grecque principalement qui sont menacés par le développement de l'hérésie. Origène a des expressions touchantes pour parler du grand mystère divin. Lorsqu'il commente le Cantique des Cantiques, il rappelle avec émotion la venue de Dieu dans les âmes saintes : « C'est à ces âmes, écrit-il, que le Seigneur disait : Moi et le Père nous vien-

drons et nous dînerons avec elles et nous ferons chez elles notre demeure. Où donc dînera le Christ avec son Père? Où fera-t-il sa demeure? Où se reposera-t-il? Bienheureuse dilatation de cette âme! Bienheureux coussins de cet esprit où le Père et le Fils, et sans doute aussi l'Esprit Saint, couchent et dînent et font leur demeure. De quelles richesses, de quels biens, de tels convives ne sont-ils pas nourris? » Il dit encore ailleurs : « Parler de la toute-puissance de Dieu, de son invisibilité, de son éternité, c'est parler de choses sublimes. Parler du Fils, Monogène coéternel au Père et des mystères qui le concernent c'est parler de choses sublimes. Parler de la grandeur, de la magnificence du Saint-Esprit, c'est parler de choses sublimes. C'est le seul sujet où le sublime soit de mise. Hors de là rien de sublime. Tout est humble et bas, comparé à l'incomparable Trinité. Ne criez donc point au sublime, si ce n'est en parlant du Père, du Fils, et du Saint Esprit. » Et il ajoute avec une piété plus pénétrante qu' « une âme est vide et déserte, si elle n'est pas habitée à la fois par le Père, le Fils et le Saint-Esprit », qu' « elle reste altérée si elle ne boit simultanément à ces trois fontaines qui dérivent d'une source unique », que « le Père, le Fils et le Saint-Esprit sont la nuée lumineuse qui ombrage les vrais disciples du Christ ». Mais tout cela, ce ne sont pas des explications : lorsqu'Origène parle ainsi, il explique la sainte Ecriture aux fidèles d'Alexandrie ou de Césarée en commentaires familiers, en discours simples, dont l'allégorie n'est certes pas absente, mais qui expriment avant tout la foi d'une âme ardemment attachée aux traditions de la grande Eglise.

Il n'en va plus de même dans le *De principiis*. Ici, Origène se propose d'expliquer; il a pour but de donner une philosophie de la foi chrétienne, et le philosophe n'est pas à la hauteur du chrétien. Nous ne connaissons guère aujourd'hui le détail de la pensée d'Origène que par des adversaires comme saint Jérôme et Justinien, ou par des apologistes comme Pamphile et Rufin. Mais, quoi que nous fassions, nous ne pouvons pas échapper à cette impression que les

théories d'Origène sont orientées vers le subordinationisme. Pour sauvegarder le monothéisme, le maître alexandrin place le Père de toutes choses dans une région inaccessible; et, tout en affirmant nettement la divinité du Fils et du Saint-Esprit, il semble dire que cette divinité est secondaire ou partagée. Il écrit par exemple que le Père seul est la vérité en soi et que le Fils est simplement la vérité; ou encore qu'il ne faut pas prier le Christ, mais uniquement le Dieu et Père de l'univers, sans le séparer d'ailleurs du grand prêtre qui a été établi avec serment par le Père. De telles expressions nous étonnent. Il faut ajouter cependant que, si toutes les formules d'Origène ne peuvent guère être interprétées dans un sens acceptable, leur incorrection est due plutôt à la difficulté des problèmes qu'elles doivent résoudre qu'à une hésitation quelconque d'Origène dans son attachement à la vérité traditionnellement enseignée. Les mots sont défectueux, mais l'esprit et le cœur restent profondément fidèles.

Nous ne pouvons aujourd'hui juger, d'après les résultats qu'ils ont obtenus, la valeur de l'effort entrepris par Tertullien, par Origène, par Novatien, par saint Denys d'Alexandrie, par tant d'autres encore, pour exprimer en termes corrects le mystère de la Trinité. Les uns et les autres ont beau faire : les mots ne sont pas à la mesure de leur foi, qui en brise les cadres étroits. Faute de définitions précises, les mêmes termes deviennent tour à tour orthodoxes ou hérétiques. Saint Denys d'Alexandrie évite l'emploi du terme consubstantiel dont s'était probablement servi Origène, mais saint Denys de Rome réhabilite cette expression et amène son homonyme d'Alexandrie à l'accepter aussi après explications et échanges de lettres ou de mémoires. Peu d'années après, Paul de Samosate donne au même mot une signification dangereuse pour la foi, et les Pères du concile d'Antioche le rejettent solennellement. Nombreux sont les exemples de ce genre, les hésitations sur la vraie signification d'un mot. Que veulent dire au juste les mots de personne et de substance? Le terme latin

substantia est-il l'équivalent du grec *hypostasis* qui a le même sens étymologique, ou du grec *ousia* que nous traduisons plutôt par *essentia*? quelles relations y a-t-il entre *persona* et *prosôpon*? l'usage de cette dernière expression est-il légitime dans le vocabulaire théologique, pour parler de Dieu? Questions de grammairiens, dira-t-on. Oui, questions de grammairiens. Mais en attendant qu'elles soient éclaircies, comment exprimera-t-on sa foi?

Les simples se contentent de la professer et d'en vivre. Ils n'ont pas besoin d'autres formules que de celle du symbole baptismal. Ils ont appris à croire en un seul Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre; en Jésus-Christ son Fils unique, notre Seigneur; au Saint Esprit. Cela leur suffit. Ils prient Dieu, et ils l'aiment. Mais aux hérétiques, dont l'audace va croissant de jour en jour, il faut opposer autre chose. Il vient un temps où la simple foi ne se suffit plus à elle-même, et où il est nécessaire d'en exprimer le contenu, dût-on lui donner une forme à jamais immuable. Il y a dans l'histoire des hommes et dans celle des peuples, aussi bien que dans l'histoire des idées, des époques exceptionnelles où il semble que le temps s'arrête de couler en quelque sorte, et où, regardant à la fois le passé et l'avenir, l'esprit se rassemble, se résume et se fixe en une formule définitive. Moment solennel et unique. Pour l'individu, c'est l'instant des grandes décisions où s'oriente toute une vie. Pour les idées, c'est le temps des définitions dogmatiques, pleines de passé et grosses d'avenir. L'an 325 marque pour la foi à la sainte Trinité cet instant solennel où elle va trouver son mot et définir son expression.

La vie de l'Eglise venait alors d'entrer dans une période nouvelle. Persécuté pendant trois siècles par l'autorité civile, le christianisme jouissait, depuis l'édit de Milan, non pas seulement de la liberté, mais de la

faveur impériale. Partout se multipliaient les conversions, partout s'édifiaient les églises; partout aussi se développaient les hérésies : le donatisme en Afrique, l'arianisme en Orient; manifestations à peine voilées du vieil esprit païen, qui essayait encore un retour offensif avant de se décider à disparaître.

Ce qui explique le succès de l'arianisme, la rapidité de sa diffusion, la persistance de son effort, beaucoup plus que la personnalité d'Arius et de ses principaux partisans, beaucoup plus même que l'appui du pouvoir impérial, c'est le fondement solide qu'il trouve dans la philosophie hellénique. L'arianisme, d'un mot, c'est la revanche du rationalisme grec contre le mysticisme chrétien; c'est la substitution du Dieu unique, de ce *summus deus* vers lequel inclinaient le syncrétisme oriental, la philosophie stoïcienne et néo-platonicienne, l'évolution des anciens cultes romains, au Dieu personnel et vivant du christianisme.

Aussi dès le début de sa prédication, Arius quitte-t-il l'Eglise pour descendre dans la rue; il se fait une clientèle dans les bas-fonds de la plèbe d'Alexandrie, chez les marchands, parmi les matelots et les débardeurs du port. Il va même jusqu'à rédiger son enseignement en forme de chansons; et bientôt la *Thalie*, dont saint Athanase nous a conservé quelques couplets, retentit à tous les carrefours et sur toutes les places de la grande cité. Mais Arius ne s'en tient pas là. A son parti adhèrent aussi des ascètes, des vierges; la nouvelle doctrine sort de l'Egypte, se répand en Syrie, prend solidement pied à Antioche; elle gagne à elle des évêques, ceux de Césarée par exemple, de Nicomédie, de Nicée, de Chalcédoine, tout le groupe des collucianistes, qui avaient reçu, par l'intermédiaire de leur maître Lucien, quelques-unes des idées d'Origène. Jamais, semble-t-il, hérésie ne s'était propagée avec autant de rapidité : c'est en 323 peut-être qu'Arius avait commencé à prêcher sa doctrine; dès l'année suivante, tout l'Orient chrétien était divisé.

Il fallait au plus vite prendre des mesures pour sauvegarder l'enseignement traditionnel. Dès les premiers jours de la controverse, saint Alexandre

d'Alexandrie avait stigmatisé les Ariens d'une épithète définitive : il les avait appelés ennemis du Christ, christomaques. Et c'était bien cela. En faisant du Sauveur une créature, les nouveaux hérétiques ruinaient le christianisme dans son fondement. Le Sauveur ne s'est-il pas incarné afin de nous diviniser? Et comment pourrait-il nous diviniser s'il n'est pas Dieu lui-même? Voilà toute la question; et ainsi envisagé le dogme trinitaire devient la pierre angulaire, le pivot de toute la doctrine chrétienne.

Les Pères, qui se réunirent à Nicée en 325, le comprirent bien ainsi. La plupart d'entre eux n'étaient pas, semble-t-il, de grands théologiens. Le plus savant, parmi les membres du concile, était sans doute Eusèbe de Césarée, qui était plus ou moins gagné aux nouvelles doctrines. Mais beaucoup des évêques de Nicée avaient été les témoins de la grande persécution; plusieurs même avaient vaillamment confessé la foi, et portaient encore les cicatrices glorieuses de leurs blessures pour le Christ. A qui pouvait-on mieux s'adresser pour représenter et définir la vraie foi qu'à des martyrs? Aussi l'hérésie fut-elle rapidement dénoncée et condamnée. Il était trop évident, d'après la Tradition aussi bien que d'après l'Ecriture, que le Christ était véritablement Dieu, et que la Trinité des personnes ne détruisait pas l'unité de la nature divine.

La difficulté commença lorsqu'il s'agit d'exprimer en formules ces vérités auxquelles chacun croyait si profondément, dont chacun vivait d'une manière si intime que le besoin ne s'était pas encore bien fait sentir de les traduire au dehors. Dans le symbole qu'ils adoptèrent, les Pères de Nicée déclarent que Notre Seigneur Jésus-Christ est Fils unique du Père, né du Père avant tous les siècles, Dieu de Dieu, lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu. Cela ne leur semble pas encore assez : ce qu'il leur faut, c'est un mot capable de traduire à lui seul la vérité catholique et de servir en quelque sorte de drapeau à tous les adorateurs du Christ. Problème presque insoluble. La richesse des trésors divins peut-elle entrer dans les limites étroites d'un de nos mots humains? Il y avait

alors dans la langue théologique un terme que ses diverses fortunes semblaient assez mal prédestiner au rôle glorieux qui lui était réservé : celui d'*homoousios*, consubstantiel. Malgré son passé, déjà chargé d'aventures, ce terme présentait l'avantage de résumer l'enseignement traditionnel de l'Eglise sur la Trinité et d'être en quelque sorte consacré par l'usage de Rome et de l'Occident. Sur les instances d'Ossius de Cordoue, le consubstantiel est adopté par les Pères de Nicée. C'est autour de ce mot, comme d'un étendard, que va désormais se livrer la grande bataille entre amis et ennemis du Christ; et c'est lorsqu'on aura souffert et lutté pour lui, lorsqu'il sera arrosé par les larmes et le sang des chrétiens du quatrième siècle, qu'il deviendra profondément cher à la piété catholique.

On a remarqué, non sans raison, que saint Athanase, le grand défenseur de la Trinité, emploie très rarement le mot consubstantiel, pour exprimer les relations du Père et du Fils. Il n'en est pas moins le champion infatigable du grand concile, auquel il ne cesse pas de renvoyer ses lecteurs, et dont il montre l'accord avec les leçons de l'Ecriture et de la tradition. Telle est son œuvre : il n'est pas un faiseur de systèmes, mais un témoin, le héraut qui clame sans cesse la Trinité, et l'importance de ce dogme dans la pensée et dans la vie chrétiennes. Qu'il écrive des ouvrages théologiques comme les Discours contre les Ariens ou des livres historiques tels que l'Histoire des Ariens aux Moines, ou des apologies personnelles, ou des lettres, une seule question domine toutes les autres : Dieu un et indivisible dans la Trinité des personnes. Inlassablement, il en crie l'affirmation, faisant passer à travers les discussions les plus minutieuses la flamme ardente de sa foi. Un seul passage, pris comme au hasard dans son œuvre, nous donnera une idée de sa manière : « Si le Verbe, écrit-il, ne coexiste pas éternellement au Père, il n'y a pas de Trinité éternelle. Il y a eu d'abord monade, et par accroissement se produisit plus tard la Triade... Mais cela n'est pas, oh non! La Trinité n'est pas produite, mais éternelle. Unique est la divinité dans la Trinité. Unique la gloire

de la Sainte Trinité. Et vous osez la déchirer en natures différentes! Le Père étant éternel, vous dites du Verbe assis près de lui : Il y eut un temps où il n'était pas! Le Fils étant assis près du Père, vous voulez le mettre loin de lui! La Trinité est créatrice et active, et vous ne craignez pas de l'abaisser au rang du néant. Vous n'avez pas honte d'égaler des esclaves à la libre Trinité et de ranger le roi, Seigneur des armées, avec ses serviteurs. Cessez de brouiller des êtres qui ne peuvent se confondre, ou plutôt le néant avec l'être! Parler ainsi, n'est pas glorifier et honorer le Seigneur, mais l'injurier et le déshonorer, car déshonorer le Fils, c'est déshonorer le Père. Si maintenant la théologie est parfaite dans la Trinité, et si c'est là la vraie et unique piété, où réside la beauté et la vérité, il fallait qu'il en fût toujours ainsi, sinon la beauté et la vérité seraient adventices, et la plénitude de la théologie serait due à l'accroissement... Aucun chrétien ne supporterait pareils hérétiques. Aux païens de se faire une Trinité produite, et de l'égaler aux dieux créés, car ce qui est créé admet seul élimination et augmentation. Les chrétiens, eux, reconnaissent dans leur foi, la bienheureuse Trinité comme immuable, parfaite, toujours dans le même état. »

Notons soigneusement ces dernières paroles, qui témoignent de la clairvoyance de saint Athanase et, avec lui, de toute l'Eglise chrétienne. Les adversaires de la Trinité ne sont pas seulement des hérétiques : ce sont des païens. On est pour Dieu ou contre Dieu; pour l'adorable Trinité, éternelle, immuable, parfaite, incorruptible, ou pour les idoles des nations. Il n'y a pas de milieu. Et c'est ce qui fait toute la valeur tragique de ces combats du quatrième siècle, dont nous nous étonnons quelque peu, lorsque, dans les ouvrages des docteurs orthodoxes ou les fragments de leurs adversaires hérétiques, nous percevons encore le cliquetis des armes, l'étincellement des arguments, le flamboyement des âmes qui se choquent et des esprits qui se heurtent. Quoi donc! pendant plus de cinquante ans, on s'est battu pour ou contre le consubs-

tantiel? On a condamné des évêques à l'exil ou à la déportation, des vierges au déshonneur, des femmes et des enfants à la mort, pour assurer le triomphe de l'homéisme ou de l'anhoméisme? On a rassemblé conciles sur conciles; on a transporté les évêques d'un bout du monde à l'autre par le *cursus publicus*, on a employé tour à tour la menace, la flatterie, les promesses, les séductions, les verges, pour obtenir des adhésions plus nombreuses à l'arianisme officiel? De longues et pénibles négociations ont été nécessaires pour rapprocher l'Orient et l'Occident séparés l'un de l'autre par un long malentendu, pour faire cesser à Antioche un schisme qui divisait les forces orthodoxes, pour ramener à la grande Eglise les homéousiens du parti de Basile d'Ancyre, que sais-je encore? Lorsque aujourd'hui, dans nos grandes solennités, passe, magnifique et triomphal, le chant de notre *Credo*, le *Credo* de Nicée et de Constantinople, le *Credo* de saint Athanase, de saint Basile, de saint Grégoire de Nazianze, de saint Grégoire de Nysse, de Didyme l'Aveugle, de tous ceux, connus et inconnus, qui par la plume, par la parole, par la prière, par l'exemple, en ont été les premiers et plus fidèles témoins, nous nous demandons si nous ne rêvons pas, en songeant au passé douloureux qu'il a coûté. Il y a tant de calme majesté dans ses formules, tant d'assurance dans ses affirmations, tant de force dans la progression de ses dogmes. Oui, certes; mais tout cela a été acheté.

Pour la Trinité, ce sont les chrétiens fidèles : la foule d'Alexandrie qui refuse de recevoir un autre évêque que saint Athanase; les moines des déserts qui assurent au proscrit un refuge tranquille et le cachent dans la solitude de leurs cellules; les évêques égyptiens qui se groupent comme un seul homme autour de leur chef et refusent de souscrire à sa condamnation, dussent-ils y perdre leurs églises; les prêtres chassés de leurs chaires; les vierges violées; les femmes en prières maltraitées et dispersées par la force; toutes ces persécutions et toutes ces violences dont nous relisons le tableau fidèle dans l'Apologie à Constance ou dans l'Histoire des Ariens

aux Moines. Pour la Trinité, ce sont, à travers tout le monde chrétien, les chefs des communautés tourmentés, persécutés : les uns, par faiblesse, par crainte, finissent par abandonner en même temps la cause d'Athanase et celle de la Trinité; les autres, indomptables, supportent l'exil et toutes les calamités : un Eustathe d'Antioche, un Paul de Constantinople, un Maximin de Trêves, un Denys de Milan, un Eusèbe de Verceil, un Libère de Rome, un Hilaire de Poitiers; et ceux-là sont les saints, dont les noms ont traversé les siècles, comme ceux de nos véritables Pères dans la foi.

Contre la Trinité se lèvent tous les adversaires du Christ et de sa doctrine: ce sont des païens et des Juifs qui forment le cortège triomphal de Grégoire, l'évêque intrus d'Alexandrie que l'on a cru un instant pouvoir opposer à saint Athanase; c'est un manichéen que le duc Sébastien chargé par Constance de rétablir l'ordre à Alexandrie, c'est-à-dire d'y assurer le triomphe des hérétiques. Voilà les alliés naturels des Ariens. Leurs théologiens sont des sophistes comme Astérius, Aèce ou Eunome: leurs évêques, des hommes corrompus et ambitieux, ou mieux des intrigants, prêts à toutes les palinodies pour conserver la faveur impériale. Il faut relire dans les œuvres de saint Athanase les portraits de cette foule sans conscience, de ces prélats mondains, un Georges, un Grégoire, un Léonce, un Eudoxe, un Ursace, un Valens, de cette cour où le vieil esprit de l'hellénisme n'a pas désarmé et dont les forces sont assurées par la corruption et la sophistique, de cet empereur enfin qui se dit chrétien, mais qui ne saurait mieux être comparé qu'à l'antéchrist.

Entre ces deux armées, la lutte semble inégale. Toutes les puissances du vieux monde sont coalisées contre la foi chrétienne. Mais celle-ci est forte de sa tradition, forte de ses Ecritures inspirées, forte surtout de l'appui que lui donne Dieu lui-même. La Trinité l'emporte.

Et lorsqu'aux luttes passionnées contre l'arianisme a succédé une période plus calme, les théologiens

peuvent enfin préciser la doctrine chrétienne, en achever la formule. Saint Augustin est, du moins en Occident, le principal témoin de cette œuvre de cristallisation, de synthèse, qu'il n'est ni le premier, ni le seul à entreprendre. Il faudrait, avant lui, rappeler saint Athanase et saint Hilaire, les grands Cappadociens, Didyme d'Alexandrie; en même temps que lui, saint Jean Chrysostome, saint Cyrille d'Alexandrie et beaucoup d'autres encore, car toute la pensée chrétienne du quatrième siècle est dominée par cette unique question de la Trinité.

Et non seulement la pensée chrétienne, mais aussi la vie et la prière chrétiennes. Car la Trinité ne reste pas étrangère à la vie intime. Si les vieux Pères combattent pour elle dans leurs discours et dans leurs écrits, ils la font aussi passer dans leur existence journalière. La liturgie en est toute pleine.

Les plus anciennes prières, comme celle de saint Polycarpe de Smyrne sont adressées à Dieu le Père par le Fils, et le Saint-Esprit y est présenté comme celui en qui est éternellement consommée l'unité de Dieu. Nous avons conservé ces antiques formules : aujourd'hui, comme autrefois, les catholiques invoquent Dieu le Père, par Jésus-Christ son Fils unique Notre Seigneur, qui vit et règne avec lui dans l'unité du Saint-Esprit pour tous les siècles des siècles. Mais aussi, on prie Jésus-Christ, et cela dès les premiers jours du christianisme : c'est au Seigneur que saint Etienne mourant demande de recevoir son esprit; on prie même le Saint-Esprit, surtout après que le concile de Constantinople a défini qu'il devait être adoré et glorifié avec le Père et le Fils.

Les doxologies qui terminent un si grand nombre de nos prières liturgiques rappellent avec une force spéciale le mystère de la Sainte Trinité. Nous aimons aujourd'hui à chanter à la fin de chaque psaume la confession de notre foi : Gloire au Père, au Fils, et au Saint-Esprit. Cette vénérable formule nous arrive encore toute chargée des lointains souvenirs de l'arianisme et des luttes du quatrième siècle pour la vérité : c'est elle que les catholiques d'Antioche tenaient à répé-

ter dans les réunions liturgiques, par opposition aux hérétiques qui glorifiaient le Père par le Fils et marquaient ainsi la dépendance où ils tenaient la seconde personne de l'adorable Trinité. L'histoire, qui parfois s'arrête aussi aux détails, nous a conservé le plaisant souvenir de ce prudent évêque d'Antioche, un arien ou du moins un arianisant, nommé Léonce, qui, pour ne pas se compromettre, en préférant une formule à l'autre, avait soin, après avoir entonné à haute voix le début de la doxologie, de tousser ou de se moucher pendant que l'assistance continuait. La sagesse de Léonce ne l'a pas servi; et c'est maintenant, dans nos églises catholiques, la vieille prière des fidèles d'Antioche qui porte au Père, au Fils et à l'Esprit Saint l'affirmation de notre culte et notre piété.

En dehors des prières liturgiques, les prières individuelles que nous rencontrons ici et là dans les œuvres des vieux saints nous font pénétrer au fond de leurs âmes. Saint Hilaire de Poitiers par exemple commence et termine par de ferventes supplications son grand ouvrage sur la Trinité. Au début de son livre, après avoir exposé le plan qu'il se propose de suivre, il se recueille un instant pour demander l'assistance divine : « Nous allons parler, dit-il, de ce qui a été prêché par les anciens dans le mystère : de toi, Dieu éternel, Père de l'éternel Monogène; de toi, l'Unique qui soit sans naissance; de l'unique Seigneur Jésus-Christ, qui vient de toi par une naissance éternelle; dont on ne peut dire qu'il a été mis dans le temps au nombre des dieux; dont on ne peut prêcher qu'il n'est pas engendré de toi, qui es le seul Dieu; dont on ne peut confesser qu'il est autre chose que le vrai Dieu, né de toi, Père et vrai Dieu. Accorde-nous donc la puissance des mots, la lumière de l'intelligence, l'honneur des paroles, la foi de la vérité (*verborum significationem, intellegentiae lumen, dictorum honorem, veritatis fidem*). »

Puis, arrivé au terme de sa longue entreprise, c'est encore par une prière que saint Hilaire remet son ouvrage à Dieu : « Conserve, je t'en supplie, sans souillure, cette religion de ma foi, et jusqu'au dernier

souffle de mon esprit, accorde-moi ce témoignage de ma conscience. Fais que je tienne toujours ce que j'ai confessé dans le symbole de ma régénération, moi qui ai été baptisé dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit; c'est-à-dire que je te connaisse, toi notre Père; que j'adore ensemble avec toi ton Fils; que je mérite ton Esprit Saint, qui est de toi par ton Fils unique. Car j'ai un témoin compétent pour ma foi, et qui dit : Père tout ce qui est à moi est à toi, et ce qui est à toi est à moi, mon Seigneur Jésus-Christ, qui habite en toi, qui est de toi, et près de toi, toujours Dieu, qui est béni aux siècles des siècles. »

Ces belles prières, chargées de théologie et pleines en même temps d'une vie religieuse intense, sont adressées simplement à Dieu, suivant la formule classique. D'autres, plus rares, sont immédiatement consacrées à la Trinité, et l'on s'étonne en les lisant de ce qu'un mystère qui nous semble aussi abstrait, ait pu inspirer parfois tant de dévotion et de piété. Plus peut-être que tous les autres, saint Grégoire de Nazianze est ici un incomparable témoin. Je ne parle pas de ses poèmes, où il exprime en vers souvent laborieux les plus profonds enseignements de la foi; mais qui peut aujourd'hui relire sans émotion le *Supremum vale*, cet adieu définitif de l'évêque à son Eglise de Constantinople, si tendrement aimée, si douloureusement servie au milieu de circonstances difficiles, et que la sensibilité délicate et blessée de Grégoire ne peut pas davantage gouverner? Au moment de quitter les siens, le bon pasteur jette un dernier regard sur l'œuvre qu'il a accomplie : « Voici, dit-il, la preuve — et encore bien résumée — de notre enseignement; preuve visible à tous comme est l'inscription d'une colonne : c'est ce peuple, qui adore véritablement la Trinité, qui préférerait être arraché de cette vie, plutôt que d'arracher quelque chose aux trois personnes de la Divinité; ce peuple animé d'un même esprit, inspiré d'un même zèle, dont tous les membres sont unis les uns aux autres par la confession d'une même foi, et avec vous, et avec la Trinité. » Et lorsqu'il arrive au terme de son discours, saint

Grégoire conclut par une suprême invocation : « Surtout et avant tout, voici ce que je crierai : A Dieu, anges, gardiens de cette église; de ma présence et de mon absence; puisque toutes mes affaires sont dans les mains de Dieu. A Dieu, Trinité, ma méditation et mon honneur. Puissent ces âmes te garder. Puisses-tu aussi les garder, mon peuple, le mien, dis-je, quoique nous soyons autrement dirigés; puissé-je apprendre que chaque jour tu es élevée et accrue, en paroles et en conduite. Mes petits enfants, je vous en prie, gardez le dépôt. Souvenez-vous de ma lapidation. »

Sur ces hauteurs, les cœurs sont portés en même temps que les intelligences. Ce n'est pas un problème de philosophie purement spéculative que cherchaient à résoudre les Pères, lorsqu'ils essayaient d'exprimer les profondeurs de la vie divine. La philosophie ne les intéressait guère, si du moins l'on met à part quelques rares exceptions. Ils en laissaient le souci aux hérétiques, et ce sont les monarchiens du troisième siècle qui ont d'abord introduit dans la théologie les procédés de la logique aristotélicienne. Les Ariens ont ensuite imité les monarchiens, dont ils étaient en quelque manière les continuateurs; ils se sont faits eux aussi professeurs de dialectique, et ont ramené la doctrine chrétienne à une suite bien ordonnée de syllogismes. Les Pères, eux, n'avaient d'autre désir que de garder dans son intégrité le dépôt confié par le Christ à son Eglise. Ce dépôt était un bloc intangible. On ne pouvait en supprimer l'une des parties sans que tout l'édifice fût ébranlé et s'écroulât.

Aux raisonneurs, toujours prêts à faire des concessions à l'esprit de ce monde, il semblait peut-être que le dogme de la Trinité était si mystérieux, si inaccessible aux intelligences, qu'on pouvait sans grand péril pour le christianisme en faire le sacrifice : si l'on venait à substituer à l'incompréhensible affirmation d'un Dieu unique en trois personnes la doctrine si simple, si claire, si communément reçue des meilleurs esprits du paganisme, de l'unité divine, en la complétant à l'occasion par la théorie du Logos, Dieu second

et créé, Dieu inférieur situé à mi-chemin entre le Dieu Tout Puissant et les créatures visibles, ne rendrait-on pas la doctrine de l'Evangile plus abordable aux intelligences cultivées; ne la débarrasserait-on pas d'une pierre de scandale? Les Pères demeurèrent intransigeants. Avec des expressions d'abord malhabiles, avec des formules d'abord insuffisantes, puis à mesure que les besoins de la polémique exigeaient plus de précision, avec des termes mieux définis et des mots mieux frappés, ils restèrent infatigablement les champions de la Trinité. L'Eglise catholique a conservé leur héritage. Aujourd'hui, comme aux premiers jours de sa vie, elle croit au Père, au Fils, et au Saint-Esprit. Au nom des trois personnes divines, elle administre le baptême aux petits enfants; elle confirme les âmes encore faibles; elle donne l'Extrême-Onction aux mourants. Au nom des trois personnes divines, elle commence et elle achève toutes ses actions, toutes ses prières. La Trinité, bien loin d'être l'objet d'une foi lointaine, est pour les disciples du Christ le principe d'une tendresse et d'une vie sans cesse renouvelée : par elle Dieu est avec nous, et Dieu est en nous.

⁂

Essayons en effet de nous rappeler ce qu'était le monde religieux au temps de Jésus-Christ. Les dieux du paganisme gréco-romain régnaient encore dans la plus grande partie de l'empire, plus ou moins associés parfois aux divinités orientales. Ces dieux étaient bien humains sans doute et les poètes les avaient jadis chantés, comme des hommes agrandis. Mais les aventures, souvent immorales, dont ils étaient les héros, n'inspiraient ni admiration ni confiance. Il faut relire dans Clément d'Alexandrie les critiques et les railleries dont un chrétien instruit pouvait accabler les maîtres du panthéon païen à la fin du deuxième siècle. Les philosophes n'avaient pas attendu l'avènement du christianisme pour combattre les vieilles légendes de

la mythologie : depuis longtemps, en particulier, les stoïciens s'étaient habitués à interpréter dans le sens allégorique les histoires de Zeus, de Hera ou d'Aphrodite, et ce n'était pas trop de toutes les subtilités de leur exégèse pour parvenir à rendre acceptables les scabreux épisodes des amours divines. Le populaire se contentait peut-être de hausser les épaules et de sourire : il rendait à ses dieux le culte obligatoire; il ne laissait pas passer les jours de fête sans accomplir les cérémonies prescrites par les rituels. Mais il n'avait pour les habitants de l'Olympe aucune tendresse. De leur côté, les dieux n'aimaient pas les hommes : vivant heureux dans leur solitude lointaine, ils ne se souciaient guère du sort de leurs créatures. Zeus portait en vain le titre de Père des dieux et des hommes; au plus était-il censé avoir appelé le monde à la vie; pour ses enfants, il n'éprouvait aucun des sentiments d'un Père.

Au reste, la grande faiblesse des religions païennes leur venait de ce qu'elles n'étaient guère autre chose que des cultes. Le lien établi par elles entre les dieux et les hommes était purement rituel. Ni les Grecs ni les Romains n'ont connu cette interdépendance de la morale et de la religion qui nous semble aujourd'hui si indispensable. Sans doute il n'en était pas tout à fait de même en Orient. Les Sémites appliquaient volontiers à leurs divinités l'épithète de saint, et l'on a retrouvé, dans les fouilles d'Assyrie et de Babylonie, des prières et des cantiques qui expriment d'admirables sentiments de pénitence. Mais, même en pareil cas, il ne faut pas se faire d'illusion. La sainteté d'Istar ou d'Attis, comme celle des personnages dévoués à leur culte, est d'abord une qualité extérieure; et quel homme, soucieux de perfection morale et de développement intérieur, aurait voulu faire de la ressemblance à ses dieux le principe de son salut?

Chez les Juifs eux-mêmes, héritiers de la révélation, et favorisés de la prédilection divine, Jahveh restait bien loin du monde. Certes, aux jours anciens, l'auteur inspiré du Deutéronome avait écrit cette magnifique parole : « Il n'y a pas d'autre nation si puissante

qui ait des dieux qui s'approchent d'elle, comme le fait pour nous Jahveh notre Dieu. » Les prophètes, les psalmistes, avaient trouvé, pour chanter la tendresse de Jahveh à l'égard de son peuple, d'incomparables accents : « Quand Israël était jeune, je l'aimai; j'ai appelé mon fils d'Egypte; je l'ai tiré avec des cordages d'humanité, avec des liens d'amour. » « Mon père et ma mère m'ont abandonné, mais Jahveh m'a recueilli. » Malheureusement tout cela, qui était écrit dans les livres, n'était guère réalisé dans la pratique au moment où naquit Jésus, en Bethléem de Juda, Diverses influences intellectuelles ou morales avaient agi sur les docteurs juifs, et les avaient amenés peu à peu à regarder Jahveh comme un être transcendant et inaccessible, dont on n'osait même plus prononcer le nom sacré : certaines conceptions métaphysiques sur la Sagesse et sur le Verbe, originaires des livres saints, mais développées surtout dans les Targums, trouvent aux environs de l'ère chrétienne une utilisation peut-être inattendue; elles servent aux docteurs à diminuer l'abîme imprudemment creusé entre Dieu et ses créatures. En même temps, le libre esprit du prophétisme avait cessé de souffler : dans les écoles rabbiniques, les maîtres passaient leur temps en controverses stériles sur les difficultés de la loi; et la grande affaire de la vie consistait de plus en plus à savoir exactement observer tous les préceptes de Moïse, compliqués par l'apport toujours grossissant de la tradition des anciens. Le judaïsme était, pour ses fidèles observateurs, un fardeau pesant, et nul mieux que saint Paul n'a su nous dépeindre l'angoisse des enfants d'Abraham, partagés entre le désir du salut et l'impuissance d'accomplir tous les commandements.

Mais voici que Jésus annonce la bonne nouvelle du royaume, et c'est, pour les âmes, la révélation d'un monde inconnu. Dans l'enseignement du Sauveur, Dieu est d'abord le Père : non pas de façon grossière et charnelle, comme dans les légendes de la mythologie païenne; non pas même par le choix d'une adoption et l'engagement d'une alliance, comme avait fait Jah-

veh pour les Juifs, lorsqu'ils étaient devenus son peuple, mais réellement et véritablement. Les chrétiens n'ont pas reçu un esprit de servitude dans la crainte; ils possèdent un esprit d'adoption des fils, en qui ils crient : Abba, le Père; ils sont fils, donc héritiers; héritiers de Dieu, cohéritiers du Christ. Ils ne sont pas des étrangers ou des pérégrins, mais les concitoyens des saints, et les habitants de la maison de Dieu. Lorsqu'ils prient, ils ne donnent pas à Dieu d'autre nom que celui de Père, et ils lui disent avec tendresse : Notre Père qui êtes aux cieux. Ils poussent la familiarité avec lui jusqu'à l'intéresser à leurs besoins matériels les plus quotidiens : le pain de chaque jour, voilà ce que, sur l'ordre de Jésus, nous demandons au Père, pour nous, même avant la délivrance du mal, avant le pardon de nos fautes. Pourquoi pas du reste, s'il est vrai que notre vie morale est conditionnée par notre vie matérielle, et que nous ne pouvons élever notre âme si notre corps est dans le besoin? Le Père sait tout ce qu'il nous faut avant que nous le lui demandions; il ne laisse pas tomber de notre tête un seul cheveu, que ce ne soit pour notre bien; il nous vêt plus splendidement que les lis des champs, nous nourrit avec plus de sollicitude que les oiseaux du ciel; il nous donne la pleine mesure de ses trésors, infiniment plus attentif à nos besoins, plus compatissant, plus miséricordieux que le meilleur des pères de ce monde terrestre. Il attend à la porte de la maison familiale le retour de l'enfant prodigue; bien plus même, il se met, dans le désert, à la recherche de la brebis perdue, et ne rentre à la bergerie que lorsqu'il l'a découverte.

En retour, le Père céleste est de la part de ses fidèles l'objet d'une reconnaissance et d'une tendresse qui n'a sa pareille en aucune autre religion. Le Christ leur avait enseigné à le prier avec confiance : sur le thème fourni par le Maître se développent le long des siècles d'incomparables formules d'amour. La prière liturgique, officielle, ne peut pas toujours laisser la place aux effusions intimes; celle qui vient de Rome surtout, toujours majestueuse et brève. Il lui est

impossible cependant de retenir ses élans vers le Père des miséricordes : ici et là, au hasard d'une incise, quelques mots jaillissent du cœur, qui semblent briser l'austérité voulue des formules; et puis, ce n'est qu'un éclair, et l'oraison s'achève dans un calme voulu. Trouvera-t-on par exemple quelque chose de plus touchant que ces expressions de la Secrète et de la Postcommunion dans la messe *Pro pace* : « *Deus, qui credentes in te populos nullis sinis concuti terroribus...* »; « *Deus, quem nosse vivere, cui servire regnare est* »; ou encore à la Collecte pour le vendredi de la quatrième semaine de Carême : « *Deus, qui ineffabilibus mundum renovas sacramentis...* »; ou à la Collecte pour le quatrième dimanche après Pâques : « *Deus, qui fidelium mentes unius efficis voluntatis...* » Ces mots jetés en passant, échappent en quelque sorte à la plume du pieux rédacteur : en vain essaie-t-il de rester insensible au spectacle de la bonté de Dieu; en vain ne lui donne-t-il jamais (du moins à Rome et exception faite des préfaces), le nom de Père; en s'adressant à Dieu, tout-puissant et éternel, les oraisons de notre missel ou de notre bréviaire laissent cependant entrevoir que pour le chrétien Dieu reste essentiellement un Père, selon la révélation donnée par le Sauveur.

Les autres liturgies, la liturgie gallicane par exemple, sont moins sobres que celles de Rome. Il leur arrive d'invoquer explicitement le Père, ailleurs que dans les préfaces : ainsi dans la prière qui accompagne l'oblation de l'hostie : *Suscipe, sancte Pater*, et qui est signalée dès le IX^e^ siècle dans le *Liber Precationum* de l'empereur Charles le Chauve. Mais c'est surtout dans les préfaces qu'elles laissent délibérément s'exprimer leurs sentiments : l'*Exultet*, que l'on rencontre dans les sacramentaires gallicans du VII^e^ siècle, et qui peut remonter au V^e^, est un exemple fameux entre tous, du lyrisme auquel atteint la prière liturgique, lorsqu'elle n'est pas contenue dans les bornes étroites d'une oraison.

Lorsque le chrétien prie de lui-même, et laisse aller son cœur, sans autre règle que celle de sa piété

individuelle, il est impossible de fixer les limites de sa tendresse pour le Père des cieux. Voici prise, à peu près au hasard, une prière de saint Augustin, prière dont certaines expressions offrent un caractère platonicien très accentué, et qui en est pour nous d'autant plus remarquable : quel est le philosophe païen qui se serait adressé à Dieu avec autant d'intimité et de chaleur?

« O Dieu, créateur de l'univers, accordez-moi tout d'abord de vous bien prier, et ensuite de me rendre digne d'être exaucé, et enfin d'être délivré... O Dieu, père de la vérité, père de la sagesse, père de la vraie et souveraine vie, père de la béatitude, père du bien et du beau, père de la lumière intelligible, père du réveil et de la clarté de notre esprit, père des promesses qui encouragent à revenir à vous.

« Je vous invoque, ô Dieu de vérité, en qui, à cause de qui, et par qui est vrai tout ce qui est vrai; Dieu Sagesse en qui, à cause de qui, et par qui est sage tout ce qui est sage; Dieu vraie et souveraine vie, en qui, à cause de qui, et par qui vit tout ce qui participe à la vie véritable et souveraine; Dieu béatitude en qui, à cause de qui, et par qui est heureux tout ce qui est heureux; Dieu bonté et beauté en qui, à cause de qui, et par qui est bon et beau tout ce qui est bon et beau; Dieu lumière intelligible en qui, à cause de qui, et par qui a la lumière intelligible tout ce qui est raisonnable; Dieu dont le royaume est le monde qu'ignorent nos sens... O Dieu, se détourner de vous c'est tomber; retourner à vous c'est se relever; rester en vous c'est être solide. O Dieu, s'éloigner de vous c'est mourir, revenir à vous c'est revivre, habiter en vous c'est vivre. O Dieu, que personne ne perd sans s'être égaré, que personne ne cherche sans avoir été prévenu, que personne ne trouve sans s'être purifié. O Dieu, vous abandonner c'est périr, vous désirer c'est vous aimer, vous voir c'est vous posséder. O Dieu, la foi nous amène à vous, l'espérance nous donne confiance en vous, la charité nous unit à vous...

« Voilà que je n'aime que vous seul, je ne suis que vous seul, je ne cherche que vous seul, je ne

veux servir que vous seul, parce que vous seul devez être mon maître; je désire vous appartenir... Chassez loin de moi la vanité afin que je puisse vous reconnaître. Dites-moi de quel côté il faut regarder pour vous voir, et j'espère accomplir tout ce que vous ordonnerez...

« Faites, ô Père, que je vous cherche, et préservez-moi de l'erreur; que dans ma recherche rien d'autre que vous ne se présente à moi. S'il est vrai que je ne désire rien d'autre que vous, faites, je vous prie, ô Père, que je vous trouve. Et s'il y avait encore en moi quelque désir superflu, veuillez m'en dépouiller vous-même, et rendez-moi capable de vous voir. »

A qui s'adresse cette admirable prière, et qui est celui qui la prononce? Il n'y a pas, dans ces lignes, un mot qui soit spécifiquement chrétien. Un sage aurait pu employer à peu près les mêmes termes en invoquant Dieu. Mais l'élan de la pensée, qui s'efforce de monter aussi vite que le cœur, nous avertit que nous avons affaire à un disciple du Christ, à un enfant du Père céleste. Le Dieu de vérité, le père des lumières, n'est invoqué avec autant d'ardeur que parce qu'il est d'abord le véritable père des enfants qui le cherchent, le pasteur des âmes, la lumière et le salut de ceux qui espèrent en lui.

Il y a plus encore, et l'Evangile ne nous apprend pas seulement à aimer Dieu et à le prier comme le meilleur des Pères. Il nous demande de l'imiter et nous propose son exemple comme le seul qui soit digne de notre effort : «Soyez parfaits, dit Jésus à ses disciples, comme votre Père céleste est parfait »; non pas sans doute autant que lui, — ce qui est impossible à une créature, — mais de la même manière que lui, dans le même domaine.

Les Juifs de l'ancienne loi avaient le devoir d'être saints, à cause de la sainteté du Dieu qu'ils adoraient; mais pour eux il s'agissait d'abord d'une sainteté extérieure et légale : « Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, parce que vous purifiez le dehors de la coupe et du plat, mais qui au dedans êtes remplis de rapine et d'impureté. Pharisien aveugle,

purifie d'abord l'intérieur de la coupe et du plat, afin que le dehors soit pur. Malheur à vous, scribes et pharisiens hypocrites, car vous êtes semblables à des sépulcres blanchis, qui du dehors apparaissent beaux aux hommes, mais qui, au dedans, sont remplis des ossements des morts et de toute sorte d'impureté. Ainsi au dehors vous paraissez justes aux hommes, mais au dedans vous êtes pleins d'hypocrisie et d'injustice. » A l'encontre de la pureté rituelle, le Christ exige de ses disciples une perfection intérieure : « Ce n'est pas ce qui entre dans l'homme qui souille l'homme : c'est ce qui sort de l'homme », c'est-à-dire les pensées mauvaises, les homicides, les adultères, les fornications, les vols, les faux témoignages, les blasphèmes. Dieu qui est esprit veut être adoré en esprit et en vérité. Les méchants doivent s'éloigner de ses temples où il n'y a pas de place pour eux. Bienheureux sont au contraire les pauvres en esprit, car le royaume des cieux leur appartient; bienheureux les doux, car ils possèderont la terre; bienheureux les cœurs purs, parce qu'ils verront Dieu; bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu.

Il s'agit donc, pour le disciple du Christ, de ressembler à Dieu. Naguère, Platon avait proposé de la béatitude une définition qui contient les mêmes termes. Mais il y a loin, dans la réalité, de la perfection chrétienne à la béatitude du philosophe païen. Pour celui-ci, la ressemblance avec Dieu consiste surtout dans la contemplation des idées éternelles : elle est un acte de connaissance; pour le chrétien, elle est essentiellement une action, l'effort de l'âme toujours tendue vers l'idéal et ne parvenant qu'à s'en rapprocher sans jamais l'atteindre. Les mots pourraient ici faire illusion; et aussi parfois, les idées de certains Pères, de Clément d'Alexandrie par exemple, que tente trop souvent la tâche impossible de réconcilier en un tout l'hellénisme et le christianisme. Mais le plus souvent l'idéal chrétien est précisé par les vieux saints, dans le sens où il a été d'abord prêché par Jésus : « Tous ceux qui lui gardent leur amour, Dieu communie avec eux. Communier avec Dieu, c'est avoir la vie et la

lumière; c'est jouir de tous les biens qui sont en lui. Tous ceux qui s'écartent de lui de propos délibéré, il leur donne ce qu'ils ont choisi, la séparation d'avec lui. Etre séparé de Dieu c'est la mort; être séparé de la lumière c'est être dans les ténèbres; être séparé de Dieu, c'est la perte de tous les biens qui sont en lui. Ceux qui les ont perdus par leur apostasie, et qui sont ainsi privés de tout bien, vivent dans tous les châtiments, non que Dieu lui-même les punisse, mais ils sont poursuivis par leur punition, parce qu'ils sont privés de tous les biens. » Ces formules remontent à saint Irénée; il ne faut pas y chercher beaucoup d'éloquence, et moins encore de philosophie. Le vieil évêque de Lyon n'aimait guère tout ce qui ressemblait à la sagesse humaine. Il nous parle donc tout simplement de l'union à Dieu, qui est le terme de toute vie chrétienne, et après lui il serait facile de trouver chez saint Athanase, chez saint Augustin, pour ne rien dire du Pseudo-Aréopagite ou de saint Jean Climaque, les mêmes enseignements.

Si Dieu est le père des fidèles, il s'ensuit que les fidèles sont tous des frères, et tel est en effet le beau nom sous lequel ils se désignent eux-mêmes dès les premiers jours de l'Eglise. La parole de Jésus transforme tout de suite le monde; elle renverse les vieilles barrières élevées par les nationalismes étroits. Il n'y a plus désormais ni Grec, ni barbare, ni gentil, ni Scythe, car tous sont un, puisque tous sont les enfants du même Père qui est au ciel. Non seulement ils ont le même Dieu, car Jahveh aussi était un Dieu unique; mais le même Père, en qui se nouent les liens d'une fraternité nouvelle.

Le fondement de cette fraternité, la pierre angulaire sur laquelle se construit l'édifice de la cité de Dieu est le Christ Jésus. Lui est le Fils par nature; nous sommes les enfants par adoption. Il est la tête et nous sommes les membres. Il est le premier né de beaucoup de frères, car en lui tout a été créé, et par lui tout a été racheté. Si Jésus n'était pas Dieu, consubstantiel à son Père, né de Dieu avant tous les siècles, nous ne serions pas nous-mêmes les enfants

de Dieu et la rédemption ne serait qu'un vain mot. « Dieu qui est riche en miséricordes, écrit saint Paul, à cause du grand amour dont il nous a aimés, et alors que nous étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants avec le Christ (c'est par grâce que vous êtes sauvés); il nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux en Jésus Christ afin de montrer dans les siècles à venir l'infinie richesse de sa grâce par sa bonté envers nous en Jésus Christ. »

Notre Sauveur est vraiment le Fils de Dieu; par lui, nous avons accès auprès du Père. « En ceci se reconnaît l'Esprit de Dieu : tout esprit qui confesse que Jésus Christ est venu dans la chair est de Dieu; et tout esprit qui ne confesse pas Jésus n'est pas de Dieu, mais c'est l'esprit de l'antéchrist, dont vous avez entendu qu'il vient et qu'il est déjà dans le monde. » « Quiconque confesse que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu. » De sa nature, Dieu est inaccessible : personne ne l'a jamais vu, mais il suffit que son Verbe se fasse chair et plante sa tente au milieu des hommes : celui qui voit le Verbe Incarné, Jésus Christ, voit aussi le Père. Celui qui écoute Jésus écoute le Père. Celui qui aime Jésus aime le Père, et il en est aimé. Dieu et son Verbe descendent dans l'âme qui fait la vérité, et ils y habitent, et ils y établissent une demeure permanente. Parce qu'il est la vie, le Christ fait vivre tous ceux qui croient en lui. Parce qu'il est la lumière, le Christ éclaire tous ceux qui l'aiment. Comment ces prodiges d'union entre Dieu et les hommes pourraient-ils se réaliser si le Fils n'était pas consubstantiel à son Père?

Aussi l'Evangile de saint Jean insiste-t-il sur l'unité du Seigneur et du Père : « Moi et le Père, nous sommes un », proclame le Christ; et sa grande prière est une demande pour l'unité : « Faites qu'ils soient un, comme vous et moi nous sommes un. » Sans doute, ce même Evangile contient quelques formules qui semblèrent un jour propres à favoriser les entreprises des hérétiques : avec quelle ardeur les Ariens ne se jettent-ils pas sur la parole du Maître : « Le

Père est plus grand que moi. » Autour de ce texte célèbre se concentrent pour une grande part les efforts des Pères du quatrième siècle. Une seule parole de l'Ecriture peut-être reçoit des commentaires aussi nombreux, le fameux passage des Proverbes, où la Sagesse divine proclame que le Père l'a créée ou possédée. Les discours contre les Ariens de saint Athanase reviennent sans cesse sur ces deux textes, dont les hérétiques se sont fait des armes dangereuses : saint Basile, saint Grégoire de Nysse, Didyme, tous les docteurs de la Trinité consubstantielle, s'acharnent à leur tour pour enlever aux ennemis du Christ le fallacieux appui qu'ils prétendaient trouver dans les Livres Saints.

D'ailleurs, la solution des difficultés est facile à trouver. Dès le quatrième siècle, il est possible de faire appel à la tradition, à l'enseignement des Pères, à la vie chrétienne des âges disparus. Quel est, dans le passé, le chrétien qui n'a pas adoré Jésus comme un Dieu, et qui n'a pas vu dans sa divinité le principe de son salut? Saint Athanase s'applique tout particulièrement à réhabiliter la mémoire de son grand prédécesseur, saint Denys, qui avait employé parfois contre les Sabelliens des expressions contestables. Il n'a pas grand mal à le faire, encore que peut-être il se montre un peu indulgent pour certaines formules vieillies et dépassées : Denys d'Alexandrie n'était pas un ennemi du Christ, et l'on trouve chez lui aussi le témoignage assuré de la divinité du Sauveur, un avec son Père.

Si les siècles passés apportent tant de zèle à affirmer que le Christ est vraiment le Fils de Dieu, c'est qu'ils savent toute l'importance de cette doctrine dans leur vie religieuse. Si Jésus n'est pas un seul Dieu avec son Père, la rédemption n'est qu'un vain mot. Nul n'a pu sauver l'humanité qu'un Dieu : nul n'a pu la racheter du péché, lui communiquer la vie divine, l'appeler à la lumière de la connaissance divine, qu'un Dieu. Les Pères insistent tour à tour sur l'un ou l'autre des aspects du salut. Pour les uns, les Alexandrins surtout, le salut est d'abord une grâce de

lumière : c'est par Jésus que nous connaissons Dieu; pour d'autres, il est principalement un rachat du péché : c'est par Jésus que nous avons été délivrés de la servitude. Ces divers aspects ne s'excluent pas l'un l'autre; et la rédemption en définitive n'a été possible que par le mystère de la Sainte Trinité.

La connaissance du Père et du Fils n'épuise pas encore l'enseignement de Jésus et la tradition des vieux saints sur les choses de la vie divine. Avant de quitter les siens, Jésus leur avait promis un autre consolateur, l'Esprit de vérité qui devait leur rappeler et leur faire comprendre tout ce que le Maître leur avait enseigné. On sait ce que fut, au jour de la Pentecôte, l'effusion du Saint-Esprit sur l'âme des disciples assemblés au Cénacle, et comment, à dater de ce jour, les apôtres remplis de courage surnaturel prêchèrent partout le Christ mort et ressuscité. Les Epîtres de saint Paul développent l'enseignement relatif à l'Esprit Saint. Mais la primitive Eglise ne vivait-elle pas quotidiennement des dons de l'Esprit qui se manifestait à elle par tant de grâces excellentes? Les Actes des Apôtres, les Epîtres de saint Paul, nous font connaître quelque chose de cette merveilleuse effusion de charismes dans les communautés des premiers âges. L'exubérance des charismes est telle, en certains endroits ou à certaines époques, que saint Paul doit intervenir pour en régler la manifestation. S'il ne faut pas éteindre l'Esprit de Dieu, il ne faut pas non plus oublier que ses grâces doivent servir à l'édification de toute la communauté : la prophétie est plus excellente que le parler en langues; et la charité vaut mieux encore que toutes les grâces les plus extraordinaires de l'Esprit.

Peu à peu, les charismes exceptionnels deviennent plus rares : au temps d'Hermas la hiérarchie régulière est si fortement établie que les prophètes sont presque suspects, et l'auteur du Pasteur multiplie les efforts pour rappeler ce qu'il croit être les droits de l'Esprit. D'ailleurs, les chrétiens restent les enfants de l'Esprit : le baptême est accompagné de l'imposition des mains, qui, sur les néophytes, fait descendre

réellement l'Esprit de Dieu et du Christ. L'initiation chrétienne s'achève, de façon régulière, par le don de l'Esprit.

De temps à autre se reproduisent, il est vrai, des manifestations tumultueuses qui troublent l'ordre et la tranquillité des Eglises. Vers la fin du second siècle, le montanisme est la plus caractéristique de ces crises du prophétisme. Il va sans dire que de telles exagérations ne sauraient être attribuées à l'Esprit de Dieu, qui est un esprit de paix et non de désordre. Mais si l'Eglise hiérarchique réagit de toutes ses forces contre le montanisme, et contre toutes les tendances individualistes qui se réclament à tort de la liberté de l'Esprit pour modifier la règle de foi et introduire de nouveaux usages, elle respecte, comme il convient, la force de Celui qui souffle où il veut, et transforme les esprits à son gré.

La foi à l'Esprit Saint était si ferme et si assurée dans l'Eglise des premiers siècles que, durant longtemps, nul ne s'avisa de la contester. Ce fut seulement aux environs de 360 que les Macédoniens commencèrent à enseigner que l'Esprit Saint n'était qu'une créature; alors toute l'Eglise catholique se souleva. Pas plus que le Fils de Dieu, l'Esprit ne pouvait avoir un commencement. Son rôle exigeait qu'il fût, lui aussi, consubstantiel au Père et au Fils dont il procède. Les Cappadociens surtout, et Didyme d'Alexandrie après eux, n'eurent aucun mal à en faire la preuve. Les témoignages de l'Ecriture étaient formels; la tradition de l'Eglise n'apportait pas un argument moins puissant en faveur de la divinité du Saint-Esprit, adoré et glorifié avec le Père et le Fils.

La définition de la Trinité s'achève au concile de Constantinople, en 381. Ce qui ne veut pas dire que l'effort des théologiens est alors terminé. On s'attachera désormais à définir le mode de procession de l'Esprit Saint. Tandis que les Grecs enseigneront plus volontiers que l'Esprit procède du Père par le Fils, les Latins, avec saint Augustin, préféreront dire que l'Esprit procède du Père et du Fils. Aujourd'hui encore, cette seconde formule nous est plus familière,

elle exprime mieux, pensons-nous, le mouvement incessant de la vie divine faite de connaissance et d'amour, et traduit avec plus d'exactitude les analogies de notre existence humaine. Mais la formule des Grecs n'a jamais été condamnée : elle peut encore nous servir à exposer certains aspects essentiels du mystère de la sainte Trinité.

Car la vie chrétienne est toute informée par le mystère de la Sainte Trinité. Chacune de nos prières, chacune de nos actions commence et se termine au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, du Père qui nous a créés, du Fils qui nous a rachetés, du Saint-Esprit qui nous a sanctifiés. Non seulement cela, mais Dieu habite en nous par sa grâce : les Pères aiment à donner au Saint-Esprit le nom de sceau, parce que c'est la troisième personne de la Sainte Trinité qui prend spécialement possession des âmes, qui les illumine, qui les fortifie.

A ceux qui se plaignent de l'inaccessible transcendance du Dieu de la raison, la tradition chrétienne répond en montrant le Dieu vivant, car dans l'unité d'une même nature, le Père engendre éternellement le Fils, et l'Esprit de sainteté procède éternellement du Père et du Fils comme d'un commun principe. Les plus humbles parmi les chrétiens ne savent sans doute pas toutes ces choses aussi bien que les théologiens. Mais leur foi n'est ni moins juste ni moins solide. Tout le monde connaît la jolie légende suivant laquelle saint Augustin cherchait un jour à pénétrer le mystère de la Trinité, lorsque, sur les bords de la mer, il aperçut un ange occupé à remplir d'eau une coquille de noix. L'ange devait avoir plutôt fini de faire passer toute l'eau de la mer dans la coquille de noix que le grand docteur de comprendre les abîmes de la science et de la sagesse divines.

Il y a là un expressif symbole. Sans avoir besoin de les comprendre, nous trouvons dans ces abîmes les principes d'une certitude absolue et d'une existence renouvelée : aux dieux imparfaits du paganisme l'enseignement de Jésus a substitué le Père Céleste qui garde toutes ses créatures et les aime d'une infinie

tendresse; aux dieux morts des raisonnements philosophiques, la foi chrétienne a substitué le Dieu infiniment vivant, dont la connaissance et l'amour sont si féconds qu'ils prennent une forme personnelle, sans multiplier l'unique nature divine.

Il est difficile d'apprécier ce que cet enseignement a transformé dans la vie morale des individus et des peuples. Le royaume de Dieu, disait Jésus, ne vient pas de manière à frapper les regards. A qui pourrait-on faire croire cependant que l'humanité et la bienfaisance de Dieu notre Sauveur nous sont apparues en vain, et qu'il n'y a rien eu de changé dans le cours de nos destinées spirituelles lorsque le Sauveur nous a appris qu'il ne fallait donner à personne ici-bas le nom de Père, parce qu'il n'y a qu'un seul Père qui est dans les cieux, ni le nom de Seigneur parce que nul autre n'est Seigneur que le Christ Jésus? De ce moment date la définitive rencontre de Dieu et de l'homme : désormais Dieu est avec nous, et, mieux encore, Dieu est en nous.

IV

Le Christ

Les chrétiens sont les disciples du Christ, dont ils portent le nom. Ce nom ils ne l'ont pas pris eux-mêmes : entre eux, aux premiers jours de leur histoire, ils s'appelaient les frères, ou les saints, ou encore l'Eglise. Mais les païens, qui les voyaient vivre, et qui constataient sans peine leur indéfectible attachement à un unique maître, ont trouvé la désignation qui leur est restée : c'est à Antioche, nous raconte le livre des Actes, que les disciples furent d'abord appelés chrétiens.

Il est difficile d'exprimer, d'une manière adéquate, la place exacte que tient le Seigneur dans la pensée et dans la vie de l'Eglise des premiers siècles. Car l'Eglise ne vit que pour le Christ et en lui. Aux témoins de sa vie mortelle, aux compagnons quotidiens de ses courses à travers la Judée et la Galilée, Jésus avait déjà marqué nettement ce qu'il devait être pour eux : un maître, un ami, un modèle, et bien plus encore que tout cela, un Sauveur et un Dieu. Il ne s'était pas contenté de dire ces paroles étonnantes : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même,

qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive »; et encore : « Si quelqu'un aime son père ou sa mère, ou son frère, ou sa sœur, ou son fils, ou sa fille, ou sa maison, ou son champ plus que moi, il n'est pas digne de moi; il ne peut être mon disciple. » Il avait ajouté : « Ne donnez à personne sur la terre le nom de Père, car vous n'avez qu'un seul Père qui est au ciel; et n'appelez personne maître ici-bas, car vous n'avez qu'un seul maître, le Christ. » De ses apôtres, il avait même provoqué un jour une confession plus décisive et plus claire. Que disent les hommes du Fils de l'homme, leur avait-il demandé? Les uns, répondirent-ils, disent que vous êtes Elie, d'autres Jean-Baptiste, d'autres quelqu'un des prophètes. Et vous, qui dites-vous que je suis? Ce fut Simon Pierre qui prit la parole au nom de ses frères : Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant.

Le Christ, Fils de Dieu : ces mots expriment en effet la foi de la primitive Eglise aussi bien que la nôtre. Ils rapprochent, en une formule unique, toutes les espérances du passé et toute la plénitude des réalisations présentes. Pour les Juifs à qui d'abord s'adresse sa prédication, Jésus est le Messie. Aujourd'hui, ce nom résonne à nos oreilles sans éveiller dans nos âmes aucun écho, sans faire vibrer dans nos cœurs aucun amour. Il n'en était pas de même en ce temps-là. Pendant de si longs siècles, les prophètes d'Israël avaient annoncé Celui qui vient au nom du Seigneur, que tous les esprits attendaient avec impatience ce bienheureux fils de David. On pouvait n'être pas d'accord sur les signes de sa venue, sur le caractère de sa mission, sur la nature de sa personne : le messianisme des apocalypses n'est pas identique à celui des Psaumes de Salomon, mais l'unanimité se recréait dans l'espoir. Et voici qu'un jour, aux foules de Galilée qui se pressent autour de lui, au peuple de Jérusalem qui hésite à sa parole, aux prêtres qui vont le condamner sous prétexte de blasphème, au procurateur romain qui ne comprend rien au royaume des cieux, Jésus révèle ouvertement qu'il est, lui, le Messie, promis, annoncé, attendu depuis tant de générations,

celui qui réalise en sa personne tous les oracles des livres saints, qui accomplit la loi, et clôt la série des révélations divines. Les masses peuvent bien rester incrédules : cette nouvelle est surprenante, et qui pourrait l'entendre? Les pontifes peuvent bien réclamer du magistrat indifférent la mort du perturbateur. Du moins les quelques disciples qui croient en Jésus le reconnaissent pour le Messie. Leur foi, définitivement affermie par la Résurrection, ne cherche plus son objet en avant dans un lointain avenir; elle l'a trouvé; elle n'est plus un espoir, elle est désormais la certitude d'une bienheureuse réalité.

La communauté chrétienne qui s'organise à Jérusalem au lendemain de la Pentecôte vit de cette certitude. En Jésus de Nazareth, elle reconnaît le Messie; c'est sous ce titre que l'annoncent saint Pierre et les premiers hérauts de la bonne nouvelle. Ils rattachent leur enseignement à celui des prophètes, dont ils sont les héritiers; ils s'appliquent à montrer que leur maître a accompli exactement toutes les promesses; que sa mort elle-même et ses ignominies étaient annoncées dans les livres anciens et que, loin d'être un objet de scandale, elles sont, au contraire, le naturel couronnement de l'œuvre du salut. Aussi longtemps qu'elle s'adresse aux Juifs, la prédication évangélique se résume en quelque sorte dans cette formule : Jésus est le Messie.

Mais ce n'est pas tout, car Jésus est aussi Fils de Dieu. Il y avait là encore une formule traditionnelle. Les prophètes parfois s'en étaient servi pour désigner le chef du royaume messianique. Et puis, jamais l'on n'avait cherché à approfondir le sens d'une telle expression. On croyait trop bien savoir en Israël que Jahveh était un Dieu unique pour concevoir à ce sujet la moindre hésitation, et pour penser qu'il pût y avoir même quelque mystère dans l'intimité de la vie divine. Bien rares étaient ceux qui s'étaient donné la peine de méditer les formules d'Isaïe ou de Daniel. Au reste, Jésus n'avait-il pas dit précisément à Pierre, après sa confession, qu'il était bienheureux parce que ce n'étaient pas la chair et le sang qui lui avaient

révélé ces choses, mais le Père qui est dans les cieux? En donnant à leur Maître le titre de Fils de Dieu, les apôtres et les premiers chrétiens de Jérusalem l'entendaient en un sens beaucoup plus riche, beaucoup plus fécond, que n'avaient jamais pu le faire les interprètes juifs des anciens oracles. Ils marquaient par là la transcendance unique du Sauveur ressuscité; ils exprimaient de la façon la plus simple et en même temps la plus compréhensive la réalité de sa nature divine. Dieu est le Père, et Jésus est le Fils : entre eux existent d'ineffables relations. La raison ne pénètre pas le mystère; mais, éclairée par la foi, elle en affirme l'existence en des termes dont les uns peuvent varier selon les nécessités journalières, dont les autres sont au contraire indispensables et dictés par la nature même des choses aussi bien qu'imposés par la révélation divine.

La foi s'exprime naturellement par la prière. Or, les chrétiens adressent leurs prières à Jésus comme ils les adressent à Dieu. Au moment de mourir, le diacre Etienne s'écrie : « Seigneur Jésus, recevez mon esprit »; et encore : « Seigneur, ne leur imputez pas ma mort à péché. » Naguère c'était le Sauveur lui-même qui, sur la croix de son sacrifice, avait imploré son Père pour qu'il pardonnât à ses bourreaux et qui avait remis son âme entre les mains divines. Le disciple reprend les formules du Maître, mais en les modifiant : ce n'est pas à Dieu qu'il confie son esprit; c'est au Seigneur Jésus, qu'il a vu siéger à la droite de Dieu dans les cieux ouverts. Il trouve tout simple, à l'heure suprême, de s'adresser à son Sauveur, pour lui recommander son âme, et de lui parler comme on parle à Dieu. La prière de saint Etienne est sans doute unique dans le livre des Actes; et l'on peut ajouter tout de suite que, le long des siècles, l'Eglise a gardé l'habitude d'adresser ses prières à Dieu le Père, qu'elle invoque par Jésus-Christ notre Seigneur. Les plus vénérables et les plus nombreuses de nos formules liturgiques sont ainsi conçues; et lorsque une de nos oraisons est directement adressée au Sauveur, elle a beaucoup de chances d'être assez récente dans sa

composition. Mais il importe peu, car l'élan des cœurs ne connaît pas les mêmes réserves que les liturgies officielles. Dès les premiers jours, les fidèles ont prié Jésus, le Fils de Dieu, parce qu'ils savaient bien que lui seul possède les paroles de la vie éternelle et que, réellement, il a la même nature que son Père.

Même lorsqu'ils ne le priaient pas, ils savaient encore lui donner des titres par où s'exprimait sans peine toute leur foi. De ces titres le plus commun est celui de Seigneur : on le rencontre dans l'Evangile; le livre des Actes le reprend d'une manière habituelle; saint Paul l'emploie presque à chaque ligne de ses Epîtres. Un tel mot aussi est plein de sens, au temps où l'emploient les plus anciens écrivains chrétiens. Pour un Juif, il n'y a qu'un seul Seigneur, qui est Jahveh. Celui qui règne dans les cieux ne saurait partager avec d'autres sa souveraine puissance sur les créatures. Et lorsque les Septante ont dû traduire en grec le nom divin, ils n'ont pas hésité sur le choix du terme qui devait rendre l'ineffable tétragramme : le mot de *Kyrios* s'est présenté de lui-même à leur esprit. Dans tout l'Ancien Testament tel que le pouvaient lire les Juifs hellénistes, Dieu est le Seigneur, et il n'y en a pas d'autre auprès de lui. Pour un païen le même mot est aussi chargé d'une signification identique : donner à un personnage le titre de Seigneur, c'est, bien souvent, dans tout le monde gréco-romain, proclamer sa divinité. Celui à qui surtout revient un pareil titre c'est l'empereur que ses sujets adorent et que les chrétiens refusent de reconnaître pour leur Seigneur.

J'ai déjà cité plusieurs fois le récit du martyre de saint Polycarpe. Le vieil évêque de Smyrne, accusé d'athéisme, est sommé par le gouverneur romain de rendre ses hommages à César : qu'il prononce seulement la formule consacrée; qu'il dise : César est Seigneur, et il aura la vie sauve. « Quel mal y a-t-il, lui demande-t-on, à dire : César est Seigneur, à sacrifier, et à sauver ainsi son existence? » Mais lui commence par ne pas répondre; puis pressé de nouvelles instances, il dit simplement : « Je ne ferai pas ce que

vous me conseillez. » On conduit alors Polycarpe au cirque. Le proconsul essaie de l'émouvoir : « Respecte ton grand âge, dit-il, jure par la fortune de César. Reviens à de meilleurs sentiments et crie : A bas les athées! » Mais Polycarpe, promenant un regard sévère sur toute la foule des païens qui étaient dans le stade, tend simplement la main vers eux, puis, gémissant et levant les yeux au ciel, s'écrie : A bas les athées! Le proconsul insiste : « Jure et je te renvoie; maudis le Christ. » Et l'évêque répond : « Voici quatre-vingt-six ans que je le sers et il ne m'a jamais fait de mal. Comment pourrai-je blasphémer mon roi et mon Sauveur? » Les Actes des Martyrs abondent en traits de ce genre : on sent battre encore, lorsqu'on les relit aujourd'hui, le cœur fidèle et dévoué des vieux Pères. Ils ne se piquent pas de théologie; ils ne se livrent pas à des spéculations compliquées sur la nature et sur la personne. Mais ils savent, à n'en pas douter, que le Christ est Dieu, et lorsqu'on leur demande de reconnaître un autre Seigneur que lui, ils s'y refusent, même au prix de leur vie.

Contre la foi à Jésus Messie et Fils de Dieu se coalisent les Juifs et les païens. Les Juifs sont les moins redoutables, parce qu'ils n'ont pas le pouvoir de nuire à l'Eglise naissante. Une fois que le christianisme a grandi dans le monde romain, le judaïsme est impuissant à lutter contre sa propagande : la polémique antijudaïque ne se poursuit guère que dans les livres. Là du moins elle donne naissance à une littérature, assez peu variée peut-être mais abondante, qui commence dès la lettre de Barnabé, qui se continue par le dialogue de Jason et de Papiscus dû à Ariston de Pella, par le dialogue de Justin avec Tryphon, et qui n'a pas encore aujourd'hui produit sa dernière œuvre. L'argument fondamental de cette controverse est l'appel aux prophéties. Juifs et chrétiens sont d'accord pour reconnaître le caractère divin des oracles de l'Ancien Testament. Les chrétiens ajoutent que Jésus a accompli ces oracles jusqu'au moindre détail, et qu'il faut donc reconnaître en Lui le Messie promis.

Cet argument n'aurait pas grande valeur aux yeux

des païens; d'ailleurs, ceux-ci, au moins à la période des origines, raisonnent assez peu et se contentent de nuire. Dès l'époque de Trajan, probablement même dès le temps de Néron, l'empire a pris vis-à-vis de l'Eglise l'attitude qu'il gardera jusqu'au milieu du troisième siècle, une attitude de brutale intolérance, résumée en une formule brève et décisive : « Il n'est pas permis aux chrétiens d'exister. » Pendant longtemps, des apologistes essaieront de provoquer le retrait du vieil édit; ils feront appel à la philosophie d'Antonin le Pieux, à l'humanité de Marc Aurèle. Quadratus, Miltiade, Méliton, Aristide, saint Justin, Tatien, Athénagore, saint Théophile d'Antioche, et bien d'autres encore s'emploieront à cette tâche sans consolation et sans espoir. Au christianisme grandissant, les fidèles des anciens cultes, les gardiens des traditions nationales ne cesseront de reprocher, comme l'insurmontable obstacle à toute réconciliation, sa foi au Seigneur Jésus, qui l'empêche de reconnaître le Seigneur César. Sans doute, les croyants auraient-ils pu faire quelques concessions de langage : « Auguste, le fondateur de l'empire, écrit Tertullien, ne voulait même pas qu'on l'appelât Seigneur; c'est là en effet un titre divin. Pour moi, je dirais volontiers de l'empereur qu'il est Seigneur, mais en prenant ce mot comme un nom commun, à la condition de n'être pas forcé de faire de Seigneur un synonyme de Dieu. Au reste, je suis libre vis-à-vis de lui : car je n'ai qu'un seul Seigneur, le Dieu tout-puissant et éternel, qui est aussi le Seigneur de l'empereur. » Saint Polycarpe n'exprimait pas les mêmes distinctions que Tertullien. Mais il pensait comme lui et ainsi faisaient au fond tous les chrétiens.

Tous les apôtres n'avaient pas encore quitté ce monde que déjà la foi chrétienne au Seigneur Jésus rencontrait d'autres adversaires que les Juifs et les païens. Il se trouvait en effet des hommes qui, tout en faisant profession de croire au Christ, se livraient à d'extraordinaires spéculations sur son rôle et sur sa nature. Nous connaissons par les Epîtres de saint Paul l'existence de ces premiers hérétiques, « ennemis

de la croix du Christ, dont la fin est la perdition, dont le dieu est leur ventre » : ils essayaient de rabaisser le Sauveur au niveau des anges, et dévidaient l'écheveau d'interminables généalogies pour expliquer la manifestation de Jésus. D'autres, un peu plus tard, niaient purement et simplement la réalité de la chair mortelle du Seigneur : sous prétexte de le glorifier, ils le faisaient disparaître de l'histoire. C'est à ces docètes que s'oppose inlassablement saint Ignace d'Antioche : « Devenez sourds, écrit-il aux Tralliens, quand on vous parle en dehors de Jésus-Christ, le descendant de David, le fils de Marie, qui est réellement né, qui a mangé, qui a bu, qui a été réellement persécuté sous Ponce Pilate, réellement crucifié; qui est réellement mort à la vue du ciel, de la terre, des enfers; qui est réellement ressuscité par la puissance de son Père... S'il a souffert en apparence, comme le prétendent certains athées, c'est-à-dire certains infidèles qui ne vivent, eux, qu'en apparence, pourquoi donc suis-je enchaîné? pourquoi souhaité-je combattre les bêtes? Est-ce pour rien que je vais mourir? » Il répète aux Ephésiens le même enseignement : « Il n'y a qu'un médecin en chair et en esprit, né et inné, Dieu dans la chair, vie véritable dans la mort, issu de Marie et de Dieu, d'abord passible et alors même impassible, Jésus-Christ notre Seigneur... Notre Dieu, Jésus-Christ, a été conçu dans le sein de Marie, suivant la dispensation divine, de la race de David et de l'Esprit Saint; il est né, il a été baptisé, afin que par la vertu de sa passion l'eau fût purifiée. »

***

Nous admirons la simplicité tranquille de ces vieilles formules. Un fidèle de nos jours pourrait les reprendre sans y rien changer. « Mes frères, disait quelques années après Ignace l'auteur inconnu de la *II^e^ Clementis,* nous devons penser de Jésus-Christ comme de Dieu. » Là est, en effet, le principe de la foi chrétienne, ce qu'admettent, ce que croient ceux-là même dont parfois les écarts de langage nous choqueraient

aujourd'hui. Car ce n'est pas tout d'un coup que le dogme christologique a trouvé sa précision et l'admirable clarté des formules par lesquelles les théologiens l'exposent maintenant pour nous. Comme l'expression de la foi à la Trinité, l'expression de la foi au Christ a son histoire, longue, obscure, compliquée; il a fallu des siècles avant d'arriver aux définitions d'Ephèse et de Chalcédoine; et les deux grands conciles n'amènent pas encore à sa perfection l'œuvre délicate qu'ils ont assumée.

Si le Christ est Dieu, il est aussi homme : dès le début de son Evangile, saint Jean exprime avec une merveilleuse clarté le mystère de cette double nature : « Le Verbe s'est fait chair, dit-il, et il a habité parmi nous. » Ceux qui avaient vécu avec Jésus, qui l'avaient vu de leurs yeux et entendu de leurs oreilles, qui avaient mangé et bu avec lui, les compagnons de ses courses et les premiers prédicateurs de sa doctrine, ne pouvaient mettre en doute la réalité de sa nature humaine : ils savaient par expérience ce que le Maître avait fait pour chacun d'eux, et il leur suffisait de remonter le long de leurs souvenirs, pour entendre encore la voix de leur appel : Venez et suivez-moi, car désormais vous serez des pêcheurs d'hommes.

Mais peu à peu ceux-là disparaissaient. Le premier, Jacques, frère de Jean, avait été mis à mort pour la foi. Pierre avait rendu, sous Néron, le témoignage du sang. Le dernier de tous, au seuil du second siècle, Jean lui-même, que n'avait pu tuer l'huile bouillante de la Porte Latine, avait fini par rendre au Seigneur son âme fidèle après avoir longtemps étonné les Eglises par sa vigoureuse vieillesse. Après la disparition des apôtres, les chrétiens avaient encore eu sans doute la ressource d'interroger ceux qui les avaient connus : ainsi fait en particulier Papias d'Hierapolis dont nous savons le filial respect avec lequel il accueillait les paroles des presbytres. Saint Irénée était disciple de saint Polycarpe, qui lui-même avait entendu les derniers enseignements de saint Jean.

Les disciples immédiats des apôtres moururent à leur tour, et il ne resta plus ici-bas personne qui eût

connu le Christ dans la chair. Ce fut, pour les gnostiques, dont les sectes commençaient à pulluler, le moment décisif pour mettre en doute, voire pour nier la réalité de la nature humaine de Jésus.

Il est remarquable que les premières générations chrétiennes avaient moins hésité à adorer le Sauveur qu'à insister sur les détails de son histoire humaine. Les Evangiles synoptiques, les plus anciens témoins de sa vie mortelle, sont d'une brièveté, d'une sobriété, qui nous étonne; ils ne nous disent rien ou presque rien de l'enfance et de la jeunesse de Jésus; et sur les travaux mêmes de son ministère ils sont loin de satisfaire à notre curiosité. Tels qu'ils sont, ils ont contenté cependant les fidèles : en vain d'autres récits, qui se réclamaient pourtant des noms les plus glorieux, de Pierre, de Jacques, de Thomas, de Barthélemy, de bien d'autres encore, prétendirent-ils, dès le deuxième siècle, sinon auparavant, raconter en détail ce que les Evangiles synoptiques avaient tu; jamais ces apocryphes n'obtinrent la confiance de la grande Eglise; jamais ils ne purent sortir du cercle étroit, — et souvent hérétique d'ailleurs — où ils avaient pris naissance. Même aujourd'hui, lorsque nous lisons leurs histoires prodigieuses, nous comprenons sans peine la raison de la défiance qu'a rencontrée leur apparition; ils savent trop de choses, et des choses trop souvent indignes du Sauveur, pour qu'un vrai chrétien puisse leur faire aucun crédit.

Les Epîtres de saint Paul ne représentent pas, loin de là, tout l'enseignement de l'Apôtre; et il est certain que celui-ci parlait souvent à ses auditeurs du Christ, tel qu'il avait vécu dans la chair. Les mystères de la Passion et de la Résurrection surtout devaient former les thèmes préférés de sa prédication : encore, lorsqu'il exposait ces mystères, insistait-il sur leur valeur religieuse, pour laisser dans l'ombre leur aspect purement historique. Aux Philippiens par exemple, il disait : « Ayez en vous les mêmes sentiments qu'avait le Christ Jésus : comme il était en forme de Dieu, il n'a pas estimé que ce fût une rapine d'être l'égal de Dieu; mais il s'est dépouillé lui-même, prenant une

forme d'esclave, devenant semblable à l'homme, et se trouvant comme un homme en tout son extérieur. Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix : aussi Dieu l'a-t-il élevé, et lui a-t-il donné le nom qui est au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse au ciel, sur la terre et dans les enfers. » Et aux Romains : « Ignorez-vous donc que nous tous qui avons été baptisés dans le Christ Jésus, nous avons été baptisés dans sa mort. Car nous avons été ensevelis avec lui par le baptême dans la mort, afin que, comme le Christ est ressuscité des morts par la gloire du Père, ainsi nous-mêmes marchions en nouveauté de vie. » S'il rappelait aux Corinthiens les apparitions du Seigneur ressuscité, c'était pour ajouter tout de suite : « Si donc on prêche le Christ ressuscité des morts, comment quelques-uns parmi vous disent-ils qu'il n'y a pas de résurrection des morts? S'il n'y a pas de résurrection des morts, le Christ non plus n'est pas ressuscité. Si le Christ n'est pas ressuscité, alors notre prédication est vaine, notre foi est vaine. » Evidemment, l'histoire ne suffisait pas à saint Paul; l'apôtre en tirait pour ses fidèles les leçons les plus utiles et les plus attachantes.

Ceux-ci, à leur tour, aimaient à adorer Jésus-Christ « qui est l'image de Dieu invisible, le premier-né de toute création, car en lui a été créé tout ce qui existe au ciel et sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, même les Trônes, les Dominations, les Principes, les Puissances; tout a été créé en lui et pour lui. Il est avant tout et tout se tient en lui. Il est la tête du corps, de l'Eglise. Il est le principe et le premier-né des morts, afin qu'en tout il occupe le premier rang; car en lui il a plu à Dieu de faire habiter toute plénitude. Dieu a voulu réconcilier tous les êtres par le sang de sa croix, par lui-même, tout ce que la terre et le ciel renferment. » Ils croyaient que « c'est en Jésus-Christ qu'habite corporellement toute la plénitude de la divinité... Il est la tête de tout Principe et de toute Puissance... il a vaincu les Principes et les Puissances; il a montré hardiment leur faiblesse par son triomphe sur eux. »

L'Evangile de saint Jean reste pour nous le plus magnifique témoignage de la foi chrétienne au Sauveur, telle qu'elle pouvait s'exprimer dans les milieux d'Asie vers la fin du premier siècle. Il est un livre d'histoire en ce sens qu'il raconte la vie terrestre de Jésus; et le Christ du quatrième Evangile connaît toutes les faiblesses de l'humanité : il a faim et soif; il s'assied fatigué, sur la margelle du puits; il se trouble; il pleure; il souffre dans son corps et dans son âme. Mais, en même temps, le Christ est le Verbe fait chair, le Fils unique de Dieu. Il est un avec le Père. Il est maître des hommes et des choses, et ce n'est que lorsque son heure est venue de passer en ce monde à son Père qu'il remet son âme entre les mains de Dieu, en disant que tout est consommé. Comment s'étonner que le livre incomparable auquel nous devons une telle physionomie du Sauveur ait tout de suite été reconnu par l'Eglise?

Les premiers hérétiques, ceux contre lesquels lutte saint Ignace d'Antioche par exemple, sont donc des docètes; et le docétisme est la marque commune de la plupart des écoles gnostiques dans le courant du second siècle. Rien ne nous paraît aujourd'hui plus étrange que ces systèmes de métaphysique incohérente ou de mysticisme éperdu. Nous les connaissons assez mal d'ailleurs. Les ouvrages originaux des grands maîtres gnostiques ne nous sont pas parvenus, et les trop rares documents que nous avons conservés dans des traductions coptes, la Pistis Sophia par exemple ou le livre de Jeû, appartiennent déjà à des époques de décadence. Par saint Irénée pourtant, par Clément d'Alexandrie, par saint Hippolyte, et quelques autres, nous pouvons nous faire une idée approximative des doctrines professées par Valentin, Basilide, Carpocrate : il s'agit toujours d'expliquer le problème de la matière et du mal. Et lorsque le Christ intervient pour racheter le monde et délivrer l'esprit emprisonné, il ne prend que l'apparence d'un corps, de manière à éviter tout contact réel avec la matière mauvaise. Marcion lui-même, malgré son peu d'attrait pour les systèmes compliqués, commença par ensei-

gner le docétisme, et ce furent surtout ses disciples qui, revenant à une plus claire vue des choses, retrouvèrent la simple croyance de la chair du Christ.

Il faut lire, dans saint Irénée, et plus encore dans Tertullien, les pages éloquentes qui rétablissent contre les gnostiques l'intégrité de la personne du Sauveur et de la foi chrétienne. Saint Irénée s'appuie principalement sur la théorie de la récapitulation de toutes choses dans le Christ. Il faut, dit-il, que le Christ ait été un homme pour sauver les hommes. « On n'aurait pas redemandé le sang s'il n'avait fallu sauver le sang. Le Christ n'aurait pas réellement récapitulé et restauré en Lui ce sang et cette chair coupable si lui-même n'était pas devenu chair et sang, sauvant en Lui ce qui avait péri en Adam. Que si c'est pour une autre raison que le Seigneur s'est incarné, s'il a emprunté sa chair à une autre substance, il n'a donc pas résumé et restauré l'homme; on ne peut même pas dire qu'il est chair... Mais c'est vraiment ce même homme qui était mort qu'est devenu le Verbe salutaire. Il avait réellement ce qui était mort, c'est-à-dire la chair et le sang; il récapitulait en lui la création primitive du Père, et non je ne sais quelle autre. » Tertullien est trop attaché au côté pratique des choses pour s'élever à une telle hauteur. Dans le traité qu'il intitule *De carne Christi*, il emploie même parfois des expressions d'un réalisme choquant, pour mettre davantage en relief la vérité de la nature humaine du Sauveur; mais ailleurs il trouve les mots qu'il faut, et marque, en formules saisissantes, l'indissoluble union de l'âme et du corps du fidèle, qui est sauvé par l'âme et par le corps du Christ : « La chair est lavée pour que l'âme soit purifiée; la chair est ointe pour que l'âme soit consacrée; la chair est signée de la croix pour que l'âme soit fortifiée; la chair est recouverte par l'imposition des mains pour que l'âme soit illuminée par l'Esprit; la chair est nourrie du corps et du sang du Christ pour que l'âme soit engraissée de Dieu » : « *Caro abluitur ut anima emaculetur; caro ungitur ut anima consecretur; caro signatur ut et anima muniatur; caro manus imposi-*

tione adumbratur ut et anima spiritu illuminetur; caro corpore et sanguine Christi vescitur, ut et anima Deo saginetur. »

Si grande qu'ait été dans la pensée chrétienne des premiers siècles la place tenue par la foi au Christ Fils de Dieu, ce n'est guère qu'aux environs de l'année 360 que se trouva posé, avec précision, le problème de la double nature du Sauveur dans l'unité indivisible de sa personne. Jusqu'à ce moment, les fidèles s'étaient contentés de croire et de prier. Dans les Evangiles, ils lisaient les récits de la prédication du Maître, de sa passion, de sa mort, de sa résurrection. Ils savaient, non seulement par les Actes des Apôtres et par les Epîtres, mais par l'enseignement et par la vie de l'Eglise et même par l'expérience de leur propre vie, que le Christ ressuscité des morts ne meurt plus; ils avaient la certitude de participer à son Esprit, d'être associés à son existence intime, de s'unir à lui dans l'Eucharistie; et volontiers ils laissaient à leurs docteurs le soin de discuter des problèmes trop complexes pour les faibles lumières de leur intelligence. Les controverses trinitaires du troisième siècle eurent leur répercussion dans l'élaboration des formules christologiques, mais cette répercussion fut surtout indirecte. Dans les dernières années du quatrième siècle au contraire, l'hérésie attaque en face la foi traditionnelle à Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme, que les Eglises avaient toujours adoré.

Les uns reprochent aux croyants de rendre leurs hommages à une créature : c'est contre eux qu'argumente saint Athanase dans sa lettre à Adelphe : « Nous n'adorons pas une créature, s'écrie-t-il; bien loin de là. Cela, c'est l'erreur des païens et des Ariens. Nous adorons le Seigneur de gloire incarné, le Verbe de Dieu. Car si la chair considérée en elle-même fait partie de la création, elle est devenue le corps de Dieu. Et nous n'adorons pas le corps du Christ en lui-même, séparé du Verbe; pour honorer le Verbe divin, nous ne l'éloignons pas davantage de la chair qui est la sienne. Mais sachant que le Verbe s'est fait chair, nous le proclamons Dieu même lorsqu'il est dans la chair.

Qui donc serait assez dépourvu de sens pour dire au Seigneur : Sortez de votre corps, afin que je vous adore? Qui serait assez impie pour lui dire avec les Juifs insensés, à cause de son corps : Pourquoi étant homme, vous faites-vous Dieu? Ce n'est pas ainsi que fait le lépreux dans l'Evangile : il adore le Seigneur dans son corps, et le reconnaît comme Dieu en disant : Seigneur, si vous le voulez, vous pouvez me guérir. Malgré la chair, il ne croit pas que le Verbe de Dieu n'est qu'une créature; sous prétexte que le Verbe a fait toute créature il ne renie pas la chair dont celui-ci s'est revêtu; mais, en son temple créé, il adore le créateur de l'univers, et il est aussitôt purifié. »

D'autres s'étonnent des souffrances du Sauveur, telles que nous les rapporte l'Evangile, et en prennent prétexte pour nier sa divinité. Et voici comment leur répond saint Grégoire de Nysse : « Ce n'est pas la nature humaine qui ressuscite Lazare, et ce n'est pas la puissance insensible de Dieu qui le pleure couché dans son tombeau. Ce n'est pas la misère humaine qui nourrit des milliers d'hommes, et ce n'est pas la toute-puissance divine qui court vers le figuier. Qui donc est fatigué de la route, et qui soutient le monde entier par sa seule parole? Qui est le reflet de la gloire éternelle et qui est le corps percé de trous? Qui s'affaisse sous les douleurs, et qui est éternellement glorifié? La réponse est évidente. » Saint Grégoire de Nazianze est plus éloquent : « Celui qui n'a pas de corps prend un corps; la parole sans dimension s'étend dans l'espace; l'invisible se rend visible; celui que l'on ne peut toucher se laisse toucher; l'être sans commencement commence; le Fils de Dieu devient le fils de l'homme, Jésus-Christ hier, et aujourd'hui, et encore dans les siècles; c'est un Dieu qui est enfanté d'une vierge. Le Sauveur est un, et ce sont les contraires qui le constituent. »

Telle est bien la foi de l'Eglise : Jésus est en même temps force et faiblesse; les incrédules s'en étonnent, les païens en rient, les Juifs s'en scandalisent. Mais les croyants savent que Jésus est plus puissant que la moquerie, le scandale, ou l'étonnement, et ils conti-

nuent à professer leur foi, alors qu'ils ne peuvent pas expliquer tout le mystère qu'elle renferme. Ils s'attachent même, en certaines occasions, à en mettre en relief les apparentes contradictions, comme l'auteur d'un sermon sur la croix, attribué à saint Jean Chrysostome : « Je connais, écrit cet auteur inconnu, le Christ qui a faim, et je connais le Christ qui, de cinq pains et deux poissons, nourrit cinq milliers d'hommes sans compter les femmes et les enfants. Je connais le Christ qui a soif, et je connais le Christ qui change l'eau en vin. Je connais le Christ qui monte sur le bateau de Pierre, et je connais le Christ qui marche sur les eaux. Je connais le Christ qui meurt, et je connais le Christ qui ressuscite les morts. Je connais le Christ qui comparaît devant Pilate, et je connais le Christ qui siège avec le Père. Je connais le Christ qu'adorent les anges, et je connais le Christ que crucifient les Juifs. Je connais le Christ enfanté par Marie, et je connais le Christ existant avant les siècles. J'attribue ceci à la divinité, cela à l'humanité, et je confesse également l'une et l'autre. »

Les hérétiques sont incapables d'une telle ardeur. Les uns après les autres, ils essaient de pénétrer le mystère du Christ : Apollinaire prétend que Jésus n'est pas véritablement un homme, parce qu'en Lui le Verbe divin a tenu la place du *noûs*, de l'esprit. Nestorius enseigne qu'il y a deux personnes distinctes dans le Christ, et que la Vierge Marie ne saurait être appelée au sens strict la mère de Dieu. A l'inverse, Eutychès soutient que l'humanité du Sauveur disparaît en quelque sorte dans sa divinité, de sorte qu'il n'est pas permis de parler de deux natures à son sujet. C'est une longue histoire, parfois une triste histoire, que celle des discussions au terme desquelles se fixe enfin la terminologie orthodoxe. Trop souvent les questions de personnes, les misérables petites querelles humaines se font jour, lorsqu'on voudrait ne voir d'autre problème débattu que celui de la foi, en toute impartialité, et en toute charité. Nestorius est orgueilleux, mais saint Cyrille d'Alexandrie lui-même n'est pas sans défaut, et les évêques égyptiens qui se grou-

pent autour de lui sont trop souvent intraitables. L'histoire du concile d'Ephèse et de ses suites immédiates est remplie par des incidents dans lesquels éclatent au grand jour les faiblesses des hommes que l'on voudrait parfaitement saints. S'il est permis de discuter la forme des douze anathématismes proposés à la signature de Nestorius, on ne dira jamais trop les efforts que saint Cyrille a déployés, après le concile, pour amener à la paix certains esprits intransigeants, et la joie profonde qu'il déploie dans la lettre *Laetentur caeli.*

Même au plus fort des querelles, la croyance de l'Eglise catholique n'est pas troublée. Elle continue à s'exprimer dans les mêmes termes qu'aux jours anciens de l'union des pensées. Au début du quatrième siècle, saint Athanase avait repris la pensée de saint Irénée sur le but de l'Incarnation : « Dieu s'est fait homme, disait-il, afin que les hommes deviennent des dieux »; et cette doctrine, exposée sous ses divers aspects, remplit presque tout le traité de *l'Incarnation du Verbe.* Pendant les premières années du cinquième siècle, saint Augustin revient sans se lasser sur une croyance si chère aux esprits fidèles : « A cause de nous, pour que nous soyons rachetés, et que nous devenions participants de sa divinité et rétablis dans nos droits à la vie éternelle, à cause de cela, le Fils de Dieu s'est fait participant de notre nature mortelle. » Et ailleurs : « Dieu veut faire de toi, chrétien, un Dieu, non un Dieu par nature comme l'est son Fils qu'il a engendré, mais par grâce et par adoption. Aussi de même que son Fils par son humanité a participé à notre mortalité ainsi il t'a exalté et t'a fait participer à son immortalité. » Ailleurs encore, dans le commentaire de l'Evangile de saint Jean : « Le passage de l'Evangile, mes frères, où le Seigneur s'appelle la vigne et ses disciples les sarments, signifie qu'il est la tête de l'Eglise et nous ses membres; le Christ Jésus comme homme est le médiateur entre Dieu et les hommes. La vigne et les rameaux sont en effet de même nature : c'est pourquoi comme le Christ était Dieu, ce que nous ne sommes pas, il est devenu

homme afin que la vigne, c'est-à-dire la nature humaine, fût en lui et que nous, hommes, puissions être ses sarments. »

L'Orient fait écho à ces paroles du plus grand des docteurs occidentaux : saint Cyrille d'Alexandrie reprend à son tour la doctrine de saint Augustin, qui est celle de saint Athanase, de saint Irénée, et l'on peut dire de toute la tradition; le grand argument qu'il fait valoir contre Nestorius pour prouver l'unité de personne dans le Christ, c'est cette considération que seul le Fils de Dieu fait chair pouvait sauver les hommes. Et voici enfin saint Léon le Grand, qui clôt l'ère des discussions fondamentales : la lettre à Flavien, qui est acceptée par le concile de Chalcédoine comme l'expression définitive de la foi catholique, n'est qu'une affirmation nouvelle de la vieille croyance; elle respire d'un bout à l'autre le calme de la certitude, de la possession indiscutable; elle n'est pas seulement un monument de l'autorité romaine; elle est encore un témoignage fidèle de la conscience chrétienne que frôlent sans la troubler les controverses les plus graves en apparence. Parfois cependant il arrive à saint Léon lui-même de se laisser émouvoir par la grandeur et la sainteté de sa foi au Christ Sauveur : « Reconnais, ô chrétien, s'écrie-t-il, ta dignité. Tu es devenu participant de la nature divine; ne retourne pas à ta bassesse première en vivant d'une manière indigne de ta condition. Souviens-toi du chef auquel tu appartiens et du corps dont tu es membre. Rappelle-toi que tu as été arraché à la puissance des ténèbres et transplanté dans la lumière et le royaume de Dieu. »

On éprouve quelque peine à clore cette liste de témoignages. Ceux qui ont été rappelés méritaient de l'être; ceux qui ont été omis auraient eu un égal droit à être cités. Et ceux-ci sont les plus nombreux : il n'est pas un des vieux Pères qui n'ait exprimé en termes admirables sa foi au Christ Dieu. De saint Ignace d'Antioche à saint Cyrille d'Alexandrie, de saint Polycarpe de Smyrne à saint Augustin d'Hippone... Mais pourquoi recommencer à donner des noms? on semble, en faisant ainsi, procéder à une

sélection, choisir les uns pour exclure les autres. En réalité, c'est la voix de l'Eglise tout entière qu'il faudrait pouvoir entendre, car elle s'exprime en une émouvante unanimité. Si les trop rares fragments qui ont été mentionnés peuvent avoir une valeur de témoignage, ils la doivent surtout à ce qu'ils ont été rapportés au hasard, sans grande recherche, comme ils sont venus à ma mémoire et sous ma plume : ce sont ceux-là qui se sont présentés aujourd'hui; demain peut-être auraient-ils été remplacés par d'autres; et je ne sais pas si les autres auraient été plus expressifs ou mieux choisis.

Au reste, ceux qu'il aurait fallu surtout pouvoir entendre, ce sont ceux-là qui se taisent, ceux qui n'écrivent pas, ceux qui sont morts sans laisser d'autre trace d'eux-mêmes que parfois, dans une crypte funéraire, sur un linteau de porte, sur un fragment de poterie, quelques lettres à demi effacées. Les Pères, dont nous avons conservé les ouvrages, étaient, pour la plupart, des chefs de communautés, des évêques, des prêtres, des docteurs. La foi commune, dont ils sont les témoins, prend presque forcément chez eux une allure un peu didactique. Les pauvres inscriptions des premiers monuments chrétiens contiennent au contraire de la vie encore palpitante; elles saisissent un mouvement, un geste, un cri du cœur, et l'on a retrouvé des milliers de tels documents. Un nom parfois, d'ailleurs inconnu; souvent même pas de nom; mais un signe, un poisson, une croix, que suivent un souhait ou une prière : *in pace Christi*; *in Christo vivas*; *in nomine Christi*. Dans la masse des monuments épigraphiques, quelques-uns se détachent avec un particulier relief et retiennent longuement la curiosité de l'historien : telles les épitaphes célèbres de Pectorius d'Autun, d'Abercius d'Hierapolis, de Marc-Eugène de Laodicée. Du point de vue qui nous intéresse ici, ces épitaphes méritent à peine d'être plus particulièrement signalées; et je ne sais si je ne leur préférerais pas encore, dans la simplicité fruste de leur témoignage, les pauvres petites exclamations sans phrases, les invocations rapides gravées par une

main malhabile, pour être à travers les siècles les mémoriaux de la foi anonyme et vivante des générations chrétiennes au Christ Fils de Dieu.

*
**

Ce n'est pas assez d'ailleurs de parler de la foi au Christ comme on a essayé de le faire jusqu'à présent. Car les vieux saints ne se contentent pas de regarder Jésus comme Messie et comme Fils de Dieu, d'adorer, tout en essayant de l'expliquer, le mystère de sa double nature dans l'unité de sa personne divine. Ils voient en Lui la raison d'être de toute la création, le centre de l'univers, celui par qui tout est et à qui tout retourne; et pour reprendre le mot employé par saint Jean, dans le prologue de son Evangile, le Verbe qui s'est fait chair et qui a habité parmi nous.

Le Verbe! Le Logos! Nous sommes mal placés aujourd'hui pour pénétrer toute la richesse latente de ce simple terme. Nous voyons bien qu'il est employé avec une spéciale prédilection dans les œuvres de la philosophie grecque. Nous le trouvons aussi bien chez les stoïciens que chez Platon; Philon le Juif s'en empare et l'introduit dans l'exégèse allégorique des Saintes Lois. Mais lorsque nous l'étudions, il est comme une chose morte, comme un corps sans âme, dont l'extraordinaire fortune nous surprend sans nous émouvoir. Pour les Grecs à qui s'adressait saint Jean, c'était au contraire un de ces mots magiques, comme il en apparaît quelquefois au cours de l'histoire, et qui ne sont pas plutôt prononcés ou écrits qu'ils ouvrent devant les âmes d'illimitées et radieuses perspectives. L'esprit hellénique avec tous ses désirs de connaissance, avec tous ses instincts d'ordre et de beauté se retrouvait, s'exprimait dans le nom du Logos : tout à la fois raison, parole, sagesse, science, ordre, harmonie, calcul, nombre; cela et bien d'autres choses encore, plutôt devinées et pressenties qu'exprimées clairement en leurs moindres détails. Dire de Jésus-Christ qu'il était Logos, c'était introduire d'un seul coup sa personne et son enseignement au plus

intime du monde antique et de ses aspirations inassouvies vers tout ce qu'il y a de noble et de beau dans la création.

On ne saurait assez insister sur l'importance extraordinaire de ce prologue johannique dans l'histoire de la pensée et de la vie chrétiennes. L'Evangéliste n'est pas un philosophe qui cherche laborieusement une formule capable de traduire sa foi; il est un ami du Sauveur, un apôtre, un croyant qui, sous l'inspiration de l'Esprit Saint, emprunte au monde dans lequel il vit une expression courante, et qui charge cette expression d'un poids nouveau de pensée et de vie. Le Verbe de la sagesse antique était une raison impersonnelle : saint Jean révèle au monde le nom de cette raison inconnue et mystérieuse, tout à la fois vie et lumière des hommes, de la plénitude de qui nous avons tous été remplis. Car le Verbe s'est fait chair; la grâce et la vérité sont venues par Jésus-Christ.

La Grèce pourrait se reconnaître dans cette noble doctrine. Si Jésus est le Verbe, déclarent, entre autres, saint Justin et Clément d'Alexandrie, il n'y a rien en ce monde qui n'ait été fait ou enseigné par Lui. L'Incarnation peut bien être la dernière et la plus parfaite de ses manifestations : dans les siècles précédents, toute sagesse et toute science venaient déjà de lui seul. Avant de le connaître les âmes lui étaient soumises. L'avènement du christianisme ne marque pas une rupture avec le monde ancien; c'est au contraire l'achèvement de toutes ses recherches, le terme de tous ses efforts, la pleine lumière succédant à l'aube. L'histoire entière du monde se trouve transformée et expliquée.

Aussi faut-il entendre les accents triomphants avec lesquels les apologistes expliquent aux peuples païens, au sénat, aux sacrés empereurs, le mystère de leur foi raisonnable. Saint Justin reste à nos yeux le plus authentique représentant de ces âmes loyales et simples qui s'efforcent de faire pénétrer dans les intelligences encore rebelles la plénitude de la vérité chrétienne. « Notre doctrine, dit-il, surpasse toute doctrine humaine, parce que nous possédons tout ce qui

est raisonnable par le Christ qui nous est apparu, corps, Verbe et âme. Tout ce que les philosophes ou les législateurs ont découvert et exprimé de beau, ils le doivent à ce qu'ils ont trouvé ou contemplé partiellement du Verbe. C'est pour n'avoir pas connu tout le Verbe qui est le Christ qu'ils se sont souvent contredits eux-mêmes. Ceux qui vécurent avant le Christ, et qui cherchèrent, à la lumière de la raison humaine, à connaître et à se rendre compte des choses, furent mis en prison comme impies et indiscrets. Socrate, qui s'y appliqua avec plus d'ardeur que personne, vit porter contre lui les mêmes accusations que nous. » Un peu plus loin, Justin revient, pour la préciser sur cette idée qui lui est chère : « Je suis chrétien, je m'en fais gloire; et je l'avoue, tout mon désir est de le paraître. Ce n'est pas que la doctrine de Platon soit étrangère à celle du Christ; mais elle ne lui est pas en tout semblable, non plus que celle des autres, Stoïciens, poètes, ou écrivains. Chacun d'eux en effet a vu du Verbe divin disséminé dans le monde ce qui était en rapport avec sa nature, et a pu exprimer ainsi une vérité partielle : mais en se contredisant eux-mêmes dans les points essentiels, ils montrent qu'ils n'ont pas une science supérieure et une connaissance irréfutable. Tout ce qu'ils ont enseigné de bon nous appartient à nous chrétiens. Car après Dieu nous adorons et nous aimons le Verbe né du Dieu, non engendré et ineffable, puisqu'il s'est fait homme pour nous, afin de nous guérir de nos maux, en y prenant part. »

Faut-il ajouter que le Verbe qui s'est manifesté aux philosophes païens s'est aussi, et à bien plus forte raison, révélé aux Juifs? Lorsqu'il argumente contre Tryphon, Justin démontre à son adversaire qu'Abraham, Jacob, Moïse, Josué ont vu de leurs yeux ce Verbe divin, et que toutes les théophanies rapportées dans l'Ancien Testament ont été autant d'apparitions du Logos. Dieu le Père est invisible : « Personne ne l'a jamais vu; le Dieu monogène qui est dans le sein du Père l'a raconté lui-même. » Mais il se fait connaître par son Fils; et tandis que les Grecs n'ont, à ce sujet,

d'autres lumières que celles de la raison naturelle, le peuple de Dieu a été favorisé de clartés spéciales : les patriarches et les prophètes ont préparé directement les âmes à l'Incarnation du Verbe.

On saisit sans peine la portée d'une telle doctrine, qui revendique pour le christianisme, latent ou manifesté, tout ce qu'il y a de bien et de beau en ce monde. « Ceux qui ont vécu selon le Verbe, affirme expressément saint Justin, sont chrétiens, eussent-ils passé pour athées, comme chez les Grecs, Socrate, Héraclite et leurs semblables, et chez les Barbares, Abraham, Ananias, Azarias, Mizaël, et tant d'autres dont il serait trop long de citer ici les actions et les noms, Et aussi tous ceux qui ont vécu contrairement au Verbe, ont été vicieux, ennemis du Christ, meurtriers des disciples du Verbe. »

Le grand intérêt de cet enseignement, c'est qu'il est révélateur d'un esprit et d'un monde. Il est vrai, les Apologistes, en insistant comme ils le font sur l'action du Verbe avant l'Incarnation, paraissent donner moins de relief à la nouveauté du mystère chrétien. Saint Jean avait vu de ses yeux, touché de ses mains, le Verbe de vie; il ne risquait pas d'oublier les jours heureux durant lesquels il avait vécu avec Jésus et les témoignages d'amour que le Seigneur lui avait rendus. Saint Justin et ses compagnons, réduits à recourir aux *Mémoires des Apôtres* pour connaître les détails de l'existence humaine du Sauveur, ne vont-ils pas au contraire être tentés d'abandonner l'histoire évangélique et de concentrer leurs démonstrations sur le caractère éminemment rationnel de la prédication chrétienne? Le danger était réel. La gnose hérétique du second siècle y est tombée. Mais ce serait mal connaître nos apologistes que de les assimiler à des philosophes. Pour eux, comprendre est une grâce, qui vient d'en haut et qui est accordée par Dieu aux bonnes volontés des hommes. La lumière ne vient pas du dedans; elle vient du dehors; elle est l'ineffable don de Dieu qui répond ainsi aux prières de ses enfants. Sans doute, grâce à la doctrine du Verbe, les Apologistes présentent leur croyance sous une forme intelli-

gible à la pensée grecque. Le Verbe, qu'ils enseignent, n'est pas autre que Christ qu'ils adorent. De là leur piété, et la force de leur vie intérieure. Justin le philosophe est aussi Justin le martyr.

Après les Apologistes, les Alexandrins reprennent la doctrine du Verbe. Ils la développent; ils se complaisent à l'expliquer dans ses moindres détails. Clément est le type achevé de ces intellectuels qui passent leur vie à construire la philosophie de leur foi, et à présenter leur christianisme sous la forme d'un système. Bien plus que saint Justin, il a commencé par étudier la sagesse des Grecs. Son érudition n'est pas toute de première main, ce qui ne l'empêche pas d'avoir une connaissance étonnante des auteurs profanes. Il a beaucoup voyagé, il a connu beaucoup d'hommes avant de rencontrer Pantène qui l'a amené au Christ. De tout ce qu'il a vu ou entendu, il a gardé le souvenir, et un souvenir sympathique. C'est ce qui enchante lorsqu'on prend contact avec son âme, l'universel enthousiasme avec lequel il parle de toutes choses. Aucune joie, aucune douceur n'est supérieure à celle de connaître et de comprendre. La perfection est une gnose. Le véritable chrétien est celui dont l'intelligence élargie par le mystère évangélique sait tout ce qu'il est possible à l'homme de savoir. Sans doute, tous ne peuvent pas arriver à la réalisation de cet idéal. Pour la plupart même l'encombrement de la vie pratique est tel qu'ils doivent se contenter de la simple foi. Clément, lui, s'efforce pour sa part de monter plus haut et d'entraîner plus loin. Toute son œuvre est d'enseignement. Le *Protreptique,* qui s'adresse aux païens, est destiné à leur montrer la vanité honteuse de leurs superstitions, à les faire sortir de leurs erreurs, à les diriger vers le Christ. Le *Pédagogue* est une éducation du croyant : le Verbe lui-même prend par la main le petit enfant qui vient d'être éclairé par le baptême. Doucement, amicalement, il le conduit à travers les sentiers de la vertu, pour lui faire comprendre que toute perfection s'achève dans la connaissance. Le *Maître* devait, dans la pensée de Clément, achever cette trilogie, et conte-

nir un exposé du dogme chrétien : il est pratiquement remplacé pour nous par les *Stromates*, vaste compilation où nous trouvons du moins les matériaux qui devaient entrer dans la composition du *Maître*. Les titres seuls de ces ouvrages sont pleins de signification : car le Pédagogue, le Maître, c'est toujours le Verbe.

Lui seul a commencé, lui seul peut compléter l'éducation intellectuelle et morale de l'humanité. C'est lui qui a donné la philosophie aux Grecs; c'est lui qui a été le tuteur du peuple d'Israël, qui est apparu à Abraham et à Jacob. C'est lui qui, par des signes et des miracles en Egypte et au désert, a amené son peuple au salut. C'est lui qui a parlé par Moïse et par tous les prophètes. C'est lui enfin qui s'est incarné pour donner aux hommes la plénitude de la connaissance de Dieu. Le christianisme apparaît dans l'histoire comme le dernier terme d'une divine pédagogie, dont le Verbe a été l'instituteur dès les jours anciens, et dont il reste le Maître pour tous ceux qui croient en lui et qui l'aiment.

Une telle doctrine a, pour nous, quelque chose d'un peu effarant. Clément parle quelque part de certains bons fidèles qui étaient épouvantés de la philosophie comme les enfants le sont des masques. Un tel effroi se comprend sans trop de peine. Déjà les Apologistes avaient fait de larges avances aux Grecs. Clément les dépasse de bien loin, car il enseigne sans hésitation la grandeur de la sagesse profane et la supériorité de la gnose sur toute autre chose. A certains esprits, même de ceux qui l'ont étudié avec soin, il paraît encore aujourd'hui avoir été beaucoup plus un Grec qu'un chrétien.

Grec, il l'était certainement, et ce que nous avons dit suffirait à le montrer. Mais il était surtout un chrétien, c'est-à-dire un disciple de Jésus-Christ à qui il avait consacré sa vie depuis les jours de sa conversion. Il faut relire pour s'en persuader davantage les belles paroles qui servent de conclusion au *Pédagogue*. Clément vient de rappeler les préceptes généraux de la vie morale, tels qu'ils sont contenus dans

l'Ecriture Sainte; et il ajoute : « Bien d'autres choses encore, dites en énigmes et en paraboles, peuvent servir à ceux qui en ont besoin. Mais ce n'est pas ma tâche, dit le Pédagogue, de vous en instruire encore. L'explication de ces saints discours appartient au Maître à qui nous devons aller. Car pour moi, c'est l'instant de cesser ma pédagogie; pour vous, d'entendre le maître. Vous avez été formés sous une belle discipline. Le Maître vous accueillera et vous expliquera les oracles... O nourrissons d'une bienheureuse pédagogie! Achevons la splendide personne de l'Eglise; enfants, courons vers notre bonne mère. Si nous devenons les auditeurs du Logos, glorifions la bienheureuse économie par laquelle l'homme est instruit et sanctifié comme l'enfant béni de Dieu; il est conduit hors de la terre; il établit sa cité dans les cieux; il y reçoit pour père celui qu'il apprend à connaître sur la terre. Le Logos fait tout, enseigne tout, guide partout. On conduit le cheval par le frein; on soumet le taureau au joug; on prend les bêtes sauvages dans un lacs. Mais l'homme est transformé par le Logos qui adoucit les bêtes sauvages, qui attire les poissons, qui captive les oiseaux. Lui seul en vérité impose le frein au cheval, le joug au taureau, le lacs à la bête sauvage, tend la ligne au poisson et le filet à l'oiseau. Lui seul gouverne les états et cultive les champs, commande et administre, est le démiurge de l'univers... Prions donc ainsi le Logos : Sois propice à tes enfants, Pédagogue, père, conducteur d'Israël; Fils et Père, tous les deux à la fois, Seigneur. Donne-nous de suivre tes préceptes et d'accomplir ainsi la ressemblance de ton image, de sentir suivant nos forces la bonté de Dieu et sa justice sans sévérité. Accorde-nous de vivre dans ta paix, puis d'être transportés dans ta cité après avoir traversé sans naufrage les ondes du péché, d'habiter doucement avec l'Esprit Saint, de rendre grâce de nuit et de jour à l'ineffable Sagesse, de chanter l'hymne de reconnaissance au seul Père et au Fils; au Père, au Fils pédagogue et maître, et au Saint-Esprit... »

Qui resterait insensible au charme d'une telle

prière? Nous n'avons plus, il est vrai, l'habitude de nous adresser au Logos, et cela est l'aspect grec de la piété de Clément. Le fidèle disciple des philosophes ne peut s'empêcher de regarder toujours le Christ sous son aspect raisonnable et rationnel en quelque sorte. Mais ces formules sont des formules chrétiennes, et d'autant plus précieuses qu'elles sont plus spontanées et plus inattendues. Est-il exact d'ailleurs de dire qu'elles sont inattendues? et n'est-ce pas en réalité à chaque instant, dans les œuvres de Clément, que nous trouvons de tels élans de reconnaissance et d'amour pour le Christ? L'esprit du vieil Alexandrin reste attaché à la sagesse qu'il a reçue des Grecs, et cela parfois peut faire illusion sur le véritable caractère de sa vie intérieure; mais son cœur est chrétien, et c'est l'amour du Christ qui le remplit.

Dans le *Quis dives salvetur*, le Sauveur prend la parole pour rappeler le fidèle à ses devoirs : « C'est moi qui t'ai régénéré, toi que le monde avait méchamment engendré à la mort; je t'ai affranchi, je t'ai guéri, je t'ai racheté. Je te ferai voir la force de Dieu, le bon Père. Ne donne pas sur la terre le nom de Père; que les morts ensevelissent les morts. Pour toi, suis-moi. Je te conduirai dans le repos des biens ineffables et inexprimables, que l'œil n'a pas vus, que l'oreille n'a pas entendus, qui ne sont jamais montés au cœur de l'homme, que les anges désirent voir et que Dieu a préparés aux saints et aux enfants qui l'aiment. C'est moi qui t'ai nourri, me donnant moi-même en une nourriture telle que ceux qui la goûtent ne reçoivent pas l'épreuve de la mort, t'accordant chaque jour un breuvage d'immortalité. Je suis le maître des enseignements supracélestes : pour toi j'ai lutté avec la mort et j'ai payé la mort que tu devais à cause de tes péchés et de ton incrédulité vis-à-vis de Dieu. » Une tendresse aussi touchante ne peut sortir que d'une âme chrétienne. Et l'on quitte avec peine la compagnie du vieux maître gnostique qui a su trouver pour parler du Christ, ou pour parler au Christ, des accents inspirés par une si noble piété.

On trouverait difficilement, je crois, de plus carac-

téristiques exemples des transformations que le christianisme a fait subir à l'esprit hellénique. Au dehors, Clément semble grec, et son christianisme prend l'allure d'une philosophie plus complète et plus définitive que celle des sages païens. Et puis, quand on essaie de le pénétrer, on découvre quelque chose de nouveau. C'est la foi au Christ qui a accompli ce miracle. Le Christ est le Verbe, sans doute, et par là il devient intelligible. Mais on ne peut s'arrêter là. Lorsqu'on est pris par lui, on est pris tout entier, avec tout son esprit, avec tout son cœur. Il faut se donner. Clément se donne comme Justin. La manière est différente : de part et d'autre le don est complet.

Faut-il d'autres exemples encore? Au début du quatrième siècle, voici Lactance. Celui-ci n'est pas un philosophe, mais un rhéteur. Il est expert dans l'art de bien dire. Ses leçons d'éloquence sont goûtées à Nicomédie. Bientôt il deviendra le précepteur des enfants de Constantin. Le modèle qu'il se préoccupe d'imiter de préférence à tous les autres est Cicéron. Les idées, sans doute, ne lui sont pas indifférentes. Du moment où il est chrétien, il est autre chose qu'un marchand de paroles ou de discours. Il connaît assez peu cependant la religion qu'il a embrassée et qu'il défend dans ses volumineux ouvrages. Son apologétique est souvent superficielle; elle ne s'embarrasse pas aux discussions doctrinales, et pour cause, car Lactance ne serait qu'un médiocre théologien, et ses formules ont besoin de trop fréquentes corrections. Mais il est bien obligé de parler du Christ qui est le centre de sa vie chrétienne, d'expliquer les convenances de l'Incarnation. Alors, il trouve les mots qu'il faut, les images neuves et les expressions qui sortent du cœur : il représente le pécheur impuissant à observer la loi et à garder les commandements. Celui-ci se plaint au Seigneur : « Tu donnes des ordres impossibles. Et le Seigneur répond : je les observe moi-même. — Mais je suis revêtu d'une chair dont le propre est de pécher. — Je porte la même chair, et pourtant le péché ne domine pas en moi. — Il m'est difficile de mépriser les richesses parce qu'on ne peut vivre

autrement dans ce corps. — J'ai aussi un corps, et je lutte contre les désirs. — Je ne puis pour la justice supporter ni la mort ni la douleur, car je suis fragile. — Voici qu'en moi la douleur et la mort exercent aussi leur pouvoir; je triomphe de ce que tu crains et je te rendrai victorieux de la douleur et de la mort. Je vais le premier par ces voies que tu prétends ne pas pouvoir suivre. Si tu ne peux obéir à mes ordres, imite mes exemples. »

Y a-t-il là seulement de la rhétorique, un brillant morceau pour lequel l'auteur attend des applaudissements, voire des espèces sonnantes? On ne saurait le croire. Le rhéteur disparaît derrière le chrétien, lorsqu'il s'agit de parler du Christ; et il trouve, au fond de son âme des accents tout personnels. Le monde ancien n'avait jamais encore peut-être imaginé un tel dialogue, qui fait pressentir les pages célèbres de l'Imitation et les entretiens du Christ avec l'âme fidèle. Sans doute, Lactance reste bien lui-même en écrivant ces choses, comme tout à l'heure Clément. Mais il les a vécues avant de les penser, avant de les exprimer. Il est un disciple du nombre des disciples, sans spéciale autorité, sans formation théologique. Seulement il est attaché à son Sauveur par toutes les fibres de son âme, et on le sent à l'intimité de ses formules d'une si prenante éloquence.

Justin, Clément, Lactance : du point de vue humain, quel abîme sépare ces trois hommes : le Samaritain qui sait tout juste assez de philosophie pour avoir le droit de porter le manteau court, et de donner des leçons à des disciples novices; le maître savant du Didascalée d'Alexandrie tout farci de la lecture des auteurs profanes; le rhéteur de Nicomédie qui s'attache à l'art de bien dire et ressuscite en un siècle de fer les périodes harmonieuses de Cicéron. Pourtant ces trois hommes ont une foi commune; et c'est le Christ qui la leur donne. En lui ils se retrouvent, non seulement parce qu'ils croient en lui, mais parce qu'ils lui doivent le plus intime de leur pensée.

Tel est bien le premier effet de la croyance en Jésus; elle rapproche les esprits les plus dissemblables au

premier abord; elle est le lien : non pas le lien superficiel qui se contenterait de rattacher des corps en un seul groupe social, en la récitation simultanée d'une même formule; mais le lien des âmes unies en un commun amour. Le Verbe de Dieu, selon la formule de saint Jean, est la véritable Lumière qui éclaire tout homme venant en ce monde. Tous ceux qui sont illuminés de cette lumière peuvent et doivent en vivre; et c'est là un grand mystère.

*
**

Le Christ, qui est Lumière, est Vie. L'idéal du chrétien, dès les temps apostoliques, est de vivre ici-bas en Jésus, afin de pouvoir, dans l'éternité du royaume des cieux, vivre avec Jésus. Cette étonnante expression : vivre dans le Christ, est de saint Paul, qui l'emploie presque à chaque page de ses épîtres; et nous y sommes tellement accoutumés, pour l'avoir apprise de l'apôtre, qu'à peine remarquons-nous encore son caractère étrange. Pourtant, afin que ses fidèles puissent ainsi vivre en Lui, ne faut-il pas que le Christ soit considéré comme une sorte d'atmosphère spirituelle, dans laquelle sont plongés ceux qui participent à son Esprit? Il les enveloppe, il les pénètre, par tous les côtés, au dedans et au dehors, de telle manière que chacun d'eux ait le droit de dire en toute vérité : « Vivre est pour moi le Christ »; ou encore : « Je vis dans la foi du Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi »; ou encore : « Je vis; ce n'est plus moi, c'est le Christ qui vit en moi. »

L'Eglise entière est un corps, dont le Christ est la tête, dont les fidèles sont les membres. Sa tâche en ce monde, c'est de travailler « à la consommation des saints pour l'œuvre du ministère, pour l'édification du corps du Christ, jusqu'à ce que tous ses membres se rencontrent dans l'unité de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, dans l'homme parfait, dans la mesure de la plénitude d'âge du Christ; de sorte qu'ils ne soient plus des enfants flottants et emportés à tout

vent de doctrine dans la méchanceté des hommes, dans la malice pour être circonvenus par l'erreur, mais que, faisant la vérité dans l'amour, ils croissent en toutes choses, vers lui qui est la tête, le Christ, et duquel tout le corps, où, chacun pour sa part, les membres par le mutuel secours de leurs jointures, s'entretiennent et s'entreconsolident, prend son accroissement pour l'édification dans l'amour. »

On sent assez, en lisant cette phrase longue et compliquée à force d'être chargée de pensées, que le Sauveur n'est pas pour l'Apôtre, ni pour aucun de ses fidèles, un personnage historique qui a disparu de la scène de ce monde le jour où il s'est élevé dans le ciel, qu'il n'est pas non plus seulement le lointain Fils de Dieu qu'on adore et qu'on prie. Il est essentiellement vivant; car après être ressuscité des morts, il ne meurt plus; et sa vie se poursuit en chacun de ceux qui croient en Lui et ont ainsi reçu le pouvoir de devenir enfants de Dieu.

C'est parce qu'il aime les siens que le Sauveur habite en eux. Mais en retour, il est de leur part l'objet d'un amour sans égal. Saint Paul n'avait pas connu Jésus dans la chair; il n'avait pas été le témoin de ses miracles de miséricorde et de salut; mais parce qu'un jour, sur le chemin de Damas, il avait vu briller sa lumière et entendu le son de sa voix, il avait commencé à lui vouer une incomparable tendresse. « Dieu qui est riche en miséricordes,à cause du grand amour dont il nous a aimés et alors que nous étions morts par nos offenses, nous a rendus vivants avec le Christ (c'est par grâce que vous êtes sauvés) ; il nous a ressuscités ensemble et nous a fait asseoir ensemble dans les cieux en Jésus-Christ, afin de montrer dans les siècles à venir l'infinie richesse de sa grâce par sa bonté envers nous, en Jésus-Christ. » Tel est le don gratuit de Dieu. Et voici la réponse de l'apôtre à ce don : « Si Dieu est pour nous, qui est contre nous? Celui qui n'a même pas épargné son propre Fils, mais l'a livré pour nous tous, comment ne nous a-t-il pas tout donné avec Lui? Qui se porte accusateur contre les élus de Dieu? C'est Dieu qui justifie. Qui est-ce

qui condamnera? C'est le Christ Jésus qui est mort, bien plus, qui est ressuscité, qui est à la droite de Dieu, qui intercède pour nous. Qui donc nous séparera de l'amour du Christ? les tribulations, ou l'angoisse, ou la persécution, ou la faim, ou la nudité, ou le péril, ou l'épée? Mais sur tout cela nous dominons à cause de celui qui nous a aimés. Je suis donc certain que ni la mort, ni la vie, ni les anges, ni les principautés, ni les vertus, ni les choses présentes, ni les choses à venir, ni la puissance, ni la hauteur, ni la profondeur, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. »

Dans ces conditions, tous les fidèles qui participent à la vie du Christ, qui sont les membres du corps du Christ, sont unis les uns aux autres par les liens d'une indissoluble fraternité. Désormais, entre eux, sont brisées toutes les anciennes barrières : il n'y a plus de maître ni d'esclave; il n'y a plus de Juifs, de Grecs, de barbares, car tous sont un dans le Christ Jésus qui a donné sa vie pour le salut de tous. Au-dessus des ruines laissées par les vieilles catégories sociales, par les haines de races, par les discordes religieuses, s'élève dans son admirable unité l'Eglise de Dieu.

En un incomparable langage, saint Paul s'est fait le chantre inspiré de l'amour fraternel : « Quand je parlerais les langues des hommes et des anges, si je n'ai pas la charité, je suis un airain qui résonne ou une cymbale qui retentit. Quand j'aurais le don de prophétie, que je connaîtrais tous les mystères et que je posséderais toute la science, quand j'aurais même toute la foi jusqu'à transporter des montagnes, si je n'ai pas la charité, je ne suis rien. Quand je distribuerais tous mes biens pour la nourriture des pauvres, quand je livrerais mon corps aux flammes, si je n'ai pas la charité, tout cela ne me sert de rien. La charité est patiente, elle est douce. La charité n'est pas envieuse, la charité n'est pas inconsidérée, elle ne s'enfle point d'orgueil; elle ne fait rien d'inconvenant, elle ne cherche point son intérêt, elle ne s'irrite pas, elle ne tient pas compte du mal; elle ne prend

pas plaisir à l'injustice, mais elle se réjouit de la vérité; elle excuse tout, elle croit tout, elle espère tout, elle supporte tout. La charité ne passera jamais... Maintenant ces trois choses demeurent : la foi, l'espérance, la charité; mais la plus grande des trois, c'est la charité. »

Amour des chrétiens pour le Christ qui vit en eux et pour qui ils vivent; amour des chrétiens les uns pour les autres, à cause du Christ qui habite en chacun d'eux et les unit les uns aux autres, toute la vie spirituelle de l'Eglise se ramène à l'exercice de cette double charité. C'est assez dire que le Seigneur Jésus est en même temps le point de départ et le terme d'arrivée de toute perfection. Le fidèle entre dans l'Eglise par le baptême : être baptisé, c'est être incorporé au Christ. L'initiation « au nom de Jésus » a pour but de faire participer le néophyte aux mystères de la mort et de la résurrection du Sauveur; elle détruit en lui le vieil homme avec ses concupiscences pour restaurer l'homme nouveau qui a été créé selon Dieu dans la justice et la sainteté véritable. Désormais le baptisé, incorporé au Sauveur, n'a d'autre tâche que de le faire grandir en soi-même : chacune de ses actions, chacune de ses paroles doit être accomplie ou prononcée au nom de notre Seigneur Jésus-Christ; et lorsqu'il meurt enfin, sa mort marque le point de départ d'une union plus intime avec le Sauveur, qu'il ne se contente plus d'espérer, de voir en énigme et comme dans un miroir, mais qu'il contemple face à face et pour l'éternité.

Les vieux saints ont vécu ces choses. Leur idéal, selon l'enseignement de saint Paul, c'est de réaliser la perfection du Christ. On ne saurait manquer d'être frappé, lorsqu'on relit les écrits des Pères Apostoliques par exemple, du soin avec lequel ils corroborent leurs conseils ou leurs préceptes par un appel au commandement du Sauveur. Tout ce qu'ils font, tout ce qu'ils ordonnent, c'est selon le précepte de l'Evangile. Le Seigneur est le modèle à suivre; modèle toujours vivant d'ailleurs, et qu'on est sûr de trouver dès qu'on le cherche dans son Eglise.

Il n'y a pas, disait le Maître à ses apôtres, de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. Combien, parmi nos Pères, n'ont pas rendu au Christ ce témoignage suprême de l'amour? La mort des martyrs, telle que l'envisagent les plus anciens textes, c'est le retour définitif au Seigneur, la consommation dans sa vie. Saint Ignace d'Antioche emploie pour l'exprimer, cette énergique et intraduisible formule : « Mourir dans le Christ Jésus », où la préposition marque à la fois le mouvement vers le Sauveur et l'union avec Lui.

Avant d'être consumé par le feu, saint Polycarpe de Smyrne affirme une dernière fois son attachement inébranlable à Jésus qui est sa vie : « Seigneur Dieu tout-puissant, Père de ton Fils bien-aimé et béni Jésus-Christ, par qui nous avons reçu la connaissance de ton nom, Dieu des Anges, des vertus et de toute créature, Dieu de toute la race des justes qui vivent en ta présence, je te bénis, parce qu'en ce jour et à cette heure tu as bien voulu que je prenne part dans le nombre des martyrs au calice de ton Christ, pour la résurrection dans la vie éternelle de l'âme et du corps, dans l'incorruption par l'Esprit Saint. Aujourd'hui, puissé-je être reçu parmi ces martyrs en ta présence comme un sacrifice acceptable, ainsi que tu m'as préparé, que tu m'as prédit, et que tu as maintenant accompli, Dieu ignorant du mensonge et véridique. Aussi pour toutes choses, je te loue, je te bénis, je te glorifie, par notre pontife éternel et céleste Jésus-Christ, ton enfant bien-aimé... » Quand cette prière fut achevée, les bourreaux allumèrent le bûcher; et les témoins de cette mort écrivent aux frères de Philomélium que le bienheureux Polycarpe et ses compagnons de martyre montrèrent à la dernière heure un tel courage, que nul d'entre eux ne murmurait ou ne poussait de gémissement, faisant voir ainsi à tous qu'à l'heure même où ils étaient torturés, ils étaient déjà hors de la chair, ou plutôt que le Seigneur se tenait près d'eux et s'entretenait avec eux.

C'est la même impression que laisse aux chrétiens de l'Eglise de Lyon le supplice de la bienheureuse

Blandine : « Au milieu des atroces tortures qu'on lui faisait subir, elle n'avait plus le sentiment de ce qui arrivait, à cause de son espérance et de son attente des biens promis et de son entretien avec le Christ. » Bien plus encore, car le Sauveur ne se contentait pas de se rendre en quelque sorte présent à ceux qui souffraient pour lui; il semblait même participer à leurs souffrances, et s'unir de manière sensible à leur sacrifice. « Le pauvre corps du diacre Sanctus, écrivent les Eglises de Vienne et de Lyon, portait témoignage de ce qu'il avait enduré : étant tout entier plaie et meurtrissure, s'étant tout contracté et ayant perdu à l'extérieur la forme humaine. Mais le Christ, qui souffrait en lui, accomplissait de grandes merveilles, désarmant l'ennemi, et, pour l'exemple des autres, montrant que rien n'est redoutable quand il y a l'amour du Père, que rien n'est douloureux quand il s'agit de la gloire du Christ. » Un peu plus tard, aux premières années du troisième siècle, sainte Félicité de Carthage annonçait dans sa prison à ses geôliers qu'au moment du supplice Jésus serait en elle et souffrirait pour elle, parce qu'elle même allait souffrir pour lui.

L'amour excite chez ceux d'entre eux qui écrivent des accents semblables aux enthousiasmes de saint Paul : « Qui peut expliquer, s'écrie par exemple saint Clément de Rome, le lien de la charité divine? Qui est capable d'exprimer son extrême beauté? La hauteur où la charité nous élève est ineffable. La charité nous unit étroitement à Dieu : la charité couvre la multitude des péchés. La charité souffre tout, supporte tout; rien de bas dans la charité, rien de superbe. La charité ne fait pas de schisme; la charité n'excite pas de séductions; la charité accomplit tout dans la concorde; la charité consomme la perfection de tous les élus de Dieu. Sans la charité rien ne plaît à Dieu. C'est par la charité que le Maître nous a élevés à Lui; c'est à cause de la charité qu'il a eue pour nous que Jésus-Christ notre Seigneur, obéissant à la volonté de Dieu, a donné son sang pour nous, sa chair pour notre chair, son âme pour nos âmes. Vous voyez, bien-aimés, combien la charité est une grande, une admirable chose,

et qu'il n'y a pas de mots pour expliquer sa perfection. »

L'Eglise entière, selon une expression chère à saint Ignace d'Antioche, c'est la charité. Comment en serait-il autrement, puisqu'elle est le corps du Christ qui vit en chacun de ses membres? Le Sauveur avait jadis annoncé à ses apôtres les paroles par lesquelles, au jour du dernier jugement, il accueillerait les justes dans le royaume des cieux : « J'ai eu faim et vous m'avez donné à manger; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire; j'étais étranger et vous m'avez accueilli; j'étais nu et vous m'avez vêtu; j'étais malade et vous m'avez visité: j'étais en prison et vous êtes venus à moi... En vérité chaque fois que vous avez rendu un de ces services à l'un de ces petits qui croient en moi, c'est à moi que vous l'avez rendu. » Seules de telles paroles, — et une telle foi — peuvent expliquer l'admirable élan d'amour et de bienfaisance qui se propage dans toute l'Eglise dès les plus anciens jours de son histoire. A qui s'étonnait de la fraternité chrétienne, Tertullien en expliquait le mystère : « Nous sommes aussi vos frères, disait-il aux païens, du droit de la même nature, bien que vous soyez à peine des hommes puisque vous êtes de mauvais frères. Mais combien plus complètement peuvent être tenus pour des frères ceux qui reconnaissent Dieu pour seul Père, qui reçoivent un seul Esprit de sainteté, qui, sortis du même sein de l'ignorance, sont venus à la même lumière de la vérité. »

Toute l'histoire ancienne de l'Eglise est en un certain sens celle de la charité chrétienne, et nous ne pouvons pas la faire ou la refaire ici. Il suffit de mettre en relief le principe intérieur qui vivifie cette charité, et c'est le Christ vivant. Quel que soit le cadre extérieur dans lequel se meuvent les existences quotidiennes, l'idéal que se proposent les chrétiens ne change pas. Lorsqu'après les siècles de persécution, la paix est rendue à l'Eglise, le martyre, qui a été si longtemps regardé comme le témoignage suprême de l'amour, cesse d'être le rêve caressé par les meilleurs fidèles. C'est au désert que les âmes avides de per-

fection cherchent à réaliser leur amour pour le Christ. Pendant une longue période, l'ascétisme des moines entraîne dans les solitudes de la Thébaïde ou de la Syrie les plus fervents des disciples du Seigneur. Mais ce qu'ils cherchent, au milieu de leurs plus pénibles austérités, c'est toujours ce que cherchaient les martyrs, la vie avec le Christ et pour Lui.

Voici, par exemple, comment saint Jérôme pousse vers les solitudes les âmes qu'il dirige. Il écrit à Héliodore : « Que fais-tu donc dans la maison de ton père, soldat efféminé? Pourquoi es-tu un chrétien au cœur pusillanime? Regarde l'apôtre Pierre qui abandonne ses filets. Regarde le publicain qui se lève de son bureau de perception, pour devenir sur-le-champ un apôtre. Le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête; et toi, tu parcourrais de vastes portiques et de spacieuses demeures? Si tu attends l'héritage de ce monde, tu ne peux pas être le cohéritier du Christ... Tu as promis d'être un chrétien parfait. Et le parfait chrétien ne possède rien autre que le Christ; ou s'il possède quelque autre chose que le Christ, il n'est pas parfait... Crains-tu la pauvreté du désert? Mais le Christ a proclamé les pauvres bienheureux. Redoutes-tu le travail? Mais il n'y a pas d'athlète qui soit couronné sans avoir peiné. Penses-tu à la nourriture que tu cuiras ici? Mais la foi solide ne craint pas la faim. As-tu peur de meurtrir sur la terre nue tes membres rongés par les jeûnes? Mais le Seigneur couche à terre avec toi. As-tu horreur d'avoir une chevelure inculte sur une tête malpropre? Mais ta tête, c'est le Christ. L'espace infini du désert t'épouvante-t-il? Mais tu te promèneras dans le ciel par la pensée : toutes les fois que tu t'y transporteras en esprit, tu ne seras plus dans le désert... Il viendra, il viendra, le jour où ce corps corruptible et mortel se revêtira d'incorruptibilité et d'immortalité. Heureux alors le serviteur que le Seigneur trouvera en train de veiller. En ce jour, quand la trompette sonnera, les peuples de la terre seront dans l'épouvante, et toi, tu te réjouiras! »

Les moines cependant et les cénobites, comme naguère les martyrs, n'ont jamais été la partie la plus

nombreuse du troupeau du Christ. Tandis qu'ils abandonnaient le monde corrompu, la masse des fidèles s'efforçaient tant bien que mal d'imiter le Sauveur au milieu des sollicitations du démon et des préoccupations de la vie quotidienne. C'était le devoir des pasteurs de leur rappeler sans cesse l'idéal chrétien, de leur remettre devant les yeux l'exemple de Jésus-Christ, de faire naître et grandir en eux l'homme parfait qui est le Seigneur. Jamais les évèques et les prêtres n'ont manqué à ce grand devoir. Mais à partir du quatrième siècle, leurs voix se font mieux entendre de nous, parce que nous avons conservé plus nombreuses les homélies qu'ils adressaient à leurs troupeaux, et que nous pouvons lire dans ces recueils de sermons, avec la description un peu triste parfois de la société chrétienne, les vibrantes exhortations à un idéal toujours ancien et toujours nouveau. Saint Jérôme, saint Hilaire, saint Ambroise, saint Augustin, saint Maxime de Turin, saint Zénon de Vérone, Fauste de Riez, saint Césaire d'Arles : ceux-là sont tous des occidentaux, que je cite parce qu'ils sont plus près de nous; et combien d'autres dont il faudrait aussi rappeler les noms!

Saint Augustin surtout. Il connaît toutes les formes extérieures de la vie chrétienne, ou plus généralement de la vie. Il a passé par le monastère, dans lequel il a trouvé le cadre de son activité. Mais loin de vivre dans la solitude, il s'est donné tout entier à l'évangélisation du troupeau du Christ. Il écrit de savants ouvrages pour réfuter les hérésies ou exposer la vérité du dogme catholique. Et chaque jour, ou presque, il monte en chaire pour s'adresser à son peuple. Avec quelle vigilance ne suit-il pas les progrès moraux de son Eglise? Il reproche, il conseille, il encourage. Comme saint Paul, il enfante chaque jour ses fidèles jusqu'à ce qu'en eux soit formé le Christ. Les chrétiens, aime-t-il à rappeler à la suite de l'apôtre, sont le corps du Christ et l'on peut même dire qu'ils sont en quelque manière des Christs. « Ce n'est pas seulement, explique-t-il en commentant les Psaumes, notre tête, le Christ, qui a été ointe de l'onction dont parle le Psalmiste, mais c'est aussi son corps que nous

sommes nous-mêmes... Comme un agneau sans tache il nous a rachetés par l'effusion de son sang; il nous a incorporés à Lui; il a fait de nous ses membres, afin qu'en Lui nous soyons aussi le Christ... D'où il ressort que nous sommes le corps du Christ, parce que nous sommes tous oints, et tous en lui nous sommes des Christs, et le Christ, parce que, d'une certaine manière, tout le Christ est la tête et le corps. »

On aurait pu croire que cette doctrine mystique serait restée confinée dans des cercles étroits, qu'elle aurait servi seulement à l'instruction des plus parfaits, des âmes éprises d'idéal : n'était-ce pas exclusivement pour des moines que Macaire d'Egypte avait naguère écrit : « Ceux qui sont pleinement unis à l'Esprit de Dieu sont rendus semblables au Christ lui-même »; et saint Nil : « Nos bonnes œuvres sont la nourriture du Christ qui le fait grandir en nous »? Mais voici que la parole de saint Augustin s'adresse à tous les fidèles qui remplissent la basilique d'Hippone, à la foule des petites gens, occupés du souci de la vie quotidienne, et c'est à ces humbles qu'il dit, comme la chose la plus naturelle et la plus simple du monde : « Concevez le Christ en vous par la foi; faites-le naître par vos œuvres. »

Dans ces conditions, toutes les actions du chrétien peuvent être envisagées comme des actions du Christ. Si nous prions, Jésus prie avec nous et en nous; si nous sommes tentés, Jésus subit avec nous l'épreuve de la tentation qu'il a réellement éprouvée dans le désert. Si nous souffrons, notre souffrance est celle de Jésus : « L'Eglise souffrait dans le Christ quand il souffrait pour elle, explique ici saint Augustin, de même que le Christ souffrait dans l'Eglise quand elle souffrait pour lui. Car de même que nous avons entendu la voix de l'Eglise souffrant dans le Christ, et disant : Mon Dieu, mon Dieu, regardez-moi, ainsi nous avons entendu également la voix du Christ souffrant dans l'Eglise et disant : Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu? »

Et encore, si le Christ, victorieux de la mort, monte dans le ciel, nous y montons avec lui, car sa victoire

est notre victoire : « Lorsque le Christ est monté au ciel, nous n'avons pas seulement été confirmés dans notre droit à posséder le paradis, mais nous y avons pénétré avec le Christ. La grâce ineffable du Christ nous a rendu plus que la jalousie du diable ne nous avait fait perdre. Car ceux que le venimeux ennemi avait chassés du premier séjour de félicité, le Fils de Dieu se les étant incorporés, les a placés à la droite du Père. » Ce dernier passage est de saint Léon le Grand, et l'on sent en effet à le lire que les expressions en sont plus abstraites que celles des sermons de saint Augustin : c'est dans un sermon pourtant que saint Léon s'exprime ainsi : le peuple de Rome et le peuple d'Hippone reçoivent la même nourriture spirituelle, et apprennent également de leurs pasteurs que leur vie intérieure n'est autre que celle de Jésus lui-même.

D'une manière spéciale, Jésus vit et agit dans ses prêtres qui sont les ministres de ses sacrements. « Dans l'administration du baptême, l'Eglise ne met pas sa confiance dans l'homme qui baptise; mais elle la place dans le Christ, dont il est dit : C'est lui qui baptise. Aussi quel que soit l'homme qui baptise, quelle que soit sa misère, ce n'est pas lui, mais c'est celui-là même sur qui la colombe est descendue, qui baptise. »

Que le prêtre soit saint, c'est dans l'ordre, mais s'il ne l'est pas, le sacrement du Christ n'est pas souillé pour autant. « Il a été dit du Seigneur avant qu'il souffrît qu'il baptisait plus de fidèles que Jean; puis l'évangéliste ajoute : quoiqu'il ne baptisât pas lui-même, mais ses disciples. Lui, et pas lui : lui par sa puissance; eux par leur ministère; ils donnaient leur service pour baptiser et la puissance de baptiser restait dans le Christ. Ainsi les disciples baptisaient, et Judas était encore parmi eux. Ceux qu'a baptisés Judas n'ont pas été rebaptisés; ceux qu'a baptisés Jean ont été rebaptisés... Mais ceux qu'a baptisés Jean, c'est Jean lui-même qui les a baptisés. Ainsi ceux que baptise un ivrogne, un homicide, un adul-

tère, s'il s'agit du baptême du Christ, c'est le Christ qui les baptise. »

Il a fallu à l'Eglise de longs siècles de méditations et aussi de longs siècles de luttes pour formuler cette doctrine qui nous semble aujourd'hui si simple. Saint Cyprien ne l'a pas connue, et saint Augustin a eu du mal à la faire triompher définitivement contre les donatistes. Elle exprime pourtant, d'une manière indiscutable, l'action du Christ dans l'Eglise et dans les âmes. Le Sauveur éternellement vivant reste, pour ceux qui le servent, qui répètent ses paroles, qui reproduisent ses gestes, le principe fécond d'où sort toute vie spirituelle, et à qui tout retourne.

Au terme de l'âge patristique, l'auteur de l'*Echelle du Paradis*, saint Jean Climaque, achève son livre par cette belle prière à la charité : « Dis-nous, ô illustre et la plus belle des vertus, dis-nous où tu mènes paître tes brebis, où tu les fais reposer à midi. Eclaire-nous, abreuve-nous, guide-nous, conduis-nous par la main. Car la seule chose que nous désirons c'est de monter vers toi. Tu commandes à tous. Maintenant tu as blessé mon cœur; je ne puis contenir ta flamme et je ne sais comment te louer... Je désire vivement savoir comment Jacob te vit appuyée en haut de l'échelle céleste. Indique-moi, je le souhaite ardemment, la manière de monter vers toi... Je désire connaître aussi le nombre d'échelons à gravir et le temps qu'il faut pour les gravir avant d'arriver vers toi. Et la charité m'est apparue, comme une reine sortant du ciel, et elle a parlé à l'oreille de mon âme et m'a dit : « Toi qui m'aimes, tant que tu ne seras pas dégagé de ton corps matériel, tu ne pourras pas contempler ma beauté telle qu'elle est. Mais que cette échelle t'apprenne l'ordre suivant lequel les vertus se développent; j'occupe le sommet de cette échelle, comme l'a déclaré Paul, mon illustre héraut : Maintenant ces trois choses demeurent, la foi, l'espérance et la charité, mais la plus grande des trois, c'est la charité. »

Nous retrouvons ainsi les paroles de saint Paul; et comment pourrions-nous nous en étonner : la charité est la plénitude de la Loi. Dès les premiers jours le

chrétien a été le disciple de l'amour; il l'est resté à travers les siècles. Mais il faut ajouter que ce qui donne le véritable sens à son amour, c'est la divine personne du Christ en qui, par qui, et avec qui se poursuit sa vie. Le christianisme est la religion de Jésus, non seulement parce que Jésus est adoré de ses fidèles comme le vrai Fils de Dieu qui est venu en ce monde, mais parce qu'il est pour chacun d'eux le principe et la fin de toute son existence. On entre dans la vie surnaturelle par le baptême au nom de Jésus; on sort de ce monde pour reposer dans la paix de Jésus : entre ces deux termes, on fait chaque jour, dans la mesure de ses forces, grandir Jésus dans son âme, en l'imitant et en l'aimant. Ces choses restent vraies aujourd'hui comme au temps des Pères par qui nous en est venue la tradition : sans peine on aurait pu multiplier les fragments épars que nous venons d'en citer au hasard d'anciens souvenirs ou de lectures récentes. Les voix des vieux saints font entendre des accents divers suivant les circonstances dans lesquelles elles s'expriment : pleines d'autorité pour condamner les hérétiques, graves et austères pour exposer la doctrine confiée par le Seigneur à son Eglise, elles savent se faire familières lorsqu'il s'agit de parler à la multitude assemblée autour des chaires d'où elles descendent. Toujours d'une extrémité à l'autre du monde chrétien, elles sont d'accord pour prêcher l'unique amour du Christ, Vie et Lumière des âmes qui par Lui ont été rachetées.

V

L'Eucharistie

Le Christ vit dans son Eglise. Objet de l'adoration et de la foi des fidèles qui reconnaissent en Lui le Fils unique de Dieu consubstantiel à son Père par qui tout a été fait, il est aussi le principe de leur existence surnaturelle. Le chrétien, enseveli avec le Christ par le baptême dans la mort, ressuscite avec Lui, et trouve en Lui la source de toute grâce. Il s'unit à Lui par la prière : Jésus n'a-t-il pas dit dans l'Evangile que partout où seraient réunis deux ou trois des petits qui croient en son nom il serait au milieu d'eux. Parfois même, la présence du Sauveur ressuscité parmi les siens se manifeste d'une manière sensible : l'ancienne Eglise a connu, d'une manière en quelque sorte habituelle, ces charismes extraordinaires, glossolalie, prophétie, didascalie, dont parle saint Paul et dont l'auteur de la *Didachè* est encore le témoin; de tels prodiges ne sont pas autre chose que des marques visibles de l'invisible assistance du Christ.

Cependant, le chrétien connaît encore une autre manière de s'unir au Christ que la prière, l'extase, ou

les charismes. Lorsque le Maître, avant de remonter au ciel, avait promis à ses apôtres et à ses disciples qu'il était avec eux tous les jours jusqu'à la consommation des siècles, ses auditeurs ne pouvaient pas ne pas avoir présente à l'esprit une scène dont ils avaient été les témoins dans un passé encore tout récent. La veille de sa mort, en effet, à ce que nous rapportent les Evangélistes, Jésus, sachant que l'heure était venue de passer de ce monde vers son Père, comme il avait aimé les siens qui étaient dans ce monde, il les aima jusqu'à la fin. Après avoir accompli avec les apôtres rassemblés au cénacle les rites antiques de la Cène pascale, tels que les prescrivait le rituel judaïque, le Seigneur prit du pain; il le bénit, le rompit, et le distribua aux siens en disant : « Prenez et mangez, car ceci est mon corps qui est livré pour vous. Faites ceci en mémoire de moi. » De la même manière, il prit encore le calice; il le bénit et le fit passer à ses disciples, en disant : « Buvez en tous, car ceci est le calice de la nouvelle alliance en mon sang qui est répandu pour les multitudes en rémission des péchés. »

Ainsi fut instituée pour l'Eglise naissante la sainte Eucharistie, mémorial de la passion du Sauveur, sacrifice pur et sans tache de la nouvelle alliance, aliment des âmes pour la vie éternelle, présence sans cesse continuée et sans cesse renouvelée de Jésus au milieu de ses fidèles. Déjà, avant de la leur donner, Jésus l'avait annoncée aux apôtres : « Je suis le pain de vie, avait-il dit au lendemain de la multiplication des pains. Vos pères ont mangé la manne dans le désert et ils sont morts; mais celui qui mangera du pain que je donnerai ne mourra pas, et ce pain c'est ma chair pour la vie du monde. » Cette grande promesse était désormais tenue : le soir de la Cène, le Christ donna aux siens qui restaient sur la terre le moyen de demeurer unis avec Lui jusque par delà la mort.

Conformément à l'ordre reçu, les apôtres répétèrent les gestes et les paroles du Maître en souvenir de Lui. Dès les premiers jours de l'Eglise, la fraction du pain devint le centre de la vie liturgique des frères : autour de la table où ils se groupaient pour renou-

veler la mémoire de la dernière Cène, leur unité s'affermit. Nous trouvons, dans les Actes des Apôtres, bien peu de renseignements sur les réunions des fidèles de Jérusalem, et nous sommes obligés de deviner, dans la mesure où cela est permis, le détail de ces plus anciennes messes, encore toutes pleines de l'enthousiasme de la Pentecôte, toutes vibrantes des manifestations d'Esprit et de puissance, toutes ardentes de la présence du Seigneur.

Du moins, sommes-nous mieux instruits sur ce qui se passait dans l'Eglise de Corinthe, quelque vingt-cinq ans après la Passion. Là la vie liturgique avait alors une organisation régulière. La répétition de la Cène en était l'acte essentiel. Tous les fidèles se réunissaient pour un repas au terme duquel étaient renouvelés les gestes et répétées les paroles du Seigneur. Ce repas d'ailleurs était tout autre chose qu'une commémoraison vide. Il réalisait ce qu'il représentait, et saint Paul, à qui nous devons ces détails, nous renseigne sur la signification spirituelle qui lui était donnée : « Toutes les fois, dit-il, que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur jusqu'à ce qu'il vienne. Aussi celui qui aura mangé ce pain, ou bu le calice du Seigneur indignement, sera responsable du corps et du sang du Seigneur. Que l'homme s'éprouve donc soi-même et mange ainsi de ce pain et boive de ce calice. Car celui qui mange et boit indignement mange et boit son propre jugement, parce qu'il ne discerne pas le corps du Seigneur. »

On voit sans peine l'importance d'un tel rite dans la vie chrétienne. Par la Cène du Seigneur, les fidèles revivent en quelque sorte le passé; ils ne se contentent pas d'en retrouver le souvenir plus ou moins lointain, plus ou moins effacé. Lorsqu'ils font le geste du Christ, lorsqu'ils prononcent ses paroles, ils renouvellent en toute vérité le dernier repas pascal pris par le Sauveur avec les siens; ils se rendent Jésus réellement présent au milieu d'eux. Sous les apparences du pain et du vin, c'est le corps et le sang de leur Maître à qui ils communient. Qui pourrait sonder ce mys-

tère; mais qui pourrait aussi le révoquer en doute, puisqu'il à pour garant la parole même du Fils de Dieu?

Dans l'intention de Jésus, la Cène avait été un sacrifice : le Sauveur s'y était volontairement offert à son Père pour le salut du monde. L'Eucharistie, qui répète la Cène, est aussi un sacrifice, le seul auquel un chrétien puisse se permettre de prendre part. « Fuyez le culte des idoles, écrit saint Paul à ses fidèles de Corinthe... Le calice de bénédiction que nous bénissons n'est-il pas la communion du sang du Christ? et le pain que nous rompons n'est-il pas la participation du corps du Seigneur? Comme il y a un seul pain, nous tous qui participons de ce pain unique nous sommes un seul corps. Voyez Israël selon la chair : est-ce que tous ceux qui mangent des victimes ne participent pas à l'autel? Quoi donc? dis-je que ce qui est immolé aux idoles soit quelque chose? ou qu'une idole soit quelque chose? Mais ce que les païens immolent ils l'immolent aux démons et non à Dieu. Je ne veux pas que vous communiiez aux démons. Vous ne pouvez pas boire le calice du Seigneur et le calice des démons. Vous ne pouvez pas participer à la table du Seigneur et à la table des démons. »

Ce sont là des prescriptions de conduite pratique : les Corinthiens, encore tout récemment sortis de l'idolâtrie, pouvaient en avoir besoin; et nous, qui les lisons après tant de siècles, et qui, pour ne plus être exposés à l'idolâtrie, n'en avons pas moins toujours à lutter contre les démons, comment pourrions-nous ne pas être émus de ces pages si pleines, qui sont le plus ancien témoignage écrit de la célébration eucharistique dans l'Eglise naissante, et la plus authentique explication du sacrifice chrétien? Il y a peut-être vingt-cinq ans que le Sauveur est remonté vers son Père, lorsque l'apôtre écrit aux Corinthiens; il y a moins de temps encore que la communauté de Corinthe a été fondée : mais dès son origine, elle a commencé à répéter la Cène; l'apôtre, qui en a reçu du Seigneur la tradition, a tout de suite enseigné cette

tradition à ses nouveaux convertis; et ainsi a-t-il dû faire dans tous les lieux où il a passé. Partout où il y a une chrétienté, partout se célèbre l'Eucharistie. Le chrétien est celui qui croit au Christ, il faut ajouter qu'il est celui dont la foi se manifeste par la Communion eucharistique.

⁂

L'âge apostolique se termine cependant. Les témoins de la Cène disparaissent les uns après les autres. Mais la tradition de l'Eucharistie se transmet fidèlement dans les nouvelles Eglises qui sont fondées en tous lieux. Vers la fin du premier siècle, la *Didachè* nous parle encore de missionnaires itinérants, qui vont porter l'Evangile d'un lieu à l'autre, sans se fixer nulle part : ces missionnaires célèbrent la Cène, dont ils trouvent partout établi l'usage. Et l'auteur de ce curieux petit livre nous a même transmis une longue prière d'action de grâces, qu'il faut citer tout au long, parce qu'elle a des chances de représenter le plus ancien modèle de nos prières de consécration.

« Quant à l'Eucharistie, dit-il, rendez grâces ainsi. D'abord pour le calice :

Nous te rendons grâces, ô notre Père,
Pour la sainte vigne de David ton serviteur,
Que tu nous as fait connaître par Jésus ton serviteur.
A toi la gloire dans les siècles.

Puis pour le pain rompu :

Nous te rendons grâces, ô notre Père,
Pour la vie et la connaissance,
Que tu nous as manifestées par Jésus ton serviteur.
A toi la gloire dans les siècles.
Comme ce pain rompu avait été dispersé sur les montagnes, et rassemblé il est devenu un,
Qu'ainsi soit rassemblée ton Eglise des extrémités de la terre dans ton royaume :
Car à toi est la gloire et la puissance par Jésus-Christ dans les siècles.

Après vous être rassasiés, rendez grâces ainsi :
Nous te rendons grâces, Père saint,
Pour ton saint nom
Que tu as fait habiter dans nos cœurs,
Pour la connaissance, la foi et l'immortalité
Que tu nous as manifestées par Jésus ton serviteur.
A toi la gloire dans les siècles.
Toi, maître tout-puissant,
Tu as tout créé à cause de ton nom;
Tu as donné une nourriture et un breuvage aux hommes en jouissance,
Afin qu'ils te rendent grâces.
Mais à nous, tu as donné une nourriture et un breuvage spirituels,
Et la vie éternelle par ton serviteur.
Avant tout nous te rendons grâces parce que tu es puissant.
A toi la gloire dans les siècles.
Souviens-toi, Seigneur, de ton Eglise, de la délivrer de tout mal, et de la consommer dans ton amour.
Et rassemble-la des quatre vents, la sanctifiée,
Dans ton royaume que tu lui as préparé,
Car à toi est la puissance et la gloire dans les siècles.
Vienne la gloire et passe ce monde!,
Hosannah au Dieu de David!
Si quelqu'un est saint qu'il vienne;
Si quelqu'un ne l'est pas, qu'il se repente.
Marana tha!
Amen. »

Cette prière nous surprend au premier abord : elle est si éloignée de celles que nous avons coutume d'entendre aujourd'hui lorsque nous assistons à la messe. Cependant, si les mots diffèrent, ce sont bien les mêmes idées, les mêmes sentiments qui sont exprimés dans la préface et dans le canon de notre messe romaine, et dans la liturgie, si jeune et si spontanée, de la *Didachè*. Comme nous, les chrétiens de la fin du premier siècle rendent grâces à Dieu; ils le remercient pour le pain sanctifié, pour le vin consacré, pour le don de la connaissance et de la vie éternelle. La nourriture et la boisson, dont parlent nos pères dans la

foi, au cours de leurs actions de grâces, ne sont pas des aliments ordinaires, mais des véhicules de l'immortalité, le don suprême de Jésus qui, par là, s'unit véritablement à eux, en attendant le jour bienheureux de sa suprême venue. Car la figure de ce monde passe, et le Seigneur vient. Retenons ces dernières expressions. On sent passer, dans le souhait ardent qui termine la vieille prière, un souffle d'impatience, le grand désir d'une union à Jésus, plus complète et plus définitive encore que celle produite par l'Eucharistie. Les premières générations chrétiennes ont toutes vécu de ce désir que résume d'une manière un peu mystérieuse le *Marana tha* de la première Epître aux Corinthiens, de l'Apocalypse, de la *Didachè*. Nous n'attendons plus, comme elles, avec la même anxiété, la parousie, bien que nous répétions toujours, au terme du symbole de notre foi, l'expression de notre espoir en un avenir sans cesse reculé. Du moins, pour nous aussi, comme pour les fidèles du premier siècle, le Seigneur vient dans son Eucharistie qui nous unit réellement à Lui. La messe reste aujourd'hui ce qu'elle était alors, le renouvellement du sacrifice du Seigneur.

Les formules sans doute ont changé au cours des âges. Lorsque fut écrite la *Didachè*, il n'y avait pas encore de liturgie fixée, et chacun rendait grâces comme il le voulait, aussi longtemps qu'il le voulait. La longue prière que nous avons citée n'est qu'un modèle; elle indique les thèmes principaux de l'Eucharistie; et ceux qui célèbrent les mystères sacrés ne lui demandent autre chose que le point de départ de leur inspiration. Et puis à mesure que le temps passe, les liturgies s'organisent, les rites se fixent; certains éléments accessoires disparaissent; d'autres prennent un relief nouveau. Après avoir été célébrée le soir à l'issue d'un repas, l'Eucharistie est offerte le matin, d'une manière indépendante de tout banquet : elle n'en reste pas moins ce qu'elle était dès l'origine, le mémorial de la Cène et le sacrifice non sanglant du Sauveur.

Dès le milieu du second siècle, l'essentiel du cérémonial est établi, du moins à Rome, tel qu'il se maintiendra désormais. Nous devons à saint Justin le précieux tableau de cette ancienne liturgie : « Le jour dit du Seigneur, écrit l'apologiste, tous ceux des nôtres qui habitent les villes ou les champs s'assemblent en un même local : on lit les mémoires des apôtres ou les récits des prophètes, lorsqu'il y a lieu. Puis, le lecteur s'étant arrêté de lire, celui qui préside prend la parole pour instruire les assistants et les exhorter à l'imitation de ces belles leçons. Ensuite, nous nous levons tous ensemble et nous adressons des prières à Dieu. Et lorsque nous nous arrêtons de prier, du pain est apporté et du vin trempé d'eau. Celui qui préside les frères les prend et il exprime louange et gloire au Père de l'univers par le nom du Fils et de l'Esprit Saint, et il fait une action de grâces abondamment pour ce que Dieu a daigné nous donner dans ces choses. Celui qui préside ayant achevé les prières et l'action de grâces, tout le peuple présent acclame en disant : Amen! Alors ceux qui chez nous sont appelés diacres donnent à chacun des assistants une part du pain eucharistié et du vin. » Cela est la communion au corps et au sang du Christ, car, explique encore saint Justin « le pain et le vin eucharistiés par un discours de prière qui vient de lui sont la chair et le sang de ce Jésus fait chair : ainsi nous l'a-t-on enseigné ».

N'est-il pas vrai que nous nous sentons chez nous, en lisant cette page de l'Apologie? Nous retrouvons les éléments essentiels, et le cadre même de notre messe : aujourd'hui, comme alors, c'est le dimanche que les fidèles se réunissent; ils arrivent de partout en un même lieu. La réunion commence par des lectures; les livres saints de l'Ancien et du Nouveau Testament fournissent la matière de ce que nous appelons aujourd'hui, pour abréger, l'Epître et l'Evangile. Si la prière collective a disparu à la place où la mentionne saint Justin, il y a encore, à la messe, des oraisons que le prêtre récite à haute voix au nom de tous, et auxquelles les assistans s'unissent en répondant :

Amen. La partie essentielle du sacrifice reste toujours l'action de grâces, récitée par le célébrant : c'est à ce moment que sont eucharistiés le pain et le vin par un discours de prière qui vient du Christ.

Notons avec soin cette dernière expression de saint Justin. Les meilleurs interprètes de sa pensée estiment qu'il s'agit là des paroles mêmes employées par le Sauveur à la dernière Cène. De la sorte, dès le second siècle, nous posséderions un témoignage de cette croyance, affirmée par la liturgie, que seuls les mots du Christ ont le pouvoir de le rendre de nouveau présent au milieu des hommes.

Merveilleuse puissance des paroles! le prêtre n'a qu'à les prononcer; aussitôt qu'il a renouvelé sur le pain et le vin le geste du Seigneur, aussitôt qu'il a fait entendre la divine formule : ceci est mon corps, ceci est le calice de mon sang, voici que de nouveau le Maître revient avec les siens, aussi réellement présent qu'aux jours de son Incarnation. Les Pères ne savent pas comment exprimer assez leur foi à ce miracle et leur étonnement chaque jour renouvelé. « Tu verras, explique par exemple saint Athanase à de nouveaux baptisés, tu verras les lévites apporter des pains et un calice de vin, et placer tout cela sur la table. Tant que les invocations et les prières ne sont pas commencées, il n'y a que du pain et du vin. Mais quand ont été prononcées les grandes et prodigieuses prières, alors le pain devient corps et le vin devient sang de Notre Seigneur Jésus-Christ... Ce pain et ce vin, tant que les invocations n'ont pas eu lieu, sont simplement du pain et du vin. Mais quand les grandes prières et les saintes invocations ont été prononcées, le Verbe descend dans le pain et le vin; et de Lui, il devient le corps et le sang. »

A mesure que les siècles s'écoulent, la célébration de l'Eucharistie est entourée d'une solennité plus grande. Au temps des persécutions, les chrétiens avaient dû se réunir mystérieusement dans l'obscurité des catacombes, dans la retraite des maisons privées. Dès le troisième siècle, ils avaient pu construire des églises qui appartenaient à la communauté entière.

Après la paix de Milan, les basiliques s'élèvent comme par enchantement d'une extrémité à l'autre du monde romain, et affirment au grand jour la foi du peuple chrétien à la présence sans cesse renouvelée du Christ éternel. Car la basilique est construite pour l'autel qui en est le centre, qui attire tous les regards et toutes les prières. Et l'autel lui-même est la table où se répète quotidiennement la Cène. Peu à peu les liturgies se fixent, les rites se développent et s'imposent à tous. A la libre inspiration des premiers jours succède la majestueuse ordonnance des paroles immuables, des gestes précis. Chaque région a sa manière de faire. La liturgie de Rome n'est pas celle de l'Egypte. Mais en Egypte comme à Rome domine toujours l'élément invariable du sacrifice, le discours de prière qui vient du Christ, et qu'enchâssent splendidement les plus belles prières qui soient sorties des lèvres humaines.

De la fin du quatrième siècle datent deux formules eucharistiques que nous citerons ici. La première est celle qu'employait l'évêque égyptien, Sérapion de Thmuis. Nous la connaissons depuis peu d'années seulement, comme tant d'autres monuments précieux de l'antiquité chrétienne, et sa découverte a été comme une révélation de la piété de l'Egypte au temps de saint Athanase et des grands combats contre l'hérésie arienne.

« Prière de l'oblation de Sérapion, évêque.

Il est digne et juste de te louer, de te chanter, de te glorifier, toi Père incréé du Monogène Jésus-Christ. Nous te louons, Dieu incréé, insondable, ineffable, incompréhensible à toute personne créée. Nous te louons, toi qui es connu par le Fils Monogène, toi qui par lui es parlé et interprété et connu à la nature créée. Nous te louons, toi qui connais le Fils et qui révèles aux saints les gloires qui le concernent; toi qui es connu par ton Verbe engendré, et vu, et expliqué aux saints. Nous te louons, Père invisible, chorège de l'immortalité. Tu es la source de la vie, la source de la lumière, la source de toute grâce et

de toute vérité, ami des hommes, ami des pauvres, propice à tous, les attirant tous à toi par la venue de ton Fils bien-aimé. Nous te prions, fais de nous des hommes vivants. Donne-nous l'Esprit de lumière, afin que nous te connaissions toi, le véritable, et celui que tu as envoyé Jésus-Christ. Donne-nous l'Esprit Saint afin que nous puissions dire et raconter tes mystères ineffables. Que le Seigneur Jésus parle en nous, et l'Esprit Saint; qu'il te célèbre par nous...

« Seigneur des puissances, remplis ce sacrifice de ta puissance et de ta participation. Car à toi, nous offrons ce sacrifice vivant, cette oblation non sanglante; à toi, nous offrons ce pain figure du corps du Monogène. Le pain est la figure du saint corps, parce que le Seigneur Jésus, dans la nuit où il fut livré, prit du pain, le rompit et le donna à ses disciples en disant : Prenez et mangez, ceci est mon corps rompu pour vous en rémission des péchés. C'est pourquoi, nous, faisant la figure de la mort, nous offrons ce pain et nous invoquons par ce sacrifice. Sois propice à nous tous, sois propice, Dieu de vérité. Et comme ce pain a été épars sur les montagnes, et recueilli est devenu un, ainsi rassemble ta sainte Eglise de toute race, de tout pays, de toute cité, de tout bourg, de toute maison, et fais-en une Eglise vivante catholique. Et nous offrons ce calice figure du sang, parce que le Seigneur Jésus ayant pris une coupe après le repas dit à ses disciples : Prenez, buvez, ceci est la nouvelle alliance; ceci est mon sang versé pour vous en rémission des péchés. C'est pourquoi nous présentons le calice, figure du sang... »

En face de la prière de Sérapion, il faut placer celle que nous a transmise l'auteur inconnu du *De sacramentis*. Celui-ci, qui était à peu près contemporain de saint Ambroise, était, semble-t-il, évêque d'une cité de l'Italie du Nord; mais le centre de sa vie spirituelle était à Rome, et ce sont des usages romains, des prières romaines que nous connaissons par lui. « Veux-tu savoir, demande à son lecteur le vénérable évêque, que c'est avec des paroles célestes que l'on consacre le pain et le vin qui sont sur l'autel? Ecoute

quelles sont ces paroles. Le prêtre dit : Fais-nous cette oblation reçue, ratifiée, raisonnable, agréable, c'est-à-dire la figure du corps et du sang de Notre Seigneur Jésus-Christ. Qui, la veille de sa passion, prit dans ses mains saintes le pain, regarda au ciel vers toi, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, rendit grâces, bénit le pain, le rompit, et l'ayant rompu le donna à ses apôtres et à ses disciples en disant : Prenez et mangez-en tous. Car ceci est mon corps qui sera brisé pour beaucoup. De la même manière, après qu'on eut dîné, la veille de sa passion, il prit le calice, regarda au ciel vers toi, Père saint, Dieu tout-puissant et éternel, rendit grâces, bénit le calice, et le donna à ses apôtres et à ses disciples en disant : Prenez et buvez-en tous : car ceci est mon sang. Toutes les fois que vous ferez cela, faites-le en mémoire de moi, jusqu'à ce que je vienne. Le prêtre dit ensuite : Aussi, en souvenir de sa très glorieuse passion, de sa résurrection des enfers, et de son ascension au ciel, nous t'offrons cette hostie sans tache, cette hostie raisonnable, cette hostie non sanglante, ce pain saint et ce calice de vie éternelle. Nous te demandons et nous te prions de recevoir cette oblation sur ton autel par la main de tes anges, comme tu as daigné recevoir les dons de ton juste serviteur Abel, le sacrifice de notre patriarche Abraham, et celui que t'a offert ton grand-prêtre Melchisedech. »

On sent tout de suite, en lisant le canon du *De Sacramentis,* la différence qu'il y a entre la piété égyptienne et la piété romaine; celle-là plus expansive, plus somptueuse, plus magnifique, dans le majestueux développement de ses louanges; celle-ci plus austère, plus sobre, presque à l'excès, plus précise aussi et plus rigoureuse, de sorte qu'elle donne à la prière l'aspect d'un argument théologique. Mais ces divergences sont superficielles. Au fond c'est la même pensée, la même foi, le même amour. Le fellah égyptien qui assiste prosterné à la liturgie de Sérapion de Thmuis adore le même Christ mystérieusement présent derrière les apparences du pain et du vin que le sénateur

ou la matrone de Ravenne devant qui célèbre l'auteur du *De Sacramentis*. Nous autres, qui sommes les fils spirituels de Rome, pourquoi ne pas avouer que la formule romaine nous émeut et nous impressionne davantage? Elle est tellement nôtre : non seulement par l'aspect général de ses grandes lignes, mais par les mots eux-mêmes que nous reconnaissons. A quelques détails près, notre messe d'aujourd'hui reprend les mêmes expressions, les mêmes formules que prononçaient déjà les vieux évêques de l'Italie du Nord à la fin du quatrième siècle. Il y a de cela plus de quatorze cents ans, et si peu de choses ont été changées! Les paroles, que maintenant nous entendons encore prononcer dans les églises de nos villes ou de nos campagnes, nous arrivent chargées du poids des âges disparus. Comment ne serait-on pas ému à la pensée de tous les chrétiens, qui, depuis si longtemps, dans ces vénérables formules, ont trouvé la vie de leurs âmes, puisqu'ils y ont trouvé le Sauveur? et qui resterait insensible à la mystérieuse vertu qui sort de notre prière liturgique, non seulement parce qu'elle sert à enchâsser les mots féconds et créateurs de Jésus, mais aussi parce qu'elle est toute pleine des demandes, des aspirations, des actions de grâces, des adorations, de l'amour de tant de frères qui ont vécu avant nous et qui maintenant dorment du sommeil de la paix, dans le Christ?

La célébration de l'Eucharistie rend le Sauveur présent au milieu des fidèles. Sur l'ordre de son fondateur divin, l'Eglise a, dès les premiers jours, renouvelé la Cène; elle a gardé, quoique d'une manière mystérieuse, Celui que les apôtres avaient vu un jour monter au ciel dans la gloire du Père. Aussi n'y a-t-il pas à s'étonner de la place prise par l'Eucharistie dans la vie chrétienne : où donc les fidèles pourraient-ils retrouver plus complètement le Christ, non pas son souvenir, mais la réalité de sa présence, de sa vie, de sa lumière? Les hérétiques eux-mêmes ont toujours senti l'importance unique de la liturgie confiée par le Christ à son Eglise, et ils ont essayé de la lui ravir : n'est-ce pas à sa manière aussi un témoignage

précieux que ces contrefaçons de l'Eucharistie par les gnostiques du second siècle, et que saint Irénée nous a fait connaître? si certaines sectes entouraient la célébration des mystères de tout un appareil destiné à frapper les imaginations, plaçaient dans le calice un liquide, qui subitement, après les paroles sacrées, prenait la couleur et tous les aspects du sang, ne trouvons-nous pas, jusque dans cette supercherie, une preuve de la foi à la présence réelle?

Mais nous n'avons pas besoin d'interroger les hérétiques. Chez eux, d'ailleurs, il ne peut y avoir de véritable Eucharistie, ainsi que le dit si fortement saint Ignace d'Antioche : « Ayez soin, écrit-il aux Philadelphiens, de ne participer qu'à une seule Eucharistie : il n'y a en effet qu'une seule chair de Notre Seigneur, une seule coupe pour nous unir dans son sang, un seul autel comme il n'y a qu'un seul évêque entouré du presbytérium et des diacres, les associés de son ministère. » Aux Smyrniotes, le même enseignement est renouvelé : « Ne regardez comme valide que l'Eucharistie célébrée sous la présidence de l'évêque ou de son délégué. Partout où paraît l'évêque, que là soit la foule, de même que là où est le Christ Jésus, là est l'Eglise universelle. »

Et là où est l'Eglise universelle, là est l'Eucharistie : faut-il rappeler les innombrables monuments qui nous en conservent le souvenir aux premiers âges chrétiens, non pas seulement des épitaphes comme celles de Pectorius ou d'Abercius, ou des peintures telles que la *fractio panis* dans la catacombe de Callixte, mais des centaines et des milliers de graffiti, d'inscriptions populaires, de dessins, d'objets destinés à l'usage journalier, qui par un trait rappellent le Christ eucharistique : les poissons portant un panier de pains, la table garnie de corbeilles pleines et de fioles de vin, les épis et les grappes de vigne, le pélican nourrissant ses petits, que sais-je encore? ici ce ne sont pas les docteurs qui expriment leur foi; c'est le peuple qui vit, qui se montre à découvert, dans la simplicité de sa croyance et qui, par tous les moyens, les plus pauvres comme les plus somptueux, les petits

dessins des catacombes, en attendant les splendides basiliques magnifiquement dotées par Constantin, rend ses hommages au Sauveur toujours vivant sous les apparences du pain.

« Cette parole est dure, et qui peut l'entendre? » avaient murmuré les Juifs, lorsque pour la première fois Jésus avait parlé du mystère de son corps et de son sang. Sans répéter ces mots blasphématoires, les fidèles, parfois, ont voulu essayer de pénétrer le secret de Dieu, et d'expliquer la présence du Christ dans son sacrement. Pourquoi ne pas avouer qu'ils se sont heurtés, le plus souvent, à d'infranchissables barrières? Le don suprême de l'amour ne dépasse-t-il pas par nature les bornes de notre intelligence, et le mieux n'est-il pas de répéter en toute simplicité l'adoration ardente de saint Pierre : « Seigneur, à qui irions-nous, car vous avez les paroles de la vie éternelle? Et nous savons et nous croyons que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant qui êtes venu en ce monde. »

Un jour, sans doute, les théologiens trouveront le mot qu'il faut pour exprimer le miracle eucharistique : ils parleront de la transsubstantiation. Et déjà saint Jean Chrysostome emploie un terme exact lorsqu'il écrit des paroles de la consécration qu'elles transforment les oblats.

Mais les plus anciens écrivains ecclésiasiques n'en sont pas encore là. Dès qu'ils veulent dépasser les limites de la foi commune, ils ne trouvent pas toujours les formules les plus parfaites. Tertullien, par exemple, dit que le pain représente le corps du Sauveur, ou même qu'il est la figure du corps du Sauveur, et nous trouvons cette dernière expression jusque chez l'auteur du *De sacramentis*. Saint Augustin, lui aussi, écrit en des phrases qui déconcertent parfois des esprits mal avertis que le pain est le *sacramentum corporis Christi*. Plusieurs parmi les

Grecs, en plein quatrième siècle, emploient, pour parler du pain eucharistique, le mot *antitypon*. Mots imparfaits, obscurs, ambigus : on aurait tort cependant de se laisser arrêter par les difficultés que peuvent présenter les textes où ils sont employés. Les historiens des dogmes, en de minutieuses études, parviennent sans peine à préciser les sens de ces mots inattendus, dont l'emploi nous avait d'abord surpris. Nous savons que, derrière eux, la foi de ceux qui les utilisent est aussi correcte que solide.

C'est un fait bien remarquable, au surplus, dans l'histoire de l'ancienne Eglise, qu'on ne rencontre pas d'hérésie relative à l'Eucharistie. On peut diverger d'opinion sur la Trinité, être patripassien ou adoptianiste; on peut avoir des avis différents sur le Christ lui-même, être nestorien ou monophysite; l'accord se fait lorsqu'il s'agit de la présence du Sauveur dans son sacrement; et bien loin que le mystère eucharistique ait besoin d'éclaircissement, il sert plutôt lui-même à éclairer les autres mystères, à montrer par exemple le comment de l'Incarnation du Verbe. Le Christ a dit, au soir de la Cène, que c'était son corps, que c'était son sang qu'il donnait en nourriture et en boisson : faut-il une autre raison de croire qu'une telle parole? Aussi les chrétiens des premiers siècles font-ils preuve d'une admirable confiance dans le sacrement qui renouvelle pour eux la présence du Christ.

Nous voici par exemple à Carthage vers le milieu du troisième siècle; c'est dans cette ville que, quarante ou cinquante ans auparavant, Tertullien a employé parfois, pour parler de l'Eucharistie, des expressions qui aujourd'hui mettent au désespoir ses commentateurs. L'évêque de ce temps, saint Cyprien, s'est nourri de la lecture des ouvrages de celui qu'il appelle respectueusement le Maître. Mais parce qu'il parle ou qu'il écrit pour l'édification de ses fidèles, pour l'instruction de ses collègues, il se contente d'employer des mots simples et des formules traditionnelles dans lesquelles puisse passer toute la foi du peuple chrétien au divin mystère de la présence du Christ. Un jour il écrit à l'un de ses collègues dans

l'épiscopat Cécilius pour lui envoyer une sorte de catéchisme eucharistique : peu de documents sont pour nous plus précieux que cette lettre dans laquelle nous avons une vraie Somme de la croyance catholique à l'Eucharistie. Le Christ, rappelle donc saint Cyprien à son vénérable frère, offrit à Dieu le pain et le vin, c'est-à-dire son corps et son sang. Le sacrifice que les chrétiens offrent dans l'Eglise est le même sacrifice que celui du Christ, car le Christ Jésus notre Seigneur et Dieu, grand prêtre du Très-Haut, s'est offert en sacrifice à son Père et nous a fait un précepte de faire la même chose en commémoraison de lui. Le prêtre tient vraiment la place du Christ, et il offre un sacrifice véritable et plein à Dieu le Père dans l'Eglise, s'il offre comme il voit que le Christ a offert. Ces explications sont un peu abstraites, mais c'est à un évêque que saint Cyprien écrit ainsi.

Le traité *De lapsis* s'adresse à tout le peuple de Carthage : aussi expose-t-il avec plus de familiarité la foi commune. Pour faire mieux sentir la faute des faillis, saint Cyprien rappelle les miracles eucharistiques par lesquels le Sauveur lui-même a témoigné contre eux : c'est tout d'abord une enfant que sa nourrice a fait participer à un sacrifice idolâtrique, en lui donnant un peu de pain qui restait du repas de ce sacrifice. L'enfant est inconsciente de cette faute toute matérielle; elle est cependant coupable. Lorsque sa mère, qui ignore tout, l'apporte à l'église où Cyprien célèbre les saints mystères, le diacre, au moment de la communion, veut lui faire goûter au précieux sang; l'enfant se détourne; le diacre insiste et verse le vin consacré entre ses lèvres; l'enfant sanglote et vomit. Frappante leçon, conclut saint Cyprien : dans un corps, dans une bouche souillée, l'Eucharistie n'a pu demeurer : telle est la puissance du Seigneur, telle est sa majesté. Une autre fois, une femme, qui a failli, a voulu ouvrir la cassette dans laquelle est renfermée l'Eucharistie; elle a vu des flammes en sortir et n'a pu porter la main sur les espèces consacrées. Un autre failli a voulu communier subrepticement; il a reçu dans les mains le pain eucharistique, mais il n'a pu

le porter à ses lèvres, car il n'y avait plus entre ses doigts que des cendres.

En même temps que saint Cyprien est évêque de Carthage, saint Denys occupe le siège d'Alexandrie. Il a été, lui, le disciple d'Origène; et trop souvent son maître s'est cru autorisé à recommander, aux dépens de l'interprétation littérale, une exégèse spirituelle des textes évangéliques où le Sauveur parle de l'Eucharistie. Cependant, saint Denys, qui est un évêque soucieux de la foi traditionnelle, ne se laisse pas embarrasser par le langage savant et obscur de celui dont il a naguère suivi les leçons. Pour l'édification de ses fidèles et de ses correspondants, il se fait, comme saint Cyprien, le narrateur de faits récents par lesquels a été mise en relief dans son Eglise la divine présence du Sauveur : « Il y avait dans cette ville un vieillard du nom de Sérapion : c'était un fidèle, et qui durant toute sa vie n'avait été accusé d'aucune faute. Mais il avait failli au temps de la persécution; depuis, il avait souvent demandé sa grâce, sans que personne la lui accordât parce qu'il avait sacrifié. Il tomba malade et demeura trois jours privé de la parole. Le quatrième jour enfin, il se trouva mieux, et appela son petit-fils : jusqu'à quand, dit-il, me retiendrez-vous ainsi? Va vite me chercher un prêtre. Après avoir fait cette demande, la parole lui manqua de nouveau. L'enfant court chez le prêtre. Il était nuit. Le prêtre était malade. Mais, parce que j'avais donné l'ordre d'accorder le pardon aux mourants, surtout s'ils l'avaient demandé auparavant, le prêtre remet à l'enfant une parcelle de l'Eucharistie en lui recommandant de la tremper dans l'eau avant de la faire prendre à son aïeul. L'enfant revient donc avec le pain consacré. Quand il est arrivé, le vieillard, de nouveau mieux, lui dit : Tu es venu, mon fils. Fais ce qui t'a été commandé. L'enfant trempe le pain, le met dans la bouche du vieillard, et tout de suite après, celui-ci expira. » Denys conclut son récit en disant : « Ainsi il apparaît avec évidence que ce vieux fidèle était resté en vie jusqu'à ce qu'il fût réconcilié, et qu'il pût être pardonné par

le Christ pour qui il avait fait un si grand nombre de bonnes œuvres. »

Tout cela, ce ne sont que des anecdotes. Un esprit critique les dédaignerait peut-être, sous prétexte qu'un fait divers n'est pas un argument. Ceux que nous rapportent saint Cyprien et saint Denys d'Alexandrie, nous attestent, sous une forme populaire, la profondeur de la foi chrétienne au Christ vivant dans son Eucharistie. Lorsque les évêques des premiers siècles disaient à leurs fidèles que le Sauveur continuait à vivre au milieu d'eux, ceux-ci ne s'en persuadaient-ils pas plus volontiers au souvenir des faits dont ils avaient été les témoins, et qui rendaient sensible la vérité des paroles évangéliques? Ainsi se maintenait, ainsi se fortifiait la croyance; et, devons-nous ajouter, ainsi le Christ poursuivait-il dans le monde son œuvre féconde.

Car l'Eucharistie n'est pas une présence stérile. Le Christ est la vie vivifiante; il est la lumière illuminante. Où il est, il faut qu'il rayonne. Et la vie des fidèles, aux jours anciens comme encore maintenant, trouve dans la communion du Sauveur le meilleur de ses aliments. En se cachant sous les apparences du pain et du vin, Jésus avait voulu marquer son désir d'union intime à chacun de ses disciples. Il ne lui suffisait pas de perpétuer dans l'Eglise sa présence; il voulait encore devenir la nourriture de ceux qui croiraient en lui. L'Eucharistie est ordonnée à la communion, comme à son achèvement naturel. Normalement, le plus simple moyen qui soit donné au chrétien de rencontrer le Maître, de s'unir à Lui, de vivre sa vie, de s'approprier ses mérites, c'est de le recevoir dans la sainte Eucharistie.

On voudrait pouvoir développer longuement ces choses, et montrer avec quelle ardeur en ont parlé nos Pères. Il n'est aucun d'eux qui n'insiste sur la communion, sur les fruits qu'elle produit dans les âmes, sur la vie divine à laquelle elle fait participer, et ce serait un beau livre que celui qui rassemblerait les pages dans lesquelles, les uns après les autres,

ils ont fait passer le meilleur de leur esprit chrétien pour enseigner le don de Dieu. Il faut ici se borner à quelques textes, choisis parmi ceux qui paraissent le plus représentatifs.

Recevons d'abord le témoignage de saint Irénée. Par saint Polycarpe, le vieil évêque de Lyon est un disciple de saint Jean; et c'est la doctrine chère à l'évangéliste, la doctrine de la vie, qu'il aime à développer. Dans l'Eucharistie, il ne se contente pas de montrer, après saint Ignace d'Antioche, le remède d'immortalité; il y fait voir encore le principe de la résurrection de la chair; « Si la chair n'est pas sauvée, écrit-il, c'est donc que le Seigneur ne nous a pas rachetés de son sang, que le calice de l'Eucharistie n'est pas la communion de son sang... Quand le calice et le pain reçoivent le Verbe de Dieu et que l'Eucharistie devient le corps et le sang du Christ, qui nourrit et conserve la substance de notre chair, comment peut-on soutenir que la chair qui est nourrie par la chair et le sang du Christ, et qui est son membre, n'est pas susceptible de la grâce de Dieu qui est la vie éternelle?... De même que le bois de la vigne, déposé en terre, porte des fruits en son temps, et que le grain de froment qui tombe sur la terre et meurt, se multiplie et croît par l'Esprit de Dieu qui embrasse tout, et qu'ils servent ensuite par la sagesse de Dieu à l'usage de l'homme, et que, par le Verbe de Dieu qui s'y ajoute, ils deviennent l'Eucharistie, c'est-à-dire le corps et le sang de Jésus-Christ, de même nos corps qui sont nourris par eux, mis en terre et dissous par la corruption, ressusciteront en leur temps; car le Verbe de Dieu les fera ressusciter pour la gloire de Dieu le Père. »

Saint Augustin, dans son commentaire du sixième chapitre de saint Jean, insiste tout particulièrement sur l'unité spirituelle qui se consomme entre le Christ et les fidèles, et aussi entre les fidèles les uns par rapport aux autres lorsqu'ils reçoivent le même pain eucharistique. « Le Seigneur a recommandé que nous mangions sa chair, et que nous buvions son sang pour que nous restions en lui, et pour qu'il reste en nous.

Nous restons en lui parce que nous sommes ses membres; il reste en nous parce que nous sommes son temple. Pour que nous soyons ses membres, l'unité nous attache les uns aux autres; et pour que l'unité nous attache ainsi, que faut-il, sinon la charité? D'où vient la charité, l'amour de Dieu? Interroge l'Apôtre : l'amour de Dieu, dit-il, est répandu dans nos cœurs par l'Esprit Saint qui nous a été donné. C'est donc l'Esprit qui vivifie! l'Esprit rend les membres vivants, mais il ne rend vivants que les membres qui sont dans le corps que cet esprit même anime. L'esprit qui est en toi, homme, qui fait que tu es un homme, vivifie-t-il un membre qui est séparé de ta chair? J'appelle ton esprit ton âme. Ton âme ne vivifie que les membres qui sont dans ta chair : si l'un d'entre eux est séparé de ta chair, il n'est plus vivifié par ton âme parce qu'il ne tient plus à l'unité de ton corps. Nous disons tout cela pour faire aimer l'unité, pour faire craindre le schisme. Un chrétien ne doit rien craindre autant que d'être séparé du corps du Christ. Celui qui est séparé du corps du Christ n'est plus son membre; il n'est plus fortifié et nourri de son esprit...

« Les fidèles connaissent le corps du Christ, s'ils ne négligent pas d'être le corps du Christ. Qu'ils deviennent le corps du Christ, s'ils veulent vivre de l'Esprit du Christ. Seul le corps du Christ vit de l'Esprit du Christ. Comprenez, mes frères, ce que je dis. Tu es homme; tu as un esprit et un corps. Je dis un esprit qu'on appelle l'âme, et qui fait que tu es homme; car tu es composé d'un corps et d'une âme. Tu as un esprit invisible, un corps visible. Dis-moi, qui te fait vivre? Ton esprit vit-il de ton corps, ou ton corps vit-il de ton esprit? Tout homme vivant répond à cette question; et celui qui ne peut pas répondre, je ne sais vraiment pas s'il est vivant. Que répond donc tout homme vivant? Mon corps vit de mon esprit. Veux-tu donc toi aussi vivre de l'Esprit du Christ? Sois dans le corps du Christ. Mon corps vit-il en effet de ton esprit? Non, mon corps vit de mon esprit; ton corps vit de ton esprit. Le corps du Christ

ne peut vivre que de l'Esprit du Christ. Et c'est là ce que nous dit l'Apôtre Paul de ce pain : un seul pain, écrit-il, un seul corps formé d'une multitude. O sacrement de piété! signe d'unité! lien de charité! Celui qui veut vivre sait où vivre, il sait d'où vivre. Qu'il s'approche, qu'il croie, qu'il soit incorporé afin d'être vivifié. Qu'il ne s'écarte pas des autres membres; qu'il ne soit pas un membre en pourriture, digne d'être amputé; qu'il ne soit pas un membre difforme, inspirant la honte; qu'il soit beau, qu'il soit adapté, qu'il soit sain; qu'il tienne au corps; qu'il vive à Dieu, de Dieu, qu'il travaille maintenant sur la terre pour régner ensuite dans le ciel! »

Les mêmes accents d'insistance et de tendresse remplissent bien d'autres pages de saint Augustin : « Que mangent ceux qui mangent; que boivent ceux qui boivent; qu'ils aient faim et soif; qu'ils mangent la vie, qu'ils boivent la vie. Manger cette nourriture, c'est être recréé, mais tu seras recréé de telle manière que jamais ne fasse défaut la nourriture qui t'aura recréé. Boire ce breuvage, qu'est-ce autre chose que vivre? Mange la vie, bois la vie : tu auras la vie, la vie tout entière. Et voici, pour chacun la vie sera le corps et le sang du Christ, si ce que l'on prend visiblement dans le sacrement, on le mange spirituellement, on le boit spirituellement dans la vérité même. Car nous avons entendu le Seigneur nous dire : C'est l'esprit qui vivifie, la chair ne sert de rien. »

Le sens exact de certaines expressions du saint docteur peut être difficile à déterminer; et c'est l'affaire de l'historien ou du théologien. Mais quel souffle de foi ne sent-on pas traverser ces pages vibrantes où l'évêque d'Hippone appelle ses fidèles à la communion du corps du Christ! Les chrétiens d'Hippone! les ouailles de saint Augustin! Ils vivent au milieu des païens qui célèbrent encore en grande pompe les solennités de la Iuno Caelestis, qui remplissent la ville du bruit de leurs jeux et de leurs fêtes. Ils vivent aussi en contact permanent avec les schismatiques, qui s'intitulent fièrement l'Eglise des martyrs, et qui tournent en dérision et en moquerie l'Eglise des pé-

cheurs à laquelle ils appartiennent. A combien de tentations ne sont-ils pas exposés de part et d'autre? Leur vertu est fragile, leur foi souvent défaillante. Le bon pasteur sait trop bien qu'il n'a pas affaire à des saints, et que ses brebis errent trop souvent en dehors du bercail, dans les pâturages empoisonnés. C'est pour cela aussi qu'il les ramène sans cesse à la table sainte, à l'Eucharistie du Christ. Là ils trouveront le remède contre les schismes : l'Eucharistie est le gage et le symbole de l'unité; ceux qui n'appartiennent pas au corps mystique du Sauveur, comment pourraient-ils participer à son corps sacramentel? Là, ils trouveront aussi la guérison de leurs quotidiennes infirmités. Sans doute, il faut être saint pour s'approcher de la table sainte; mais les péchés dont on doit être purifié, ce sont surtout, ce sont seulement les péchés mortels. Les fautes légères n'empêchent pas la communion, qui les guérit et qui les efface. Une formule résume et rassemble tout ce qu'il y a à dire des dispositions requises pour s'unir efficacement au Sauveur : « Vis chaque jour de manière de te rendre digne de communier chaque jour. *Sic quotidie vivas, ut quotidie merearis accipere* », comme s'exprime l'auteur du *De Sacramentis*.

A tous s'adressent ces invitations pressantes : aux justes pour qu'ils acquièrent une plus grande justice, aux pécheurs pour qu'ils se convertissent, même aux tout petits enfants pour qu'ils vivent. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous? « Si donc, comme s'accordent à l'établir tant et de si grands témoignages divins, personne ne peut espérer le salut ni la vie éternelle sans le baptême et sans le corps du Seigneur, c'est en vain que sans ces biens on promet l'un et l'autre aux petits enfants. » Cette deuxième affirmation est exagérée : ne montre-t-elle pas, du moins, de manière saisissante, la place unique que saint Augustin reconnaît à l'Eucharistie dans l'économie de la vie chrétienne?

Les Grecs ne parlent pas autrement que les Latins, lorsqu'il s'agit du mystère du Christ. Saint Cyrille

de Jérusalem en explique la grandeur aux néophytes qu'il vient de conduire au baptême : « Lui-même donc, le Christ, ayant déclaré et dit du pain : Ceci est mon corps, qui osera désormais douter? Et lui-même, le Christ, ayant déclaré et dit : Ceci est mon sang, qui osera jamais dire que ce n'est pas son sang?... Donc, avec une conviction entière, participons comme au corps et au sang du Christ. Car dans la figure du pain s'est donné le corps, et dans la figure du vin s'est donné le sang, pour que tu deviennes, en participant au corps et au sang du Christ, concorporel et consanguin au Christ. Ainsi nous devenons christophores, le corps du Christ et son sang se distribuant dans nos membres... Ne t'attache donc pas au pain et au vin simplement : selon l'affirmation du Seigneur, il y a là le corps et le sang du Christ. Les sens te présentent cela. Que la foi te confirme. Ne juge pas la chose d'après le goût, mais sois convaincu invinciblement par la foi que tu es appelé (à participer) au corps et au sang du Christ... Instruit de ces choses, et convaincu que le pain qui paraît n'est pas pain, bien que le goût t'en donne l'impression, mais le corps du Christ, et que le vin qui paraît n'est pas vin, bien que le goût le veuille, mais sang du Christ, rassure ton cœur, participe à ce pain comme à un (pain) spirituel. » On ne saurait, semble-t-il, dépasser la force des expressions qu'emploie ici le catéchiste de Jérusalem : concorporel et consanguin au Christ; une seule chair, un seul sang avec le Christ, voilà ce que l'Eucharistie donne aux fidèles qui la reçoivent en bonnes dispositions.

Saint Jean Chrysostome pourtant va plus loin encore que saint Cyrille par la puissance de ses affirmations, dont le réalisme nous déconcerte : « Parce que le Verbe dit : c'est mon corps, acquiesçons, croyons, regardons-le lui-même des yeux de notre esprit. Car le Christ ne nous a pas fait un don sensible; mais, par l'intermédiaire des apparences sensibles, il nous a fait un don intelligible... Si tu n'avais pas de corps, il t'aurait accordé des dons incorporels, mais parce que ton âme est liée à ton corps, il te

fait des dons intelligibles sous des figures sensibles. Combien disent aujourd'hui : je voudrais voir son aspect même, son visage, son vêtement, ses chaussures. Voici que tu le vois, tu le touches, tu le manges. Tu désires voir ses vêtements : il ne t'accorde pas seulement de voir, mais de manger, de toucher, de prendre au dedans de toi. Que personne ne vienne donc avec dégoût; que tous soient ardents, fervents, enflammés. Si les Juifs mangeaient l'Agneau debout, les pieds chaussés, tenant leurs bâtons en main, tu as bien plus de raisons qu'eux pour être prêt et pour attendre. Car eux allaient partir en Palestine, et c'est pour cela qu'ils avaient des tenues de voyageurs; et toi, tu dois aller au ciel. Veille donc en toutes choses, car ce n'est pas un petit châtiment qui est réservé aux indignes. Songe à quel point tu t'irrites contre le traître, contre les méchants qui l'ont crucifié; et prends garde de n'être pas aussi responsable du corps et du sang du Seigneur. Eux, ils ont tué son corps sacré; et toi tu le recevrais dans une âme souillée, après en avoir obtenu tant de bienfaits?... Combien ne devrions-nous pas être purs pour jouir d'un tel sacrifice? Notre main ne devrait-elle pas être plus splendide que les rayons du soleil pour rompre cette chair? et notre bouche, qui se remplit du feu spirituel? notre langue tremblante qui se rougit de sang? Songe quel honneur t'est fait, à quelle table tu t'assieds. Ce que les anges redoutent de voir, ce qu'ils n'osent pas regarder librement à cause de son étonnante splendeur, c'est de lui que nous sommes nourris, à lui que nous sommes unis, et nous devenons un seul corps, une seule chair du Christ. »

Dans le Commentaire de la Première aux Corinthiens, saint Jean Chrysostome insiste sur l'identité du corps historique et du corps eucharistique du Christ : « Ce qui est dans le calice est cela même qui a coulé du côté (transpercé du Christ) ; et à cela nous participons... Ce que le Christ n'a pas souffert sur la croix, il le souffre pour toi dans l'oblation, et il consent à être rompu pour rassasier tous (les fidèles)... Quand le corps du Christ t'est présenté, dis-toi à toi-

même : C'est ce corps qui, percé de trous et battu de verges, n'a pas été la proie de la mort... C'est de ce corps ensanglanté, percé par la lance, qu'ont jailli les sources salutaires du sang et de l'eau par toute la terre... Et ce corps il nous l'a donné à prendre (dans nos mains), à manger : geste d'amour infini! »

Ailleurs encore, — car on ne se lasse pas de lire ces pages éloquentes dans lesquelles s'exprime si bien la foi vivante de notre Eglise, — saint Jean écrit : « Le Christ est présent; le même Christ, qui jadis fit dresser la table (de la Cène), a dressé pour vous celle-ci. Car ce n'est pas un homme qui fait que les oblats deviennent corps et sang du Christ; mais bien le Christ lui-même crucifié pour nous. Le prêtre est là qui le représente et prononce les solennelles paroles. Mais c'est la puissance et la grâce de Dieu (qui opère). Ceci est mon corps, dit-il. Cette parole transforme les oblats... Cette parole n'a été dite qu'une fois (à la Cène), et sur chaque table, dans les églises, depuis ce jour jusqu'aujourd'hui, jusqu'au retour du Sauveur, elle opère le sacrifice parfait. »

D'Alexandrie nous arrive le même enseignement que d'Antioche et de Jérusalem. Pour saint Cyrille, comme pour saint Jean Chrysostome, comme pour saint Cyrille de Jérusalem, l'Eucharistie est essentiellement le sacrement de vie : par elle sont vivifiées nos âmes; par elle aussi sont vivifiés nos corps; et cette doctrine, qu'avait déjà exposée saint Irénée, fait chez saint Cyrille d'Alexandrie l'objet d'abondants développements : « Le saint corps du Christ vivifie donc ceux en qui il se trouve, et en se mêlant à nos corps, il les conserve dans l'incorruption, car il n'est pas le corps d'un homme quelconque, mais celui de la Vie par essence, possédant en Lui toute la vertu du Verbe qui lui est uni, et comme revêtu des mêmes propriétés; bien plus, rempli de sa puissance d'action par laquelle tout est vivifié et conservé dans l'existence... Bien que la mort qui nous a envahis à cause de la prévarication ait soumis le corps à la nécessité de la corruption, cependant parce que le Christ est en nous par sa propre chair, nous ressusciterons sûre-

ment. Il est incroyable, en effet, ou plutôt il est impossible, que la vie ne vivifie pas ceux en qui elle se trouve. De même que l'on couvre d'une couche de paille une étincelle pour conserver la semence du feu, ainsi Notre-Seigneur Jésus-Christ cache en nous la vie par sa propre chair et introduit comme une semence d'immortalité qui détruira toute la corruptibilité qui est en nous. »

Il n'est pas jusqu'aux Eglises syriennes, qui par la bouche de saint Ephrem, ne viennent aussi apporter leur témoignage à la foi unanime de la catholicité. « Jésus Notre-Seigneur prit dans ses mains du pain — au commencement ce n'était que du pain, — le bénit, fit le signe de la croix dessus, le consacra au nom du Père et au nom de l'Esprit Saint, le rompit, et le distribua à ses disciples par parcelles; dans sa mystérieuse bonté, il appela le pain son corps vivant, et le remplit de lui-même et de l'Esprit Saint : étendant la main, il donna à ses disciples le pain que sa droite avait consacré : Prenez, dit-il, mangez tous de ce que ma parole a consacré. Ce que je vous ai maintenant donné, ne croyez pas que c'est du pain; recevez-le, mangez-le, ne le brisez pas en miettes. Ce que j'ai appelé mon corps l'est en réalité. La plus petite de ses parcelles peut sanctifier des milliers d'âmes, et suffit pour donner la vie à ceux qui la reçoivent. Recevez, mangez avec foi, sans hésiter, car c'est mon corps; et celui qui le mange avec foi mange en lui le feu de l'Esprit divin. Pour celui qui mange sans foi, ce n'est que du pain ordinaire, mais celui qui mange avec foi le pain consacré en mon nom, s'il est pur, il conserve sa pureté; s'il est pécheur, il obtient son pardon. Celui qui le repousse le méprise et l'outrage : celui-là qu'il tienne pour certain qu'il outrage le Fils qui a appelé et fait réellement du pain son corps... Après que les disciples eurent mangé le pain nouveau et saint, qu'ils eurent compris par la foi qu'ils avaient mangé le corps du Christ, Jésus continua à expliquer et à développer tout le sacrement. Il prit le calice du vin et le mêla; puis il le bénit, fit le signe de la croix dessus, le consacra et confessa que c'était son sang qui allait

être versé... Ceci est mon vrai sang (dit-il), qui est versé pour vous tous; prenez, buvez-en tous, car c'est le nouveau testament en mon sang. Vous ferez comme vous m'avez vu faire, en souvenir de moi... »

Il faut bien interrompre cette série de citations, déjà longue, et encore trop brève. Aussi bien, n'est-ce pas l'Eglise entière que nous avons entendue d'Hippone à Antioche, d'Alexandrie à Edesse, de Ravenne à Constantinople? D'Orient et d'Occident nous sont venus des témoignages, pour affirmer non seulement la foi de nos vieux saints à la présence réelle du Christ dans son Eucharistie, mais leur confiance à l'efficacité du sacrement d'amour, du sacrement de vie, du sacrement d'unité. Il aurait été facile de commenter ces témoignages. Il aurait été facile aussi de les grouper selon l'aspect particulier du mystère auquel s'attache chacun d'eux. N'aurait-ce pas été en diminuer la valeur que d'ajouter quelque chose à leur grande voix unanime?

Car l'Eucharistie est le foyer toujours vivant auquel s'alimente la vie entière de l'Eglise. Depuis le soir de la dernière Cène, elle est le mystère où les fidèles retrouvent leur Seigneur et leur Sauveur. Elle est l'incarnation permanente, la présence invisible et réelle du Christ avec ceux qui croient en lui, dans l'âme de ceux qui le reçoivent. Toute grâce, toute vie, toute lumière peuvent lui être rapportées.

On peut dire encore que la vie eucharistique du Christ se présente sous un double aspect. Parce qu'elle se manifeste extérieurement dans la liturgie, dans la célébration de la messe, dans la montée des fidèles vers la table sainte, elle peut être décrite et représentée. En lisant les Pères, nous avons trouvé dans leurs œuvres bien des pages sur l'Eucharistie.

Les pauvres fragments détachés que nous avons cités ici n'essaient même pas de donner une idée de la plénitude doctrinale, ni surtout de la richesse spirituelle de ces pages. Lorsqu'ils parlent du Christ présent dans l'Eglise et dans les âmes, du Christ éternellement vivant, les vieux saints trouvent des accents qui sortent des profondeurs intimes de leurs âmes.

Comment s'en étonnerait-on, puisque la vie eucharistique du Sauveur se manifeste surtout dans son action invisible sur les cœurs qu'elle enflamme d'amour, sur les intelligences qu'elle ouvre à la vérité, sur les âmes entières qu'elle unit complètement à Dieu?

Une telle influence ne peut guère être l'objet de description. Le secret des âmes reste à elles. Les Pères surtout, qui ont été avant tout des hommes d'action, qui n'ont pas écrit pour le plaisir d'écrire, ou pour analyser avec complaisance des états d'âme, ne nous ont pas livré ce secret. De temps à autre, dans l'élan d'une prière, dans l'enthousiasme d'une action de grâces, ils laissent entrevoir quelque chose de la fécondité de l'action divine. Il faudrait, avec eux, pouvoir interroger aussi tous ces millions d'âmes inconnues, qui n'ont rien écrit, qui n'ont laissé après elles aucune trace de leur passage, et en qui cependant, durant des siècles, a vécu le Christ; par qui a été transmis jusqu'à nous le mystère du Christ.

Si l'Eglise vit encore aujourd'hui, si l'Eucharistie est célébrée parmi nous, si nous pouvons par la sainte communion nous rendre participants du corps et du sang du Sauveur, n'est-il pas juste que nous portions à l'autel le souvenir de ces foules innombrables de chrétiens et de chrétiennes des âges disparus qui nous ont précédés? Au canon de la messe, le prêtre évoque à deux reprises le souvenir des saints apôtres et martyrs avec lesquels il entre en communion; puis il cite quelques noms, et il se hâte de conclure en faisant appel à tous les saints... Car il sent bien que toute énumération serait incomplète, et qu'à la faire trop longue, on semblerait vouloir la faire exclusive. Le *Communicantes*, qui ouvre sa prière, n'est-il pas large comme l'Eglise, riche de toutes les âmes disparues; et ce mot, un peu mystérieux, qui ne trouve dans la phrase aucun point d'appui, parce qu'il est trop lourd, trop chargé de souvenirs et d'espoirs aussi, pour s'attacher quelque part, n'ouvre-t-il pas d'immenses perspectives vers tous ceux qui, aux jours de leur vie mortelle, ont été unis au Christ Sauveur?

S'unir au Christ. Vivre du Christ, avec Lui, en Lui,

c'est l'idéal de notre vie, comme ç'a été l'idéal de la vie de tous les vieux saints. Nous avons essayé d'écouter la voix assourdie par le recul des âges, qui montait des siècles passés, qui nous disait l'effort de nos frères d'autrefois pour aller vers le Seigneur et pour participer à son existence, qui nous encourageait à les imiter et à nous rendre dignes d'eux. Le Christ maintenant nous reste, toujours vivant afin d'intercéder pour nous. Il habite en nos cœurs par sa grâce; il se rend présent sur nos autels par la consécration eucharistique. Et que pourrions-nous faire de mieux pour être moins indignes de Lui, que de travailler chaque jour à le faire grandir dans nos âmes jusqu'à ce que nous arrivions tous à la mesure de la plénitude d'âge du Christ?

La Vierge Marie

De la Vierge Marie, l'évangéliste saint Luc écrit à deux reprises qu'elle conservait en son cœur le souvenir des faits merveilleux qui avaient marqué la naissance et les premières années de son fils Jésus. L'Eglise des premiers siècles a pris exemple de ce recueillement silencieux; et lorsqu'elle a dû exprimer sa foi et sa tendresse à l'égard de la Mère de Dieu, elle l'a toujours fait avec une pieuse réserve, comme si elle craignait de violer un secret en révélant dans leur pleine lumière les grandeurs de celle que tous les chrétiens regardaient aussi comme leur Mère.

Déjà les Evangiles nous découvrent bien peu de choses sur la vie de Marie. Leurs auteurs n'étaient pourtant pas sans la connaître. Saint Jean avait reçu du Seigneur mourant la mission de veiller sur sa très sainte Mère; il avait pris la Vierge dans sa maison; il avait longuement vécu avec elle et, sans aucun doute, il l'avait filialement aimée jusqu'à son dernier jour. Saint Luc, lui aussi, avait été en relations avec elle : c'est d'elle qu'il avait recueilli les splendides souvenirs de l'Annonciation et de la Noël; c'est par elle qu'il

avait appris à connaître la visite de l'ange, l'adoration des bergers, et aussi cette première montée de Jésus à Jérusalem, avec l'angoissante recherche de trois jours, qui avait suivi de si près les joies austères du grand pèlerinage. Nous ne saurions pas nous tromper sur l'origine de ces touchants récits : quelle qu'en soit la discrétion voulue, nous y sentons encore tressaillir un cœur maternel; et nous sommes reconnaissants à l'évangéliste d'avoir respecté les silences, les demi-teintes, les mystères à peine entrevus qui avaient pu traverser les intimes confidences de Marie.

Mais enfin, nous en sommes réduits à ignorer ou à deviner beaucoup de détails que notre curiosité aimerait à connaître. La Mère du Sauveur ne nous apparaît, à travers les livres inspirés du Nouveau Testament, que dans la lumière de son divin Fils. Une fois seulement, son âme se découvre, avec toute sa générosité et toute sa splendeur, et c'est dans le cantique des actions de grâces :

Mon âme magnifie le Seigneur,
et mon esprit a tressailli en Dieu, mon Sauveur;
car il a regardé la bassesse de sa servante :
voici que, de ce jour, toutes les générations me diront bienheureuse.
Car il a fait en moi de grandes choses, celui qui est puissant,
et dont le nom est saint,
et dont la miséricorde est de génération en génération
pour ceux qui le craignent.
Il a manifesté la puissance de son bras;
il a chassé les orgueilleux de la pensée de son cœur;
il a fait descendre les puissants de leurs sièges;
il a élevé les humbles;
les affamés, il les a remplis de biens,
et les riches, il les a renvoyés les mains vides.
Il a accueilli Israël, son enfant,
avec le souvenir de sa miséricorde,
comme il l'avait dit à nos pères,
à Abraham et à sa descendance pour les siècles.

Les générations chrétiennes se transmettent pieuse-

ment l'une à l'autre cet incomparable cantique : elles ne parviennent pas à en épuiser le charme toujours nouveau; et ceux qui l'ont appris ne se lassent pas de le répéter, puisqu'il leur rappelle le souvenir de quelques-unes des plus grandes heures de l'histoire humaine.

Après le *Magnificat*, qui est un éclair, Marie rentre dans l'obscurité. Tout ce que nous savons d'elle, c'est qu'elle vivait auprès de Jésus. Il lui arrive parfois de traverser la scène des Evangiles, mais elle en disparaît aussitôt. Elle assiste aux noces de Cana et, sur sa demande, le Seigneur accomplit le premier de ses miracles, en transformant l'eau en vin. Elle semble inquiète un jour, de voir la foule qui se presse autour de son Fils, et elle se met à sa recherche, comme si elle voulait le soustraire à la curiosité de la multitude. « Qui est ma mère, et qui sont mes frères et mes sœurs? », répond Jésus à celui qui vient de lui annoncer la présence de Marie; puis regardant ceux qui sont auprès de Lui, il ajoute : « Voici ma mère et mes frères. Car, celui qui fait la volonté de Dieu, celui-là est mon frère et ma sœur et ma mère. » Cette réponse du Maître a quelquefois inquiété les commentateurs; mais saint Ambroise en a bien marqué le sens, lorsqu'il a dit : « Celui qui se donne lui-même en exemple aux autres, tout en les instruisant, obéit le premier aux préceptes qu'il enseigne. Au moment de déclarer que celui qui n'abandonne pas son père et sa mère n'est pas digne du Fils de Dieu, il se soumet lui-même à cette prescription : non qu'il refuse de rendre à sa mère les devoirs de la piété filiale; car c'est de lui aussi que vient le précepte : Celui qui n'honore pas son père et sa mère qu'il meure de mort; mais parce qu'il se doit davantage au service de son Père qu'à la tendresse de sa mère. Il ne la renvoie pas injurieusement; mais il lui rappelle que les liens des esprits sont plus sacrés que ceux des corps. »

Marie n'avait certes pas besoin de cette leçon, qui nous est surtout destinée. Elle la reçoit néanmoins avec humilité. C'est dans le même esprit qu'une autre fois elle entend une femme inconnue parler d'elle à

Jésus et lui rendre cet admirable témoignage : « Bienheureuses les entrailles qui vous ont porté et les mamelles qui vous ont allaité. » Bienheureuse! Le mot fait écho au cri du *Magnificat*; et de nouveau Marie ne peut s'empêcher de tressaillir d'allégresse, parce qu'en elle le Tout-Puissant a fait de grandes choses. Mais comme elle est reconnaissante à son Fils de rappeler que le vrai bonheur appartient à ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent! Car elle-même a su garder cette divine parole; et c'est pour cela que le Seigneur a jeté les yeux sur la bassesse de sa servante. La réponse de Jésus semble l'oublier : en réalité, elle l'exalte avec magnificence; et l'Eglise l'a bien compris, qui nous fait lire en même temps, aux messes que nous célébrons en l'honneur de la Vierge, le cri spontané de la pauvre inconnue et la réplique que lui fait le Sauveur.

Une dernière fois, nous retrouvons Marie dans l'Evangile, aux heures douloureuses de la Passion. Elle est debout auprès de la croix où son Fils va mourir pour le salut du monde; et, avec elle, se tient le disciple bien-aimé. Avant d'achever son œuvre, Jésus confie l'un à l'autre ces deux êtres entre lesquels il a partagé le meilleur de sa tendresse humaine : sa mère selon la chair, et son enfant selon l'esprit. Saint Jean lui-même, en quelques mots sans apprêt, nous a conservé le souvenir de cette scène inoubliable. Nous ne lisons jamais son récit sans émotion. Les Pères et les docteurs se sont efforcés de le commenter; ils sont toujours restés inférieurs à la tâche, et rien n'égale la simplicité de la narration évangélique : « Jésus, voyant debout sa mère et le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : Femme, voici ton fils; puis il dit au disciple : Voici ta mère. Et de cette heure, le disciple la reçut dans sa maison. »

Le premier chapitre des Actes des apôtres nous permet d'entrevoir encore la Vierge et de deviner son rôle dans les jours bénis de la naissance de l'Eglise. Après l'Ascension, elle se trouve avec les apôtres et les disciples qui persévèrent dans la prière et dans l'attente de l'Esprit Saint. Avec eux, elle reçoit sa part,

la plus grande, de la divine effusion. Puis elle disparaît de l'histoire, silencieusement, comme elle y était entrée; et les livres inspirés ne nous renseignent pas plus sur ses dernières années qu'ils ne nous avaient instruits sur sa naissance et sur le temps de sa jeunesse. Mais, si fragmentaire que soit l'esquisse qu'ils ont tracée, cette douce image suffit à alimenter la pensée et la piété chrétiennes, depuis les siècles lointains où elle a été dessinée. Les richesses de la salutation angélique et de la plénitude de grâces qu'elle a découverte en Marie, les splendeurs du *Magnificat*, les mystères de la conception et de l'enfantement virginal, les grandeurs de la maternité divine : quelques lignes de l'Evangile nous apprennent tout cela et d'autres choses encore, sans que nous puissions espérer que tous les trésors donnés par Dieu à Marie nous seront jamais connus dans leur intégrité.

*
**

Il faut avouer pourtant que, de très bonne heure, la curiosité des fidèles a été plus stimulée que satisfaite par le silence des Evangiles sur la carrière humaine de la mère de Dieu. On avait pu conserver longtemps des traditions orales relatives à sa famille, à son enfance, plus encore peut-être au temps de son séjour auprès de saint Jean et à son départ pour le ciel. Ces pieux récits se transmettaient de bouche en bouche, circulaient d'une extrémité à l'autre du monde chrétien, s'amplifiant sans doute en cours de route, et prenant même en certains cas des allures de légende. Le jour vint où des fidèles inconnus les consignèrent par écrit; et c'est ainsi que nous lisons aujourd'hui ces livres pleins de merveilleux, qui s'appellent le Protévangile de Jacques, l'Evangile de Thomas, l'histoire de Joseph le Charpentier, le livre du passage de Marie et d'autres encore.

De tels livres ont longtemps charmé la piété chrétienne; ils ont exercé sur l'art du moyen âge une énorme influence, si bien que les sculptures de nos

cathédrales nous en donnent presque d'intégrales traductions de pierre; ils ont laissé leurs traces jusque dans la prière liturgique; et maintenant quelque chose manquerait, non pas à notre foi, mais à l'image traditionnelle que nous nous faisons de la Vierge Marie, si un critique sévère essayait de porter la main sur ces lointaines histoires et voulait nous les ravir. Ne nous posons donc pas trop la question de leur origine ou celle de leur historicité; contentons-nous de les lire comme elles ont été composées; et sachons y retrouver avant tout la marque de la tendre dévotion qu'avaient les chrétiens du second ou du troisième siècle pour la bénie Mère de Dieu.

Car c'est au second siècle, semble-t-il, qu'il faut reporter l'origine des parties les plus anciennes du Protévangile de Jacques. Avec quel respect n'y lisons-nous pas la scène de la Présentation de Marie au temple : « L'enfant atteignit l'âge de trois ans; et Joachim dit : Appelez les filles des Hébreux qui sont sans tache, et qu'elles prennent chacune un flambeau et que ceux-ci restent allumés de peur que l'enfant ne se retourne en arrière et que son cœur ne se fixe en dehors du Temple du Seigneur. Elles firent ce qui leur était commandé, jusqu'au moment où elles montèrent au temple du Seigneur. Et le prêtre reçut l'enfant; et, l'ayant embrassée, il la bénit et il dit : Le Seigneur a glorifié ton nom dans toutes les générations. En toi, au dernier jour, le Seigneur fera voir la rédemption par lui accordée aux fils d'Israël. Et il fit asseoir l'enfant sur la troisième marche de l'autel, et le Seigneur fit descendre sa grâce sur elle, et elle dansa sur ses pieds, et toute la maison d'Israël la chérit. »

L'idée dominante du Protévangile est celle de la virginité perpétuelle de Marie. L'auteur insiste sur ce point, tellement qu'il n'hésite pas à introduire, dans le récit de la nativité, l'incrédule Salomé pour lui faire constater le prodige de l'enfantement merveilleux. Au temps où il écrivait, il n'était pas un chrétien digne de ce nom qui eût osé hésiter sur la conception virginale : l'Evangile était d'ailleurs trop affirmatif sur ce point pour qu'il fût permis de douter.

Mais quelques-uns se refusaient à admettre que Marie fût restée intègre en donnant naissance à Jésus : ce sont leurs scrupules qu'écarte le Protévangile.

De ce nombre était Tertullien, qui ne craignait pas d'employer des termes d'un réalisme vigoureux, pour décrire contre Marcion les humiliations du Sauveur lors de son entrée en ce monde. Il est vrai que Tertullien se proposait de combattre le docétisme et de mettre en relief la réalité de la chair du Christ. Mais il n'aurait pas eu besoin, pour le faire, de nier que Marie eût toujours été vierge. N'aurait-il pas pu imiter, par exemple, saint Ignace d'Antioche, qui, près d'un siècle avant lui, avait déjà lutté contre les docètes et affirmé que « notre Seigneur est vraiment de la race de David, selon la chair, Fils de Dieu selon la volonté et la force de Dieu, vraiment né de la Vierge, baptisé par Jean afin d'accomplir toute justice, vraiment cloué pour nous en la chair sous Ponce Pilate et Hérode le Tétrarque? » Le même saint Ignace avait encore écrit : « Le prince de ce monde n'eut connaissance ni de la virginité de Marie, ni de son enfantement, ni de la mort du Seigneur, trois mystères retentissants que Dieu opéra dans le silence », plaçant ainsi la conception et la naissance surnaturelles de Jésus parmi les prodiges les plus éclatants qui aient été révélés aux siècles.

C'est également sur la virginité de Marie qu'insistent les apologistes. Qu'ils écrivent contre les Juifs ou contre les païens, ils doivent montrer que le Christ a, dès sa conception, accompli toutes les prophéties et opéré des miracles. Or Isaïe n'avait-il pas annoncé que le Messie naîtrait d'une vierge? En vain, le trop subtil Tryphon objectait-il à saint Justin que le texte sacré se contentait de parler d'une jeune femme, et que les oracles avaient été remplis lors de la naissance d'Ezechias. « Si le Christ, répliquait Justin, avait dû, lui aussi, naître à la façon ordinaire, comme tous les premiers-nés, quel signe Dieu prétendait-il faire, qui ne fût pas commun à tous les premiers-nés? Ce qui était un signe véritable, un signe méritant d'être vu par le genre humain, c'est que le premier-né

de toute créature devait se faire chair dans le sein d'une vierge et devenir en toute vérité petit enfant. L'Esprit prophétique nous a avertis de ce miracle de différentes façons, afin que, lorsqu'il viendrait à se produire, on sût qu'il était le fait de la puissance et de la volonté du Créateur de l'univers. De même Eve a été formée d'une côte d'Adam et tous les autres êtres vivants ont été produits au commencement par la parole de Dieu. Mais vous, les Juifs, vous ne craignez pas de corrompre les traductions que vos anciens ont exécutées sous Ptolémée, roi d'Egypte, en prétendant que l'Ecriture ne dit pas, ainsi qu'ils l'ont traduit : La Vierge, mais : la jeune femme, comme si c'était merveille qu'une femme enfantât à la façon commune. »

Relevons ici la mention d'Eve, car le nom de la première femme est souvent mis en parallèle avec celui de Marie par le pieux apologiste : c'est la désobéissance d'une vierge, déclare-t-il, qui a apporté la mort au genre humain, mais c'est l'obéissance d'une vierge qui lui a rendu la vie : « Le Christ, le Fils de Dieu, s'est fait homme par une vierge, afin que par la même voie, par laquelle la désobéissance avait fait son entrée dans le monde à l'instigation du serpent, elle reçût aussi sa destruction. Eve, en effet, était vierge et intacte lorsque, recevant en elle la parole du serpent, elle enfanta la désobéissance et la mort; et Marie, la Vierge, remplie de foi et de bonheur au moment où l'ange Gabriel lui annonça la bonne nouvelle... répondit : Qu'il me soit fait selon ta parole. C'est d'elle qu'est né celui par qui Dieu détruit le serpent avec les anges et les hommes qui lui ressemblent et délivre de la mort ceux qui font pénitence de leurs fautes et croient en Lui. »

Admirable doctrine que les siècles chrétiens devaient se transmettre l'un à l'autre avec une respectueuse fidélité et qui, bientôt peut-être, sera de la part de l'Eglise l'objet d'une solennelle définition. Si le Seigneur est véritablement le fils de la Vierge Marie; si le Fils de Dieu, pour venir en ce monde, a eu en quelque sorte besoin de la collaboration de sa très

sainte Mère, comment ne croirions-nous pas que celle-ci a pris aussi sa part à l'œuvre de notre salut? Pour trouver sur ce point des explications complémentaires, nous ne saurions mieux nous adresser qu'au plus illustre des disciples de saint Justin, à saint Irénée de Lyon. Le grand évêque manifeste, tout le long de son traité *Contre les hérésies*, la plus tendre dévotion à l'égard de Marie; et nul peut-être, parmi les anciens Pères, n'a retrouvé des formules aussi décisives que les siennes lorsqu'il s'est agi de mettre en relief les prérogatives de la mère de Dieu. « Que le Seigneur venait de manière visible dans son propre domaine, porté par sa propre création qui est portée par lui; qu'il opérait la récapitulation de la désobéissance qui fut dans le bois par l'obéissance qui est dans le bois; qu'il détruisait la séduction malheureuse de celle qui était déjà destinée à l'homme, la vierge Eve : voilà la nouvelle de vérité et de bonheur qui fut annoncée par l'ange à celle qui était déjà sous l'homme, la Vierge Marie. Comme celle-là se laissa séduire par le discours d'un ange et abandonna Dieu en transgressant sa parole, de même celle-ci reçut de la bouche d'un ange le joyeux message qu'elle porterait Dieu en obéissant à sa parole. Si la première fut désobéissante à Dieu, la seconde se laissa persuader de lui obéir, afin que la Vierge Marie devînt l'avocate de la vierge Eve. Et comme le genre humain fut attaché à la mort par une vierge, c'est par une vierge qu'il est sauvé. Ainsi les plateaux sont en équilibre : la désobéissance virginale est contrebalancée par l'obéissance virginale; le péché du premier-né est réparé par le premier-né; la prudence du serpent est vaincue par la simplicité de la colombe, et les liens sont défaits qui nous enchaînaient à la mort. »

Sans doute, voudrions-nous savoir davantage la place que tenait, au deuxième et au troisième siècle, la Vierge Marie dans la piété des fidèles; et, après avoir entendu les théologiens, être capables de recueillir les témoignages des simples fidèles. Ceux-ci n'écrivent guère; et, lorsqu'il leur arrive de le faire, ils ne songent pas à la postérité. Presque seuls, les apocry-

phes témoignent à leur façon le respect qu'éprouvaient les plus humbles chrétiens pour la très sainte Mère de Dieu; et ce sont peut-être ces livres, sans autorité spéciale, qui nous renseignent le mieux sur la manière dont le peuple aimait à se la représenter.

Pourquoi ne citerions-nous pas ici un passage des *Oracles sybillins* qui rappelle la naissance du Sauveur? Cette étrange compilation doit être d'origine juive, mais de nombreux interpolateurs en ont surchargé le texte primitif, et c'est à un chrétien du troisième siècle que remonte la description suivante :

Et dans ces derniers temps, il descendit sur terre, petit enfant,
sortant du sein de la Vierge Marie, il apparut, lumière nouvelle,
venu du ciel, il revêtit une forme mortelle.
D'abord Gabriel apparut sous un aspect puissant et vénérable;
puis l'archange adressa la parole à la Vierge :
Vierge, reçois Dieu dans ton sein immaculé.
Cela dit, Dieu insuffla la grâce à la Vierge,
mais elle, le trouble et l'étonnement la saisirent;
elle se tint tremblante; son esprit était frappé de crainte;
son cœur palpitait à cette nouvelle inouïe.
Mais bientôt, elle se réjouit, et son cœur s'échauffa à la voix;
elle sourit comme une jeune épouse; sa joue se colora;
la joie la remplit; le respect s'empara de son âme,
et le courage lui revint...
Quand l'enfant fut né, joyeuse, la terre vint à sa rencontre;
le trône céleste sourit; le monde tressaillit d'allégresse;
Ce nouvel astre, prédit par Dieu, fut honoré des mages;
L'enfant emmailloté fut montré dans la crèche aux pieux
gardiens de vaches, conducteurs de chèvres, pasteurs de brebis;

et Bethléem fut dite la divine patrie du Verbe.

Il ne faut pas chercher une poésie sublime dans ces vers laborieux, qui ne sont guère autre chose qu'une paraphrase des Evangiles. Ce qui nous y intéresse le plus, ce sont les nuances ajoutées par l'auteur inconnu au texte des livres saints; car ces nuances manifestent l'ardeur de sa piété. La Vierge, dont il parle, se montre tour à tour étonnée, inquiète et joyeuse. Tous les sentiments qu'il lui attribue, on se plaît à croire qu'il les éprouvait lui-même en songeant au grand mystère de l'Incarnation. Du moins sommes-nous assurés que Marie n'était pas pour lui une étrangère ou une indifférente. Les touches multiples dont il pare sa physionomie témoignent à leur manière du tendre respect qu'il éprouvait pour elle et que, sans doute, éprouvaient avec lui tous les chrétiens fidèles dont il était le frère.

De temps à autre, il est vrai, notre piété plus fervente encore et mieux éclairée que celle des anciens s'inquiète quelque peu, lorsqu'elle se trouve en face de plusieurs textes qui nous parlent de Marie. Nous sommes si habitués à la regarder comme la toute sainte et la toute immaculée; nous avons une si complète assurance que jamais l'esprit du mal n'eut aucune prise sur elle, que nous nous troublons en constatant que quelques-uns, du moins parmi les Pères, n'ont pas toujours eu les mêmes lumières que nous sur la vierge pleine de grâces. Il arrive, en effet, que certains auteurs parlent de doutes, ou tout au moins d'hésitation, dans la foi de Marie.

Ce n'est pas sans émotion ni regret que nous entendons parfois Origène laisser prise à des reproches sur ce point. Car nous ne pouvons pas douter de sa piété à l'égard de Marie; trop de passages dans son œuvre nous apportent des témoignages formels de la dévotion qu'il garde à la Vierge très pure : « La première fleur de la vie de pureté, ce fut, dit-il quelque part, Jésus parmi les hommes; et parmi les femmes, Marie; car il serait messéant d'attribuer à une autre qu'à Marie le titre de première des Vierges. » Et encore : « Il faut dire que la première place, parmi les Ecritu-

res, revient aux Evangiles; et la première place parmi les Evangiles à celui de saint Jean. Nul ne peut saisir le sens de cet Evangile s'il n'a reposé sur la poitrine de Jésus et s'il n'a reçu de Jésus Marie devenue sa Mère. »

Voilà du moins le cri de la tendresse filiale. Mais, en commentant la prophétie de Siméon, Origène se laisse arrêter par de vains scrupules. Puisque Jésus, raisonne-t-il, est le seul rédempteur du genre humain et que tous les hommes ont dû être sauvés par lui, comment Marie aurait-elle pu être rachetée, si elle n'avait commis aucune faute? Il faut de toute nécessité qu'elle ait péché, si peu que ce soit, mais qu'elle ait péché cependant, pour avoir part aux mérites de son Fils. Nous savons aujourd'hui comment il faut répondre à cette difficulté, et nous croyons que ce fut en effet en vertu des mérites de Jésus-Christ que la très Sainte Vierge fut exemptée, non seulement de toute faute actuelle, mais du péché originel lui-même, et cela dès le premier instant de sa conception. Origène ne le savait pas; il ne pouvait guère le savoir au temps et dans les circonstances où il vivait; et d'autres, après lui, se laisseront encore arrêter par le même problème, sans que nous ayons le droit de nous montrer impitoyables pour leurs involontaires défaillances.

***

Le quatrième et le cinquième siècle virent se produire, en Orient surtout, une splendide efflorescence de vie monastique. Certes, l'ascétisme n'avait pas attendu la paix de Milan pour se manifester dans l'Eglise chrétienne; et c'est dès les premiers temps de la prédication évangélique que de nombreux fidèles, hommes et femmes, avaient appliqué à la lettre les conseils du Sauveur : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix chaque jour et qu'il me suive... Celui qui aime son père, ou sa mère, ou ses frères, ou ses sœurs, ou son

fils, ou sa fille, ou sa maison, ou son champ plus que moi, n'est pas digne de moi... Si tu veux être parfait, va, vends tous tes biens; donnes-en le prix aux pauvres, puis reviens et suis-moi. » Et parmi tant de vertus que le Maître proposait à leur imitation, les chrétiens les plus désireux de mener une vie parfaite avaient à juste titre regardé la virginité comme la plus belle et la plus enviable. Avec quelle ardeur n'en avaient-ils pas chanté les louanges : « C'est maintenant aux vierges que nous nous adressons, écrivait, par exemple, saint Cyprien; car nous nous en préoccupons d'autant plus que nous en sommes plus fiers. Elles sont la fleur de la plante de l'Eglise, l'honneur et l'ornement de la grâce spirituelle, la joyeuse assurance, l'œuvre intacte et incorruptible de la louange et de l'honneur; l'image de Dieu qui correspond à la sainteté du Seigneur; l'illustre portion du troupeau du Christ; par elles et en elles se réjouit, s'épanouit largement la glorieuse fécondité de l'Eglise notre Mère; et plus sont nombreuses les vierges qu'elle enfante, plus elle voit s'accroître ses joies maternelles... O vierges, vous êtes déjà ce que nous ne serons que plus tard. Dès cette vie, vous possédez en quelque sorte la gloire de la résurrection; vous traversez ce monde sans vous laisser souiller par lui. En demeurant chastes et vierges, vous égalez les anges de Dieu. »

N'était-il pas naturel qu'à ces vierges chrétiennes on proposât comme modèle celle qui avait été la Vierge très pure et qui, après avoir conçu le Fils de Dieu sans perdre son intégrité, avait gardé la plus entière pureté en le mettant au monde? « Le sein d'une vierge bénie, disait l'auteur inconnu des lettres pseudo-clémentines, a porté Notre-Seigneur Jésus-Christ, le Fils de Dieu. C'est d'une vierge sainte que Notre Seigneur a pris le corps avec lequel il a rempli sa mission. Et Notre Seigneur, lorsqu'il se fut fait homme d'une vierge, a vécu lui-même ici-bas dans la virginité. Comprends par là l'excellence et la beauté de la virginité. »

Lorsqu'au lendemain de la paix de l'Eglise, la vague d'ascétisme déferla en quelque sorte sur le monde

chrétien, lorsque se peuplèrent les déserts de la Thébaïde, de la Syrie, ou de la Cappadoce; lorsque saint Athanase eut fait connaître à l'Occident étonné les secrets de la vie monastique, le plus sûr instinct de toutes les âmes avides de perfection les entraîna vers la Vierge mère de Dieu; et l'on peut, semble-t-il, attribuer à ce souci croissant de la vie ascétique le merveilleux développement que prit alors la piété envers Marie. Du moins, il est facile de le constater, ce sont toujours les cœurs les plus purs, les plus tourmentés par l'appel de l'idéal, qui se font ses inlassables défenseurs, tandis que les médiocres essaient de la rabaisser à leur niveau et de nier même ses admirables prérogatives, comme si l'inaccessible, mais si douce et si attirante perfection de la Vierge eût gêné leur misère et déconcerté leur paresseuse routine.

Parmi ces médiocres, deux surtout, Helvidius et Jovinien, se font en Occident, vers la fin du quatrième siècle, les prédicateurs de la vie facile en même temps que les ennemis de la virginité perpétuelle de Marie. Le premier ose enseigner que Marie, après la naissance virginale de Jésus, avait eu des enfants de Joseph; le second, renchérissant sur son prédécesseur, va jusqu'à nier l'enfantement virginal du Sauveur. L'un et l'autre prétendent ainsi réhabiliter le mariage, qui leur semble calomnié par la prédication et par l'exemple des ascètes, mais ils ne paraissent pas se rendre compte que leurs arguments insoutenables blessent jusqu'au plus intime d'elles-mêmes la délicatesse des âmes vraiment chrétiennes.

Avant même les premières attaques d'Helvidius, saint Ambroise de Milan s'était fait l'éloquent avocat de la Vierge Marie; il l'avait proposée en exemple aux vierges nombreuses dont se glorifiait son Eglise : « Que la vie de Marie soit pour vous, vierges, comme le type parfait de la virginité; en elle comme dans un miroir resplendissent l'image de la chasteté et l'idéal de la vertu. C'est là qu'il faut chercher votre modèle... Le désir de s'instruire naît tout d'abord du renom du Maître. Or, quoi de plus illustre que la mère de Dieu? Quoi de plus glorieux que celle que la gloire divine a

choisie? Quoi de plus pur que celle dont le corps a engendré sans corruption? Et que dirai-je de ses autres vertus? Elle était vierge non seulement de corps, mais aussi d'âme, car jamais le mal n'a altéré la pureté de son amour. Elle était humble de cœur, grave dans ses paroles, prudente dans ses déterminations, réservée dans ses conversations, attachée à l'étude des livres saints... La vie de Marie a été si parfaite qu'à elle seule elle peut fournir des règles de conduite à tous... Qu'elles sont nombreuses les vierges à la rencontre desquelles elle ira au seuil du céleste séjour; qu'elles sont nombreuses les vierges qu'elle embrassera et qu'elle conduira au Seigneur en disant : Voici celles qui, par une chasteté inviolée, ont conservé sans tache la couche virginale de mon Fils, leur époux. »

Ce n'était pas une seule fois ni dans un seul ouvrage que saint Ambroise s'était exprimé de la sorte : la virginité chrétienne n'avait peut-être jamais trouvé de panégyriste aussi ardent et aussi dévoué que lui; et toutes les fois qu'il avait dû en célébrer les louanges, il avait rappelé le souvenir de la Vierge par excellence dont l'exemple devait sans cesse être gravé au cœur de ses imitatrices. Aussi n'est-il pas surprenant que lorsque les insulteurs de Marie commencent leur déconcertante besogne, ils trouvent en face d'eux le grand évêque de Milan : une homélie qu'il prononce un jour à l'occasion d'une prise de voile et qu'il publie immédiatement après dénonce vigoureusement leurs entreprises et fait bonne justice de leurs calomnies.

Mais saint Ambroise est un gentilhomme qui a trop le respect de lui-même et de ses adversaires pour oser employer, même dans la polémique, des expressions un peu vives. Aussi n'est-ce pas lui qui est le véritable vainqueur d'Helvidius et de Jovinien. Pour donner à ces grossiers personnages la leçon qu'ils méritaient, il fallait une plume moins délicate peut-être, à coup sûr mieux aiguisée que celle de l'évêque de Milan. Saint Jérôme est l'homme providentiel qui se charge de défendre l'honneur de la Vierge Marie en

même temps que les droits légitimes de l'ascétisme chrétien.

Saint Jérôme est un combatif. Il se plaît dans la lutte : est-il même assuré que, dans certains cas, il ne dépasse pas la mesure et ne porte pas de coups plus violents qu'il ne faudrait? Quoiqu'il en soit, il faut lire les deux traités qu'il consacre à la réfutation d'Helvidius et de Jovinien, car on ne saurait rien imaginer de plus impitoyable et de plus décisif. A côté des arguments scripturaires qui démontrent, de façon péremptoire, la virginité perpétuelle de Marie, s'y pressent les traits d'esprit, les descriptions ironiques, les critiques inoubliables.

Helvidius et Jovinien sortent frappés à mort de ce duel inégal qu'ils avaient provoqué, et pour lequel ils n'avaient ni la science, ni l'habileté, ni surtout la profondeur de sentiment chrétien qui inspirait leur adversaire. L'impression que firent ses traités, lorsqu'ils furent connus du grand public auquel ils étaient destinés, fut énorme. Personne n'osa élever la voix pour répondre à l'incomparable polémiste. Aujourd'hui cependant, nous sommes peut-être moins touchés par ces livres belliqueux auxquels les siècles ont enlevé leur actualité et nous préférons chercher l'expression de la pensée de saint Jérôme dans des ouvrages plus calmes, en particulier dans les homélies familières qu'il aimait à prononcer devant ses moines de Bethléem, afin de leur expliquer les livres Saints.

Entendons-le, par exemple, commenter le verset du psaume LXVI : La terre a produit son fruit : « La terre est sainte Marie, de notre terre, de notre semence, de cette boue, de cette poussière, d'Adam : tu es terre et tu retourneras à la terre. Cette terre a produit son fruit. D'abord elle a produit une fleur. Car il est dit dans le Cantique des Cantiques : Je suis la fleur des champs et le lis des vallées. Cette fleur est donc devenue un fruit, afin que nous nous en nourrissions, afin que nous mangions ses chairs. Voulez-vous savoir quel est ce fruit? Vierge né d'une vierge, Seigneur né d'une esclave, Dieu né de la race humaine, fils né d'une mère, fruit sorti de la terre. Et voyez ce

que dit ce fruit lui-même : Si le grain de froment ne tombe pas en terre pour y mourir, il ne porte aucun fruit. La terre a produit son fruit; elle a produit le grain de froment, et ce grain de froment est tombé en terre; il y est mort, et voilà pourquoi il porte beaucoup de fruit. »

Ne sont-elles pas touchantes ces exhortations du vieux moine aux jeunes disciples groupés autour de lui? Aucun apprêt, aucune solennité dans ce commentaire. Jérôme parle de l'abondance du cœur, tandis qu'auprès de lui un de ses auditeurs prend des notes. Il a depuis si longtemps médité les Ecritures; il a tant aimé et tant défendu la Vierge Marie qu'il n'a plus besoin de chercher au loin des expressions nouvelles pour commenter les Psaumes et pour les appliquer à la sainte mère de Dieu, à cette terre bénie qui a donné naissance au fruit divin.

Un autre jour, les moines de Bethléem célèbrent la fête de Noël; fête toute neuve encore, que l'Orient vient à peine d'adopter à la date qui deviendra la sienne pour les siècles à venir, et saint Jérôme explique l'Evangile de la nativité : « Voyons, dit-il, ce que trouvent les bergers : Marie et Joseph. Si elle était vraiment sa femme, ce serait lui faire injure que de dire : ils trouvèrent la femme; ils trouvèrent le mari. Mais maintenant, l'Evangile place en tête la femme, puis l'homme. Que veut dire cela? Ils trouvèrent Marie et Joseph : ils trouvèrent Marie, la mère; ils trouvèrent Joseph, le père nourricier. Et l'enfant, placé dans une crèche. En le voyant, ils comprirent les paroles qui leur avaient été dites de l'enfant. Et Marie conservait toutes ces paroles, en les comparant dans son cœur. Que signifie cette expression : en les comparant? L'Evangéliste devait dire : plaçant dans son cœur; il devait dire : Elle considérait dans son cœur et le notait pour elle-même. Mais il dit : comparant en son cœur, parce qu'elle était sainte, qu'elle lisait les saintes Ecritures, qu'elle connaissait les prophètes; elle se souvenait que l'ange Gabriel lui avait dit ce qui avait été dit dans les prophètes. C'est avec les prophètes qu'elle comparait en son cœur les paroles de

l'ange, pour voir si elles étaient d'accord. L'Esprit Saint viendra sur toi et la vertu du Très Haut te couvrira : c'est pourquoi l'être saint qui naîtra de toi sera appelé Fils de Dieu. Voilà ce qu'avait dit Gabriel; et Isaïe avait prédit : Voici qu'une Vierge concevra et enfantera. Elle avait lu celui-ci; elle avait entendu celui-là. Elle voyait l'enfant couché; elle voyait dans la crèche l'enfant qui vagissait, le Fils de Dieu, son propre fils, son seul fils : elle le voyait couché, et elle comparaît ce qu'elle avait entendu, ce qu'elle avait lu avec ce qu'elle voyait. »

On ne se lasse pas de relire de tels textes, si remplis d'une admirable piété. Le temps des grands combats est passé lorsque saint Jérôme parle ainsi à ses frères de Bethléem. Helvidius et Jovinien sont bien oubliés dans la paix du monastère qui s'élève si près de la grotte bénie où est né le Sauveur du monde. Tout est à la douceur et à la joie; et le vaillant lutteur qui a naguère rompu tant de lances en faveur de Marie se contente aujourd'hui de la contempler; avec elle, il compare en son cœur les récits de l'Evangile et les promesses des prophètes. Sans aucune contrainte, nous nous laissons porter par ses explications, et nous aimons, nous aussi, à repasser en notre cœur de si merveilleuses leçons.

Si l'on voulait être complet, il faudrait s'arrêter longuement au témoignage de saint Augustin. Le cœur aimant de l'évêque d'Hippone était fait mieux que tout autre pour comprendre les grandeurs de Marie et pour les admirer. Aussi ne se lasse-t-il pas de parler de la sainte mère de Dieu, l'honneur de la terre et la splendeur du ciel. Toutes les vierges chrétiennes, dont elle est en quelque sorte la mère, sont honorées en elle; la gloire de son enfantement virginal rejaillit sur ses imitatrices qui deviennent en quelque manière les mères du Christ avec elle, si elles font la volonté du Père céleste.

A cette incomparable pureté de Marie s'ajoute l'exemption de toute faute. Le docteur, si austère parfois, du péché originel et de la grâce, recule lorsqu'il pourrait être amené à attribuer à Marie la moindre

souillure. Sans doute, tous les hommes sont coupables; nul d'entre eux ne peut, sans mentir, se proclamer être exempt de toute faute. Et pourtant, ajoute saint Augustin, « j'excepte la sainte Vierge Marie. Par respect pour le Seigneur, je ne veux pas qu'il en soit parlé quand il est question de péché. Comment n'aurait-elle pas reçu le privilège de vaincre le péché, elle qui mérita de concevoir et d'enfanter celui qui est la sainteté même? » De telles paroles sont significatives. Si elles n'expriment pas encore, dans toute sa clarté, le dogme de l'Immaculée Conception, elles y conduisent; et les théologiens postérieurs n'emploieront guère d'autre argument que celui de l'évêque d'Hippone lorsqu'ils voudront mettre en pleine lumière les raisons pour lesquelles le péché n'a jamais eu de prises sur la très sainte mère de Dieu.

Parce qu'elle est sans tache, Marie a pris une part active à notre rachat; elle a joué dans l'humanité nouvelle un rôle complémentaire de celui que jadis Eve avait rempli dans l'humanité pécheresse : « Que les deux sexes considèrent leur bassesse, confessent leur iniquité et espèrent leur salut. Pour tromper le premier homme, le poison a été présenté par la femme; pour racheter l'homme, le salut est par contre donné par la femme. La femme rachète par l'enfantement du Christ la faute qu'elle a commise en trompant l'homme. » Déjà saint Irénée avait exprimé des idées analogues. Saint Augustin emprunte donc sa doctrine à une très lointaine tradition. Mais il ajoute à ces vieilles croyances la précision de son langage théologique. C'est par lui surtout que les générations chrétiennes apprendront à recourir à Marie comme à leur toute-puissante avocate, et il n'est pas surprenant qu'on lui ait pendant longtemps attribué la pieuse et fervente prière : « O Vierge bienheureuse, secourez les malheureux, aidez les pusillanimes, réchauffez les cœurs tièdes; priez pour le peuple; intercédez pour le clergé; intervenez pour le chœur des moines; suppliez pour le sexe dévot des femmes. Que sentent votre soulagement tous ceux qui célèbrent pieusement votre nom. » Aujourd'hui encore l'Eglise demande à

ses enfants de répéter cette prière qu'elle a introduite dans sa liturgie; et lorsque nous la récitons, nous faisons écho à la voix du grand évêque d'Hippone qui en a inspiré les accents, à la voix des multitudes innombrables de fidèles qui, depuis tant de siècles, y ont déposé le meilleur de leur tendresse pour la Vierge Marie.

Un dernier aspect de la piété d'Augustin envers Marie doit encore être signalé dans cette trop incomplète revue : c'est la comparaison où il se complaît entre Marie et l'Eglise. Le cœur de l'évêque d'Hippone trouve ici d'incomparables accents pour réunir dans un même amour les deux mères également vierges, également saintes, qui lui ont donné le Christ Jésus : « Honorons l'Eglise, s'écrie-t-il dans un sermon sur le symbole, puisqu'elle est l'épouse d'un tel Seigneur; et que dis-je? Son époux possède de singuliers titres de gloire : il l'a trouvée courtisane; il l'a rendue vierge. Elle ne doit pas nier qu'elle fut courtisane, si elle ne veut pas oublier la miséricorde de son libérateur. Comment n'aurait-elle pas été une courtisane, lorsqu'elle se prostituait aux idoles et aux démons? Quelques-uns seulement ont souillé leur chair, mais tous ont souillé leur cœur. Mais il est venu, et il l'a rendue vierge, il a fait de l'Eglise une vierge. Elle est vierge dans la foi; elle a peu de vierges consacrées dans la chair : elle doit trouver tous ses enfants vierges dans la foi, hommes et femmes : c'est là que doit résider la chasteté, la sainteté, la pureté. Voulez-vous connaître à quel titre elle est vierge? Ecoutez l'apôtre Paul, écoutez l'ami de l'époux, le dévot de l'époux. Je vous ai préparés, dit-il, pour un seul époux. Il parlait à l'Eglise. A quelle Eglise? A toutes celles auxquelles ses lettres ont pu parvenir. Je vous ai préparés pour un seul époux, afin de produire au Christ une vierge chaste. Mais je crains, ajoute-t-il, que, de même que le serpent a trompé Eve par sa ruse, ainsi vos cœurs ne perdent la chasteté qui est dans le Christ. Si tu crains d'être corrompue, c'est donc que tu es vierge. Je crains, dit l'apôtre, que, de même que le serpent a trompé Eve par sa ruse. Le

serpent a-t-il réellement eu commerce avec Eve? Et pourtant il a détruit la virginité de son cœur. Je crains que vos cœurs ne perdent la chasteté qui est dans le Christ Jésus. L'Eglise est donc vierge. Elle est vierge : puisse-t-elle le demeurer; puisse-t-elle se garder du séducteur, si elle ne veut pas trouver de corrupteur. L'Eglise est vierge. Mais on dira peut-être : si elle est vierge, comment enfante-t-elle des fils? ou, si elle n'enfante pas de fils, comment avons-nous donné nos noms pour naître de ses entrailles? Je réponds : elle est vierge et elle enfante. Elle imite Marie qui a enfanté le Seigneur. Marie n'est-elle pas la sainte Vierge? n'a-t-elle pas enfanté? n'est-elle pas restée Vierge? Ainsi l'Eglise enfante et reste vierge. Et c'est le Christ qu'elle enfante, car ce sont ses membres qui sont baptisés. Comme le dit l'Apôtre, vous êtes le corps du Christ et ses membres. Si donc l'Eglise enfante les membres du Christ, elle est tout à fait semblable à Marie. »

***

Jusqu'au jour où Nestorius, élevé sur le siège patriarcal de Constantinople, eut commencé à prêcher sa fallacieuse doctrine, la maternité divine de Marie n'avait pas été contestée par les fidèles. Sans doute le dogme n'avait pas été, de la part de l'Eglise, l'objet d'une définition solennelle. Mais le besoin d'une telle définition ne s'était jamais fait sentir. Les Evangiles enseignaient clairement que la Vierge très sainte avait mis au monde un fils qui était Dieu, et cela suffisait. Lorsque les docètes, au début du second siècle; lorsque, un peu plus tard, les gnostiques de différentes écoles avaient osé prétendre que le Sauveur n'avait du corps humain que l'apparence ou qu'il avait passé par Marie comme à travers un canal sans lui devoir la chair qui était la sienne, ces docteurs de mensonge avaient soulevé contre eux la réprobation unanime des vrais croyants. La foi chrétienne était bien assurée que Jésus avait un corps réel et qu'il devait ce corps

à celle qui l'avait porté avant de lui donner naissance. Le terme *théotocos*, mère de Dieu, par laquelle la piété grecque se plaisait à désigner Marie, ne laissait aucune équivoque sur l'une des plus glorieuses prérogatives de la Vierge très sainte. Sans doute est-il difficile de dire quel est le premier qui a employé ce titre d'honneur : on le trouve peut-être chez Origène, s'il faut en croire l'historien Socrate; au dire de Philippe de Side, Piérius, un des successeurs d'Origène à la tête de l'école catéchistique d'Alexandrie, l'a inscrit en tête d'une de ses homélies. Il importe peu, en réalité. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'au commencement du quatrième siècle, l'évêque Alexandre d'Alexandrie parlait couramment de la glorieuse *théotocos* et qu'il ne se croyait pas obligé d'expliquer ou de légitimer un mot que comprenaient tous ses fidèles et qui faisait partie du vocabulaire usuel dans sa communauté, aussi bien que dans toutes Eglises auxquelles il adressait ses lettres encycliques.

Il va sans dire que les Ariens ne pouvaient pas parler de la maternité divine de la Vierge, puisqu'ils commençaient par nier la divinité de Jésus. Mais ils étaient des hérétiques, dont le concile de Nicée avait solennellement condamné les erreurs; et les orthodoxes du cinquième siècle n'avaient à tenir compte ni de leurs croyances, ni de leurs formules. On comprend donc sans peine l'émotion qui s'empara d'eux lorsqu'à Constantinople un des prêtres syriens amenés par Nestorius se mit à prêcher contre le *theotocos* et se vit couvert de l'approbation du patriarche. C'était, à n'en pas douter, une violence faite à la tradition la mieux établie. Le scandale fut immense dans la capitale de l'empire d'Orient : sermons interrompus, placards affichés à la porte de l'église Sainte-Sophie, députations de moines envoyées à l'évêque, menaces de soulèvements populaires, tous les moyens furent mis en œuvre pour défendre un terme qui traduisait si heureusement la foi catholique. En vain Nestorius essaya-t-il de s'expliquer, de dire qu'il n'entendait pas condamner le *theotocos* et que l'expression pouvait être maintenue à la condition d'être correctement interprétée :

ses hésitations et l'embarras de son exégèse furent impuissants à ramener le calme.

Il faut souligner en passant cette explosion de la piété populaire. Ce n'est pas la première fois sans doute que les fidèles se passionnent pour les questions religieuses. On les avait vus, au siècle précédent, se soulever à Alexandrie pour prendre la défense de saint Athanase; soutenir à Milan, aux côtés de saint Ambroise, un siège en règle dans leur cathédrale que revendiquaient les Ariens. Mais alors leur foi était en quelque manière incarnée dans un homme qu'ils aimaient, qu'ils respectaient, en qui ils avaient confiance; et c'est pour cet homme, en même temps que pour la cause dont il était le champion, qu'ils combattaient. Ici, rien de semblable. Ceux qui, à Constantinople, prennent la direction du mouvement contre Nestorius sont des inconnus, des moines dont l'histoire a à peine retenu les noms, un avocat qui, plus tard, deviendra évêque de Dorylée, mais qui, pour l'instant, n'est pas encore entré dans les ordres. Il ne s'agit pas de combattre pour un chef respecté : seule l'idée est en cause. Mais cette idée est l'une des plus importantes qui se puissent concevoir, car il s'agit de la Vierge Marie, de ses grandeurs, de ses privilèges; et le peuple croyant, par une sorte d'instinct, se rend compte que tous les dogmes de sa foi seraient en grand péril s'il souffrait que le moindre outrage fût fait à la divine maternité de Marie.

Le lundi 22 juin 431, le concile œcuménique qui avait été convoqué pour mettre fin au scandale soulevé par la déclaration de Nestorius se réunit à Ephèse, dans l'Eglise Marie. Une seule journée suffit aux évêques assemblés : qu'avaient-ils besoin de siéger davantage pour définir la foi catholique? La maternité divine de Marie était si évidemment inscrite dans les livres saints, si profondément gravée dans le dépôt de la tradition, que toute discussion devenait inutile. Lorsqu'au soir de cette inoubliable journée la foule d'Ephèse apprit l'œuvre accomplie par les Pères, il se produisit une manifestation extraordinaire d'enthousiasme spontané : les évêques acclamés et recon-

duits jusqu'à leurs domiciles au milieu d'applaudissements d'une multitude en délire, les maisons illuminées, le cri de *theotocos* mille fois répété comme un symbole de victoire et comme un hommage rendu à la véritable triomphatrice de cette fête : les témoins ont enregistré, avec une sorte d'étonnement, tous ces détails extraordinaires. Aucun concile, dans le passé, n'avait excité une telle joie; aucun concile dans l'avenir ne devait voir se reproduire une pareille émotion.

Il faut entendre, d'ailleurs, les louanges qu'adresse à Marie celui qui avait été, parmi les évêques, le meilleur artisan de sa glorification : saint Cyrille d'Alexandrie. C'est un théologien qui parle ici; mais il laisse de côté toute la raideur un peu solennelle, un peu froide que nous regardons souvent comme l'attitude normale des théologiens et des docteurs. Il s'abandonne à l'amour débordant qu'il exprime avec une accumulation d'images, une splendeur de comparaisons, une richesse de métaphores, qui s'essaient, d'une manière encore bien imparfaite, à en dire toute la plénitude. Avec lui, c'est de tout le peuple chrétien que nous recevons le témoignage : « Salut à toi, Marie, Mère de Dieu, Vierge Mère. Salut, porte-lumière, vase incorruptible. Salut, Marie, à la fois Vierge, mère et servante : vierge, à cause de Celui qui est né de ta virginité; mère à cause de Celui que tu as porté dans ton sein et que tu as nourri de ton lait; servante, à cause de Celui qui a pris la condition d'esclave... Salut, Marie, temple où Dieu a été reçu; et combien saint est ce temple, c'est ce que proclame le prophète David quand il dit : Ton temple est saint et admirable dans la justice. Salut, Marie, le joyau de la terre; salut, Marie, colombe incorruptible; salut, Marie, lampe inextinguible, car de toi est né le soleil de justice. Salut, Marie, demeure de celui qu'aucune demeure ne peut contenir, toi qui as contenu le Fils unique du Père, le Verbe Dieu, toi qui sans labour et sans semence as fait pousser un épi qui ne se flétrit jamais. Salut, Marie, mère de Dieu, à cause de qui les prophètes ont rendu leurs oracles, et par qui les bergers à la crèche ont rendu gloire à Dieu en chan-

tant avec les anges l'hymne incomparable : gloire à Dieu au plus haut des cieux et paix sur la terre et parmi les hommes bienveillance divine. Salut, Marie, mère de Dieu, à cause de qui les anges exécutent des chœurs, les archanges exultent et chantent des hymnes qui font frissonner... »

Saint Cyrille d'Alexandrie n'est ici que le porte-parole de la piété grecque. Après lui, cette piété continue à s'exprimer avec le même enthousiasme, et ce sont des accents tout pareils que fait entendre au déclin de l'âge patristique le dernier des grands représentants de l'Eglise Orientale, saint Jean Damascène : « Salut, vraiment pleine de grâce; salut, parce que tu es plus sainte que les anges, plus éminente que les archanges. Salut, pleine de grâce, parce que tu es plus admirable que les trônes, plus élevée que les dominations, plus puissante que les vertus. Salut, pleine de grâce, parce que tu es supérieure aux principautés et plus sublime que les puissances. Salut, pleine de grâce, parce que tu es plus élevée que le ciel et plus pure que le soleil... De quel nom t'appellerai-je, ô ma souveraine? De quels mots me servirai-je pour te parler? De quelles louanges ornerai-je ta tête sacrée et si belle? Je t'appellerai la distributrice des biens, la dispensatrice des richesses célestes, l'ornement du genre humain, l'honneur de toute créature, toi par qui les créatures ont été rendues vraiment bienheureuses! »

Il serait facile de multiplier les citations. Car les Pères de l'Eglise grecque montrent tous un enthousiasme débordant pour célébrer les louanges de la très sainte mère de Dieu. Saint Maxime le Confesseur, saint Sophronius de Jérusalem, André de Crète, saint Germain de Constantinople, bien d'autres encore, rivalisent de piété envers elle; et parmi ceux qui en font les panégyriques les plus splendides se trouvent parfois des hommes d'une orthodoxie douteuse, voire des hérétiques. N'est-ce pas à Sergius de Constantinople, le père de l'erreur monothélite qu'est due la composition de l'hymne *Acathistos*, le plus beau morceau

peut-être qui ait été composé en Orient à la gloire de Marie?

Les Occidentaux ne sont pas moins dévots envers leur mère du ciel, mais ils sont plus calmes dans les manifestations de leur piété; ils restent plus discrets dans l'expression de leurs sentiments intimes et nous ne trouverons pas chez eux les magnificences verbales qui nous éblouissent chez les Grecs. Est-ce la raison pour laquelle l'Eglise romaine s'est faite si accueillante aux Orientaux dans la liturgie de ses offices en l'honneur de la Vierge? Lorsqu'on lit tous ces textes, on ne peut s'empêcher d'être d'abord surpris de la place qu'y occupent les Pères d'Orient : saint Epiphane, saint Jean Damascène, saint Sophronius, saint Taraise, saint Germain, saint Ephrem qui représente l'église syriaque y déploient l'un après l'autre la somptuosité de leurs éloges et les Latins les plus éloquents semblent assez froids en comparaison de ces inlassables panégyristes. Mais on aime mieux penser que d'autres motifs plus profonds ont guidé le choix de l'Eglise romaine. La plupart de ces offices dans lesquels éclatent les noms des grands représentants de la théologie orientale ont été composés depuis le schisme qui sépare si douloureusement les deux moitiés de l'Eglise voulue et fondée par le Sauveur. En invitant ses enfants à reprendre, pour louer la Vierge très sainte, les paroles mêmes des Orientaux, l'Eglise romaine veut leur rappeler que ceux-ci ont toujours été, que leurs descendants restent, malgré le schisme, de fidèles serviteurs de Marie. La mère de Dieu ne tiendra-t-elle pas compte à ceux qui aujourd'hui se regardent comme les héritiers des Pères grecs de tant de louanges, de tant d'actes de foi, de tant d'humbles prières et ne hâtera-t-elle pas, par son intercession, le jour tant désiré d'une définitive réunion?

VII

La Cité Chrétienne

Quand le christianisme apparut dans le monde, Rome avait étendu son empire sur tout le bassin de la Méditerranée; et c'était alors, à peu de choses près, tout le monde civilisé. La cité où les disciples du Sauveur durent mener leur existence terrestre fut donc la cité romaine; les lois auxquelles ils furent assujettis furent les lois romaines; et le souverain qui put exiger leur soumission à ses ordres fut le César romain.

La première fois que se rencontrèrent, en une dramatique entrevue, la religion nouvelle et la vieille autorité de Rome, ce fut sans doute lorsqu'un jour, devant Ponce Pilate, procurateur de Judée, fut amené par les prêtres juifs un homme dont ceux-ci réclamaient la condamnation capitale : Jésus de Nazareth qui se proclamait Messie et Fils de Dieu. Par faiblesse, par crainte, par ignorance, Pilate céda aux exigences des sanhédrites et leur livra Jésus pour qu'il fût crucifié. Les Evangélistes cependant ne paraissent pas avoir gardé rancune de son crime au faible procu-

rateur, qu'ils ne dépeignent pas sous des couleurs trop noires : la grande faute, selon eux, la faute inexpiable, n'est pas celle de Pilate, mais celle de Judas, l'apôtre traître et prévaricateur; et c'est aussi celle de toute la nation juive.

De fait, lorsque le christianisme commença à se répandre en Judée d'abord et dans le reste de la Palestine, puis en Syrie, en Galatie, en Macédoine, en Achaïe, partout, il ne rencontra pas un accueil défavorable de la part des autorités impériales. Sans doute, les fonctionnaires de Rome ne voyaient-ils dans l'enseignement de l'apôtre Paul et de ses compagnons ou de ses émules qu'une prédication juive à laquelle ils n'avaient pas à s'intéresser : nous savons par le livre des Actes qu'un jour Gallion, proconsul d'Achaïe, eut à connaître d'une accusation portée contre saint Paul par les Juifs de Corinthe; il renvoya simplement les accusateurs, en leur disant : « S'il s'agissait d'une injustice ou d'un crime, je vous soutiendrais; mais puisqu'il est question de mots et de noms, et de votre loi, c'est à vous de voir; je ne veux pas être juge de ces choses-là. »

Cette attitude dédaigneuse dut être celle de la plupart des collègues de Gallion : à défaut de la sympathie qu'ils ne réclamaient pas, les premiers chrétiens obtinrent du moins des magistrats de Rome la tolérance, et même la stricte justice. S'il y eut, à Jérusalem, des persécutions contre les apôtres et leurs disciples, si saint Etienne d'abord, et plus tard saint Jacques furent mis à mort, les responsables de ces mesures violentes, et d'ailleurs passagères, furent les Juifs, qui profitaient de la négligence ou de l'absence du procurateur, ou d'un affaiblissement momentané de l'autorité romaine, pour satisfaire leurs rancunes. De même, si saint Paul fut à plusieurs reprises malmené au cours de ses voyages de mission, les représentants autorisés de Rome ne furent pour rien dans ces violences exercées contre l'apôtre; et à plusieurs reprises, ils intervinrent même pour protéger celui qui savait, le cas échéant, se réclamer si fièrement de son titre de cité romaine, et qui en appelait à César de la

juridiction trop lente ou trop mesquine de ses subordonnés.

Saint Paul en effet est citoyen romain, et il s'en fait gloire. L'empire est à ses yeux le protecteur assuré de l'ordre du monde. Un passage, assez obscur d'ailleurs, de la seconde épître aux Thessaloniciens, assure que le mystère d'iniquité n'éclatera pas dans le monde aussi longtemps que dure celui qui le retient; et les anciens interprètes de l'apôtre ont vu dans cet obstacle au triomphe du mal l'empire de Rome et son autorité. D'autres textes sont plus clairs, qui mettent en un saisissant relief le loyalisme de l'apôtre. Entre tous, il faut rappeler les recommandations données par l'épître aux Romains : « Il n'y a point d'autorité qui ne vienne de Dieu; et les autorités qui existent ont été instituées par Dieu. Quiconque se révolte contre l'autorité résiste à l'ordre que Dieu a établi, et il se rend soi-même digne de condamnation. Les magistrats ne sont pas à craindre par les bons, mais par les mauvais, car ils sont les représentants et les ministres de Dieu pour assurer le bien. Ce n'est pas sans raison qu'ils portent le glaive; car, serviteurs de Dieu pour exercer sa vindicte, ils punissent celui qui a fait le mal. Il faut se soumettre non par crainte, mais par conscience... Rendez donc, conclut l'apôtre, rendez à tous ce qui est dû, l'impôt à qui vous devez l'impôt, le tribut à qui vous devez le tribut, la crainte à qui vous devez la crainte, l'honneur à qui vous devez l'honneur. » Ce ne sont pas là des paroles en l'air, ou des conseils généraux sans application pratique. Saint Paul songe à des situations réelles, à des faits précis. Les autorités à qui il recommande la soumission et l'honneur sont celles de Rome, et l'on sent passer une tranquille assurance dans cette affirmation qu'il n'y a de pouvoir que de Dieu.

Lorsque l'apôtre écrivait aux Romains, l'empire n'avait pas encore persécuté la religion chrétienne. Nous connaissons imparfaitement les conditions dans lesquelles, quelques années auparavant, l'empereur Claude avait chassé les Juifs de Rome à cause des tumultes qui s'étaient produits dans la capitale sous

l'impulsion du Christ, *impulsore Chresto*, comme dit Suétone. On pouvait en tout cas voir dans cette mesure un incident local et passager, car les Juifs n'avaient pas tardé à rentrer à Rome, et les chrétiens y avaient repris leur propagande sans être désormais inquiétés. Mais, même après l'avènement de Néron, et l'inauguration de la législation qui interdit aux chrétiens d'exister, le langage de saint Paul ne change pas. Dans les lettres qu'il écrit à Timothée et à Tite, à la fin de sa carrière, il continue à leur recommander l'obéissance aux autorités établies; il va jusqu'à leur faire un devoir de prier pour les rois et pour toutes les autorités constituées. La première épître de saint Pierre donne les mêmes enseignements : que les fidèles soient spontanément soumis, à cause du Seigneur, à toute autorité établie parmi les hommes, soit au prince comme souverain, soit aux gouverneurs comme envoyés par lui pour punir les malfaiteurs et pour protéger les gens de bien. La règle de conduite à suivre est résumée dans une maxime élémentaire : « Craignez Dieu, honorez l'empereur. »

Sans doute, il est possible, dès le premier siècle, de trouver quelques voix discordantes. Qui n'a encore dans l'oreille les malédictions dont l'auteur inspiré de l'Apocalypse charge la cité impériale, où trône celui qui veut se faire passer pour Dieu? c'est elle qu'il décrit sous les traits de Babylone, la mère des fornications et des abominations de la terre, la ville ivre du sang des saints et des martyrs de Jésus : « Malheur, malheur à cette grande cité qui était vêtue de byssus et de pourpre, qui était toute éclatante d'or, de perles et de pierres précieuses. Malheur à la grande ville où se sont enrichis tous ceux qui avaient des navires sur la mer. On n'y entendra plus la voix des joueurs de cithare, la mélodie des joueurs de flûte; on n'y trouvera plus d'artisans, ni d'artistes, ni de marchands, ni de jeunes mariés, car sur elle retombe le sang des prophètes et des saints, et de tous ceux qui ont été tués sur la terre! » C'est un cri de joie triomphante qui accueille, dans ce livre, la chute de la ville de perdition : « Elle est tombée, elle est tom-

bée, cette grande Babylone, qui a abreuvé toutes les nations du vin de ses impuretés! » Mais de tels accents sont rares dans les livres chrétiens, et la plupart des fidèles ne partagent pas les sentiments de l'apôtre inspiré pour la cité romaine dans laquelle ils ont à vivre.

Fidèles aux conseils de saint Paul et à ses exemples, ils continuent au contraire à prier pour leurs princes, même lorsque ces princes s'appellent Néron et Domitien. La lettre de saint Clément de Rome, qui date des environs de l'année 96, se termine par une admirable prière de style liturgique, qui a dû servir de modèle en plus d'une assemblée chrétienne :

« Dirige nos pas,
pour que nous marchions dans la sainteté du cœur,
pour que nous fassions ce qui est bon et agréable devant toi,
et devant nos princes...
Donne la concorde et la paix
à nous et à tous les habitants de la terre,
comme tu l'as donnée à nos pères
lorsqu'ils t'invoquaient saintement dans la foi et la vérité.
Rends-nous soumis
à ton nom très puissant et très excellent,
à nos princes et à ceux qui nous gouvernent sur la terre.
C'est toi, Maître, qui leur as donné le pouvoir de la royauté
par ta magnifique et indicible puissance,
afin que, connaissant la gloire et l'honneur que tu leur as départis,
nous leur soyons soumis,
et ne contredisions pas ta volonté.
Accorde-leur, Seigneur, la santé, la paix, la concorde, la stabilité,
pour qu'ils exercent sans heurt la souveraineté que tu leur as remise :
car c'est toi, Maître, roi céleste des siècles,
qui donnes aux fils des hommes
gloire, honneur, puissance, sur les choses de la terre.

Dirige, Seigneur, leur conseil, suivant ce qui est bien,
suivant ce qui est agréable à tes yeux
Afin qu'exerçant avec piété, dans la paix et la mansuétude,
le pouvoir que tu leur as donné,
ils te trouvent propice. »

Ce qui frappe surtout dans ce langage, c'est sa simplicité tranquille. Clément ne peut pas ignorer l'attitude hostile de l'empereur à l'égard des chrétiens : il sait que chacun d'eux est suspect, menacé à tout instant de l'emprisonnement et de la mort; il prie cependant pour les princes, de toute l'ardeur de sa foi qui lui montre en eux les dépositaires d'une autorité divine. Il n'est d'ailleurs pas un isolé. Saint Polycarpe de Smyrne, dans sa lettre aux Philippiens, fait comme saint Clément de Rome : il prie pour les rois, pour les autorités, pour les chefs; et c'est bien remarquable, car il est disciple de l'apôtre saint Jean, dont l'Apocalypse contient tant de formules violentes contre Rome; mais la confiance l'emporte décidément dans son cœur, qui veut surtout se souvenir des bienfaits de la paix romaine, de la puissance romaine; et avec la même ardeur que son frère de Rome, il demande au Seigneur de protéger les princes.

A partir du second siècle, les chrétiens, qui, jusque là, s'étaient contentés de pratiquer l'obéissance aux autorités sans chercher à la définir autrement, s'attachent à la préciser et à l'expliquer. Ils sont de plus en plus nombreux, au point de devenir une force : dès le temps où Pline le Jeune est gouverneur de Bithynie les temples des idoles sont presque déserts dans toute la province, les sacrifices sont abandonnés, et les marchands ne savent plus à qui vendre leurs victimes. En même temps cependant l'empire confirme vis-à-vis de l'Eglise grandissante son attitude persécutrice : le rescrit de Trajan, s'il n'inaugure pas de nouvelles mesures, apporte une autorité nouvelle aux partisans de la tradition ancestrale. N'est-il pas naturel que le christianisme essaie une fois pour toutes d'indiquer au juste la place qu'il entend tenir dans la cité romaine?

Cette place n'est pas une place d'exception. Le chrétien est un homme comme un autre, qui ne demande qu'une chose, la liberté de pratiquer sa religion et de pouvoir rendre à Dieu ce qui est à Dieu, tout en rendant à César ce qui est à César. « On vous dit, écrit saint Justin aux empereurs, que nous attendons un royaume, et vous comprenez qu'il s'agit d'un royaume humain, tandis que nous parlons du royaume de Dieu. Si vraiment nous attendions un royaume humain, ne chercherions-nous pas à nous emparer du pouvoir? Mais nous n'avons pour le temps présent aucune espérance; de sorte que, plus que tous les autres hommes, nous sommes vos alliés en combattant avec vous pour la paix... Nous payons partout, et avant tous les autres, les impôts et les tributs que vous avez fixés, ainsi que le Christ nous a appris à le faire... Et si nous adorons Dieu seul, dans tout le reste nous obéissons joyeusement; nous vous reconnaissons princes et maîtres des hommes, et nous prions Dieu qu'avec la puissance royale, il vous donne aussi la sagesse et la prudence. » Il y a là, dans ces quelques lignes, tout un programme. Au temps de saint Justin, Rome ne pouvait pas l'accepter tel quel, car elle avait encore la prétention d'imposer au monde le culte de ses dieux, le culte de l'empereur en particulier; et si les chrétiens voulaient bien prier Dieu pour l'empereur, ils ne consentaient pas à prier l'empereur comme Dieu. Mais le jour devait venir, où la liberté réclamée par l'apologiste serait la suprême conquête de l'Eglise.

En attendant, les justifications de l'attitude des chrétiens vis-à-vis de l'état se font plus nombreuses et plus pressantes : Méliton de Sardes, dans son traité de la Vérité, expose à l'empereur Marc-Aurèle le rêve qu'il forme d'un souverain érigé en protecteur du vrai, et acceptant la mission de le faire triompher. L'enseignement du Christ n'est-il pas d'ailleurs contemporain de l'empire, et ne faut-il pas voir un heureux présage dans ce synchronisme? « De ce moment, en effet, date le développement grandiose, éclatant, de la puissance des Romains, dont tu es et seras avec ton

fils l'héritier acclamé de nos vœux, si tu laisses vivre cette philosophie qui, contemporaine d'Auguste, a été en quelque sorte la sœur de lait de l'Empire et que tes ancêtres ont respectée à l'égal des autres cultes. Ce qui prouve bien que notre doctrine est destinée à partager la prospérité de l'empire, c'est que depuis Auguste, vous n'avez connu aucun revers et que vous avez au contraire récolté en tout succès et gloire à souhait. »

Athénagore, qui s'adresse à Marc-Aurèle et à Commode, peu d'années après Méliton, insiste encore sur les mêmes idées : « Vous qui, par caractère et par éducation, êtes en tout et pour tous bons, modérés, amis des hommes, et dignes de la souveraineté, vous devant qui j'ai réduit à néant les accusations qu'on articule contre les chrétiens, vous qui connaissez maintenant la piété, la douceur, la discipline d'âme de ces chrétiens, faites de votre tête impériale le geste que nous attendons. Qui donc mérite mieux la justice qu'ils réclament, eux qui prient pour votre autorité, eux qui souhaitent que le fils hérite selon la justice du principat du père; car la prospérité et la grandeur de l'empire nous touchent nous aussi, qui en attendons la paix et la sécurité de nos vies, en obéissant nous-mêmes de bon cœur à tous les ordres de l'autorité. »

Après les apologistes du second siècle, ce sont les premiers théologiens, saint Irénée, Clément d'Alexandrie, Tertullien, qui s'attachent à définir les rapports de l'Eglise avec la cité romaine. Les uns et les autres n'hésitent pas à reconnaître dans l'empire un fait voulu de Dieu, la forme sociale dans laquelle doit s'organiser et vivre la religion chrétienne. Chacun dit ces choses avec son tempérament particulier, avec ses mots personnels, mais sur le fond de la doctrine, il n'y a aucune hésitation. Le plus éloquent de tous est sans doute Tertullien qui rappelle ainsi la prière des chrétiens pour les princes : « Nous invoquons Dieu pour le salut des empereurs, le Dieu éternel, le Dieu véritable, le Dieu vivant, dont les empereurs eux-mêmes préfèrent la protection à celle

de tous les autres dieux. Ils savent qui leur a donné l'empire! ils savent, puisqu'ils sont hommes, qui leur a donné la vie. Ils sentent qu'il est le seul Dieu, sous la puissance de qui ils sont, par qui ils sont les seconds, après qui ils sont les premiers, avant et par dessus tous les dieux... Les yeux levés vers le ciel, les mains étendues car elles sont innocentes, la tête découverte parce que nous n'avons pas à rougir, sans aide parce que nous prions du cœur, nous prions tous, toujours, pour tous les empereurs; nous demandons à Dieu de leur donner une longue vie, l'exercice tranquille du pouvoir, la sécurité dans le palais, des armées fortes, un sénat fidèle, un peuple honnête, la terre en paix, d'un mot tout ce que peut désirer César et l'homme. Nous n'offrons pas pour deux sous d'encens, une larme de parfum d'Arabie, ou deux gouttes de vin pur, ou le sang d'un bœuf de rebut, mais l'offrande sainte que Dieu requiert, la prière d'une chair pudique, d'une âme innocente, d'une pensée pure. »

Ayant ainsi expliqué comment se conduisent les chrétiens, Tertullien donne ensuite la théorie de leur attitude : si les disciples du Christ prient pour les empereurs, c'est qu'ils en ont reçu le précepte. L'empire romain est une cité commune aux païens et aux chrétiens : ceux-ci sont menacés par tout ce qui menace l'empire, et ils ont intérêt à prier pour sa paix et sa prospérité. Intérêt d'autant plus pressant que la destinée du monde est liée à celle de l'empire romain : le cataclysme final n'est retardé que par la providentielle conservation de Rome et de son pouvoir.

Durant tout le troisième siècle, la fidélité chrétienne continue à s'affirmer de la même manière. Sans doute, les disciples du Christ ne peuvent pas adorer l'empereur et lui donner le titre divin de Seigneur; ils n'ont pas le droit de vénérer les idoles et de revenir aux vieilles superstitions abolies. Mais ils sont les premiers à prier pour le salut de l'empire, les premiers à obéir aux lois qui ne répugnent pas à leur conscience religieuse, les premiers à servir.

A Acace, évêque d'Antioche en Phrygie, qui confessa

la foi pendant la persécution de Dèce, le gouverneur Martianus objecte : « Tu dois aimer nos princes, puisque tu vis sous les lois romaines. » Et Acace répond : « Qui donc aime mieux l'empereur que les chrétiens? Car nous prions avec ferveur et sans nous lasser pour que l'empereur poursuive ici-bas le cours d'une longue vie, qu'il gouverne ses peuples avec justice, qu'il maintienne la paix; et nous prions encore pour l'armée et pour le bonheur de la terre et du monde. »

A la même époque, saint Cyprien de Carthage comparaît devant le proconsul Paternus, qui, en vertu de l'édit impérial, prétend exiger de lui sa participation aux cérémonies romaines; et voici ce que répond Cyprien : « Je suis chrétien et évêque. Je ne connais pas d'autres dieux que le seul vrai Dieu qui a fait le ciel et la terre, la mer et tout ce qu'ils renferment. C'est ce Dieu que nous autres, chrétiens, servons; c'est lui que nous prions jour et nuit, pour vous et pour tous les hommes et pour le salut des empereurs. » Saint Denys d'Alexandrie, de son côté, est amené devant le préfet d'Egypte Aemilianus, qui lui demande d'adorer les dieux qui conservent l'empire. Il lui répond : « Tous n'adorent pas tous les dieux; chacun adore ceux qu'il juge devoir adorer. Nous adorons le Dieu unique démiurge de l'univers qui a donné l'empire aux très pieux Augustes Valérien et Gallien; nous l'adorons religieusement, et sans cesse nous le prions pour leur empire et pour sa stabilité. »

Le rapprochement de ces trois témoignages contemporains, rendus par des confesseurs de la foi, n'a-t-il pas quelque chose de profondément touchant? De la Phrygie, de l'Afrique, de l'Egypte, montent simultanément des voix pour affirmer que partout les chrétiens restent fidèles à leur patrie terrestre, que partout ils prient pour l'empire et pour l'empereur. L'empereur de ce temps, c'est Dèce ou c'est Valérien; c'est un persécuteur qui prétend obliger les fidèles à sacrifier aux idoles; s'il y a beaucoup de chutes, les vrais chrétiens restent fermes dans leur foi : ils ne serviront qu'un seul Dieu, mais quoi qu'il arrive, ils ne cesse-

ront jamais de prier ce Dieu unique pour le salut de l'empereur, et pour la stabilité de l'empire.

De ces témoignages, écrits dans des livres ou consignés dans des actes officiels, il conviendrait de rapprocher ceux que rendent les faits, et d'abord tant d'inscriptions où de vieux chrétiens inconnus, surtout dans la province d'Asie, à Nysa, à Euménie, par exemple, se plaisent à faire l'éloge de leur cité natale, ou de la cité romaine. On peut du moins citer, parmi d'autres, cette inscription d'Hiérapolis en Phrygie, qui est datée de 216 : « Citoyen d'une cité choisie, je ne peux dire la bergerie à laquelle j'appartiens. Le nom du corps qui a sa demeure ici est Alexandre, fils d'Antoine, disciple du Pasteur sacré. Que personne ne dépose quelque autre corps dans mon tombeau, sinon il paiera au trésor romain deux mille pièces d'or et mille à ma valeureuse patrie Hiérapolis. »

Puis, on ne saurait oublier que le christianisme a su grandir dans les cadres de l'empire romain dont il a fait les siens. Il n'est pas exact, comme on l'a prétendu, que l'Eglise chrétienne a emprunté sa hiérarchie aux vieux cultes païens. L'épiscopat, d'institution divine, a dans le monde romain un caractère spécifiquement chrétien. Mais il est vrai que les cités de l'empire, avec leurs territoires nettement définis par le cadastre, ont donné des bornes toutes tracées pour délimiter le territoire de chaque Eglise et les pouvoirs de chaque évêque; il est vrai encore que Rome est devenu le centre de l'Eglise comme il l'était de l'empire; que les délibérations des premiers conciles ont été faites suivant le modèle fourni par les délibérations du Sénat de Rome ou des assemblées municipales. On indiquerait sans peine encore d'autres emprunts extérieurs faits par le christianisme grandissant aux institutions ou aux usages de l'état romain. Providentiellement, l'empire a été le milieu dans lequel l'Eglise est née et a vécu les premiers siècles, les siècles critiques, de son histoire. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que les fidèles aient aimé l'empire, et l'aient servi de toutes leurs forces, dans la mesure du moins où il se laissait servir par eux?

⁂

Car il n'était pas facile tous les jours aux chrétiens de vivre dans l'empire. La cité romaine, telle que la connurent les fidèles des premiers siècles, n'était pas la cité chrétienne : loin de là. Entre l'une et l'autre, nous découvrons même tant d'oppositions, tant de raisons d'antagonisme, que peut-être nous comprenons mal, à distance, le loyalisme profond des vieux chrétiens, leur dévouement à la chose publique, et que nous sommes obligés de multiplier les témoignages pour bien nous assurer qu'en effet il s'agit là d'une attitude générale et que le plus souvent, les disciples du Christ ont été de fidèles serviteurs de l'empire.

Ne disons rien ici des persécutions. Pendant deux siècles et demi, de Néron à Constantin, sauf toutefois durant des périodes de répit plus ou moins longues, les chrétiens n'ont pas d'existence officielle. Bien plus, il leur est même défendu d'exister. La loi qui les concerne se résume en une seule formule : Il n'est pas permis aux chrétiens d'exister. *Non licet esse christianos.* C'est bref, et c'est clair. La formule, d'ailleurs, est appliquée différemment suivant les époques. Ce serait une illusion de croire que, jusqu'à la paix de Milan, les chrétiens ont vécu toujours et partout sous la menace des mesures persécutrices. A partir du troisième siècle, et plus particulièrement à partir d'Alexandre Sévère, il y a des moments pendant lesquels l'Eglise se voit reconnaître un droit légal d'exister, de vivre, de posséder, de prier. Ces moments ne durent pas : l'accalmie est chaque fois suivie d'une reprise plus violente des persécutions. Les mois ou les années de tolérance sont partout accueillis avec une faveur marquée par les fidèles et par leurs chefs : ne permettent-ils pas de réparer les pertes des époques troublées, et surtout n'annoncent-ils pas pour un avenir prochain l'avènement définitif d'une vie nouvelle? Rien n'est plus touchant que l'enthousiasme un peu

naïf avec lequel les chrétiens du troisième siècle saluent périodiquement le retour de la paix : saint Denys d'Alexandrie écrit par exemple, après que Gallien a rendu aux fidèles l'usage de leurs églises : « Le pouvoir impérial s'est dépouillé de sa vieillesse; il s'est purifié de sa perversion antérieure; il fleurit à cette heure avec plus d'éclat; on le voit et on l'entend de plus loin; il est partout présent.. Quand je considère les jours des années impériales, je vois que les princes renommés, s'il ont été impies, sont vite devenus sans gloire, tandis que celui-ci, très saint et très ami de Dieu, règne depuis plus de sept années déjà... » Louanges excessives, et Denys lui-même devait s'en apercevoir bientôt après, mais la paix ne semble-t-elle pas toujours si rayonnante lorsqu'on sort d'une douloureuse épreuve?

Même sous les meilleurs empereurs, la tolérance était toujours aléatoire. La pitié ne se commande pas; et le sentiment de la justice doit souvent céder devant la lettre austère des textes légaux : au moins jusqu'au temps d'Alexandre Sévère, sans aucune interruption, la loi romaine garde toute sa rigueur contre les chrétiens. Pour employer la forte et douloureuse expression de Minucius Felix, le disciple du Christ est, durant cette longue période, un homme *inlicitae et desperatae factionis*, il appartient à une faction interdite, pour qui il n'y a pas de pardon. Du fait seul de son baptême, il est candidat au martyre : il le sait, et il ne s'en étonne pas. Il accepte d'avance toutes les conséquences de son adhésion au Christ, même la mort de son corps, par laquelle son âme sera délivrée. Aussi bien ce qu'il y a de plus pénible, pour la pratique de sa vie quotidienne, c'est beaucoup moins l'attente d'un martyre toujours possible, mais toujours plus ou moins incertain, que les mille vexations ou privations auxquelles ils est à chaque instant exposé.

Nous avons aujourd'hui beaucoup de mal à nous représenter la vie des cités païennes pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne, et la complexité des liens religieux qui enveloppaient fatalement tous les citoyens de leur naissance à leur mort. La religion

antique n'est pas, comme celle de notre foi chrétienne, l'adhésion intérieure d'un esprit et d'un cœur; elle est presque exclusivement une institution sociale; elle saisit l'homme, parce qu'il est citoyen; elle l'accompagne dans chacune de ses démarches; elle s'empare de lui pour modeler tous ses gestes et toutes ses attitudes. Il y a des dieux partout. A chaque carrefour, sur chaque place publique, se dresse un temple, une colonne, un arc de triomphe, une statue. Au marché, on vend et on achète des viandes qui ont été offertes pour le sacrifice. Les théâtres, les thermes sont des lieux consacrés, et le seul fait de s'y rendre est l'aveu d'une participation au culte de la cité. Au tribunal, on prête serment au nom des divinités nationales. A l'armée, le soldat est astreint à promettre fidélité à l'empereur, qui est regardé comme divin, à assister à des sacrifices, à ceindre une couronne sacrée. A l'école, les enfants sont nourris de l'histoire des dieux, qui n'est pas ce qu'elle est maintenant pour nous, une mythologie, mais une religion. Que sais-je encore?

Tel est pourtant le milieu extérieur dans lequel doit vivre le chrétien. Sans doute les exigences de la vie quotidienne amènent les apôtres et plus tard les évêques à autoriser un certain nombre de tolérances. Saint Paul lui-même a déclaré qu'il était permis de manger de la viande consacrée aux idoles à la seule condition d'éviter le scandale. On admet de la même manière qu'un chrétien peut servir à l'armée; dès le temps de Marc-Aurèle, on compte de nombreux soldats chrétiens dans les camps, et chacun a présente à l'esprit l'histoire de la Légion fulminante. On accepte aussi que les fidèles s'occupent de commerce; soient avocats, ou rhéteurs; voire même qu'ils acceptent certaines charges publiques. Seuls quelques exagérés, comme Tertullien, condamnent toute participation à la vie de la cité; ils blâment les soldats qui acceptent de ceindre la couronne, les femmes qui se montrent sans voile, les hommes qui assistent à des spectacles; ils vont, par l'effet nécessaire de leur logique, à tout défendre, à tout proscrire, à isoler les chrétiens de la

société et de leur propre famille, à les condamner presque à mourir de faim.

Ces intransigeants n'ont aucun succès, faut-il le dire; ils n'obtiennent jamais l'approbation de l'Eglise. La vie chrétienne est assez compliquée pour n'être pas liée par des entraves qui la rendraient impossible; et les fidèles ont bien du mérite déjà de s'adapter aux circonstances. Forcément leur existence est austère; elle se distingue de celle de la foule païenne, et il faut entendre les reproches ou les quolibets dont on les accable. « Vous vous privez, leur dit-on, des plaisirs honnêtes; vous n'assistez pas aux spectacles, vous ne prenez pas part aux cérémonies; les banquets publics se font sans vous. Vous avez en horreur les nourritures commandées, les boissons offertes devant les autels. Ainsi paraissez-vous témoigner de la crainte pour ces dieux que vous niez. Vous ne ceignez pas votre tête de fleurs; vous ne parfumez pas votre corps; vous supprimez les onguents des funérailles; vous refusez même les couronnes aux sépulcres. Vous êtes pâles, tremblants, dignes de miséricorde, voire de celle de nos dieux. » C'est Minucius Felix qui se fait l'écho de ces reproches, dans lesquels on sent passer une pointe d'ironie : race misérable en effet que celle des chrétiens, race de ténèbres et d'ombre, qui tremble de se montrer au grand jour, et de se mêler habituellement aux plaisirs ou même aux affaires de la cité.

Race de pauvres aussi, et d'hommes de rien. Ce que disait saint Paul des Corinthiens aux premiers jours de l'Eglise, est encore vrai à la fin du second siècle et au commencement du troisième : parmi les chrétiens il y a peu de riches, peu de puissants selon ce monde. Si l'Eglise peut s'enorgueillir de quelques noms glorieux, de quelques grandes fortunes, la plupart de ses fidèles sont de petites gens, des esclaves, des affranchis, des marchands, des artisans. Dieu ne peut-il donc pas nourrir les siens? se demande-t-on en ricanant dans les milieux païens; et lorsque par hasard on apprend que tel ou tel vient de se convertir, c'est une pluie de quolibets : « C'est un homme honorable que Caïus Seius, à cela près qu'il est chrétien;

ou encore : quelle étrange chose que Lucius qui avait du bon sens se soit inopinément fait chrétien! » Du temps de Tertullien et de Minucius Felix, le paganisme est encore sans conteste maître de la fortune et de la science, il garde le prestige de l'autorité, des vieilles traditions, des services rendus : si nombreux commencent-ils à être, les chrétiens ne peuvent rien là contre; dans la cité, qui consent à peine à les tolérer, ils sont les parias, la race inférieure avec laquelle le monde ne saurait avoir de rapports.

Encore si les païens se contentaient de mépriser les chrétiens et de prendre en pitié leur existence sans plaisir! Mais le mépris n'est rien à côté des accusations positives dont on ne cesse d'accabler l'Eglise et ses partisans. Par les apologistes du deuxième siècle, et même par Tertullien et Minucius Felix, nous savons les crimes infâmes qui étaient quotidiennement reprochés aux fidèles. Ils se reconnaissent, disait-on, à des signes secrets, ils s'appellent mutuellement frères et sœurs et couvrent leurs orgies du nom sacré de religion. On dit encore qu'ils adorent la tête d'un vil animal, d'un âne. Leurs réunions sont l'occasion de débauches infâmes, d'actes d'anthropophagie. Ils renouvellent entre eux le festin de Thyeste. Ces bruits, partis on ne sait d'où, trouvaient créance dans le populaire et jusque parmi les philosophes ou les lettrés. Si Celse ne s'y attache guère, il ne peut cependant se dispenser complètement de les mentionner. Et l'on comprend à quel point cela était grave. Car si la religion servait à couvrir des crimes de droit commun, comment les magistrats pouvaient-ils hésiter à sévir contre de tels coupables?

Parfois, les autorités se trouvaient en effet débordées. La foule païenne sortait de son apathie et se dressait tumultueusement contre les fidèles qu'elle accusait de toutes sortes de maux. « Si le Tibre déborde jusqu'aux murailles de Rome, si le Nil n'inonde pas les champs d'Egypte, s'il ne pleut pas, si la terre tremble, s'il y a une famine, une épidémie de peste, ce n'est qu'un cri dans la multitude : les chrétiens au lion! » A Lyon, en 177, on chasse les

chrétiens des thermes, on les chasse du forum; ils ne peuvent se montrer nulle part en public. A Rome, saint Hippolyte écrit vers 204 : « La canaille ne cesse de crier contre nous : Supprimez de la terre ces gens-là. Ils n'ont pas le droit de vivre. » Ces mouvements populaires n'étaient pas rares. Il fallait alors que les chrétiens essayassent de se cacher pendant un temps; puis ils reprenaient leurs occupations, mais on comprend que la vie, dans de telles conditions, n'ait rien eu d'attrayant.

Le grand grief des philosophes et des magistrats contre les chrétiens était plus fondé, il faut le dire, que les accusations tumultueuses de la foule. Ce que Rome reprochait surtout aux disciples du Christ, c'était leur abstention de la vie publique, leur indifférence aux charges sociales et aux offices de la cité. De fait, pendant longtemps, les chrétiens s'abstiennent, par la nécessité, de participer au gouvernement de l'état. A partir du troisième siècle, il est vrai, on les voit occuper des fonctions dans les sénats municipaux, et même dans l'administration centrale, pénétrer à la cour et jusque dans l'entourage immédiat de l'empereur; on verra même un jour, quelques-uns d'entre eux, par une curieuse inconséquence, accepter des titres de sacerdoces païens, comme ces flamines dont s'occupera vers 300 le concile d'Elvire. Mais aux deux premiers siècles, il n'en est pas ainsi; Celse ne peut assez exprimer le regret qu'il éprouve à voir les chrétiens se désintéresser du sort de la chose romaine, et en parlant ainsi il se fait l'interprète de tous ses contemporains. On comprend sans peine la raison profonde de l'attitude prise par les disciples du Sauveur, dans l'état païen, comment pourraient-ils servir sans renier leur foi? comment concilier le culte d'Auguste et l'adoration du Christ? comment présider à des sacrifices en l'honneur de Rome ou de Jupiter, et s'approcher ensuite de la table sainte pour communier au corps du Sauveur? Puisqu'il fallait vivre on essayait bien de s'accommoder aux exigences de la vie quotidienne; mais on ne pouvait aller au delà; on ne pouvait en particulier prêter son concours au gouver-

nement de l'état : on se contenterait de prier pour lui, et n'était-ce pas, après tout, le plus grand et le plus efficace service qu'il y eût à lui rendre?

Ainsi s'organise, tant bien que mal, la vie chrétienne dans les cadres de la cité romaine. Cette organisation ne se fait pas en un jour, et elle rencontre de nombreuses difficultés. Elle a pour but de faire vivre en paix l'un avec l'autre les deux peuples : le peuple romain et le peuple chrétien. Aux temps de Tertullien, on ne croit pas encore possible de demander ou d'obtenir davantage. Tertullien ne pense pas que jamais les Césars puissent croire au Seigneur. Clément d'Alexandrie définit le roi parfait « celui dont la royauté s'exerce selon Dieu et selon son saint Fils, par qui sont assurés les biens de la terre et de l'au-delà, et la félicité parfaite »; mais il ne dit pas que cette royauté divine, jadis exercée par Moïse sur le peuple d'Israël, ait jamais chance d'être revue sur la terre.

⁂

Le jour devait venir où l'idéal que n'osait même pas rêver Tertullien serait une réalité.

Après les alternatives de paix et de persécution qui se partagent le troisième siècle, l'Eglise en 312 est définitivement victorieuse. La paix de Milan ne lui assure pas seulement le libre exercice de son culte; elle témoigne à la face du monde que désormais l'empereur est un disciple du Christ. La cité romaine est confondue avec la cité chrétienne; ou plutôt l'alliance entre les deux cités est tellement étroite qu'il paraît souvent difficile de distinguer l'une de l'autre. Le premier mouvement est tout d'enthousiasme. Jamais les chrétiens ne se sont sentis plus profondément romains que depuis la conversion de Constantin. Il faut relire, entre autres documents de ce loyalisme renouvelé, le panégyrique prononcé en 314 ou en 315 par Eusèbe de Césarée à l'occasion de la dédicace de la grande basilique de Tyr. L'orateur nous représente les empereurs crachant au visage des idoles mortes,

foulant aux pieds les rites impies des démons, raillant l'antique erreur héréditaire, reconnaissant le Dieu unique et souverain pour leur bienfaiteur. « Ils reconnaissent encore sur des monuments, ajoute Eusèbe, le Christ Fils de Dieu pour roi souverain et pour sauveur; et leurs victoires sur les impies, ils les inscrivent en caractères royaux au milieu de la ville qui règne sur le monde. »

Quelques années après la paix de Milan, c'était le concile de Nicée : la très sainte assemblée des évêques, au milieu de laquelle apparaissait l'empereur, était un spectacle plus extraordinaire encore et un document incomparable du nouvel état de choses. Eusèbe, qui est l'historien en même temps que le panégyriste de Constantin, nous donne une description saisissante de la séance d'ouverture qui eut lieu dans la plus grande salle du palais : chaque évêque est assis à sa place et un grand silence précède l'arrivée de l'empereur; puis, au signal convenu, les évêques se lèvent; Constantin fait son entrée, vêtu de pourpre et brillant d'or et de pierres précieuses, tel un ange céleste de Dieu, dominant toute l'assemblée par sa haute taille, séduisant par sa douceur, sa sympathie, la modestie de son regard et de son attitude. Parmi les évêques présents il y a des confesseurs de la foi, qui ont souffert pendant la dernière persécution; et en voyant cette chose inouïe d'un empereur dans une assemblée d'évêques, ils se demandent entre eux si ce n'est pas là le royaume des cieux qui leur a été annoncé par l'Evangile.

Le nouvel état de choses, créé par l'édit de Milan, ne s'organisa pas en un jour. Entre l'Eglise et l'empire, il y eut des difficultés. Constantin prétendait rester empereur, même dans l'Eglise, et il ne pouvait admettre que des évêques eussent la prétention de résister à ses ordres : encore se garda-t-il d'intervenir d'autorité dans les affaires ecclésiastiques; sa règle fut qu'étant évêque du dehors, il avait pour mission de faire exécuter les décisions des conciles, et il s'y tint. Il eut seulement l'habileté de trouver des évêques dévoués à sa cause : on le vit bien au moment

du synode de Tyr et de l'exil de saint Athanase.

Le fils de Constantin, Constance II, ne sut pas garder la prudente maxime de son père, il voulut commander l'Eglise, comme il commandait l'état; et il y eut, chose étrange et triste, des évêques assez oublieux de leur devoir, pour approuver cette main-mise du pouvoir civil sur les choses spirituelles. Mais les vrais évêques, un Jules de Rome, un Athanase d'Alexandrie, un Ossius de Cordoue, résistèrent. Leurs pères dans la foi avaient été persécutés pour la liberté de l'Eglise; c'est aussi pour la liberté de l'Eglise qu'ils se dressèrent eux-mêmes et qu'ils souffrirent. Il faut entendre les accents indignés de saint Athanase, qui, pendant toute cette triste période, est le porte-parole des orthodoxes et des forts : avec quelle vigueur ne délimite-t-il pas la compétence de l'empereur dans son *Histoire des Ariens aux moines* : « Si c'est une sentence d'évêques qui m'a condamné, quel intérêt y a l'empereur? Depuis quand une sentence de l'Eglise reçoit-elle de l'empereur son autorité?... Il y a eu bien des synodes jusqu'ici, et bien des jugements de l'Eglise; mais ni les Pères n'en avaient jusqu'ici saisi l'empereur, ni l'empereur ne se mêlait des choses de l'Eglise. » Si donc Constance viole ainsi la liberté des enfants du Christ, c'est qu'il ressemble fort à l'antéchrist lui-même : quand celui-ci viendra, il trouvera la voie toute tracée par l'empereur indigne qui ne craint pas de transporter des églises dans ses palais les jugements ecclésiastiques et prétend tout décider par lui-même. Bien plus, Constance est peut-être l'antéchrist en personne : « Il est revêtu du christianisme, il entre dans les lieux saints; il s'y tient debout; il y fait le désert; il viole les canons; il impose ses décrets par la force. » Ne sont-ce pas là les signes prédits par les prophètes?

Il est remarquable qu'à un siècle et demi de distance, saint Athanase retrouve les maximes de Tertullien pour définir les rapports de l'Eglise et de la cité romaine. Extérieurement les circonstances ont pourtant bien changé depuis les jours où le rhéteur africain écrivait son *Apologétique*. Mais dans la réa-

lité, il n'y a guère de différence à faire entre un empereur qui persécute et un empereur qui prétend dominer. L'un et l'autre blessent également la conscience des enfants de Dieu et les droits souverains de son Eglise : il n'y a pas à s'étonner si à l'un et à l'autre l'Eglise oppose une réponse semblable.

Le peuple fidèle était moins attentif que les évêques à l'oppression qu'un Constance faisait peser sur l'Eglise; il se réjouissait seulement de penser que l'empereur, devenu chrétien, allait sans tarder faire disparaître les derniers restes de l'idolâtrie. Bien représentatifs des sentiments et des espoirs de la foule sont, peut-être, les appels de Firmicus Maternus, lorsque dans le *De errore profanarum religionum*, écrit en 346, il supplie les très pieux empereurs de ruiner définitivement les cultes païens : « Il s'en faut de peu que, grâce à vos lois, le démon soit complètement abattu, l'idolâtrie éteinte, cette funeste contagion abolie. Déjà le poison a perdu de sa nocivité; chaque jour diminue l'aliment des passions profanes. Dressez l'étendard de la foi : c'est le rôle que la divinité vous a réservé. Grâce à sa faveur, vous avez magnifiquement renversé tous vos ennemis, par qui s'affaiblissait l'empire romain. Dressez le signe de la loi vénérable. Portez les sanctions; promulguez les édits nécessaires... Le Christ, dans sa bienveillance, a réservé à son peuple par l'œuvre de vos mains la destruction de l'idolâtrie et la ruine des temples profanes... Enlevez sans inquiétude les ornements des temples. Que ces dieux fondent au feu de vos monnaies, à la flamme de vos mines. Confisquez à votre bénéfice tous leurs présents; faites-en votre propriété. Depuis la ruine des temples, la puissance divine n'a fait qu'accroître votre propre puissance. »

Ici, c'est le peuple qui se fait entendre avec toute la fougue de ses désirs. Firmicus, et ceux qui pensent comme lui, ne voient plus qu'une chose : la conversion de l'empire, le définitif triomphe de la cité de Dieu et la ruine éternelle des idoles. On sait comment ces espoirs furent trompés, lorsque, avec Julien l'Apostat, le paganisme releva la tête, et montra la

puissance qu'il possédait encore sur le monde romain.

Mais la réaction de Julien fut sans lendemain. Quand l'empereur renégat eut disparu, le christianisme reprit le cours de ses destinées, et s'efforça d'achever la conquête du pouvoir. Dans cette œuvre, le rôle de saint Ambroise fut incomparable. Par sa science, par ses talents, par sa vertu, l'évêque de Milan était l'homme qu'il fallait pour guider les bonnes volontés, parfois défaillantes, de Gratien, de Valentinien, de Théodose. L'affaire de l'autel de la Victoire et la lutte qu'il eut alors à soutenir contre Symmaque montrèrent à la fois la puissance de son loyalisme romain et les exigences irréductibles de sa foi. « S'il s'agissait, écrit-il, d'un débat civil, la partie adverse garderait son droit de réponse. Or, la présente cause est celle de la religion. J'interviens donc en tant qu'évêque... Si une décision contraire est prise, nous ne pourrons, nous évêques, nous en accommoder d'un cœur léger, ni dissimuler notre opinion. Vous pourrez sans doute vous rendre à l'église, mais vous n'y trouverez point de prêtre, ou il ne sera là que pour protester. » La pénitence qu'il sut imposer au tout-puissant Théodose, après le massacre de Thessalonique, mit encore davantage en relief la haute conception qu'il se formait des devoirs d'un prince chrétien.

Les jours de l'empire étaient cependant comptés; et c'est une triste époque que cette fin du quatrième siècle, marquée par l'audace croissante des Barbares, et par la ruine de plus en plus rapide du vieil édifice romain. Enfin le 24 août 410, Rome fut prise par Alaric, et le monde chrétien pensa en mourir.

C'était pour l'Eglise un titre de fierté que de pouvoir faire remonter ses origines aussi loin que celles de l'empire lui-même. Peu à peu, on s'était habitué à voir là une coïncidence providentielle en vertu de laquelle les destinées terrestres du christianisme étaient liées au sort de la ville impériale. Or, cette ville était profanée, meurtrie. « Ma voix s'éteint, écrivait de Bethléem saint Jérôme, et les sanglots étouffent mes paroles. Elle est conquise, cette ville qui a conquis l'univers. Que dis-je? Elle périt par la faim avant de

périr par le glaive... J'ai voulu me mettre aujourd'hui à l'étude d'Ezéchiel, mais au moment même où je commençais à dicter, j'ai ressenti un tel trouble en songeant à la catastrophe d'Occident que les mots cessaient de s'offrir à moi. Longtemps, je suis demeuré silencieux, me rendant bien compte que c'était le temps des larmes. » Partout la triste nouvelle excitait le même désespoir : « Le corps de saint Pierre est à Rome, murmuraient les fidèles d'Hippone; le corps de saint Paul est à Rome; le corps de Laurent gît à Rome; les corps de tant d'autres saints martyrs gisent à Rome, et Rome est misérable ! »

⁂

Le monde cependant ne finit pas avec la chute de Rome; la cité terrestre avait pu s'écrouler : restait l'éternelle cité de Dieu dont saint Augustin se préparait à chanter les gloires. Et celle-là était la véritable cité du chrétien. L'Eglise avait bien pu, durant des siècles, affirmer son attachement à l'égard de l'empire, jamais elle ne s'était identifiée à lui.

Si respectée qu'ait été la vieille cité romaine, si aimée qu'elle ait été par les fils de l'Eglise, les chrétiens ont toujours su et toujours enseigné que leur véritable patrie n'était pas de ce monde. Lorsqu'ils se détournaient des charges terrestres, des honneurs fragiles et des dignités passagères, ce n'était pas seulement parce que toutes ces fonctions ou tous ces emplois les exposaient à servir les faux dieux du paganisme, c'était encore parce qu'ils ne jugeaient pas utile de se consacrer au service d'une cité périssable.

Dès les premiers jours, saint Paul écrit que la cité des chrétiens est dans le ciel. Lui, le citoyen romain, si fier de son titre et si jaloux des prérogatives qu'il lui confère il se sent prêt cependant à y renoncer lorsqu'il songe à cette autre patrie qui ne passera pas. Car le ciel est bien une patrie, une cité, et rien n'est plus expressif que le terme employé ici par l'apôtre. Il ne conçoit pas de meilleures formes de groupement social

que celle réalisée dès ici-bas par la cité antique, avec ses diverses catégories de citoyens, de métèques, d'étrangers. Le christianisme aussi est une cité; mais lorsqu'il trouvera son achèvement dans le ciel, il n'y aura plus d'étrangers ni de métèques, car tous seront les concitoyens des saints, construits sur le fondement des prophètes et des apôtres, lequel fondement repose lui-même sur la pierre angulaire qui est le Christ. Ici-bas, la vie se fait dans l'espérance : les yeux levés vers le ciel, les fidèles en attendent le Sauveur qui reformera le corps de leur humilité, et le configurera au corps de sa gloire. Il viendra dans la cité permanente, dans la Jérusalem nouvelle dont l'Apocalypse se plaît à donner dans ses moindres détails la description enthousiaste : la ville aux douze fondements et aux douze portes, éclairée par l'agneau lui-même, qui en est la lumière, et le temple, et le Dieu.

Aussi longtemps qu'ils sont dans le corps, les disciples de Jésus sont éloignés de leur maître. Ils sont des pérégrins, des voyageurs. La langue grecque avait, pour désigner l'état de ceux qui habitaient une ville étrangère sans y avoir droit de cité, un mot expressif : on les appelait métèques ou encore paroissiens. Le christianisme a adopté ce terme. Les fidèles dans le monde sont des parèques, des hommes en dehors de leur maison. L'Eglise entière pérégrine; elle est en voyage, en attendant d'arriver au terme de sa route, dans la cité céleste : « Les chrétiens, écrit l'auteur de la lettre à Diognète, habitent des cités grecques et barbares, selon que la fortune l'a fixé à chacun d'eux; ils suivent, pour le vêtement, la nourriture et les autres choses, les mœurs des gens du pays; mais ils adoptent un genre de vie admirable et presque incroyable. Ils demeurent dans leurs propres patries, mais ils y sont comme des pérégrins; ils partagent tous les droits comme des citoyens et ils subissent toutes les charges comme des étrangers. Toute région étrangère est leur patrie et toute patrie leur est une région étrangère. »

Au moment où de telles phrases étaient écrites, la philosophie stoïcienne favorisait dans le monde romain le développement des tendances cosmopolites.

Les sages aimaient volontiers à se proclamer citoyens du monde et à répudier la bienheureuse cité de Cécrops pour la bienheureuse cité de Zeus; Tertullien, un peu plus tard, ne faisait que copier leur langage lorsqu'il disait : « Rien ne nous est plus étranger que la chose publique, car nous ne reconnaissons qu'une seule république, le monde. » Tout favorisait d'ailleurs, au temps de l'empire romain, cet extraordinaire développement du cosmopolitisme politique ou social : au-dessus de la poussière des petits états indépendants, s'était élevé dans sa majestueuse puissance, l'unique pouvoir de Rome qui absorbait dans son sort le sort du genre humain; au-dessus des religions particularistes, avait grandi le culte de Rome et d'Auguste, qui, parti d'Asie, se répandait partout et réalisait en lui l'unanimité des esprits; petit à petit, les anciennes divinités se confondaient les unes dans les autres, s'assimilaient les unes aux autres; le syncrétisme religieux faisait voir dans chacune des personnalités des panthéons antiques un nom nouveau donné au Dieu myrionyme. Les relations commerciales mettaient en relations quotidiennes les pays les plus éloignés, et chaque cité importante faisait vivre à l'intérieur de ses murs les représentants de toutes les races et de toutes les nations. Comment un tel mouvement, un tel mélange n'aurait-il pas abouti à un élargissement des horizons, et substitué à l'antique idéal de la petite cité étroitement enfermée entre ses remparts l'idéal nouveau d'une ville vaste comme le monde, idéal dont Rome était déjà une réalisation presque parfaite?

Pourtant la cité chrétienne était bien différente de la cosmopolis rêvée par les stoïciens? Sur la terre, cette cité était la fraternité des enfants de Dieu : fraternité plus que nominale, mais réelle et vivante. Chacun connaît les belles déclarations de Sénèque sur les esclaves et sur les liens qui les unissent à leurs maîtres. Jamais ces déclarations n'ont exercé une influence sur les relations sociales. Il est vrai de dire au contraire que le christianisme a été pour le vieux monde un ferment de vie nouvelle. Il n'a pas aboli

l'esclavage : saint Paul recommande aux esclaves d'obéir à leurs maîtres comme au Seigneur lui-même. Mais il a transformé les esprits, ce qui est plus important que de diriger les institutions. Il a rapproché, dans une même communion au Sauveur, tous les éléments hétérogènes, et souvent hostiles, dont se composait la cité antique. « Une seule espérance, une seule foi, un seul baptême. « Telle était sa prédication; et le résultat d'un tel enseignement devait être qu'il n'y eût plus ni Juifs, ni Grecs, ni Scythes, ni Barbares, mais que tous fussent un dans le Christ Jésus.

Il était plus facile de réaliser cette unité sur la terre, malgré les différences de niveau social, malgré les préjugés ou les antipathies traditionnelles, du moment que la véritable vie n'était pas celle d'ici-bas. Si l'homme ne passe en ce monde que comme un étranger et un voyageur, à quoi bon attacher de l'importance à tout ce qui sépare et à tout ce qui divise? Les liens terrestres sont fragiles et périssables. Seuls les liens spirituels, ceux qui résultent de l'œuvre rédemptrice du Sauveur Jésus, l'adoption d'enfants de Dieu, le don de l'Esprit qui nous rend participants aux passions et aux triomphes du Seigneur, sont durables : qu'eux seuls servent désormais à rattacher toutes les pierres de l'édifice qui est l'Eglise spirituelle.

Lente est sans doute la construction de cette tour dont parle Hermas dans le livre si curieux du Pasteur. On ne relit jamais sans intérêt un tel livre qui, sous une forme allégorique, nous fait pénétrer si profondément la vie de la communauté romaine vers le milieu du second siècle, et nous révèle les préoccupations dominantes des chrétiens d'alors. Dans l'ensemble ils nous apparaissent comme de braves gens, tous ces antiques fidèles de Rome, des gens simples, attachés à leur devoir, faibles parfois, mais aussitôt repentants, et désireux de garder en eux l'Esprit du Christ. Leur vie se fait sur la terre; mais ni leur foi ni leur espérance n'y sont enfermées.

Aujourd'hui encore, les chrétiens, fidèles à l'héritage transmis depuis le temps des apôtres, regardent vers le ciel où est leur véritable cité. Ils en attendent le

Seigneur Jésus qui réformera le corps de leur humilité et le transfigurera au corps de sa splendeur. Ils savent que sur la terre ils ne sont que des voyageurs : une paroisse est-elle autre chose qu'une association d'étrangers, de métèques? et bien que la plupart n'y songent guère, ne mettent-ils pas dans ce vieux mot si profondément chrétien le résumé de toutes leurs espérances? Ils savent aussi qu'ils sont les concitoyens des saints, bâtis sur le fondement des apôtres et des prophètes : si la cité chrétienne ne se réalise que dans le ciel, quelle meilleure leçon tirer de la lecture des vieux saints qu'un enseignement de patience et une doctrine d'attente et d'espoir? Notre cité est dans le ciel. Nous attendons la résurrection des morts et la vie du siècle à venir.

TABLE DES PRINCIPAUX TEXTES CITÉS

Pour ne pas encombrer ce petit livre de références et lui conserver son vrai caractère d'initiation, on a cru bien faire en ne mettant aucune note au bas de ses pages. Quelques lecteurs cependant pourraient avoir le désir de relire dans leur contexte les passages des Pères qui ont été signalés : c'est à leur intention qu'est dressée la présente table.

Il m'est arrivé souvent d'utiliser des traductions antérieures, en particulier celles qui ont paru dans la collection Hemmer-Lejay. L'histoire de *La spiritualité chrétienne* de M. Pourrat, les ouvrages de Mgr Batiffol m'ont fourni quelques utiles références. Il m'est agréable de reconnaître ici ces dettes.

Irénée, *Lettre à Florinus*, citée par Eusèbe, *Hist. Ecclésiast.*, V, 20, 6-7 11
Irénée, *Adversus Haereses*, IV, 26, 2 15
Ignace d'Antioche, *Lettre aux Romains*, II, 2; IV, 1-3; V, VII, 2 16-17
Actes du martyre de saint Cyprien, III, 3; IV, 3 21-22
Lettre à Diognète (IIe siècle), V-VI 22-23
Tertullien, *De praescriptione haereticorum*, VII 31-32
Tertullien, *De carne Christi*, IV 32-33
Augustin, *Confessions*, IX, 1 44-45
— *Confessions*, IX, 10 46-47
Canon de la messe romaine 51-52
Innocent I, *Lettre* à Décentius de Gubbio 53

Tertullien, *Apologétique*, XXXIX 56
Doctrine des Apôtres, IX, 4; X, 5-6 71
Ignace d'Antioche, *Lettre aux Smyrniotes*, VIII 72
— *Lettre aux Philadelphiens*, IV 72

Ignace d'Antioche, *Lettre aux Tralliens*, IX 72-73
Irénée, *Adversus Haereses*, IV, 18, 4-5 74-76
— *Adversus Haereses*, IV, 26, 2 75
Abercius d'Hiérapolis, *Epitaphe* 77
Justin le philosophe, *Dialogue avec Tryphon*, XXXV 79
Clément d'Alexandrie, *Stromates*, VII, 17 79-80
Ignace d'Antioche, *Lettre aux Romains*, Inscription 81
Irénée, *Adversus Haereses*, III, 3, 2 87
Cyprien, *Opinions* des 87 évêques au concile de Carthage (256) 87
Actes du martyre de saint Fructueux de Tarragone 90
Eusèbe de Césarée, *De martyribus Palestinae* .. 90
Lettre des évêques d'Egypte, citée par Athanase, *Apologie contre les Ariens*, VIII 91
Athanase, *Lettre encyclique* (339), I-II 92
— *Histoire des Ariens aux moines*, XXXIII 92-93
Ossius de Cordoue, *Lettre à Constance*, citée par Athanase, *Histoire des Ariens*, XLIV 93-94
Jules, *Lettre aux Orientaux*, citée par Athanase, *Apologie contre les Ariens*, XXXV 94-95
Libère, cité par Athanase, *Histoire des Ariens*, XXXVI 96
— cité par Théodoret, *Histoire eclésiast.*, II, 16 96
Augustin, *Des mœurs de l'Eglise catholique*, I, 30 104
Préface propre de la Dédicace, au Missel de Paris 104-105

Symbole de saint Athanase 106-107
Lettre de l'Eglise de Smyrne à l'Eglise de Philomélium (156), XIV 113-114
Hermas, *Pasteur*, Similitude V, 6, 5 114-115
— *Pasteur*, Similitude IX, 1, 1 115
Tertullien, *Contre Praxéas*, III 116
Origène, *Commentaire* sur le Cantique des Cantiques, livre II 117-118
— *Homélie* I sur le premier livre des Rois, 13 118
— *Homélie* VIII sur Jérémie, 1 118
— *Commentaire* sur saint Matthieu, XII, 42 118
— *Homélie* XVIII sur Jérémie, 9 118
Athanase, *Discours contre les Ariens*, I, 17-18 123-124
Hilaire de Poitiers, *Sur la Trinité*, I, 37-38 128
— *Sur la Trinité*, XII, 57 128-129
Grégoire de Nazianze, *Discours* XLII, 15 et 27 .. 129-130
Augustin, *Soliloques*, I, 1, 2-6 136-137
Irénée, *Adversus Haereses*, V, 27, 2 138-139

Lettre de l'Eglise de Smyrne à l'Eglise de Philomélium, VIII-IX 150-151
Tertullien, *Apologétique*, XXXIV 152
Ignace d'Antioche, *Lettre aux Tralliens*, IX-X .. 153
— *Lettre aux Ephésiens*, VII, 2; XVIII, 2 153
Seconde *Epître* de saint Clément (IIe siècle), I, 1 153
Irénée, *Adversus Haereses*, V, 14 158
Tertullien, *De carne Christi*, VII 158-159
Athanase, *Lettre à Adelphe*, III 159-160
Grégoire de Nysse, *Contre Eunome*, V (*Patr. Graeca*, XLV, 705) 160
Grégoire de Nazianze, *Orat.* XXXVIII, 2 160
Pseudo-Chrysostome, *Homélie* sur la croix sainte et vivifiante (*Patr. Graeca*, L, 818) 161
Augustin, *Enarrationes in Psalmos*, CXXXVIII, 3 162
— *Sermon*, CXLVI, 4 162
— *Commentaire* sur saint Jean, traité LXXX, 1 162-163
Léon le Grand, *Sermon* XXXI sur la Nativité du Seigneur, I, 3 163
Justin le philosophe, *Seconde apologie*, X, 1-5 166-167
— *Seconde apologie*, XIII, 2-3 167
— *Première apologie*, XLVI, 3-4 168
Clément d'Alexandrie, *Pédagogue*, III, 98-99 ... 171
— *Quel riche est sauvé*, XXI, 2 172
Lactance, *Institution divine*, IV, 24 173-174
Lettre de l'Eglise de Smyrne à l'Eglise de Philomélium, XIV 179
Lettre de l'Eglise de Lyon et Vienne aux Eglises d'Asie, citée par Eusèbe, *Hist. ecclesiast.*, V, 1, 5-6 et 23 180
Clément, *Première lettre aux Corinthiens*, XLIX-L, 1 180-181
Jérôme, *Lettre* XIV à Héliodore, 2, 5-6, 10-11 .. 182
Augustin, *Enarrationes in Psalmos*, XXVI, 2, 2 .. 183-184
Macaire d'Egypte, *Livre de la charité*, 7 184
Nil, *Lettre* I, 150 184
Augustin, *Sermons* CXCII, 2 184
— *Lettre* CXL, 18 184
Léon le Grand, *Sermon* LXXIII sur l'Ascension du Seigneur 185
Augustin, *Lettre* LXXXIX, 5 185
— *Commentaire sur saint Jean*, traité V, 18 185-186
Jean Climaque, *Echelle du Paradis*, 30 186

Doctrine des apôtres, IX-X 192-193
Justin, *Première apologie*, 67, 3-5 195

Athanase, *Aux nouveaux baptisés* (*Patrol. graeca*, XXVI, 1325) 196
Sérapion, *Euchologe*, XIII 197-198
Pseudo-Ambroise, *De sacramentis*, IV, 21 198-199
Ignace d'Antioche, *Lettre aux Philadelphiens*, IV 201
Ignace d'Antioche, *Lettre aux Smyrniotes* VIII, 1-2 201
Cyprien, *Lettre* LXIII à Cécilius, 14 204
— *Sur les faillis*, 25 204
Denys d'Alexandrie, cité par Eusèbe, *Hist. eccléstast.*, VI, 44, 2-6 205-206
Irénée, *Adversus Haereses*, V, 2, 2 207
Augustin, *Commentaire* sur saint Jean, traité XXVII 207-209
— *Sermon* CXXXI, 1 209
— *De peccatorum merit. et remis.*, I, 34 210
Cyrille de Jérusalem, *Catéchèse* XXII, 1, 3, 6, 9 211
Jean Chrysostome, *Homélie* sur saint Matthieu, LXXXII, 40 211-212
— *Homélie* sur la première Epître aux Corinthiens, XXIV, 1, 2, 4 212-213
— *Sermon* sur la trahison de Judas, 1, 6 213
Cyrille d'Alexandrie, *Commentaire* sur saint Jean, XV, 1 213-214
Ephrem, *Hymnes et sermons* (édition Lamy, I, 413) 214-215

Ambroise, *Homélies sur S. Luc* 220
Protévangile de Jacques, VII, 2-3 223
Ignace d'Antioche, *Lettre* aux Smyrniotes, I 224
— *Lettre* aux Ephésiens, XIX .. 224
Justin le philosophe, *Dialogue avec Tryphon*, LXXXIV 224-225
— *Dialogue avec Tryphon*, C 225
Irénée, *Adversus Haereses*, V, 19, 1 226
Oracles sibyllins, VIII, 456-479 227-228
Origène, *Commentaire* sur saint Matthieu, X, 17 228-229
— *Commentaire* sur saint Jean, I, 4 229
— *Homélie* XVII sur saint Luc 229
Cyprien, *Sur les mœurs des vierges*, XXII, 1 230
Ambroise, *Sur les vierges*, II, 6-7; 15-16 231-232
Jérôme, *Sermons* sur les psaumes (Edition G. Morin, *Analecta Maudsolana*, t. III, 2, p. 34) 233-234
— *Homélie* sur la nativité du Seigneur, id., p. 395 234-235
Augustin, *La nature et la grâce*, 39 236
— *Sermon*, 232, 2 236
Pseudo-Augustin, *Prière à la sainte Vierge* 236-237
Augustin, *Sermon* sur le symbole (Edit. Morin, *S. Augustini sermones inediti*, p. 6-7) 237-238
Cyrille d'Alexandrie, *Homélie* XI 241-242

Jean Damascène, *Homélie* sur l'annonciation .. 242
Clément de Rome, *Première Lettre* aux Corinthiens, LX-LXI 248-249
Justin le philosophe, *Première Apologie*, XI-XII 250
Méliton de Sardes, cité par Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, IV, 26, 7-8 250-251
Athénagore, *Ambassade pour les chrétiens*, XXXVII 251
Tertullien, *Apologétique*, XXX 251-252
Actes de la discussion de saint Acace 253
Actes du martyre de saint Cyprien 253
Denys d'Alexandrie, cité par Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, VII, 11, 18 253
— cité par Eusèbe, *Hist. ecclésiast.*, VII, 23, 1-4 256
Minucius Felix, *Octavius*, XII, 5-6 258
Tertullien, *Apologétique*, III 258-259
— *Apologétique*, XL 259
Hippolyte, *Sur Daniel*, I, 23 260
Clément d'Alexandrie, *Stromates*, I, 24 261
Eusèbe, *Histoire ecclésiastique*, X 262
— *Sur la vie de Constantin* 262
Athanase, *Histoire des Ariens aux moines*, LII .. 263
— *Histoire des Ariens aux moines*, LXXVI-LXXVII 263
Firmicus Maternus, *Sur l'erreur des religions profanes*, XVI s. 264
Ambroise, *Lettre* XVII, 13 265
Jérôme, *Lettre* CXXVII, 12; CXXVI, 2 265-266
Augustin, *Sermon* CCXCVI, 6 266
Lettre à Diognète, V-VI 267

TABLE DE MATIÈRES

AVANT-PROPOS 7-8

CHAPITRE PREMIER

Les vieux saints

Les Pères. Ils sont les témoins du Christ. — La nature et la qualité de leur témoignage. — La mort pour le Christ, témoignage suprême 9-20
La plupart des Pères ne sont pas des thaumaturges : ils vivent et meurent simplement. — Leur attitude en face de la persécution et en face de l'hérésie 20-37
Les saints du quatrième siècle : saint Athanase; Les Cappadociens; saint Augustin 37-48
Le classicisme des Pères : l'Eglise vit de leur esprit et poursuit leur témoignage 48-55

CHAPITRE II

L'esprit catholique

Le christianisme défini par Tertullien 56-57
Le christianisme est une Eglise : le baptême et la fraction du pain. — Les Eglises et l'Eglise à l'âge apostolique. — L'Eglise corps du Christ 57-71
Le second siècle : le péril gnostique. — Rome, centre de l'unité chrétienne. — Le christianisme alexandrin : la gnose catholique 71-86
Le cas de saint Cyprien. — L'esprit catholique au IVe siècle : l'empereur et les évêques 86-97
Mater ecclesia 98-105

CHAPITRE III

La Trinité

Le symbole de saint Athanase 106-108
La Trinité dans la vie chrétienne des premiers siècles : on ne l'explique pas, mais on en vit : Hermas, Tertullien 108-120
La lutte contre l'arianisme : le consubstantiel avant et après Nicée. — L'arianisme et l'esprit païen. — Le rôle de saint Athanase. — Les prières à la sainte Trinité 120-131
La place du dogme trinitaire dans l'économie chrétienne : les dieux païens. — Le Dieu juif. — La révélation du Père céleste. — Le Fils et l'Esprit 131-145

CHAPITRE IV

Le Christ

Le Christ, Fils de Dieu 146-153
Jésus Dieu et homme. — La foi en la divinité du Christ aux premiers siècles. — Nestorianisme et monophysisme. — La croyance des simples et la théologie des docteurs 153-165
Le Verbe : importance de ce mot et de cette idée. — Le Verbe chez les Apologistes et chez les Alexandrins : Justin et Clément. — Le témoignage de Lactance 165-175
Le Christ vie des âmes : vivre dans le Christ et mourir dans le Christ. — L'amour de Jésus : l'Eglise c'est l'amour. — Le Christ vivant dans ses fidèles et agissant dans ses prêtres 175-185
La religion de Jésus 185-187

CHAPITRE V

L'Eucharistie

L'éternelle présence du Christ eucharistique : de la dernière Cène à l'Epître aux Corinthiens 188-192
La célébration eucharistique dans l'Eglise des Pères : la *Didachè*; saint Justin; l'anaphore de Sérapion; le *De Sacramentis* 192-202
La foi eucharistique : la croyance populaire fortifiée par des miracles. — Les exposés des docteurs : saint Irénée; saint Augustin; saint

Cyrille de Jérusalem; saint Jean Chrysostome; saint Ephrem. — Les effets de la communion pour le corps et l'âme 202-217

CHAPITRE VI

La Vierge Marie

La Vierge Marie dans les Evangiles, de l'Annonciation à la passion. — Son rôle dans l'Eglise primitive 218-222
Les traditions anciennes : le Protévangile de Jacques; les Oracles sibyllins. La virginité perpétuelle de Marie et sa maternité divine : saint Justin, saint Irénée, Tertullien 222-229
Au quatrième siècle : saint Ambroise; saint Jérôme. La doctrine de saint Augustin 229-238
Le nestorianisme et le concile d'Ephèse; les témoignages des Pères grecs; leur importance 238-243

CHAPITRE VII

La cité chrétienne

Le christianisme et l'empire romain. — Le loyalisme chrétien : saint Paul et saint Clément. — La théorie du loyalisme chez les Apologistes 244-254
Les obstacles à la vie chrétienne dans la cité du monde : l'intolérance du paganisme officiel. — Les accusations populaires. — Les griefs des philosophes. — Après la paix de Milan, la mainmise de l'empire sur le christianisme : le césaropapisme; ses partisans et ses adversaires .....
La cité de Dieu : l'Eglise en route vers l'éternelle patrie des âmes 266-270
Table des principaux textes cités 271
Table des matières 276